R. French Authors

RECUEIL NOUVEAU

DES

PIECES CHOISIES

DES

PLUS CELEBRES

AUTEURS FRANCOIS.

A LONDRES:

Chez D. WILSON & T. DURHAM, *in the Strand*:
Chez DAVEY & LAW, *Ave Mary-Lane*.

MDCCLIX.

BRITISH MUSEUM

TABLE

FAbles d'Esope. Page 1
Les Avantures de Telemaque, Livre Cinquieme.
——— ——— ——— 17
Livre Dix-Huitieme. 35
Livre Dix-Neuvieme. 53
Les Avantures de Gil Blas, Liv. IV. Chap. I. 69
Livre Cinquieme, Chap. I. 100
Le Siecle de Lewis XIV. Chap. XVIII. 170
Chap. XIX. ——— ——— 181
George Dandin, Comedie par Moliere. 193
Le Cid, Tragedie par Corneille. 238
Maximes & Penſées diverſes. ——— 302
Directions pour le Commerce. ——— ——— 326

TABLE

FABLES D'ESOPE.

FABLE I.

L'ASNE, & *le petit* CHIEN.

UN Homme careſſoit un petit Chien, en préſence de ſon Aſne. Celui-ci envioit le bonheur du premier. Que fait ce Chien, diſoit-il en lui-même, pour mériter les careſſes de notre Maître? Quelquefois il lui donne la pate. Hé bien, s'il ne tient qu'à cela pour s'en faire aimer, je ſerai bientôt tout auſſi heureux que ce petit Animal. Cela dit, il ſe leve ſur ſes pieds de derriere, & préſente lourdement ceux de devant à ſon Maître. Et celui-ci fort ſurpris, de recevoir des careſſes ſi groſſieres, appella ſes Valets, qui accoururent, & payerent à grands coups de bâton la civilité du Baudet.

FABLE II.

Le CHEVREAU, & *le* LOUP.

UNe Chévre enferma ſon Chévreau dans ſa Loge, & s'en alla paître aux Champs. Un Loup, qui s'en étoit appercû accourut, dès que la Chévre fut partie, & vint frapper à la Loge. Ma Fille, dit-il au Chévreau, en contrefaiſant la voix de la Chévre, j'ai oublié, en partant, de vous embraſſer. Ouvrez vîte, que je puiſſe vous marquer ma tendreſſe; ouvrez à votre chere Mere. Je ne puis m'y réſoudre, repartit le Chévreau, qui l'avoit reconnu, en regardant au travers des fentes de la porte. Vous avez, à la vérité, toute la voix d'une Chévre: mais le mal eſt que je vous vois tout le corps d'un Loup.

FABLE III.

Le SINGE, & *le* RENARD.

LE Singe prioit un Renard de lui donner une partie de ſa queuë. Voiſin, lui diſoit-il, vous voïez bien que je n'en ai point, quand vous en avez trop. Le Renard, à ce compliment, éclata de rire de toute ſa force. Quand j'en aurois, repliqua-t-il, cent fois davantage, j'aimerois beaucoup mieux en balaïer la Terre, qu'en couvrir les feſſes d'un Singe.

FABLE IV.

Le CERF *ſe regardant dans l'eau.*

UN Cerf ſe miroit dans le criſtal d'une Fontaine, auſſi ſatisfait de la hauteur de ſon bois, que mécontent de ſes jambes, qui lui ſembloient mal taillés, & trop menuës. Il les contemploit d'un air chagrin, lorſqu'un Chaſſeur parut, & lâcha ſes Chiens après lui. Auſſi-tôt le Cerf prit la fuite au travers de la Forêt. Là, comme il étoit ſur le point de ſe ſauver par la legeretè de ſes jambes, ſon bois s'embaraſſa dans un fort très-épais, & l'arrêtta tout court. Alors le Cerf, qui ſe voïoit en proïe aux Chiens, changea de ſentiment, & loüa ce qu'il avoit mépriſé, comme au contraire il mépriſa ce qu'il avoit loüé.

FABLE V.

Le PAON, *& le* ROSSIGNOL.

LE Paon ſe plaignoit à Junon, de ce que les Dieux ne lui avoient donné qu'une voix glapiſſante, & déſagréable, tandis qu'il leur avoit plû de rendre celle du Roſſignol douce, & mélodieuſe. Cette voix ſi charmante, diſoit-il, je la méritois bien mieux que ce petit Oiſeau, moi, qui ſuis le plus beau de tous ceux qui volent dans les airs. C'eſt juſtement, repliqua la Déeſſe, parce que tu es le plus beau des Oiſeaux, que tu chantes le plus mal. Ce Roſſignol, dont tu envies ſi injuſtement la voix,

n'a garde de t'envier ton plumage. Il ſçait que les dieux on fait diverſes parts de leurs dons, & que chacun doit ſe contenter de celle qu'ils ont bien voulu lui en faire. Ceſſe donc de te plaindre, & crains que pour te punir de ton orgüeil ils ne t'ôtent encore ce plumage, qui te rend ſi fier.

FABLE VI.

La TORTUE, *& le* LIEVRE.

LE Liévre railloit un jour la Tortuë, & lui reprochoit ſon extrême lenteur, Parions, lui dit celle-ci, que j'arriverai plûtôt que toi à cet Arbre que tu vois planté au bout de ce Champ. Une Tortuë défier un Liévre à la courſe, repartit l'autre! Allez, ma Mie, la tête vous tourne. Avant que de me faire un défi ſi extravagant, il falloit conſiderer, que je puis faire en quatre ſauts plus de chemin, que vous n'en feriez, vous, en quatre ſemaines. N'importe, reprit la Tortuë; Et cela dit, departit ſans perdre le moindre inſtant. Le Liévre, ſans s'en mettre en peine, lui laiſſe prendre le devant, badine, recule, s'amuſe à brouter l'herbe, bien ſûr, diſoit-il en lui-même, de regagner le tems qu'il perdoit. Cependant la Tortuë avancoit toûjours. Comme l'autre la voit à deux doigts du terme, il s'élance, & part comme un éclair. Mais il n'étoit plus tems. La Tortuë touchoit au but. Quelque effort que le Liévre fit, il n'y put arriver que le dernier, & perdit ainſi la gageure.

FABLE VII.

MERCURE, & *le* BUCHERON.

UN Bucheron perdit ſa coignée. Comme c'étoit ſon gagne-pain, le pauvre Homme ſe déſeſperoit. Mercure touché de ſes cris, vint à lui ; & lui montrant une coignée d'argent : Ne ſerois-ce pas là, lui dit-il, la coignée que tu viens de perdre. Non, répondit l'Homme ſans héſiter. Et cette autre, reprit le Dieu, en lui en faiſant voir une ſeconde d'or. Ni celle-là, lui repartit on. Ce ſera donc celle-ci, pourſuivit Mercure, en lui en découvrant une troiſiéme de fer. Voilà, s'écria le Bucheron, celle que je cherche, & l'unique que je vous demande. Prens-là, lui dit le Dieu ; & pour prix de ta bonne foi, emportez encore les deux autres. Cela dit, il le forca à les prendre toutes trois.

FABLE.

L'ASNE *revêtu de la Peau du* LION.

UN Aſne ſe revêtit de la peau d'un Lion. Cela fait, il ſortit du Moulin ; & de Forêt en Forêt, courut ainſi traveſti donner l'épouvante à tous les Animaux. Dés qu'il ſe montroit, ceux-ci, qui penſoient qu'ils fût en effet ce qu'il leur ſembloit être, prenoient la fuite tout effraiés. L'allarme étoit générale parmi eux, lorſque le Meûnier, qui cherchoit le Baudet, le rencontra, comme il donnoit la chaſſe aux Lions mêmes. D'abord il le prit de

loin pour un vrai Lion, & en fut épouvanté : mais l'ayant conſideré de plus près, il appercut un bout d'oreille d'Aſne, qui paſſoit, & reconnut ainſi la ruſe. Alors il courut droit, à lui ; & ſans autre compliment, le fit rentrer au Moulin à grands coups de bâton.

FABLE IX.

Le PAON, & *la* GRUE.

UN jour le Paon traita la Gruë avec profuſion. Comme la bonne chere commençoit à l'echauffer, il ſe mit à diſcourir de ce qui le diſtinguoit des autres Oiſeaux. Enſuite, pour montrer à ſon Amie, quels avantages il avoit ſur elle, il étala ſa queuë, & lui en fit remarquer toute la bigarrure. Voiſin, dit la Gruë, piquée de la vanité de ſon Hôte, je conviens avec vous que mon plumage eſt en beauté fort au deſſous du vôtre : mais quand je fais reflexion, que tandis que voús ne volez qu'avec peine ſur le toît d'une Maiſon, je m'éleve, moi, au deſſus des Nuës, je m'en conſole, je vous jure, fort aiſément.

FABLE X.

L'ASNE *chargé d'Eponges.*

UN Aſne, chargé de ſel ſe plongea dans une Riviere, & ſi ſouvent que tout ſon ſel ſe fondit. Quelques jours aprés comme il repaſſoit chargé d'Eponges près du même Gué, il courut s'y jetter, dans la penſée que le poids de ſa charge y diminueroit,

roit, comme il avoit diminué la premiere fois: mais le contraire arriva. L'eau emplit les Eponges & de telle force, qu'elles s'enflerent. Alors la charge devint ſi peſante, que le Baudet, qui ne pouvoit plus la ſoûtenir, culebuta dans le Fleuve, & s'y noïa.

FABLE XI.

Le RAT *de Ville, & le* RAT *de Champs.*

LE Rat de Ville, & le Rat des Champs, ſe traiterent tour à tour. Le dernier commença la Fête dans un endroit fort écarte, & tira de ſon trou l'élite de ſes proviſions, des pois, du fromage, & quelque peu de lard. Il étoit pauvre; ainſi ce fut là tout ce qu'il put ſervir à ſon Ami, qui plus content du bon accüeil de ſon hôte; que de ſes mets groſſiers, n'y touchoit, par complaiſance, que de l'extrémité de la dent. Le repas fini, le Rat de Ville invita l'autre à venir le lendemain dîner chez lui, & lui vanta fort la chere qu'il faiſoit à la Ville. Le Campagnard s'y rendit, & trouva dans un fort beau Salon le Feſtin préparé ſur un tapis couvert de reliefs de viandes exquiſes. Mais à peine, eut-il commencé à manger, qu'un valet ouvrant bruſquement la porte du lieu, où il étoit, vint troubler la joye des deux Amis, qui tout épouvantés, s'enfuirent, qui decà, qui delà. Le Valet retiré, le Rat de Ville rapella ſon Compagnon, qui demi-mort de la fraïeur qu'il avoit eu, lui demanda ſi on lui donnoit ſouvent de pareilles allarmes? A tous momens, repliqua l'autre; mais il n'eſt point de plaiſir ſans peine. Quelques ſoient les vôtres, repartit le premier, s'ils ne ſont pas tranquilles, ils ne me tentent plus. Adieu, j'ai d'abord envié l'abondance de vos

repas : mais, comptez que je fais maintenant plus de cas du moindre des miens, que de tous les vôtres.

FABLE XII.

Le RENARD, & *le* CORBEAU.

UN Corbeau tenoit un fromage dans ſon bec. Un Renard en ſentit l'odeur, & s'avançant vers le Corbeau : Que vois-je, lui dit-il, d'un air ſurpris ? On m'avoit fait entendre que votre plumage étoit noir. Eh grands Dieux ! celui d'un Cigne n'eſt pas plus blanc. De grace, Seigneur Corbeau, permettez que je vous contemple un moment, tout à mon aiſe. Sans flatterie, vous me ſemblez ſi beau, que je ne puis me laſſer de vous admirer. Mais, ajoûtat-il, en adouciſſant ſa voix, je ſuis bien perſuadé que la beauté n'eſt pas la ſeule perfection qui vous diſtingue. La Nature, qui s'eſt pluë á vous rendre le plus accompli de tous les Oiſeaux, vous a donné, ſans doute, une voix divine ; & pour bien chanter, il n'eſt, j'en jurerois, dans nos Bois, que vous & le Roſſignol. A ce diſcours, le Corbeau tout tranſporté d'aiſe voulut faire connoître que le Renard ne ſe trompoit pas, & ouvrit le bec pour chanter : mais en l'ouvrant, il laiſſa tomber ſa proye. Et le Renard ne negligoit pas de s'en ſaiſir, & auſſi-tôt congé du Corbeau, auſſi ſatisfait, diſoit-il, en le raillant, de la bonté du fromage, que de la beauté de ſa voix.

FABLE XIII.

Le RENARD, & *le* CHAT.

LE Renard & le Chat voïageoient enſemble. Chemin faiſant, ils ſe mirent à diſcourir d'uns choſes & d'autres. Enfin, le premier dit à l'autre : Ami, pour peu que tu conſideres, combien mon eſprit eſt fécond en ſubtillés, force te fera d'avoüer franchemen, que ma fineſſe l'emporte de beaucoup ſur la tienne. Je le crois, repartit le Chat. Mais voïons, je te prie, de quoi elle te ſervira préſentement. Vois-tu bien ces deux Levriers, qui me ſemblent venir droit à nous ? Voilà, ſi je ne me trompe, de quoi mettre toutes tes ruſes à bout. Pour moi, voici la mienne ; c'eſt la ſeule que j'aye : mais je te la ſoûtiens meilleure que toutes les tiennes. Cela dit, il grimpe au haut d'un arbre. Le Renard, tout habile qu'il étoit, n'en ſçut faire autant. Il amuſa bien les Chiens par ſes tours pendant quelque tems : mais il eut beau les mettre vingt fois en défaut, cela ne le ſauva pas. Ils l'atteignirent à la fin, & l'étranglerent.

FABLE XIV.

L'AIGLE, & *le* CORBEAU.

L'Aïgle fondit ſur un Mouton, & l'enleva, à la vûë d'un Corbeau. N'en puis-je donc faire autant, dit le dernier. Cela dit, il s'abbatit ſur le plus gras du Troupeau. Mais bien loin de faire ce

que l'Aigle avoit fait, il s'empêtra tellement dans la toiſon du Mouton, qu'il y demeura. Comme il ſe débattoit pour s'en dégager, le Berger accourut, le prit, & le mit en cage; puis il le donna pour joüer à ſes Enfans.

FABLE XV.

Le PERE *de Famille, & ſes* ENFANS.

UN Pere de Famille avoit pluſieurs Enfans. Comme il ſe vit dans une extrême vieilleſſe aſſez proche de ſa fin, il les manda tous. Si-tôt qu'il les vit aſſemblés, il prit pluſieurs baguettes, & les lia toutes enſemble en faiſceau; puis il le donna à l'Aîné de ſes Enfans, & lui ordonna de la rompre. Celui-ci ſe mit en devoir de la faire: mais quelqu'effort qu'il fît à pluſieurs repriſes, il n'en put jamais venir à bout. Il le donna tout entier au ſecond, & celui-ci au troiſiéme, ſans que ni les uns ni les autres en euſſent pû rompre une ſeule baguette. Cela fait, le Viellard reprit le faiſceau, & en ſépara les baguettes; enſuite il les redonna l'une apres l'autre à chacun de ſes Enfans, & leur commanda d'eſſaïer une ſeconde fois à les rompre. Ils n'eurent pas plûtôt obéï, qu'ils les rompirent toutes du premier effort. Enfans, leur dit le Pere, quand j'aurai pris congé de ce monde, il en ſera ainſi de vous. Tant que vous demeurerez tous dans l'union, vous ſerez ſi forts, que rien ne pourra vous ébranler: mais dès que vouz ſerez déſunis, vous vous affoiblirez de telle ſorte, que le moindre choc ſuffira pour vous abattre.

FABLE

FABLE XVI.

Le BERGER *menteur.*

UN Berger, pour ſe récréer, crioit de tems en tems au Loup, quoiqu'il n'en vît point. A ſes cris, les Voiſins accouroient. Et l'autre, les remercier de leur peine, & d'en rioit. Il les joüa de la ſorte nombre de fois. Cependant, il arriva qu'un jour le Loup vint effectivement fondre ſur ſes Moutons. Alors il ſe mit à crier tout de bon, & de toute ſa force: mais il eut beau appeller à ſon aide; ſes Voiſins, qui penſoient qu'il crioit encore à faux, ſe garderent bien de venir au ſecours. Ainſi le Loup eut le tems d'étrangler tout le Troupeau.

FABLE XVII.

Le BUCHERON, & *le* LOUP.

UN Loup que des Chaſſeurs pourſuivoient, ſe ſauva chez un Bucheron, & le pria de ne le point déceler; ce que l'autre lui promit avec ſerment. Sur ces entrefaites, les Chaſſeurs arriverent, & s'enquirent du Bucheron, ſi le Loup ne s'étoit point retiré dans ſa Cabane. Celui ci le nia d'un ton fort aſſuré; mais en même tems il leur montra du doigt l'endroit, où l'Animal qu'ils cherchoient s'étoit rétiré. Les Chaſſeurs y accoururent: ils n'y trouverent que le rioit. Le Loup, qui s'étoit apperçu de la mauvaiſe foi de ſon Hôte, avoit gagné Pais. Quelques jours après, le Bucheron le rencontra,

contra, & lui fit reproche, de ce qu'il s'étoit ainſi retiré, ſans le remercier du bon office qu'il lui avoit rendu. C'eſt un devoir, repartit le Loup, dont je n'aurois pas manqué de m'acquitter envers toi, ſi je n'avois remarqué, qu'en parlant trés-bien, tu agiſſois fort-mal.

FABLE XVIII.

Le MULET, *& le* LOUP.

UN Loup vit un Mulet, qui paiſſoit dans une Pré. Il l'eût volontier mis en pieces : mais comme il le voïoit ſur ſes gardes, & de taille à ſe bien défendre il crut qu'il en viendroit mieux à bout par la ruſe, que par la force. Il l'aborde donc, ſe dit Médicin des plus experts, & lui fait offre de ſes remedes. J'en ai, lui diſoit-il, de ſi ſûrs, que ſi vous reſſentez quelque incommodité, je me fais fort de vous en délivrer ſur le champ. Vous m'obligeriez beaucoup, repartit le Mulet, qui ſe doutoit du deſſein, ſi vous vouliez bien me tirer une épine, qui vient de me bleſſer le pied. Diſant cela, il leve celui de derriere, & le préſente au Loup. Celui-ci, qui ne cherche qu'à prendre ſon tems, pour ſe lancer ſur le Mulet, s'en approche ; mais tandis qu'il le conſidere, l'autre lui deſſere une ruade, qui lui fracaſſe toute la machoire. Je n'ai que ce que je mérite, dit le Loup, tout triſte. Devois je faire le Médecin, moi, qui ne ſuis que Boucher ?

FABLE

FABLE XIX.

La MOUCHE, & *la* FOURMY.

LA Mouche prétendoit avoir des avantages, qui rendoient ſa condition fort ſuperieure à celle de la Fourmy. Ce n'eſt pas ſans raiſon, lui diſoit-elle avec orgueïl, que je crois l'emporter ſur toi. Conſidere quelle eſt ma vie. Quelle Créature vit plus noblement que moi ? Je ne travaille point. J'entre par tout où il me plaît, dans les Palais, dans les Temples ; & de quelles viandes je m'y nourris, Dieu le ſçait. Sur quelle bouche, ſur quel ſein ne puis-je me repoſer ? Et tu voudrois après cela, Miſerable, te comparer à moi ; toi, qui tapie dans un trou, n'y ſubſiſtes qu'à peine de quelques grains à demi pourris ; & encore ne les as-tu qu'à force de travaux & de fatigues. Il eſt vrai, repliqua la Fourmy, que tu habites des Palais ; mais on ne t'y regarde que comme une Importune. Ces Belles, dont tu dérobes les faveurs, te chaſſent, & te maudiſſent. Je conviens qu'en Eté tu fais bien meilleure chere que moi : mais en Hyver, comment vis-tu ? Tandis que releguée par le froid au fond de quelque muraille, tu y mourras de faim & de miſere, je vivrai, moi, ſous terre de mes proviſions, & j'y joüirai, malgré la rigeur de la Saiſon, des fruits de mon travail. Ceſſe donc, Fainéante, de me mépriſer. Si ta façon de vivre eſt plus noble, la mienne eſt moins à charge, & plus ſûre.

FABLE XX.

Le SINGE, & *le* RENARD.

UN jour les Animaux s'aſſemblerent, dans le deſſein de ſe choiſir entr'eux un Roi. Le Singe, qui mouroit d'envie de l'être, fit en leur préſence des tours ſi ſurprenans, & des Gambades ſi légeres, qu'aprés avoir charmé par ſa ſoupleſſe toute l'Aſſemblée, il en enleva les ſuffrages, & fut nommé Roi. Cependant, le Renard chagrin de voir que l'adreſſe l'eût emporté ſur le mérite, tendit au Singe ce panneau. Sire, lui dit-il, en lui montrant une foſſe, au fond de laquelle étoit un piége qu'il avoit préparé, & couvert de quelques feüilles, vous ſçaurez que, ces jours paſſés, j'ai découvert dans ce trou un treſor ineſtimable. Or tout treſor, comme bien ſçait votre Majeſté, appartient de droit au Roi. Vous êtes le nôtre; ainſi, comme il vous eſt acquis, ne manquez pas d'en faire votre profit. A ces mots, le Singe ſauta dans la foſſe: mais bien loin d'y voir ce qu'il cherchoit, il s'y trouva pris au piége du Renard. Et celui-ci, éclata de rire. Pauvre Fou, ditil à l'autre, as-tu bien pû te mettre dans l'eſprit, que tu ſçaurois gouverner les autres, quand tu ne ſçais pas te gouverner toi-même?

FABLE

FABLE XXI.

Les MEMBRES, *& le* VENTRE.

UN jour, les Membres ſe dépiterent contre le Ventre. - Nous nous tuons, dirent-t-ils à travailler ; & pour qui ? Pour un Glouton, qui ſans prendre aucune part à notre travail, en retire ſeul tout le fruit. Qu'il prenne lui-méme de quoi ſe nourrit, diſoit le Bras, je ne veux plus lui rien donner. J'ai tant fait de pas pour ce Faineant, diſoit le Pied, que j'en ſuis tout fatigué. Il eſt tems que je me repoſe. Arrive ce qui pourra, diſoit d'une autre part la Jambe, je ne veux pas, moi, bouger d'ici. Le Ventre ainſi abandonné, ne tarda guere à s'afoiblir. Auſſi-tôt, tous les membres s'en ſentirent ; & comme chacun d'eux perdoit ſes forces, à meſure que le ventre perdoit les ſiennes, ils tomberent bientôt en défaillance, & périrent enfin avec lui.

FABLE XXII.

Le LOUP, *& le* CHIEN.

UN Loup s'entrenoit avec un Chien des mieux nourris, & le félicitoit ſur ſon embonpoint. Ami, lui diſoit-il, à te voir ſi gras, & ſi poli, il eſt aiſé de juger que ton ſort eſt fort au deſſus du mien. N'en fais aucun doute, repliqua le Chien. En vérité, mon cher, quand je me repreſente, que tu ne couches que dans le Bois, & preſque toûjours à l'air que le plus

plus ſouvent on t'y voit mourir de faim, haï, couru, perſecuté de tout le monde; je ne puis concevoir comment tu peus ſupporter une vie ſi miſerable. Pour moi je vis bien d'une autre façon; bien couché, mieux nourri chez un Ma tre, qui me fait cent careſſes; ainſi je te laiſſe à penſer, ſi j'ai lieu de m'y croire heureux. Mais, crois-moi, pourſuivit-il, reſous-toi à me ſuivre. En faiſant ce que je fais au logis, tu pourras, & ſans grande peine, y partager mon bonheur. Et que m'y faudra-t-il faire, repartit le Loup? Preſque rien, repondit l'autre; écarter les Voleurs, & de tems en tems flatter le Maître: du reſte, tu n'auras qu'à boire, manger & dormir tout à ton aiſe. Ami, reprit le Loup tout tranſporté de joïe, s'il ne tient qu'à cela pour me rendre heureux, je le ferai tout auſſi-bien que toi. Cela dit, il ſuivit l' autre. Chemin faiſant, le Loup s'apperçut que le col du Chien étoit pelé, & lui en demanda la cauſe. Ce que tu vois, répondit l'autre, peut provenir du collier, qui ſert à m'attacher. Attacher, dit le Loup? Tu ne cours donc pas où tu veux? Pas toûjours, reprit le Chien; mais à cela prés, j'ai tout à ſouhait. Grand bien te faſſe, dit le Loup, en rebrouſſant chemin. Quant à moi, je n'envie plus ton ſort. Moins de biens, & plus de liberté, c'eſt ma deviſe. Cela dit, il court encore.

LES ADVENTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Telemaque raconte qu'en arrivant en Crete, il apprit qu' Idomenée Roi de cette Iſle avoit ſacrifié ſon fils unique pour accomplir un vœu indiſcret: que les Cretois voulant venger le Sang du fils, avoient reduit le Pere à quitter leur Païs: qu' après de longues incertitudes, ils etoient actuellement aſſemblez pour elire un autre Roi. Telamaque ajoûte qu'il fut admis dans cette Aſſemblée; qu'il y remporta les prix pour divers jeux, qu'il expliqua les queſtions laiſſés par Minos dans le livre de ſes Loix; que les Veillards Juges de l'Iſle & tous les peuples voulurent le faire Roi, voyant ſa ſageſſe.

APrés que nous eumes admiré ce ſpectacle, nous commençâmes à découvrir les Montagnes de Créte, que nous avions encore aſſez de peine à diſtinguer des nuées du ciel & des flots de la mer; bien-tôt nous vîmes le ſommet du Mont

Mon Ida qui s'éleve au deſſus des autres montagnes de l'Iſle, comme un vieux Cerf dans une forêt porte ſes bois rameurs au deſſus des têtes des jeunes faons dont il eſt ſuivi. Peu à peu nous vîmes plus diſtinctement les côtes de cette Ile, qui ſe preſentoient à nos yeux comme un Amphiteatre. Autant que la Terre de Cypre nous avoit paru négligée & inculte, autant celle de Créte ſe montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ſes Habitans.

De tous côtez nous remarquions des Villages bien bâtis, des Bourgs qui êgaloient des Villes, & des Villes ſuperbes; nous ne trouvions ni vallées ni montagnes où la main du Laboreur diligent ne fût imprimée. Par tout la charuë avoit laiſſé de creux ſillons: les ronces, les épines & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, ſont inconnuës en ce païs. Nous conſiderions avec plaiſir les creux vallons ou les troupeaux de bœufs mugiſſent dans les gras paturages le long des ruiſſeaux; les moutons paiſſants ſur le penchant d'une coline; les vaſtes campagnes couvertes de jeunes épics, riches dons de la feconde Cerés; enfin les montagnes ornées de pampres & de grapes d'un raiſin déja coloré, qui promettoit aux Vendangeurs les doux préſens de Bacchus qui charment les ſoucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Créte, & il nous expliqua ce qu'il en connoiſſoit. Cette Ile, diſoit il, admirée de tous les étrangers, & fameuſe par ſes cent Villes, nourrit ſans peine tous ſes habitans, quoi qu'ils ſoient innombrables, c'eſt que la terre ne ceſſe jamais de répandre ſes biens ſur ceux qui la cultivent. Son ſein fecond ne peut s'épuiſer. Plus il y a d'hommes dans un païs, pourvû qu'ils ſoient laborieux, plus ils joüiſſent de l'abondance. Ils n'ont jamais beſoin d'être jaloux les uns des autres; cette bonne mere multiplie ſes dons ſelon le nombre de ſes enfans, qui méritent ſes fruits par leur travail.

travail. L'Ambition & l'avarice des hommes ſont les ſeules ſources de leurs malheurs. Les hommes veulent tout avoir, & ils ſe rendent malheureux par le deſir du ſuperflu ; s'ils vouloient vivre ſimplement & ſe contenter de ſatisfaire aux beſoins on verroit par tout l'abondance, la joye, l'union & la paix. C'eſt que Minos le plus ſage & le meilleur de tous les Rois avoit compris ; tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette Ile, eſt le fruit de ſes loix. L'éducation qu'il faiſoit donner aux enfans, rend les corps ſains & robuſtes.

On les accoûtume dabord à une vie ſimple, frugale, laborieuſe ; on ſupoſe que toute volupté amolit le corps & l'eſprit. On ne leur propoſe jamais d'autre plaiſir que celui d'être invincible par la vertu, & d'aquerir beaucoup de gloire. On ne met pas ſeulement ici le courage à mépriſer la mort dans les dangers de la guerre, mais à fouler aux pieds les grandes richeſſes & les plaiſirs honteux. Ici on punit trois vices qui ſont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la diſſimulation, l'avarice.

Pour le faſte & la moleſſe, on n'a jamais beſoin de les reprimer, car ils ſont inconnus en Créte, tout le monde y travaille, & perſonne ne ſonge à s'y enrichir. Chacun ſe croit aſſez payé de ſon travail, par une vie douce & réglée, où l'on joüit en paix & avec abondance de tout ce qui eſt veritablement néceſſaire à la vie. On n'y ſouffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni feſtins delicieux, ni palais dorez. Les habits ſont de laine fine & de belle couleur, mais tout unis & ſans broderie ; les repas y ſont ſobres, on y boit peu de vin, le bon pain en fait la principale partie avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, & le lait des troupeaux.

Tout au plus on y mange de groſſes viandes ſans ragoût, encore méme a t'on ſoin de réſerver ce qu'il

y a de meilleur dans le grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maiſons y ſont propres, commodes, riantes mais ſans ornemens: la ſuperbe architecture n'y eſt pas ignorée, mais elle eſt reſervée pour les Temples des Dieux, & les hommes n'oſeroient avoir des maiſons ſemblables à celles des immortels.

Les grands biens des Crètois ſont la ſanté, la force, le courage, la paix, & l'union des familes, la liberté de tous les Citoyens, l'abondance des choſes néceſſaires, le mépris des ſuperfluës; l'habitude au travail & l'horreur de l'oiſiveté; l'émulation pour la vertu, la ſoúmiſſion aux loix & la crainte des juſtes Dieux.

Je lui demandai en quoi conſiſtoit l'autorité du Roi, & il me repondit: Il peut tout ſur les peuples; mais les loix peuvent tout ſur lui. Il a une puiſſance abſoluë poure faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il ſera le pere de ſes ſujets. Ils veulent qu'un ſeul homme ſerve par ſa ſageſſe & par ſa modération à la felicité de tant d'hommes, & non pas que tant d'hommes ſervent par leur miſere & par leur ſervitude lâche à flater l'orgüeil & la moleſſe d'un ſeul homme. Le Roi ne doit rien avoir au deſſus des autres, excepté ce qui eſt néceſſaire ou pour le ſoulager dans ſes penibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le reſpect de celui qui doit ſoûtenir les loix.

Dailleurs le Roi doit être plus ſobre, plus ennemi de la moleſſe, plus exempt de faſte & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richeſſes & de plaiſirs, mais plus de ſageſſe, de vertu & de gloire que le reſte des hommes. Il doit être au dehors le défenſeur de la patrie, en commandant les armées; & au dedans le Juge

des

des peuples pour les rendre bons, ſages & heureux. Ce n'eſt point pour lui même que les Dieux l'ont fait Roi, il ne l'eſt que pour être l'homme dès peuples. C'eſt aux peuples qu'il doit tout ſon tems, tous ſes ſoins, toute ſon affection, & il n'eſt digne de la Royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour ſe ſacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ſes enfans regnaſſent après lui, qu'à condition qu'ils regneroient ſuivant ſes maximes. Il aimoit encore plus ſon peuple que ſa famille. C'eſt par une telle ſageſſe qu'il a rendu la Créte ſi puiſſante & ſi heureuſe. C'eſt par cette moderation qu'il a effacé la gloire de tous les conquerans qui veulent faire ſervir les peuples à leur propre grandeur, c'eſt-à dire à leur vanité. Enfin c'eſt par la juſtice qu'il a merité d'être aux enfers le ſouverain Juge des morts.

Pendant que Mentor faiſoit ce diſcours, nous abordâmes dans l'Ile; nous vîmes le fameux Labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingenieux Dedale, & qui étoit une imitation du grand Labyrinthe que nous avions vû en Egypte. Pendant, que nous conſiderions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage & qui accouroit en foule dans un lieu aſſez voiſin du bord de la mer. Nous demandâmes la cauſe de leur empreſſement, & voici ce qu'un Crétois nommé Nauſicrate nous raconta.

Idomenée fils de Deucalion, & petit fils de Minos, dit-il, étoit allé comme les autres Rois de la Grece au ſiege de Troye. Aprés la ruïne de cette Ville, il fit voile pour revenir en Crète; mais la tempête fut ſi violente, qui le Pilote de ſon vaiſſeau & tous les autres qui etoient expérimentez dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable Chacun avoit la mort devant les yeux; chacun voyoit les abimes ouverts pour l'engloutir, chacun déploroit ſon malheur, n'eſperant pas même le triſte

triſte repos des ombres qui traverſent le Styx aprés avoir reçù la ſepulture. Idomenée levant les yeux & les mains vers le Ciel, invoquoit Neptune. O puiſſant Dieu ! s'écrioit il, toi qui tiens l'Empire des ondes, daigne écouter un malheureux ; ſi tu me fais revoir l'Ile de Crete malgré la fureur des vents je t'immolerai la premiere tête qui ſe preſentera à mes yeux.

Cependant ſon fils impatient de revoir ſon pere, ſe hâtoit d'aller au devant de lui pour l'embraſſer ; malheureux qui ne ſçavoit pas que c'étoit courir à ſa perte ! Le pere échapé à la tempête arrivoit dans le port déſiré. Il remercioit Neptune d'avoir écouté ſes vœux ; mais bien-tôt il ſentit combien ſes vœux lui étoient funeſtes : un preſſentiment de ſon malheur lui donnoit un cuiſſant repentir de ſon vœu indiſcret ; il craignoit d'arriver parmi les ſiens ; il baſſoit les yeux ; il apprehendoit de voir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Nemeſis Déeſſe impitoyable, qui veille pour punir les hommes, & ſur tout le Rois orgüeilleux, pouſſoit d'une main fatale & invincible Idomenée. Il arrive ; à peine oſe-t'il lever les yeux, il voit ſon fils : il recule ſaiſi d'horreur ; ſes yeux cherchent, mais en vain, quelqu' autre tête qui puiſſe lui ſervir de victime.

Cependant le fils ſe jette à ſon coû, & eſt tout étonné que ſon pere répond ſi mal à ſa tendreſſe ; il le voit fondant en larmes. O mon pere ! dit-il, d'où vient cette triſteſſe ; aprés une ſi longe abſence ? Eſtes-vous fâché de vous revoir dans vôtre Royaume, & de faire la joye de vôtre fils ? Qu'ai je fait ? Vou détournez vos yeux de peur de me voir.

Le Pere accablé de douleur ne répondit rien. Enfin, après de profonds ſoupirs il dit : Ah : Neptune, que t'ai-je promis ? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage ? Rends-moi aux vagues & aux rochers

rochers qui devoient en me briſant finir ma triſte vie. Laiſſe vivre mon fils. O Dieu cruel! tien, voilà mon ſang, épargne le ſien. En parlant ainſi, il tira ſon épée pour ſe percer; mais tous ceux qui étoient auprés de lui, arrêterent ſa main. Le vieillard Sophronyme, Interpréte de volontez de Dieux, lui aſſura qu'il pourroit contenter Neptune ſans donner la mort à ſon fils: Vôtre promeſſe, diſoit il, a été imprudente, les Dieux ne veulent point être honnorez par la cruauté: gardez-vous bien d'ajoûter à la faute de vôtre promeſſe celle de l'accomplir contre les loix de la nature; offrez cent Taureaux plus blancs que la niege à Neptune; faites couler leur ſang autour de ſon Autel couronné de fleurs, faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idomenée écoutoit ce diſcours la tête baiſſée & ſans répondre, la fureur étoit animée dans ſes yeux; ſon viſage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur, on voyoit ſes membres tremblans; cependant ſon fils lui diſoit: Me voici mon pere, vôtre fils eſt pret à mourir pour appaiſer le Dieu. Je meurs content, puiſque ma mort vous aura garenti de la vôtre: Frapez, mon pere, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, ni qui craigne de mourir.

En ce moment Idomenée tout hors de lui, & comme déchiré par les Furies infernales, ſurprend tous ceux qui l'obſervoient des prés. Il enfonce ſon épée dans le cœur de cet enfant, il la retire toute fumante & toute pleine de ſang pour la plonger dans ſes propres entrailles; il eſt encore une fois retenu par ceux qui l'environnent: l'enfant tombe dans ſon Sang, ſes yeux ſe couvrent des ombres de la mort; Il les entr'ouvre à la lumiere, mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la ſupporter. Tel qu'un beau lys au milieu des champs coupe dans

ſa racine par le tranchant de la charuë, languit & ne ſe ſoutient plus, il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet eclat qui charme les yeux; mais la terre ne le nourrit plus: & ſa vie eſt éteinte. Ainſi le fils d'Idomenée, comme une jeune & tendre fleur, eſt cruellement moiſſonné dès ſon premier âge. Le pere dans l'excés de ſa douleur devient inſenſible; il ne ſçait où il eſt, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire; il marche chancellant vers la ville, & demande ſon fils.

Cependant le peuple touché de compaſſion pour l'enfant & d'horreur pour l'action barbare du pere, s'écrie que les Dieux juſtes l'ont livré aux Furies: la fureur leur fournit des armes: ils prennent des bâtons & des pierres; la diſcorde ſouffle dans tous les cœurs un venin mortel; les Crétois, les ſages Crétois oublient la ſageſſe qu'ils on tant aimée; ils ne reconnoiſſent plus fils du ſage Minos. Les amis d'Idomenée ne trouvent plus d'autre ſalut pour lui, qu'en le ramenant vers ſes vaiſſeaux. Ils s'embarquent avec lui; ils fuyent à la merci des ondes. Idomenée revenant à ſoi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arroſée du ſang de ſon fils, & qu'il ne ſçauroit plus habiter. Les vents les conduiſent vers l'Heſperie, & ils vont fonder un nouveau Royaume dans le païs des Salentins.

Cependant les Crétois n'ayant plus de Roi pour les gouverner, ont reſolu d'en choiſir un qui conſerve dans leur pureté les loix établies. Voici les meſures qu'ils ont priſes pour faire ce choix: tous les principaux Citoyens des cent Villes ſont aſſemblez: on a déja commencé par des ſacrifices: on a aſſemblé tous les ſages les plus fameux des païs voiſins pour examiner la ſageſſe de ceux qui paroîtront dignes de commander. On a préparé des jeux publics, où tous les prétendans combattent: car on veut donner pour prix la Royauté à celui qu'on

jugera vainqueur de tous les autres, & pour l'eſprit & pour le corps. On veut un Roi dont le corps ſoit fort & adroit, & dont l'ame ſoit ornée de la ſageſſe, & de la vertu : on appelle ici tous les Etrangers.

Après nous avoir raconté toute cette Hiſtoire étonnante, Nauſicrate nous dit : Hâtez-vous donc, ô Etrangers de venir dans nôtre aſſemblée, vous combattrez avec les autres ; & ſi les Dieux deſtinent la victoire à l'un de vous deux, il regnera en ce païs. Nous le ſuivîmes ſans aucun deſir de vaincre, mais par la ſeule curioſité de voir une choſe ſi extraordinaire.

Nous arrivâmes à une eſpece de Cirque très-vaſte environné d'une épaiſſe forêt : le milieu du Cirque étoit une aréne préparée pour les Combatans ; elle étoit bordée par un grand Amphitheatre d'un gazon frais, ſur lequel étoit aſſis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivames, on nous reçût avec honneur : car les Crétois ſont les peuples du monde qui exercent le plus noblement & avec plus de religion l'hoſpitalité. On nous fit aſſeoir, & on nous invita à combatre : Mentor s'en excuſa ſur ſon âge, & Hazaël ſur ſa foible ſanté : ma jeuneſſe & ma vigueur m'ôtoient toute excuſe. Je jettai neanmoins un coup d'œil ſur Mentor pour découvrir ſa penſée, & j'apperçûs qu'il ſouhaitoit que je combatiſſe. J'acceptai donc l'Offre qu'on me faiſoit ; je me dépoüillai de mes habits : on fit couler des flots d'huile douce & luiſante ſur tous les membres de mon corps : & couvert de pouſſiere, je me mêlai parmi les combatans. On dit de tous côtez que c'êtoit le fils d'Ulyſſe, qui étoit venu pour tacher de remporter le prix ; & pluſieurs Cretois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente cinq ans ſurmonta tous les autres qui oſerent ſe preſenter à lui ; il étoit encore

dans toute la vigueur de la jeuneſſe ; ſes bras étoient nerveux, & bien nourris, au moindre mouvement qu'il faiſoit, on voyoit tous ſes muſcles ; il étoit également ſouple & fort : je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; & regardant avec pitié ma tendre jeuneſſe, il voulut ſe retirer ; mais je me preſentai à lui. Alors nous nous ſaiſimes l'un l'autre, nous nous ſerrâmes à perdre la reſpiration ; nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus & les bras entrelaſſez comme des ſerpens, chacun s'éforçant d'enlever de terre ſon ennemi ; tantôt il eſſayoit de me ſurprendre en me pouſſant du côté droit, tantôt il s'éforçoit de me pancher du côté gauche : pendant qu'il me tâtoit ainſi je le pouſſai avec tant de violence que ſes reins plierent ; il tomba ſur l'arene ; il m'entraina ſur lui, en vain il tâcha de me mettre deſſous ; je le tins immobile ſous moi. Tout le peuple cria, Victoire au fils d'Ulyſſe ! & j'aidai au Rhodien confus à ſe relever.

Le combat du Ceſte fut plus difficile ; le fils d'un riche Citoyen de Samos avoit aquis une haute réputation dans ce genre de combat ; tous les autres lui cederent : il n'y eut que moi qui eſperai la victoire. Dabord il me donna dans la tête, & puis dans l'eſtomach, des coups qui me firent vomir le ſang ; & qui repanditent ſur mes yeux un épais nuage ; je chancelai, il me preſſoit, & je ne pouvois plus reſpirer, mais je fus ranimé par la voix de Mentor qui me crioit : O fils d'Ulyſſe ! ſeriez-vous vaincu ? La colere me donna de nouvelles forces ; j'évitai pluſieurs corps dont j'aurois été accablé ; auſſi tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que ſon bras s'alongeoit en vain, je le ſurprenois dans cette poſture panchée : déja il reculoit : quand je hauſſai mon Ceſte pour tomber ſur lui avec plus de force : il voulut eſquiver ; & pendant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverſer. A peine fut-il

fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever : il ſe redreſſa lui-même couvert de pouſſiere & de ſang : ſa honte fut extrême, mais il n'oſa renouveller le combat.

Auſſi-tôt on commença les ceu ſes de chariots que l'on diſtribua auſort ; le mien ſe trouva le moindre pour la legereté des roües, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons ; un nuage de pouſſiere vole & couvre le Ciel. Au commencement je laiſſai les autres paſſer devant moi : un jeune Lacedemonien, nommé Crantor, laiſſoit dabord tous les autres derriere lui. Un Crétois nommé Policlete le ſuivoit de près. Hippomaque parent d'Idomenée qui aſpiroit à lui ſucceder, lâchant les rênes à ſes chevaux fumans de ſueur, étoit tout panché ſur les crins flottans ; & le mouvement des roues de ſon chariot étoit ſi rapide, qu'elles paroiſſoient immobiles comme les aîles d'une Aigles qui fend les airs. Mes chevaux s'animerent & ſe mirent peu à peu en haleine, je laiſſai loin derniere moi preſque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur.

Hippomaque parent d'Idomenée pouſſant trop ſes chevaux, le plus vigoureux s'abattit, & ôta par ſa chute à ſon maître l'eſperance de regner. Polyclete ſe panchant trop ſur ſes chevaux, ne put ſe tenir ferme : dans une ſecouſſe il tomba, les rênes lui échaperent ; & il fut trop heureux de pouvoir en tombant éviter la mort.

Crantor voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'etois tout auprès de lui, redoubla ſon ardeur : tantôt il invoquoit les Dieux, & leur promettoit de riches offrandes, tantôt il parloit à ſes chevaux, pour les animer ; il craignoit que je ne paſſaſſe entre la borne & lui : car mes chevaux mieux ménagez que les ſiens, étoient en état de le devancer, il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource, que celle de me fermer le paſſage. Pour y réuſſir il

hazarda de ſe briſer contre la borne; il y briſa effectivement ſa roue; je ne ſongeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans ſon deſordre : & il me vit un moment après au bout de la carriere.

Le peuple s'écria encore une fois ; Victoire au fils d'Ulyſſe ! C'eſt lui que les Dieux deſtinent à regner ſur nous. Cependant les plus illuſtres & les plus ſages d'entre les Cretois nous conduiſirent dans un bois antique & ſacré, reculé de la vûe des hommes prophanes, où les vieillards que Minos avoit établis juges du peuple, & gardes des loix, nous aſſemblerent. Nous étions les mêmes qui avions combatu dans les jeux; nul autre n'y fut admis; les ſages ouvrirent les livres où toutes les loix de Minos ſont recueillies, je me ſentis ſaiſi de reſpect & de honte quand j'approchai de ces vieillards que l'âge rendoit venerables, ſans leur oter la vigueur de l'eſprit: ils étoient aſſis avec ordre, & immobiles dans leurs places ; leurs cheveux étoient blancs, pluſieurs n'en avoient preſque plus, on voyoit reluire ſur leurs viſages graves une ſageſſe douce & tranquille, & ils ne ſe preſſoient point de parler ; ils ne diſoient que ce qu'ils avoient reſolu de dire ; quand ils étoient d'avis différens, ils étoient ſi moderez à ſoutenir ce qu'ils penſoient de part & d'autre, qu'on auroit crû qu'ils étoient tous d'une même opinion : la longue experience des choſes paſſées, & l'habitude du travail leur donnoit de grandes vûës ſur toutes choſes : mais ce qui perfectionnoit le plus leur raiſon, étoit le calme de leurs eſprits délivrez des folles paſſions & des caprices de la jeuneſſe: la ſageſſe toute ſeule agiſſoit en eux, & le fruit de leur longe vertu étoit d'avoir ſi bien dompté leurs humeurs, qu'ils goutoient ſans peine le doux & noble plaiſir d'ecouter la raiſon. En les admirant, je ſouhaitai que ma vie pût s'accoûcir pour arriver tout à coup

coup à une ſi eſtimable vieilleſſe ; je trouvois la jeuneſſe malheureuſe, d'être ſi éloignée de cette vertu ſi éclairée & ſi tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix de Minos ; c'étoit un grand livre qu'on tenoit dordinaire renfermé dans une caſette d'or avec des parfums, tous cés vieillards le baiſerent avec reſpect : car ils diſoient qu'après les Dieux de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être ſi ſacré aux hommes que les loix deſtinés à les rendre bons, ſages & heureux : ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toûjours ſe laiſſer gouverner eux-mêmes par les loix ; c'eſt la loi & non pas l'homme qui doit regner. Tel étoit le diſcours de ces ſages. Enſuite celui qui préſidoit, propoſa trois queſtions qui devoient être décidées par les maximes de Minos : la premiere queſtion étoit de ſçavoir quel eſt le plus libre de tous les hommes ; les uns repondirent que c'étoit un Roi qui avoit ſur ſon peuple un empire abſolu, & qui étoit victorieux de tous ſes ennemis ; d'autres ſoûtinrent que c'étoit un homme qui ne ſe marioit point : & qui voyageoit pendant toute ſa vie en divers païs ſans être jamais aſſujetti aux loix d'aucune nation ; d'autres s'imaginerent que cétoit un Barbare, qui vivant de ſa chaſſe au milieu des bois, étoit independant de toute police & de tout beſoin ; d'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en ſortant des rigueurs de la ſervitude, il joüiſſoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté, d'autres enfin s'aviſerent de dire que cétoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes enſemble n'avoient plus aucun pouvoir ſur lui. Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à repondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit ſouvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je ; eſt celui qui peut

être libre dans l'eſclavage même ; en quelque païs & de quelque condition qu'il ſoit, on eſt très-libre pourvu qu'on craigne les Dieux, qu'on ne craigne qu'eux ; en un mot, l'homme veritablement libre eſt celui qui degagé de toute crainte & de tout deſir n'eſt ſoûmis qu'aux Dieux & à ſa raiſon. Les vieillards s'entreregarderent en ſouriant, & furent ſurpris de voir que ma réponſe étoit préciſément celle de Minos.

Enſuite on propoſa la ſeconde queſtion en ces termes, qui eſt le plus malheureux de tous les hommes ? Chacun diſoit ce qui lui venoit dans l'eſprit ; l'un diſoit, c'eſt homme qui n'a ni biens, ni ſanté, ni honneur ; un autre diſoit, c'eſt un homme qui n'a aucun ami ; d'autres ſoutenoient que c'eſt un homme qui a des enfans ingrats & indignes de lui. Il vint un ſage de l'Ile de Leſbos, qui dit ; Le plus malheureux de toutes les hommes eſt celui qui croit l'être : car le malheur dépend moins des choſes qu'on ſoufre, que de l'impatience avec laquelle on augmente ſon malheur. A ces mots toute l'aſſemblée ſe récria ; on applaudit, & chacun crut que ce ſage Leſbien remporteroit le prix ſur cette queſtion ; mais on me demanda ma penſée, & je repondis ſuivant les Maximes de Mentor. Le plus malheureux de toutes les hommes eſt un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes miſerables, il eſt doublement malheureux par ſon aveuglement, ne connoiſſant pas ſon malheur, il ne peut s'en guérir, il craint même de le connoître : la verité ne peut percer la foule des flateurs pour aller juſqu'à lui il eſt tirannisé par ſes paſſions, il ne connoît point ſes devoirs : il n'a jamais gouté le plaiſir de faire le bien, ni ſenti les charmes de la pure vertu ; il eſt malheureux & digne de l'être, ſon malheur agmente tous les jours, il court à ſa perte, & les Dieux ſe préparent à le confondre par une punition éternelle.

éternelle. Toute l'aſſemblée avoüa que j'avois vaincu le ſage Leſbien, & les Vieillards déclarerent que j'avois rencontré le vrai ſens de Minos.

Pour la troiſiéme queſtion, on demanda lequel des deux eſt préférable, d'un côté un Roi Conquerant & invincible dans la guerre ; de l'autre un Roi ſans experience de la guerre, mais propre à policer ſagement les peuples dans la paix. La plûpart répondirent que le Roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi ſert, diſoient-ils, d'avoir un Roi qui ſçait bien gouverner en paix, s'il ne ſçait pas defendre le païs quand la guerre vient ? Les ennemis le vaincront, & réduiront ſon peuple en ſervitude. D'autres ſoûtenoient au contraire ; que le Roi pacifique étoit meilleur, par ce qu'il craindroit la guerre : & l'éviteroit par ſes ſoins ; d'autres diſoient qu'un Roy Conquerant travailleroit à la gloire de ſon peuple auſſi-bien qu'à la ſienne, & qu'il rendroit ſes ſujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un Roy pacifique les tiendroit dans une honteuſe lâcheté. On voulut ſçavoir mon ſentiment. Je répondis ainſi : Un Roi qui ne ſçait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, & qui n'eſt pas capable de conduire ſon peuple dans ces deux états n'eſt qu'à demi Roi ; mais ſi vous comparez un Roi qui ne ſçait que la guerre, à un Roi ſage, qui ſans ſçavoir la guerre eſt capable de la ſoûtenir dans le beſoin par ces Generaux, je le trouve préférable à l'autre. Un Roi entierement tourné à la guerre, voudroit toûjours la faire pour étendre ſa domination & ſa gloire propre ; il ruineroit ſes peuples. A quoi ſert-il à une peuple que ſon Roi ſubjugue d'autres nations, ſi on eſt malheureux ſous ſon regne ? Dailleurs les longues guerres entraînent toûjours après elles beaucoup de deſordres ; les victorieux même ſe déréglent pendant ces tems de confuſion : voyez ce qu'il coute à la Grece pour avoir triomphé de Troye ;

elle a été privée de ſes Rois pendant plus de dix ans. Pendant que tout eſt en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languiſſent, les meilleurs Princes mêmes, pendant qu'ils ont une guerre à ſoûtenir, ſont contraints de faire le plus grand des maux, qui eſt de tolerer la licence, & de ſe ſervir des méchans. Combien y a-t'il de ſcelerats qu'on puniroit pendant la paix; & dont on a beſoin de recompenſer l'audace dans les deſordres de la guerre? Jamais aucun peuple n'a eû un Roi conquerant ſans avoir beaucoup à ſouffrir de ſon ambition: Un conquerant enivré de ſa gloire ruine preſque autant ſa nation victorieuſe que les natîons vaincuës. Un Prince qui n'a point les qualitez neceſſaires pour la paix ne peut faire gouter à ſes ſujets les fruits d'une guerre heureuſement finie, il eſt comme un homme qui défendroit ſon champ contre ſon voiſin, & qui uſurperoit celui de ſon voiſin même, mais qui ne ſçauroit ni labourer ni ſemer pour recueillir aucune moiſſon. Un tel homme ſemble né pour détruire, pour ravager, pour renverſer le monde, & non pour rendre le peuple heureux par un ſage gouvernement.

Venons maintenant au Roi pacifique. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas propre à de grandes conquêtes; c'eſt à dire qu'il n'eſt pas fait pour troubler le repos de ſon peuple en voulant vaincre les autres peuples que la Juſtice ne lui a pas ſoumis, mais il eſt veritablement propre à gouverner en pere, il a toutes les qualités propres & neceſſaires pour mettre ſon peuple en ſureté contre les ennemis; voici comment; Il eſt juſte, moderé & commode à l'égard de ſes voiſins: Il n'entreprend rien contr'eux qui puiſſe troubler la paix: Il eſt fidele dans ſes alliances, ſes Alliés l'aiment, ne le craignent point & ont une entiere confiance en lui; S'il a quelque voiſin inquiet, hautain & ambitieux, tous les autres Rois voiſins craignent ce voiſin inquiet; & n'ont aucune

jalouſie

jalouſie du Roi pacifique ; ils ſe joignent à ce bon Roi pour l'empêcher d'être oprimé : ſa probité, ſa bonne foi, ſa moderation le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le ſien : pendant que le Roi entreprenant eſt odieux à tous les autres Rois, & ſans ceſſe expoſé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le pere & le tuteur de tous les autres Rois. Voila les avantages qu'il a au dehors. Ceux dont il joüit au dedans ſont encore plus merveilleux. Puis qu'il eſt propre à gouverner en pere, je ſuppoſe qu'il gouverne par les plus ſages loix, il retrenche le faſte, la moleſſe & tous les arts qui ne ſervent qu'à flatter les vices. Il fait fleurir ceux qui ſont utiles aux veritables beſoins de la vie, ſur tout il aplique ſes ſujets à l'agriculture, par là il les met dans l'abondance des choſes neceſſaires. Ce peuple laborieux, ſimple dans ſes mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement ſa vie par la culture de ſes terres, ſe multiplie à l'infini. Voilà dans ce Royaume un peuple innombrable, mais un peuple ſain, vigoureux, robuſte, qui n'eſt point amoli par la volupté, qui eſt exercé par la vertu, qui ne tient point aux douceurs d'une vie lâche & delicieuſe, qui ſait mépriſer la mort, qui aimeroit mieux mourir, que de perdre cette liberté qu'il goute ſous un ſage Roi qui ne regne que pour faire regner la raiſon. Qu'un conquerant voiſin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas aſſez accoutumé à camper, à ſe ranger en bataille, ou à aſſieger une ville, mais il le trouvera invincible par la multitude, par ſon courage, par ſa patience dans les fatigues, par ſon habitude à ſouffrir la pauvreté, par ſa vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais ſuccès même ne peuvent abattre. Dailleurs ſi ce Roi n'eſt pas aſſez experimenté pour commander lui même ſes armées ; il les fera commander par des gens qui en ſeront capables, & il

ſaura s'en ſervir ſans perdre ſon autorité: Cependant il tirera du ſecours de ſes Alliez, ſes ſujets aimeront mieux mourir que de paſſer ſous la domination d'une autre Roi violent, & injuſte, les Dieux même combatront pour lui. Voyez quelle reſſource il aura au milieu des plus grands perils: je conclus donc que le Roi pacifique qui ignore la guerre eſt un Roi très-imparfait, puis qu'il ne ſait pas remplir une de ſes plus grandes fonctions, qui eſt de vaincre ſes ennemis; mais j'ajoute qu'il eſt infiniment ſuperieur au Roi Conquerant qui manque de qualités neceſſaires dans la paix, & qui n'eſt propre qu'à la guerre.

J'apperçus dans l'aſſemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient gouter cet avis, mais les Vieillards déclarerent que j'avois parlé comme Minos. Le premier de ces Vieillards s'écria: Je vois l'accompliſſement d'un Oracle d'Apollon, connu dans toute nôtre Ile. Minos avoit conſulté les Dieux pour ſçavoir combien de tems ſa race regneroit ſuivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit; Les tiens ceſſeront de regner quand un étranger entrera dans ton Ile pour y faire regner les loix. Nous avons craint que quelque étranger vendroit faire la conquête de l'Ile de Créte, mais le malheur d'Idomenée & la ſageſſe du fils d'Ulyſſe, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montre le ſens de l'Oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les deſtins nous donnent pour Roi?

Fin du Cinquieme Livre.

LES ADVENTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

SOMMAIRE.

Telemaque persuadé par divers songes que son Pere Ulysse n'est plus sur la terre, execute son dessein de l'aller chercher dans les Enfers. Il se derobe du camp, etant suivi de deux Cretois jusqu'à un Temple pres de la fameuse caverne d'Acherontia. Il s'y enfonce au travers des tenebres, arrive au bord du Styx, & Caron le recoit dans sa barque. Il se va presenter devant Pluton, qu'il trouve préparé a lui permettre de chercher son Pere. Il traverse le Tartare, ou il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites & sur tout les mauvais Rois.

ADraste, dont les troupes avoient été considerablement affoiblies dans le combat, s'etoit retiré derriere la montagne d'Aulon pour attendre divers secours, & pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis. Semblable a un lion affamé qui ayant été repoussé d'une bergerie,

gerie, s'en retourne dans les ſombres forets, & rentre dans ſa caverne où il aiguiſe ſes dents & ſes griffes, attendant le moment favorable pour egorger tous les troupeaux.

Telemaque ayant pris ſoin de mettre une exacte diſcipline dans tout le camp, ne ſongea plus qu'à executer un deſſein qu'il avoit conçû, & qu'il cacha à tous les Chefs de l'armée. Il y avoit déja long-tems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des ſonges qui lui repreſentoient ſon pere Ulyſſe. Cette image d'Ulyſſe revenoit toûjours ſur la fin de la nuit, avant que l'aurore vint chaſſer du Ciel par ſes feux naiſſans les inconſtantes étoiles, & de deſſus la terre le doux ſommeil ſuivi des ſonges voltigeans. Tantôt il croyoit le voir nud dans une Ile infortunée, ſur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs & environné de Nymphes qui lui jettoyent des habits pour ſe couvrir: Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un Palais tout éclatant d'or & d'yvoire, où des hommes couronnez de fleurs l'écoutoient avec plaiſir & admiration. Souvent Ulyſſe lui apparoiſſoit tout à coup dans des feſtins où la joye éclatoit parmi les delices, où l'on entendoit les tendres accords d'une vois avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, & que les voix de toutes les Muſes.

Telemaque en s'éveillant s'attriſtoit de ces ſonges ſi agreables. O mon pere! mon cher pere Ulyſſe, s'écrioit-il, les ſonges les plus affreux me ſeroient plus doux! Ces images de felicité me font comprendre que vous êtes déja deſcendu dans le ſéjour des ames bienheureuſes, que les Dieux récompenſent de leurs vertus par une éternelle tranquillité. Je crois voir les champs Elyſées. O qu'il eſt cruel de n'eſperer plus! Quoi donc, ô mon cher pere! je ne vous verrai jamais, jamais je n'embraſſerai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine! Jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où ſortoit la ſageſſe!

Jamais

Jamais je ne baiſerai ces mains, ces cheres mains, ces mains victorieuſes qui ont batu tant d'ennemis ! elles ne puniront point les inſenſez Amans de Penelope, & Ithaque ne ſe relevera jamais de ſa ruïne !

O Dieux ennemis de mon pere, vous m'envoyez ces ſonges funeſtes pour arracher toute eſperance de mon cœur, c'eſt m'arracher la vie ! Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude ! Que dis je, helas ! Je ne ſuis que trop certain que mon pere n'eſt plus, je vais chercher ſon ombre juſques dans les enfers. Theſée y eſt bien deſcendu ; Theſée, cet impie qui vouloit outrager les Divinitez infernales ; & moi j'y vais conduit par la pieté. Hercule y deſcendit ; je ne ſuis pas Hercule ; mais il eſt beau d'oſer l'imiter. Orphée a bien touché par le recit de ſes malheurs le cœur de ce Dieu qu'on dit être inexorable ; il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je ſuis plus digne de compaſſion qu'Orphée : car ma perte eſt plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille ſemblable à tant d'autres avec le ſage Ulyſſe admiré de toute la Grece ? Allons, mourons, s'il le faut, pourquoi craindre la mort, quand on ſouffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proſerpine ! j'éprouverai bien-tôt ſi vous étes auſſi impitoyables qu'on le dit. O mon pere ! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir ſi vous n'étes point dans les ſombres demeures des morts ; ſi les Dieux me refuſent de vous poſſeder ſur la terre, & à la lumiere du Soleil, peut-être ne me refuſeront ils pas de voir au moins vôtre ombre dans le Royaume de la nuit. En diſant ces paroles, Telemaque arroſoit ſon lit de ſes larmes : auſſi-tôt il ſe levoit, & cherchoit par la lumiere à ſoulager la douleur cuiſante que ces ſonges lui avoient cauſé ; mais c'étoit une fléche qui avoit percé ſon cœur, & qu'il portoit par tout avec lui. Dans cette peine il entreprit

entreprit de deſcendre aux enfers par un lieu célebre qui n'étoit pas éloigné du camp : on l'appelloit Acherontia, à cauſe qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuſe par ou on deſcendoit ſur les rives de l'Acheron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La Ville étoit ſur un rocher, poſée comme un nid ſur le haut d'un arbre : au pied de ce rocher on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'oſoient aprocher : les Bergers avoient ſoin d'en détourner leurs troupeaux, la vapeur ſouffrée du marais Stygien qui s'exhaloit ſans ceſſe par cette ouverture, empeſtoit l'air. Tout autour il ne croiſſoit ni herbes ni fleurs : on n'y ſentoit jamais les doux Zephirs, ni les graces naiſſantes du Printems, ni les riches dons de l'Automne : la terre aride y languiſſoit, on y voyoit ſeulement quelques arbuſtes dépoüillez, & quelques Cyprès funeſtes. Au loin, même tout à l'entour, Cerés refuſoit aux Laboureurs ſes moiſſons dorées. Bacchus ſembloit en vain y promettre ſes doux fruits, les grapes de raiſin ſe deſſechoient au lieu de meurir, les Nayades triſtes ne faiſoient point couler une onde pure, leurs flots étoient toûjours amers & troubles, nul oiſeau ne chantoit dans cette terre heriſſée de ronces & d'épines, & ne trouvoit point de bocage pour ſe retirer. Ils alloient chanter leurs amours ſous un Ciel plus doux : là on n'entendoit que le croaſſement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux, l'herbe même y étoit amere, & les troupeaux qui la paiſſoient ne ſentoient point la douce joye qui les fait bondir : le taureau fuyoit la genice, & le Berger tout abattu oublioit ſa muſette & ſa flûte.

De cette caverne ſortoit de tems en tems une fumée noire & épaiſſe, qui faiſoit une eſpece de nuit au milieu du jour. Les peuples voiſins redoubloient alors leurs ſacrifices pour appaiſer les Divinitez infernales ; mais ſouvent les hommes à la fleur de leur

âge ;

âge; & dès leur plus tendre jeuneſſe, étoient les ſeules victimes que ces Divinitez cruelles prenoient plaiſir à immoler par une funeſte contagion.

C'eſt là que Telemaque reſolut de chercher le chemin de la noire demeure de Pluton. Minerve qui veilloit ſans ceſſe ſur lui, & qui le couvroit de ſon Egide, lui avoit rendu Pluton favourable; Jupiter même, à la priere de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui deſcend chaque jour aux enfers pour delivrer à Caron un certain nombre de mortels, de dire au Roi des ombres qu'il laiſſât entrer le fils d'Ulyſſe dans ſon Empire.

Telemaque ſe dérobe du camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la Lune, & il invoque cette puiſſant Divinité, qui étant dans le Ciel le brillant aſtre de la nuit, & ſur la terre la chaſte Diane, eſt aux enfers la redoutable Hecate. Cette Divinité écouta favourablement ſes vœux, parce que ſon cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à ſon pere. A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'Empire ſouterrain mugir: la terre trembloit ſous ſes pas, le Ciel s'arma d'éclairs & de feux & qui ſembloient tomber. Le jeune fils d'Ulyſſe ſentit ſon cœur ému, & tout ſon corps étoit couvert d'une ſueur glacée; mais ſon courage le ſoûtint, il leva les yéux & les mains au Ciel. Grands Dieux, s'écria-t'il, j'accepte ces preſages que je crois heureux, achevez vôtre ouvrage. Il dit, & redoublant ſes pas, il ſe preſenta hardiment: auſſi-tôt la fumée épaiſſe, qui rendoit l'entrée de la caverne funeſte à tous les animaux qui en approchoient, ſe diſſipa; l'odeur empoiſonnée ceſſa pour un peu de tems: Telemaque entra ſeul: car quel autre mortel eut oſé le ſuivre? Deux Crétois qui l'avoient accompagnè juſqu'à une certaine diſtance de la caverne, & auſquels & à demi-morts aſſez loin de-là, dans un Temple,

Temple, faiſant des vœux, & n'eſperant plus de revoir Telemaque.

Cependant le fils d'Ulyſſe l'épée á la main, s'enfonce dans ces tenebres horribles ; bien-tôt il apperçoit une foible & ſombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit ſur la terre. Il remarque les ombres legeres qui voltigent autour de lui ; il les écarte avec ſon épée : bien-tôt il voit les triſtes bords du fleuve marécageux dont les eaux bourbeuſes & dormantes ne font que tournoyer, il découvre ſur ce rivage une foule innombrable de morts privez de la ſepulture, qui ſe preſentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieilleſſe éternelle eſt toûjours triſte & chagrine, les menace, les repouſſe, & admet d'abord dans ſa barque le jeune Grec. En entrant Telemaque entend les gemiſſemens d'une ombre qui ne pouvoit ſe conſoler. Quel eſt donc, lui dit-il, vôtre malheur, qui étiez vous ſur la terre ? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan Roi de la ſuperbe Babilone : Tous les peuples de l'Orient trembloient au ſeul bruit de mon nom ; je me faiſois adorer par les Babyloniens dans un Temple de marbre, où j'étois repreſenté par une ſtatuë d'or, devant laquelle on bruloit nuit & jour les plus precieux parfums de l'Ethiopie : jamais perſonne n'oſa me contredire ſans être auſſi-tôt puni : on inventoit chaque jour de nouveaux plaiſirs pour me rendre la vie plus delicieuſe ; j'étois encore jeune & robuſte. Helas ! que de proſperités ne me reſtoit-il pas encore à goûter ſur le Trône ! Mais une femme que j'aimois, & que ne m'aimoit pas, m'a bien fait ſentir que je n'étois pas Dieu ; elle m'a empoiſonné, je ne ſuis plus rien, on mit hier avec pompe mes cendres dans une Urne d'or ; on pleura, on s'arracha les cheveux, on fit ſemblant de vouloir ſe jetter dans les flâmes de mon bûcher pour mourir avec moi : on va encore gemir au pied du ſuperbe tombeau ou l'on a mis mes cendres ; mais perſonne

ſonne ne me regrette, ma memoire eſt en horreur même dans ma famille, & ici bas je ſouffre déja d'horribles injures.

Telemaque touché de ce ſpectacle lui dit; Etiez-vous veritablement heureux pendant vôtre regne; Sentiez-vous cette douce paix, ſans laquelle le cœur demeure toûjours ſerré & flétri au milieu des delices? Non, répondit le Babylonien, je ne ſçai même ce que vous voulez dire: les ſages vantent cette paix comme l'unique bien; pour moi je ne l'ai jamais ſentie: mon cœur étoit ſans ceſſe agité de deſirs nouveaux, de crainte & d'eſperance: je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes paſſions: j'avois ſoin d'entretenir cette yvreſſe pour la rendre continuelle; le moindre intervalle de raiſon tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai jouï, toute autre me paroît une fable & un ſonge: voilà les biens que je regrette. En parlant ainſi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amoli par les proſperitez, & qui n'eſt point accoûtumé à ſupporter conſtamment un malheur; il avoit auprès de lui quelques eſclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ſes funerailles. Mercure les avoit livrez à Caron avec leur Roi, & leur avoit donné une puiſſance abſoluë ſur ce Roi qu'ils avoient ſervi ſur la terre: ces ombres d'eſclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan, elles la tenoient enchainée, & lui faiſoient les plus cruelles indignités. L'un lui diſoit: N'étions-nous pas hommes auſſi-bien que toi? Comment étois tu aſſez inſenſé pour te croire un Dieu? & ne faloit-il pas te ſouvenir que tu étois de la race des autres hommes? Un autre pour lui inſulter, diſoit; Tu avois raiſon de ne vouloir pas qu'on te prit pour un homme, car tu étois un monſtre ſans humanité. Un autre lui diſoit, He bien! où ſont maintenant tes flateurs? Tu n'a plus rien à donner, malheureux, tu ne peux plus

faire

faire aucun mal, te voilà devenu eſclave de tes eſclaves mêmes: Les Dieux ſont lents à faire juſtice, mais enfin ils la font. A ces dures paroles Nabopharzan ſe jettoit le viſage contre terre, arrachant ſes cheveux dans un excès de rage & de deſeſpoir. Mais Caron diſoit aux eſclaves, tirez-le par ſa chaîne, relevez le malgré lui, il n'aura pas même la conſolation de cacher ſa honte: il faut que toutes les ombres du Styx en ſoyent témoins, pour juſtifier les Dieux qui ont ſouffert ſi long-tems que cet impie regnât ſur la terre. Ce n'eſt encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs; prepare toi à être jugé par l'inflexible Minos Juge des enfers.

Pendant ce diſcours du terrible Caron, la barque touchoit déja le rivage de l'Empire de Pluton; toutes les ombres accouroient pour conſiderer cet homme vivant, qui paroiſſoit au milieu de ces morts dans la barque; mais dans le moment où Telemaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, ſemblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour diſſipe. Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé, & des yeux moins farouches qu'a l'ordinaire, lui dit: Mortel cheri des Dieux, puiſqu'il t'eſt donné d'entrer dans le Royaume de la nuit, inacceſſible aux autres vivans, hâte toi d'aller où les deſtins t'apellent; va par ce chemin ſombre au Palais de Pluton que tu trouveras ſur ſon Trône, il te permettra d'entrer dans les lieux dont il ne m'eſt pas permis de te découvrir le ſecret. Auſſi-tôt Telemaque s'avance à grands pas, il voit de tous côtez voltiger des ombres plus nombreuſes que les grains de ſable qui couvrent les rivages de la mer; & dans l'agitation de cette multitude infinie, il eſt ſaiſi d'une horreur divine, obſervant le profond ſilence de ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe dreſſent ſur ſa tête, quand il aborde le noir ſéjour de l'impitoyable Pluton, il ſent ſes genoux chanceler, la voix

lui

lui manque, & c'eſt avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible Divinité, le fils du malheureux Ulyſſe, je viens vous demander ſi mon pere eſt deſcendu dans vôtre Empire, ou s'il eſt encore errant ſur la terre.

Pluton étoit ſur un Trône d'ébéne, ſon teint étoit pâle & ſevere, ſes yeux creux & étincelans, ſon viſage ridé & menaçant. La vûë d'un homme vivant lui étoit odieuſe, comme la lumiere offenſe les yeux des animaux qui ont accoûtumé à ne ſortir de léurs retraites que la nuit. A ſon côté paroiſſoit Proſerpine, qui attiroit ſeule ſes regards, & qui ſembloit un peu adoucir ſon cœur : elle joüiſſoit d'une beauté toûjours nouvelle, mais elle paroiſſoit avoir joint à ſes graces divines je ne ſçai quoi de dur & de cruel de ſon époux. Aux pieds du trône étoit la mort pâle & devorante avec ſa faux tranchante, qu'elle aiguiſoit ſans ceſſe. Autour d'elle voloient les noirs ſoucis, les cruelles défiances, les vangeances toutes dégoutantes de ſang, & couvertes de playes ; les haines injuſtes, l'avarice qui ſe ronge elle-même, le deſeſpoir qui ſe déchire de ſes propres mains, l'ambition forcenée qui renverſe tout, la trahiſon qui veut ſe repaître de ſang, & qui ne peut joüir des maux qu'elle a faits, l'envie qui verſe ſon venin mortel autour d'elle, & qui ſe tourne en rage dans l'impuiſſance où elle eſt de nuire, l'impieté qui creuſe elle-même un abîme ſans fonds où elle ſe précipite ſans eſperance, les ſpectres hideux, les fantômes qui repreſentent les morts pour épouvanter les vivans, les ſonges affreux, les inſomnies auſſi cruelles que les triſtes ſonges : toutes ces images funeſtes environnoient le fier Pluton, & rempliſſoient le Palais où il habite. Il répondit à Telemaque d'une voix baſſe, qui fit mugir le fonds de l'Erebe : Jeune mortel, le deſtin t'a fait violer cet azile ſacré des ombres, ſuis ta haute deſtinée. Je

ne

ne te dirai point où eſt ton pere : il ſuffit que tu ſois libre de le chercher : puiſqu'il a été Roi ſur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare, où les mauvais Rois ſont punis, & de l'autre les champs Eliſées où les bons Rois ſont récompenſez. Mais tu ne peux aller d'ici dans les champs Eliſées, qu'après avoir paſſé par le Tartare : hâte toi d'y aller, & de ſortir de mon Empire.

A l'inſtant Telemaque ſemble voler dans ces eſpaces vuides & immenſes, tant il lui tarde de ſçavoir s'il verra ſon pere, & de s'éloigner de la preſence horrible du Tiran qui tient en crainte les vivans & les morts. Il apperçoit bien-tôt aſſez près de lui le noir Tartare ; d'où il ſortoit une fumée noire & épaiſſe, dont l'odeur empeſtée donneroit la mort, ſi elle ſe répandoit dans la demeure des vivans : cette fumée couvroit un fleuve de feu & de flâme, dont le bruit ſemblable à celui des torrens les plus impetueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faiſoit qu'on ne pouvoit rien entendre diſtinctement dans ces triſtes lieux.

Telemaque ſecretement animé par Minerve, entre ſans crainte dans ce goufre. Dabord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus baſſes conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richeſſes par des fraudes, des trahiſons & des cruautez. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faiſant ſemblant d'aimer la Religion, s'en étoient ſervis comme d'un beau pretexte pour contenter leur ambition, & pour ſe joüer des hommes credules : ces hommes qui avoient abuſé de la vertu même, qui eſt le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus ſcelerats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs peres, & meres ; les épouſes qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de leurs époux ; les traîtres

qui

qui avoient livré leur patrie, après avoir violé tous les ſermens ſouffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avoient ainſi voulu, & voici leur raiſon. C'eſt que les hypocrites ne ſe contentent pas d'être méchans comme le reſte des impies, ils veulent encore paſſer pour bons, & font par leur fauſſe vertu que les hommes n'oſent plus ſe fier à la veritable. Les Dieux dont ils ſe ſont joüez, & qu'ils ont rendus mépriſables aux hommes, prennent plaiſir à employer toute leur puiſſance pour ſe vanger de leur inſulte.

Auprès de ceux-ci paroiſſoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guere coupables; & que la vengeance divine pourſuit impitoyablement: ce ſont les ingrats, les menteurs, les flateurs qui ont loüé le vice; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu; enfin ceux qui ont jugé temerairement des choſes ſans les connoitre à fonds qui par-là ont nui à la reputation des innocens; mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'eſt celle où l'on tombe contre les Dieux. Quoi donc, diſoit Minos, on paſſe pour un monſtre, quand on manque de reconnoiſſance pour ſon pere ou pour ſon ami, de qui on a reçu quelques ſecours; & on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie, & tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pas ſa naiſſance plus qu'au pere & a la mere de qui on eſt né? Plus les crimes ſont impunis & excuſez ſur la terre, plus ils ſont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échape.

Telemaque voyant les trois Juges qui étoient aſſis, qui condamnoient un homme, oſa leur demander quels étoient ſes crimes. Auſſi-tôt le condamné prenant la parole, s'écria: Je n'ai jamais fait aucun mal, j'ai mis tout mon plaiſir à faire du bien, j'ai été magnifique, liberal, juſte, compatiſſant, que peut on donc me reprocher; Alors Minos lui dit: On ne te

reproche

reproche rien à l'égard des hommes ; mais ne devois tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux ? Quelle eſt donc cette juſtice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à rien vers les hommes qui ne ſont rien, tu as été vertueux, mais tu as reporté toute ta vertu à toi-même, & non pas aux Dieux qui te l'avoient donnée ; car tu voulois joüir du fruit de ta propre vertu, & tu l'as renfermée en toi-même ; tu as été ta Divinité ; mais les Dieux qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux mêmes, ne peuvent renouncer à leurs droits ; tu les as oubliez, ils t'oublieront, ils te livreront à toi-même, puiſque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, ſi tu le peux, ta conſolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais ſeparé des hommes auſquels tu as voulu plaire : te voilà ſeul avec toi même qui étois ton idole, apprends qu'il n'y a point de veritable vertu, ſans le reſpect & l'amour des Dieux à qui tout eſt dû. Ta fauſſe vertu qui a long-tems ébloüi les hommes faciles à tromper, va être confonduë : les hommes ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, ſont aveugles & ſur le bien & ſur le mal : Ici une lumiere divine renverſe tous leurs jugemens ſuperficiels, elle condamne ſouvent ce qu'ils admirent, & juſtifie ce qu'ils condamnent.

A ces morts, ce Philoſophe comme frappé d'un coup de foudre ne pouvoit ſe ſupporter ſoi-même : la complaiſance qu'il avoir euë autrefois à contempler ſa moderation, ſon courage & ſes inclinations genereuſes, ſe changent en deſeſpoir ; la vûë de ſon propre cœur ennemi des Dieux devient ſon ſupplice : Il ſe voit & ne peut ceſſer de ſe voir. Il voit la vanité des jugemens des hommes, auſquels il a voulu plaire dans toutes ſes actions. Il ſe fait une revolution univerſelle de tout ce qui eſt au dedans de lui, comme ſi on bouleverſoit toutes ſes entrailles ; il ne ſe trouve

plus

plus le même, tout appui lui manque dans ſon cœur; ſa conſcience, dont le témoignage lui avoit été ſi doux, s'éleve contre lui, & lui reproche avec fureur l'égarement & l'illuſion de toutes ſes vertus qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe & pour fin; il eſt troublé, conſterné, plein de honte, de remords & de deſeſpoir; les furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur ſuffit de l'avoir livré a lui-même, & que ſon propre cœur vange aſſez les Dieux mépriſez; il cherche les lieux les plus ſombres pour ſe cacher aux autres, ne pouvant ſe cacher à lui-même: il cherche les tenebres, & ne peut les trouver, une lumiere importune le pourſuit par tout; par tout les rayons perçans de la verité vont vanger la verité qu'il a negligé de ſuivre, tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la ſource de ſes maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui même. O inſenſé! Je n'ai donc connu ni les Dieux ni les hommes, ni moi-même; non, je n'ai rien connu, puiſque je n'ai jamais aimé l'unique & veritable bien; tous mes pas ont été des égaremens; ma ſageſſe n'étoit que folie, ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Telemaque apperçût les Rois qui étoient dans les ſupplices pour avoir abuſé de leur puiſſance; d'un côté une furie vangereſſe leur preſentoit un miroir qui montroit toute la difformité de leurs vices: là ils voyoient; & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité groſſiere & avide des plus ridicules loüanges; leur dureté pour les hommes, dont ils avoient dû faire la felicité; leur inſenſibilité pour la vertu; leur crainte d'entendre la verité; leurs inclinations pour les hommes laches & flateurs; leur inaplication, leur moleſſe, leur indolence, leur défiance, leur faſte, & leur exceſſive magnificence fondée ſur la ruine des peuples; leur ambition pour acheter un peu

peu de vaine gloire par le ſang de leurs Citoyens; enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes & le deſeſpoir de tant de malheureux.

Ils ſe voyoient ſans ceſſe dans ce miroir plus horrible & plus monſtrueux, que n'eſt la Chimere vaincuë par Bellerophon, ni l'Hydre de Lerne abbatuë par Hercule, ni Cerbere même, quoiqu'il vomiſſe de ces trois gueules beantes un ſang noir & venimeux qui eſt capable d'empeſter toute la race des mortels vivans ſur la terre.

En même tems d'un autre côte une autre furie leur repetoit avec inſulte toutes les loüanges que leurs flateurs leur avoient données pendant leur vie, & leur preſentoit un autre miroir, où ils ſe voyoient tels que la flaterie les avoient dépeints; l'oppoſition de ces deux peintures ſi contraires étoit le ſupplice de leur vanité: on remarquoit que les plus méchans d'entre ces Rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques loüanges pendant leur vie, parce que les méchans ſont plus craints que les bons, & qu'ils exigent ſans pudeur les lâches flateries des poëtes & des orateurs de leur tems.

On les entend gemir dans ces profondes tenebres, où ils ne peuvent voir que les inſultes, & les dériſions qu'ils ont à ſouffrir; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repouſſe, qui ne les contrediſe, qui ne les confonde, au lieu que ſur la terre ils ſe joüoient de la vie des hommes, & pretendoient que tout étoit fait pour les ſervir. Dans le Tartare ils ſont livrez à tous les caprices de certains eſclaves qui leur font ſentir à leur tour une cruelle ſervitude; ils ſervent avec douleur, & il ne leur reſte aucune eſperance de pouvoir jamais adoucir leur captivité; ils ſont ſous les coups de ces eſclaves devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume eſt ſous les coups des marteaux

des

des Cyclopes, quand Vulcain les preſſe de travailler dans les fournaiſes ardentes du mont Etna.

Là Telemaque apperçut des viſages pâles, hideux & contriſtez. C'eſt une triſteſſe noire qui ronge ces criminels ; ils ont horreur d'eux mêmes, & ils ne peuvent non plus ſe délivrer de cette horreur, que de leur propre nature ; ils n'ont point beſoin d'autres châtimens de leurs fautes que de leurs fautes mêmes ; ils les voyent ſans ceſſe dans toute leur énormité, elles ſe preſentent à eux comme des ſpectres horribles ; elles les pourſuivent : Pour s'en garantir ils cherchent une mort plus puiſſante que celle qui les a ſeparez de leur corps. Dans le deſeſpoir où ils ſont, ils appellent à leur ſecours une mort qui puiſſe éteindre tout ſentiment & toute connoiſſance en eux ; ils demandent aux abîmes de les engloutir, pour ſe dérober aux rayons vengeurs de la verité qui les perſecute ; mais ils ſont reſervez à la vengeance qui diſtile ſur eux goute à goute, & qui ne tarira jamais. La verité qu'ils ont craint de voir, fait leur ſupplice ; ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contr'eux : ſa vûë les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes ; elle eſt comme la foudre, ſans rien détruire au dehors, elle pénétre juſqu'au fonds des entrailles ; ſemblable à un métal dans une fournaiſe ardente, l'ame eſt comme fonduë par ce feu vengeur, il ne laiſſe aucune conſiſtance, & il ne conſume rien, il diſſout juſqu'aux premiers principes de la vie, & on ne peut mourir ; on eſt arraché à ſoi-même ; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un ſeul inſtant ; on n'y tient plus que par la rage qu'on a contre ſoi-même, & par une perte de toute eſperance qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faiſoient dreſſer les cheveux de Telemaque, il vit pluſieurs des anciens Rois de Lydie qui étoient punis pour avoir préferé les delices d'une vie molle au travail qui doit être in-

ſeparable de la Royauté, pour le ſoulagement des peuples.

Ces Rois ſe reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un diſoit à l'autre qui avoit été ſon fils : Ne vous avois-je pas recommandé ſouvent pendant ma vieilleſſe & avant ma mort de reparer les maux que j'avois fait par ma négligence ? Ah ! malheureux Pere, diſoit le fils, c'eſt vous qui m'avez perdu ; c'eſt vôtre exemple qui m'a accoûtumé à l'orgueil, au faſte, & à la dureté pour les hommes : En vous voyant regner avec tant de moleſſe, & entouré de lâches flateurs, je me ſuis accoûtumé à aimer la flaterie, & les plaiſirs ; j'ai crû que le reſte des hommes etoit à l'égard des Rois, ce que ſont les animaux à l'égard des hommes ; c'eſt-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de ſervice & qu'ils donnent de commoditez ; je l'ai crû, c'eſt vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je ſouffre tant de maux pour vous avoir imitè. A ces reproches ils ajoûtoient les plus affreuſes maledictions, & paroiſſoient animez de rage pour s'entredéchirer.

Autour de ces Rois voltigeoient encore comme des hiboux dans la nuit, les cruels ſoupçons, les vaines alarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs Rois, la faim inſatiable des richeſſes, la fauſſe gloire toujours tyrannique, & la moleſſe lâche qui redouble tous les maux qu'on ſouffre ſans pouvoir jamais ſe donner de ſolides plaiſirs.

On voyoit pluſieurs de ces Rois ſévérement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour le bien qu'ils auroient dû faire, tous les crimes des peuples qui viennent de la negligence avec laquelle on fait obſerver les loix, étoient imputez aux Rois, on leur imputoit auſſi tous les deſordres qui viennent du faſte, du luxe, & de tous les autres excès

cès qui jettent les hommes dans un état violent, & dans la tentation de mépriſer les loix pour aquerir du bien. Sur tout on traitoit rigoureuſement les Rois, qui au lieu d'être bons & vigilans Paſteurs des peuples, n'avoient ſongé qu'à ravager le troupeau comme des loups devorans.

Mais ce qui conſterna davantage Telemaque, ce fut de voir dans cet abîme de tenebres & de maux un grand nombre de Rois qui ayant paſſé ſur la terre pour des Rois aſſez bons, avoient été condamnez aux peines du Tartare, pour s'être laiſſez gouverner par des hommes méchans & artificieux : ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laiſſé faire par leur autorité ; la plupart de ces Rois n'avoient été ni bons ni méchans ; tant leur foibleſſe avoit été grande, ils n'avoient jamais craint de ne connoître point la verité, ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur gloire à faire du bien.

Fin du Dix Huitieme Livre.

LES AVENTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Telemaque entre dans les Champs Eliſees, où il eſt reconnu par Acriſe ſon Grand-Pere, qui l'aſſure qu'Ulyſſe eſt vivant; qu'il le reverra à Ithaque & qu'il y regnera aprés lui. Acriſe lui depeint la felicité dont jouiſſent les hommes juſtes, ſur tout les bons Rois, qui pendant leur vie ont ſervi les Dieux, & fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernez. Il lui fait remarquer que les Heros qui ont ſeulement excellé dans l'art de faire la guerre, ſont beaucoup moins heureux dans un lieu ſéparé. Il donne des inſtructions à Telemaque; puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliez.

LORS que Telemaque ſortit de ces lieux, il ſe ſentit ſoulagé comme ſi on avoit ôté une montagne de deſſus ſa poitrine; il comprit par ce ſoulagement les malheurs de ceux qui y étoient renfermez ſans eſperance d'en ſortir jamais; il étoit effrayé de voir combien

combien les Rois étoient plus rigoureuſement tourmentez que les autres coupables. Quoi ! diſoit-il, tant de devoirs, tant de perils, tant de pieges, tant de difficultés de connoître la verité pour ſe défendre contre les autres & contre ſoi-même ! enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir été ſi envié, ſi agité, ſi traverſé dans une vie courte ! O inſenſé, celui qui cherche à regner ! Heureux celui qui ſe borne à une condition privée & paiſible où la vertu lui eſt moins difficile. En faiſant ces réflexions il ſe trouble au dedans de lui-même, il fremit & tomba dans une conſternation qui lui fit ſentir quelque choſe du deſeſpoir de ces malheureux qu'il venoit de conſiderer ; mais à meſure qu'il s'éloigna de ce triſte ſejour des tenebres, de l'horreur & du deſeſpoir, ſon courage commença peu à peu à renaitre ; il reſpiroit, & entre-voyoit déja de loin la douce & pure lumiere du ſejour des Heros.

Là habitoient tous les bons Rois qui avoient juſqu'alors gouverné ſagement les hommes ; ils étoient ſeparez du reſte des juſtes. Comme les méchans Princes ſouffroient dans le Tartare des ſupplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, auſſi les bons Rois jouïſſoient dans les Champs Eliſées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reſte des hommes qui avoient aimé la vertu ſur la terre. Telemaque s'avança vers ces Rois, qui étoient dans des bocages odoriferans, ſur des gazons toûjours renaiſſans & fleuris ; mille petits ruiſſeaux d'une onde pure arroſoient ces beaux lieux, & y faiſoient une delicieuſe fraîcheur ; un nombre infini d'oiſeaux faiſoient reſonner ces bocages de leur doux chants ; on voyoit tout enſemble les fleurs du Printems qui naiſſoient ſous les pas avec les plus riches fruits de l'Automne qui pendoient des arbres : là on ne reſſentit jamais les ardeurs de la canicule : là jamais les noirs aquilons n'oſerent ſouf-

fler ni faire ſentir les rigueurs de l'hyver, ni la guerre alterée de ſang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuſe des viperes entortillées dans ſon ſein & autour de ſes bras, ni les jalouſies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains deſirs n'approchoient jamais de cét heureux ſéjour de la paix : Le jour n'y finit point, & la nuit avec ſes ſombres voiles y eſt inconnuë ; une lumiere pure & douce ſe répand autour des corps de ces hommes juſtes, & les environne de ſes rayons comme d'un vêtement : cette lumiere n'eſt point ſemblable à celle qui éclaire les yeux des miſerables mortels, qui n'eſt que ténébres ; c'eſt plûtôt une gloire celeſte qu'une lumiere ; elle pénétre plus ſubtilement les corps les plus épais que les rayons du Soleil ne pénétrent le plus pur criſtal ; elle n'ébloüit jamais, au contraire elle fortifie les yeux, & nourrit dans le fonds de l'ame je ne ſçai quelle ſerenité ; c'eſt d'elle ſeule que les hommes bienheureux ſont nourris, elle ſort d'eux, & elle y entre ; elle les pénétre, & s'incorpore en eux ; ils la voyent, ils la ſentent, ils la reſpirent, elle fait naître en eux une ſource intariſſable de paix & de joye, ils ſont plongez dans cet abîme de joye comme les poiſſons dans la mer, ils ne veulent rien, ils ont tout ſans rien avoir ; car le goût de cette lumiere pure appaiſe la faim de leur cœur ; tous leurs deſirs ſont raſſaſiez, & leur plenitude les éleve au deſſus de tout ce que les hommes vuides & affamez cherchent ſur la terre ; toutes les delices qui les environnent ne leur ſont rien, par ce que le comble de leur felicité, qui vient du dedans, ne leur laiſſe aucun ſentiment pour tout ce qu'ils voyent de delicieux au dehors : tels que les Dieux, qui raſſaſiez de nectar & d'ambroſie, ne daigneroient pas ſe nourrir de viandes groſſieres qu'on leur preſenteroit à la table la plus exquiſe des hommes mortels : Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquilles ; la mort, la maladie,

maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les eſperances mêmes qui coûtent ſouvent autant que les craintes, les diviſions, les dégoûts, les depits, n'y peuvent avoir aucune entrée ; les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde fendent les nuës, ſeroient renverſées de leurs fondemens poſez au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes juſte ne pourroient pas même être émus ; ſeulement ils ont pitié des miſeres qui accablent les hommes vivans dans le monde ; mais c'eſt une pitié douce & paiſible qui n'altere en rien leur immuable felicité ; une jeuneſſe éternelle, une felicité ſans fin, une gloire toute divine eſt peinte ſur leurs viſages ; mais leur joye n'a rien de folâtre ni d'indecent ; c'eſt une joye douce, noble, pleine de Majeſté ; c'eſt un goût ſublime de la verité, & de la vertu qui les tranſporte ; ils ſont ſans interruption dans tous les momens, dans le même ſaiſiſſement de cœur où eſt une mere qui revoit ſon cher fils qu'elle avoit crû mort, & cette joye qui échape bien-tôt à la mere, ne s'enfuït jamais du cœur de ces hommes ; jamais elle ne languit un inſtant ; elle eſt toûjours nouvelle pour eux, ils ont le tranſport de l'yvreſſe ſans en avoir le trouble & l'aveuglement, ils s'entretiennent enſemble de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils goûtent, ils foulent à leurs pieds les molles delices, & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent : ils repaſſent avec plaiſir ces triſtes, mais courtes années, où ils ont eu beſoin de combattre contre eux mêmes, & contre le torrent des hommes corrumpus pour devenir bons ; ils admirent le ſecours des Dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au travers de tant de perils : Je ne ſçai quoi de divin coule ſans ceſſe au tra-

vers de leurs cœurs comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux ; ils voyent, ils goûtent qu'ils ſont heureux, & ſentent qu'ils le ſeront toûjours, ils chantent tous enſemble les loüanges des Dieux, & ils ne ſont tous enſemble qu'un ſeule voix, une ſeule penſée, un ſeul cœur, une ſeule felicité qui fait comme un flux & reflux dans ces ames unies. Dans ce raviſſement divin, les ſiecles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, & cependant mille & mille ſiecles écoulez n'ôtent rien à leur felicité toûjours nouvelle & toûjoûrs toute entiere ; ils regnent tous enſemble, non ſur des trônes que la maine des hommes peut renverſer, mais en eux mêmes avec une puiſſance immuable : car ils n'ont plus de ſoin d'être redoutables par une puiſſance empruntée d'un peuple vil & miſerable ; ils ne portent plus ces vains Diadames dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs ſoucis, les Dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains, avec des couronnés que rien ne peut flêtrir.

Telemaque qui cherchoit ſon pere & qui avoit eſperé de le trouver dans ces beaux lieux, fut ſi ſaiſi de ce goût de paix & de felicité, qu'il eût voulu y trouver Ulyſſe, & qu'il s'affligoit d'être contraint lui-même de retourner enſuite dans la ſociété des mortels : C'eſt ici, diſoit-il que la veritable vie ſe trouve, & la nôtre n'eſt qu'une mort ; mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vû tant de Rois punis dans le Tartare, & d'en voir ſi peu dans les Champs Eliſées ; il comprit qu'il y a peu de Rois aſſez fermes & aſſez courageux pour reſiſter à leur propre puiſſance, & pour rejetter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs paſſions. Ainſi les bons Rois ſont bien rares, & la plûpart ſont ſi méchans, que les Dieux ne ſeroient pas juſtes, ſi après avoir ſouffert qu'ils ayent abuſé de leur puiſſance

puiſſance pendant la vie, ils ne les puniſſoient après leur mort.

Telemaque ne trouvant point ſon pere Ulyſſe parmi tous les Rois, chercha du moin des yeux la divin Laërte ſon grand pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un Vieillard venerable & plein de majeſté s'avança vers lui. Sa vieilleſſe ne reſembloit point à celle des hommes que le poids des années accable ſur la terre : on voyoit ſeulement qu'il avoit été vieux avant ſa mort, c'étoit un mélange de tout ſe que la vieilleſſe a de grave avec toutes les graces de la jeuneſſe : car les graces ranaiſſant même dans les Vieillards les plus caduques, au moment où ils ſont introduits dans les Champs Eliſiens. Cet homme s'avançoit avec empreſſement, & regardoit Telemaque avec complaiſance comme une perſonne qui lui étoit fort chere. Telemaque qui ne le reconnoiſſoit point, étoit en peine & en ſuſpens.

Je te pardonne ; ô mon cher fils ! lui dit ce Vieillard, de ne me point reconnôitre ; je ſuis Arceſius pere de Laërte : j'avois fini mes jours un peu auparavant qu'Ulyſſe mon petit-fils partit pour aller au ſiege de Troye : alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourice ; dès-lors j'avois conçû de toi de grandes eſperances ; elles n'ont point été trompeuſes, puis que je te vois deſcendu dans le Royaume de Pluton pour chercher ton pere, & que les Dieux te ſoûtiennent dans cette enterpriſe. O heureux enfant ! les Dieux t'aiment & te preparent une gloire égale à celle de ton pere ! O heureux moi-même de te revoir ! Ceſſe de chercher Ulyſſe en ces lieux, il vit encore, il eſt reſervé pour relever notre Maiſon dans l'Ile d'Ithaque. Laërte même, quoi que le poids des années l'ait abattu, joüit encore de la lumiere, & attend que ſon fils revienne lui fermer les

yeux. Ainſi les hommes paſſent comme les fleurs qui s'épanouïſſent le matin, & qui ſont flêtries le ſoir & foulées aux pieds ; les generations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide, rien ne peut arrêter le tems qui entraîne après lui tout ce qui paroit le plus immobile. Toi-méme, ô mon fils ! mon cher fils, toi-même qui joüis maintenant d'une jeuneſſe ſi vive & ſi feconde en plaiſirs, ſouvien-toi que ce bel âge n'eſt qu'une fleur qui ſera preſque auſſi-tôt ſechée qu'écloſe ; tu te verras changé inſenſiblement : les graces riantes, les doux plaiſirs, qui t'accompagnent, la force, la ſanté, la joye, s'évanouïront comme un beau ſonge ; il ne t'en reſtera qu'un triſte ſouvenir, la vieilleſſe languiſſante & enemie des plaiſirs viendra rider ton viſage, courber ton corps, affoiblir tes membres tremblans, faire tarir dans ton cœur la ſource de la joye, te dégoûter du preſent, te faire craindre l'avenir, te rendre inſenſible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paroit éloigné. Helas ! tu te trompes, mon fils, il ſe hâte, le voilà qui arrive ; ce qui vient avec tant de rapidité n'eſt pas loin de toi, & le preſent qui s'enfuït eſt déja bien loin, puis qu'il s'annéantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus ſe rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, ſur le preſent, mais ſoûtiens-toi dans le ſentier rude & âpres de la vertu par la vûë de la venir : prépare-toi par des mœurs pures & par l'amour de la juſtice, une place dans l'heureux ſéjour de la paix ; tu és né pour regner après ton pere Ulyſſe, que tu verras enfin le maître dans Ithaque : tu és né pour regner ; mais helas ! ô mon fils, que la Royauté eſt trompeuſe ! quand on la regarde de loin, on ne voit qu'autorité, qu'éclat & delices : mais de près tout eſt épineux : Un particulier peut ſans deſhonneur méner une vie douce & obſcure ; Un Roi ne peut ſans

ſe

ſe deſhonorer preferer une vie douce & oiſive aux fonctions pénibles du gouvernement, il ſe doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui eſt jamais permis d'être à lui, ſes moindres fautes ſont d'une conſequence infinie, parce qu'elles cauſent le malheur des peuples, & quelque fois pendant pluſieurs ſiécles : il doit reprimer l'audace des méchans ſoûtenir l'innocence, diſſiper la colonie ; ce n'eſt pas aſſez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il faiſſe tous les biens poſſibles dont l'Etat a beſoin. Ce n'eſt pas aſſez de faire le bien pour ſoi-même, il faut encore empêcher tous les maux que d'autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition ſi perilleuſe, arme-toi de courage contre toi-même, contre les paſſions, & contre les flâteurs.

En diſant ces paroles, Arceſius paroiſſoit animé d'un feu divin, & montroit à Telemaque un viſage pleine de compaſſion pour les maux qui accompagnent la Royauté. Quand elle eſt priſe, diſoit-il, pour ſe contenter ſoi-même ; c'eſt une monſtreuſe tyrannie : quand elle eſt priſe pour remplir ſes devoirs & pour conduire un peuple innombrable, comme un pere conduit ſes enfans, c'eſt une ſervitude accablante qui demande un courage & une patience heroïque. Auſſi eſt-il certain que ceux ont regné avec une ſincere vertu, poſſedent ici tout ce que la puiſſance des Dieux peut donner pour rendre une felicité complette.

Pendant qu'Arceſius parloit de la ſorte, ces paroles entroient juſques au fond du cœur de Telemaque ; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec ſon burin grave ſur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée poſterité. Ces ſages paroles étoient comme une flâme ſubtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Telemaque, il ſe ſentoit émû & embraſé,

je ne ſçai quoi de divin ſembloit fondre ſon cœur au dedans de lui ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le conſumoit ſecretement, il ne pouvoit le contenir, ni le ſupporter, ni reſiſter à une ſi violente impreſſion, c'étoit une douleur douce & paiſible, un reſentiment vif & delicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Enſuite Telemaque commença à reſpirer plus librement, il reconnut dans le viſage d'Arceſius une grande reſſemblance avec Laërte, il croyoit même ſe reſſouvenir confuſément d'avoir vû en Ulyſſe ſon pere des traits de cette même reſſemblance, lors qu'Ulyſſe partit pour le ſiege de Troye: ce reſſouvenir attendrit ſon cœur, des larmes douces & mêlées de joye coulerent de ſes yeux; il voulut embraſſer une perſonne ſi chere; pluſieurs fois il l'eſſaya inutilement; cette ombre vaine échapa à ſes embraſſemens, comme un ſonge trompeur ſe dérobe à l'homme qui croit en jouïr: tantôt ſa bouche alterée pourſuit une eau fugitive, tantôt ſes levres s'agitent pour former des paroles que la langue engourdie ne peut proferer; ſes mains s'étendent avec effort & ne prennent rien. Ainſi Telemaque ne peut contenter ſa tendreſſe, il voit Arceſius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher; enfin il lui demande qui ſont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le ſage Vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur ſiecle, la gloire & le bonheur du genre humain; tu vois le petit nombre des Rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidelité la fonction des Dieux ſur la terre; ces autres que tu vois aſſez près d'eux, mais ſeparez par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre, ce ſont des Heros, à la verité, mais la recompenſe de leur valeur & de leurs expe-

ditions

ditions militaires, ne peut-être comparée avec celle des Rois ſages, juſtes & bien-faiſans.

Parmi ces Heros ; tu vois Theſée qui a le viſage un peu triſte, il a reſſenti la malheur d'être trop credule pour une femme artificieuſe, & il eſt encore affligé d'avoir ſi injuſtement demandé à Neptune la mort cruelle de ſon fils Hypolite : Heureux s'il n'eut point été ſi promt & ſi facile à s'irriter ! Tu vois auſſi Achille appuyé ſur la lance, à cauſe de cette bleſſure que le lâche Paris lui fit au talon, & qui finit ſa vie : s'il eût été auſſi ſage, juſte & moderé, qu'il étoit intrepide, les Dieux lui auroient accordé un long regne ; mais ils ont eu pitié de Phtiotes & des Dolopes, ſur leſquels il devoit naturellement regner après Pelée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuſe ; les parques ont tranché le fil de ſes jours, & il a été comme une fleur à peine écloſe, que le tranchant de la charuë coupe, & qui tombe avant la fin du jour, où l'on l'avoit vû naître. Les Dieux n'ont voulu s'en ſervir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes, ils ont fait ſervir Achille à abatre les murs de Troye, pour vanger le parjure de Laomedon, & les injuſtes amours de Paris. Après avoir ainſi employé l inſtrument de leurs vengeances, ils ſe ſont appaiſez, & ils ont refuſé aux larmes de Thetis de laiſſer plus long-tems ſur la terre ce jeune Heros qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverſer les Villes & les Royaumes ; mais vois-tu cet autre avec ce viſage farouche, c'eſt Ajax fils de Telamon, & couſin d'Achille : tu n'ignores pas ſans doute quelle fut ſa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il pretendit qu'on ne peuvoit donner ſes armes à nul autre qu'à lui ; ton pere ne crût pas les lui devoir

ceder,

ceder, les Grecs jugerent en faveur d'Ulyſſe. Ajax ſe tua de deſeſpoir, l'indignation & la fureur ſont encore peintes ſur ſon viſage ; N'approche pas de lui, mon fils, car il croiroit que tu voudrois lui inſulter dans ſon malheur, & il eſt juſte de le plaindre ; ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre bruſquement dans ce ſombre bocage, parce que nous lui ſommes odieux ; tu vois de cet autre côté Hector qui eût été invincible, ſi le fils de Thetis n'eût point été au monde dans la même tems : mais voilà Agamemnon qui paſſe & qui porte encore ſur lui les marques de la perfidie de Clitemneſtre. O mon fils ! Je fremis en penſant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale : La diviſion des deux freres Atrée & Thyeſte a rempli cette maiſon d'horreur & de ſang. Helas ! combien un crime en attire t-il d'autres ! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du ſiege de Troye, n'a pas eu le tems de jouïr en paix de la gloire qu'il avoit aquiſe ; telle eſt la deſtinée de preſque tous les Conquerans : tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre ; mais ils n'ont point été aimables & vertueux, auſſi ne ſont-ils que dans la ſeconde demeure des Champs Elyſiens.

Pour ceux-ci ils ont regné avec juſtice, & ont aimé leurs peuples ; ils ſont les amis des Dieux ; pendant qu'Achille & Agamemnon pleins de leurs querelles & de leurs combats conſervent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perduë, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuiſſantes & vaines : ces Rois juſtes étant purifiez par la lumiere divine dont ils ſont nourris, n'ont plus rien à deſirer pour leur bonheur ; ils regardent avec compaſſion les inquietudes des mortels, & les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux,

leur

leur paroiſſent comme des jeux d'enfans, leurs cœurs ſont raſſaſiez de la verité & de la vertu qu'ils puiſent de la ſource ; il's n'ont plus rien à ſouffrir ni d'autrui ni d'eux-memes, plus de deſirs, plus de beſoins, plus de crainte, tout eſt fini pour eux, excepté leur joye qui ne peut finir. Conſidere mon fils, cet ancien Roi Inachus qui fonda la Royaume d'Argos, tu le vois avec cette vieilleſſe ſi douce & ſi majeſtueuſe, les fleurs naiſſent ſous ſes pas, ſa démarche legere reſſemble au vol d'un oiſeau ; il tient dans ſa main une lyre d'or, & dans un tranſport éternel il chante les merveilles des Dieux ; il ſort de ſon cœur & de ſa bouche un parfum exquis, l'harmonie de ſa lyre & de ſa voix raviroit les hommes & les Dieux, il eſt ainſi recompenſé pour avoir aimé le peuple qu'il aſſembla dans l'enceinte de ſes nouveaux murs, & auſquels il donna des loix.

De l'autre côté tu peux voir entre les Myrthes Cecrops Egyptien, qui le premier regna dans Athenes, Ville conſacrée à la ſage Deeſſe dont elle porte le nom : Cecrops apporta des loix utiles de l'Egypte, qui a éte pour la Grece la ſource des lettres & des bonnes mœurs ; il adoucit les naturels farouches des Bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la ſocieté ; il fut juſte, humain, compatiſſant ; il laiſſa les peuples dans l'abondance, & ſa famille dans la mediocrité, ne voulant point que ſes enfans euſſent l'autorité après lui, parce qu'il jugeroit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre auſſi dans cette petite Vallée Ericthon, qui inventa l'uſage de l'argent pour la monnoye, il le fit en vûë de faciliter le commerce entre les Iles de la Grece ; mais il prévit l'inconvenient attaché à cette invention. Appliquez-vous, diſoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richeſſes naturelles qui ſont les veritables ; cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled,

bled, de vin, d'huile & de fruits; ayez des troupeaux innombrables qui vous nourriſſent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine; par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté; plus vous aurez d'enfans, plus vous ſerez riches, pourvû que vous les rendiez laborieux; car la terre eſt inépuiſable, & elle augmente ſa fecondité à proportion du nombre de ſes habitans qui ont ſoin de la cultiver; elle les paye tous liberalement de leur peine, au lieu qu'elle ſe rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent negligemment. Attachez-vous donc principalement aux veritables richeſſes qui ſatisfont aux vrais beſoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il n'en faut faire aucun cas: qu'autant qu'il eſt neceſſaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à ſoutenir au dehors, ou pour le commerce des marchandiſes neceſſaires qui manquent dans vôtre païs; encore ſeroit-il à ſouhaiter qu'on laiſſât tomber le commerce pour toutes les choſes qui ne ſervent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la moleſſe. Le ſage Ericthon diſoit ſouvent: Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un preſent funeſte, en vous donnant l'invention de la monnoye; je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faſte; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuſe ſimplicité, qui fait tout le repos & toute la ſureté de la vie; qu'enfin elle vous fera mépriſer l'agriculture qui eſt le fondement de la vie humaine; & la ſource de tous les vrais biens: mais les Dieux me ſont témoins que j'ai eu le cœur pour en vous donnant cette invention utile en elle même; mais enfin quand Ericthon apperçût que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévû, il ſe retira de douleur ſur une montagne ſauvage, où il vécut pauvre & éloigné des hommes juſques à une extrême vieil-

vieilleſſe, ſans vouloir ſe mêler du gouvernement des Villes.

Peu de tems après lui on vit paroître dans la Grece le fameux Triptoleme, à qui Cerés avoit enſeigné l'art de cultiver les terres & de les couvrir tous les ans d'une moiſſon dorée; ce n'eſt pas que les hommes ne connuſſent déja le bled, & la maniere de le multiplier en le ſemant; mais ils ignoroient la perfection du labourage, & Triptoleme envoyé par Céres vint la charuë en main offrir les dons de la Déeſſe à tous les peuples qui auroient aſſez de courage pour vaincre leur pareſſe naturelle & pour s'adonner à un travail aſſidu. Bien-tôt Triptoleme aprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliſer en déchirant ſon ſein. Bien tôt les moiſſonneurs ardens & infatigables firent tomber toutes leurs faucilles tranchantes ſur les jaunes épics qui couvroient les campagnes; les peuples mêmes ſauvages & farouches qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour ſe nourrir de gland, adoucirent leurs mœurs, & ſe ſoûmirent à des loix, quand ils eurent apris à faire croître des moiſſons, & à faire cuire du pain. Triptoleme fit ſentir aux Grecs le plaiſir qu'il y a de ne devoir ſes richeſſes qu'à ſon travail, & à trouver dans ſon champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuſe. Cette abondance ſi ſimple & ſi innocente, qui eſt attachée à l'agriculture, les fit ſouvenir des ſages conſeils d'Ericthon; ils mépriſerent l'argent & toutes les richeſſes artificielles, qui ne ſont richeſſes que par l'imagination des hommes, qui les tente de chercher des plaiſirs dangereux, & qui les détourne du travail où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé eſt le vrai treſor d'une famille aſſez ſage pour vouloir vivre frugalement comme ſes peres ont vécu.

vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurez fermes dans ces maximes ſi propres à les rendre puiſſans, heureux, amateurs de la liberté & de la vertu! mais helas! ils commencent à admirer les fauſſes richeſſes, ils quittent peu à peu les vrayes, & ils dégénerent de cette merveilleuſe ſimplicité. O mon fils! tu regneras un jour, alors ſouviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de ſoulager ceux qui s'y appliquent, & de ne ſouffrir point que les hommes vivent, ni oiſifs ni occupez à des arts qui entretienent le luxe & la moleſſe: ces deux hommes qui ont été ſi ſages ſur la terre, ſont ici cheris des Dieux: remarque, mon fils, que leur gloire ſurpaſſe autant celle d'Achille & des autres Heros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printems eſt au deſſus de l'hyver glacé, & que la lumiere du ſoleil eſt plus éclatante que celle de la Lune.

Pendant qu'Arceſius parloit de la ſorte, il apperçut que Telemaque avoit toûjours les yeux arrêtez du côté d'un petit bois de lauriers & d'un ruiſſeau bordé de violetes, de roſes, de lys, & de pluſieurs autres fleurs odoriferantes, dont les vives couleurs reſſembloient à celles d'Iris, quand elle deſcend du ciel ſur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'eſt le grand Roi Seſoſtris que Telemaque reconnut dans ce beau lieu; il étoit mille fois plus majeſtueux qu'il ne l'avoit jamais été ſur ſon trône d'Egypte; des rayons d'une lumiere douce ſortoient de ſes yeux, & ceux de Telemaque en etoient ébloüis. A le voir on eût cru qu'il étoit enyvré de nectar, tant l'eſprit divin l'avoit mis dans un tranſport au deſſus de la raiſon humaine pour récompenſer ſes vertus. Telemaque dit à Arceſius, je reconnois, ô mon pere! Seſoſtris, ce ſage Roi d'Egypte, que j'y ai vû il n'y a pas long tems.

Le

Le voilà, répondit Arceſius, & tu vois par ſon exemple combien les Dieux ſont magnifiques à récompenſer les bons Rois ; mais il faut que tu ſaches que toute cette felicité n'eſt rien en comparaiſon de celle qui lui étoit deſtinée, ſi une trop grande proſperité ne lui eût fait oublier les regles de la moderation & de la juſtice. La paſſion de rabaiſſer l'orgueil & l'inſolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le deſir d'en faire d'autres ; il ſe laiſſa ſeduire par la vaine gloire des Conquerans ; il ſubjugua, ou, pour mieux dire, il ravagea toute l'Aſie : à ſon retour en Egypte il trouva que ſon frere s'étoit emparé de la Royauté, & avoit alteré par un gouvernement injuſte les meilleures loïx du païs. Voilà ce que les Conquerans ſont contre leurs Etats, en voulant uſurper ceux de leurs voiſins, voilà ce qui fait déchoir un Roi, d'ailleurs ſi juſte & ſi bien faiſant, & c'eſt ce qui diminuë la gloire que les Dieux lui avoient préparée. Ne vois tu pas cet autre, ô mon fils, dont la bleſſure paroît ſi éclatante ? C'eſt un Roi de Carie nommé Dioclides, qui ſe dévoüa pour ſon peuple dans une bataille, parce que l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la Nation dont le Roi periroit, ſeroit victorieuſe : Conſidere cet autre, c'eſt un ſage Legiſlateur, qui ayant donné à ſa Nation des loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucunes de ſes loix pendant ſon abſence : après quoi il partit, s'exila lui-même de ſa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangere, pour obliger ſon peuple par ce ſerment à garder à jamais des loix ſi utiles. Cet autre que tu vois, eſt l'onziéme Roi des Pyliens, & un des ancêtres du ſage Neſtor. Dans une peſte qui ravageoit la terre & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Acheron, il demanda aux Dieux d'appaiſer leur colere, en payant par ſa mort pour tant de milliers d'hommes

d hommes innocens. Les Dieux l'exaucerent, & lui firent trouver ici la vraye Royauté, dont toutes celles de la terre ne ſont que de vaines ombres.

Ce Vieillard que tu vois couronné de fleurs, eſt le fameux Belus : il regna en Egypte, & il épouſa Anchinoë fille du Dieu Nilus, qui cache la ſource de ſes eaux, & qui enrichit les terres qu'il arroſe par ſes inondations : il eût deux fils, Danaüs, dont tu ſçais l'hiſtoire, & Egyptus qui donne ſon nom à ce beau Royaume. Belus ſe croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit ſon peuple, & par l'amour de ſes ſujets pour lui que par tous les tributs qu'il auroit pû leur impoſer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils, & c'eſt la vie qu'on traine miſerablement ſur la terre, qui n'eſt qu'une mort ; les noms ſeulement ſont changez. Plaiſe aux Dieux de te rendre aſſez bon pour meriter cette vie heureuſe que rien ne peut plus finir ni troubler ! Hâte toi, il eſt tems d'aller chercher ton pere : Avant que de le trouver, helas ! que tu verras répandre de ſang ! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de 'Heſperie ! ſouviens-toi des conſeils du ſage Mentor, pourvû que tu les ſuives, ton nom ſera grand parmi tous les peuples & dans tous les ſiécles.

Il dit, & auſſi-tôt il conduiſit Telemaque vers la porte d'y voire par où l'on peut ſortir du tenebreux Empire de Pluton. Telemaque les larmes aux yeux le quitta ſans pouvoir l'embraſſer, & ſortant de ces ſombres lieux, il retourna en diligence vers le Camp des Alliez, après avoir rejoint ſur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné juſques auprès de la caverne, & qui n'eſperoient plus de le revoir.

Fin du Dix-Neuvieme Livre.

LES

LES AVENTURES DE GIL BLAS,

LIVRE IV.

CHAPITRE IV.

Le Mariage de vengeance. *

NOUVELLE.

ROGER, Roi de Sicile, avoit un frère & une sœur. Ce frère, apellé Mainfroi, se révolta contre lui, & alluma dans le Royaume une guerre qui fut dangereuse & sanglante ; mais il eut le malheur de perdre deux batailles, & de tomber entre les mains du Roi, qui se contenta de lui ôter la liberté pour le punir de sa révolte. Cette clémence ne servit qu'à faire passer Roger pour un barbare dans l'esprit d'une partie de ses Sujets. Ils disoient qu'il n'avoit sauvé la vie à son frère, que pour exercer sur lui une vengeance lente & inhumaine. Tous les autres, avec plus de fondement,

* C'est sur cette histoire, que Mr. *Thomson* a fondé sa Tragedie de *Tancred & Sigismunda*.

fondement, n'imputoient les traitemens durs que Mainfroi ſouffroit dans ſa priſon qu'à ſa ſœur Mathilde. En effet cette Princeſſe avoit toujours haï ce Prince, & ne ceſſa point de le perſécuter tant qu'il vécut. Elle mourut peu de tems après lui, & l'on regarda ſa mort comme une juſte punition de ſes ſentimens dénaturés.

Mainfroi laiſſa deux fils, ils étoient encore dans l'enfance. Roger eut quelque envie de s'en défaire, de crainte que parvenus à un âge plus avancé, le deſir de venger leur Père ne les portât à relever un parti qui n'étoit pas ſi bien abattu, qu'il ne pût cauſer de nouveaux troubles dans l'Etat. Il communiqua ſon deſſein au Sénateur Léontio Siffrédi ſon Miniſtre, qui pour l'en détourner ſe chargea de l'éducation du Prince Enrique qui étoit l'ainé, lui conſeilla de confier au Connêtable de Sicile la conduite du plus jeune, qu'on apelloit Don Pédre. Roger, perſuadé que ſes neveux ſeroient élevés par ces deux hommes dans la ſoumiſſion qu'ils lui devoient, les leur abandonna, & prit ſoin lui-même de Conſtance ſa nièce. Elle étoit de l'âge d'Enrique, & fille unique de la Princeſſe Mathilde. Il lui donna des femmes & des maîtres, & n'épargna rien pour ſon éducation.

Léontio Siffrédi avoit un château à deux petites lieues de Parme, dans un lieu nommé Belmonte. C'étoit-là que ce Miniſtre s'attachoit à rendre Enrique digne de monter un jour ſur le Trône de Sicile. Il remarqua d'abord dans ce Prince des qualités ſi aimables, qu'il s'y attacha comme s'il n'eût point eu d'enfans. Il avoit pourtant deux filles. L'ainée, qu'on nommoit Blanche, plus jeune d'une année que le Prince, étoit pourvue d'une beauté parfaite; & la cadette, apellée Porcie, après avoir en naiſſant cauſé la mort de ſa Mère, étoit encore au berceau. Blanche & le Prince Enrique ſentirent de l'amour l'un pour l'autre, dés qu'ils furent

rent capables d'aimer, mais ils n'avoient pas la liberté de s'entretenir en particulier. Le Prince néanmoins ne laiſſa pas quelque fois d'en trouver l'occaſion. Il ſut même ſi bien profiter de ces momens précieux, qu'il engagea la fille de Siffrédi à lui permettre d'exécuter un projet qu'il méditoit. Il arriva juſtement dans ce tems-là que Léontio fut obligé, par ordre du Roi, de faire un voyage dans une Province des plus reculées de l'Ile. Pendant ſon abſence, Enrique fit faire une ouverture au mur de ſon appartement, qui répondoit à la chambre de Blanche. Cette ouverture étoit couverte d'une couliſſe de bois que ſe fermoit & s'ouvroit ſans qu'elle parût, parce qu'elle étoit ſi étroitement jointe au lambris, que les yeux ne pouvoient appercevoir l'artifice. Un habille Architecte que le Prince avoit mis dans ſes intérets, fit cet ouvrage avec autant de diligence que de ſecret.

L'amoureux Enrique s'introduiſoit par-là quelquefois dans la chambre de ſa Maîtreſſe, mais il n'abuſoit point de ſes bontés. Si elle avoit eu l'imprudence de lui permettre une entrée ſecrette dans ſon apartement, du-moins ce n'avoit été que ſur les aſſurances qu'il lui avoit donnés, qu'il n'exigeroit jamais d'elle que les faveurs les plus innocentes. Une nuit, il la trouva fort inquiéte. Elle avoit apris que Roger étoit très malade, & qu'il venoit demander Siffrédi, comme Grand-Chancelier du Royaume, pour le rendre dépoſitaire de ſes dernières volontés. Elle ſe repréſentoit déjà ſur le trône ſon cher Enrique, & craignoit de le perdre dans ce haut rang. Cette crainte lui cauſoit une étrange agitation. Elle avoit même les larmes aux yeux, lorſqu'il parut devant elle. Vous pleurez, Madame, lui dit-il ; que dois-je penſer de la triſteſſe où je vous vois plongée ? Seigneur, lui répondit Blanche, je ne puis vous cacher mes alarmes. Le Roi votre Oncle

ceſſera

ceſſera bientôt de vivre, & vous allez remplir ſa place. Quand j'enviſage combien votre nouvelle grandeur va vous éloigner de moi, je vous avoue que j'ai de l'inquiétude. Un Monarque voit les choſes d'un autre œil qu'un Amant; & ce qui faiſoit tous ſes deſirs quand il reconnoiſſoit un pouvoir au-deſſus du ſien, ne le touche plus que foiblement ſur le trône. Soit preſſentiment, ſoit raiſon, je ſens s'elever dans mon cœur des mouvemens qui m'agitent, & que ne peut calmer toute la confiance que je dois à vos bontés. Je ne me défie point de vos ſentiments, je ne me défie que de mon bonheur. Adorable Blanche, repliqua le Prince, vos craintes ſont obligeantes, & juſtifient mon attachement à vos charmes; mais l'excès où vous portez vos défiances offenſe mon amour, & ſe je l'oſe dire l'eſtime que vous me devez. Non, non, ne penſez pas que ma deſtinée puiſſe être ſéparée de le vôtre. Croyez plutôt que vous ſeule ferez toujours mà joie & mon bonheur. Perdez donc une crainte vaine. Faut-il qu'elle trouble des momens ſi doux? Ah Seigneur! reprit la fille de Léontio, des que vous ſerez couronné vos ſujets pourront vous demander pour Reine une Princeſſe deſcendue d'un longue ſuite de Rois, & dont l'hymen éclatant joigne de nouveaux Etats aux vôtres; & peut-être, hélas! répondrez-vous à leur attente, même aux dépens de vos plus doux vœux. Hé pourquoi, reprit Enrique avec emportement, pourquoi trop prompte à vous tourmenter, vous faire une image affligeante de l'avenir? Si le Ciel diſpoſe du Roi mon Oncle, & me rend maître de la Sicile, je jure de me donner à vous dans Palerme, en preſence de toute ma cour. J'en atteſte tout ce qu'on reconnoit de plus ſacré parmi nous.

Les proteſtations d'Enrique raſſurérent la fille de Siffrédi. Le reſte de leur entretien roula ſur la maladie

maladie du Roi. Enrique fit voir la bonté de son naturel. Il plaignit le sort de son Oncle, quoiqu'il n'eût pas sujet d'en être fort touché ; & la force du sang lui fit regreter un Prince dont la mort lui promettoit une couronne. Blanche ne savoit pas encore tous les malheurs qui la menaçoient. Le Connêtable de Sicile, qui l'avoit rencontrée comme elle sortoit de l'appartement de son Père, un jour qu'il étoit venu au château de Belmonte pour quelques affaires importantes, en avoit été frappé. Il en fit dès le lendemain la demande à Siffrédi, qui agréa sa recherche : mais la maladie de Roger étant survenue dans ce tems-là, ce mariage demeura suspendu, & Blanche n'en avoit point entendu parler.

Un matin, comme Enrique achevoit de s'habiller, il fut surpris de voir entrer dans son appartement Léontio suivi de Blanche. Seigneur lui dit ce Ministre, la nouvelle que je vous apporte aura de quoi vous affliger, mais la consolation qui accompagne doit modérer votre douleur. Le Roi votre Oncle vient de mourir. Il vous laisse par sa mort héritier de son sceptre. La Sicile vous est soumise. Les Grands du Royame attendent vos ordres à Palerme. Ils m'ont chargé de les recevoir de votre bouche ; & je viens, Seigneur, avec ma fille vous rendre les prémiers & les plus sincères hommages que vous doivent vos nouveaux sujets. Le Prince, qui savoit bien que Roger depuis deux mois étoit atteint d'une maladie qui le détruisoit peu-à-peu, ne fut pas étonné de cette nouvelle. Cependant, frappé du changement subit de sa condition, il sentit naître dans son cœur mille mouvemens confus. Il rêva quelque tems, puis rompant le silence, il adressa ces paroles à Léontio : Sage Siffrédi, je vous regarde toujours comme mon Pere. Je ferai gloire de me règler par vos conseils, & vous

règnerez plus que moi dans la Sicile. A ces mots, s'approchant d'une table ſur laquelle étoit une écritoire, & prenant une feuille blanche il écrivit ſon nom au bas de la page. Que voulez-vous faire, Seigneur, lui dit Siffrédi? Vous marquer ma reconnoiſſance & mon eſtime, répondit Enrique. Enſuite ce Prince préſenta la feuille à Blanche, & lui dit: Recevez, Madame, ce gage de ma foi, & de l'empire que je vous donne ſur mes volontés. Blanche la prit en rougiſſant, & fit cette réponſe au Prince. Seigneur, je reçoi avec reſpect les graces de mon Roi; mais je dépends d'un Pere, & vouz trouverez bon, s'il vous plaît, que je remette votre billet entre ſes mains, pour en faire l'uſage que ſa prudence lui conſeillera.

Elle donna effectivement à ſon Père la ſignature d'Enrique. Alors Siffrédi remarqua ce qui juſqu'a ce moment étoit échappé à ſa pénétration. Il demêla les ſentimens du Prince, & lui dit, Votre Majeſté n'aura point de reproche à me faire. Je n'abuſerai point de la confiance.——Mon cher Léontio, interrompit Enrique, ne craignez point d'en abuſer. Quelque uſage que vous faſſiez de mon billet, j'en aprouverai la diſpoſition. Mais allez, continua-t-il, returnez à Palerme. Ordonnez-y les aprêts de mon couronnement, & dites à mes Sujets que je vai ſur vos pas recevoir le ſerment de leur fidelité, & les aſſurer de mon affection. Ce Miniſtre obéit aux ordres de ſon nouveau Maître, & prit avec ſa fille le chemin de Palerme.

Quelques heures après leur départ, le Prince partit auſſi de Belmonte, plus occupé de ſon amour que du haute rang où il alloit monter. Lorſqu'on le vit arriver dans la ville, on pouſſa mille cris de joie, & il entra parmi les aclamations du peuple dans le Palais où tout étoit déjà prêt pour la cé-

remonie

rémonie. Il y trouva la Princeſſe Conſtance vétue de longs habillemens de deuil. Elle paroiſſoit fort touchée de la mort de Roger. Comme ils ſe devoient un compliment réciproque ſur la mort de ce Monarque, ils s'en acquitérent l'un & l'autre avec eſprit ; mais avec un peu plus de froideur de la part d'Enrique que de celle de Conſtance, qui malgré les démêlés de leur famille n'avoit pu haïr ce Prince. Il ſe plaça ſur le trône, & la Princeſſe s'aſſit à ſes côtés ſur un fauteuil un peu moins élevé. Les Grands du Royaume prirent leurs places, chacun ſelon ſon rang. La cérémonie commença, & Léontio, comme Grand-Chancelier de l'Etat & Dépoſitaire du Teſtament du feu Roi, en ayant fait l'ouverture, ſe mit à le lire à haute voix. Cet Acte contenoit en ſubſtance : Que Roger ſe voyant ſans enfans nommoit pour ſon ſucceſſeur le fils ainé de Mainfroi, à condition qu'il épouſeroit la Princeſſe Conſtance ; & que s'il refuſoit ſa main, la Couronne de Sicile, à ſon excluſion, tomberoit ſur la tête de l'Infant Don Pèdre ſon frère, à la même condition.

Ces paroles ſurprirent étrangement Enrique. Il en ſentit une peine inconcevable, & cette peine devint encore plus vive, lorſque Léontio, après avoir achevé la lecture du Teſtament, dit à toute l'Aſſemblée : Seigneurs, ayant raporté les dernières intentions du feu Roi à notre nouveau Monarque, ce généreux Prince conſent d'honorer de ſa main la Princeſſe Conſtance ſa couſine. A ces mots, Enrique interrompit le Chancelier : Léontio, lui dit-il, ſouvenez-vous de l'écrit que Blanche vous. . . Seigneur, interrompit avec précipitation Siffrédi, ſans donner le tems au Prince de s'expliquer, le voici. Les Grands du Royaume, pourſuivit il en montrant le billet à l'aſſemblée, y verront par l'auguſte ſeing de Votre Majeſté, l'eſtime que vous faites de la Prin-

ceſſe, & la déférence que vous avez pour les dernières volontés du feu Roi votre Oncle. Ayant achevé ces paroles, il ſe mit à lire le billet dans les termes dont il l'avoit rempli lui-même. Le nouveau Roi y faiſoit à ſes peuples, dans la forme la plus autentique, une promeſſe d'épouſer Conſtance, conformément aux intentions de Roger. La ſalle retentit de longs cris de joie: vive notre magnanime Roi Enrique, s'écriérent tous ceux qui étoient préſens. Comme on n'ignoroit pas l'averſion que ce Prince avoit toujours marquée pour la Princeſſe, on avoit craint avec raiſon qu'il ne ſe révoltât contre la condition du Teſtament, & ne cauſât des mouvemens dans le Royaume: mais la lecture du billet, en raſſurant là-deſſus les Grands & le Peuple, excitoit ces aclamations générales, qui déchiroient en ſecret le cœur du Monarque.

Conſtance, qui par l'intérêt de ſa gloire & par un ſentiment de tendreſſe y prenoit plus de part que perſonne, choiſit ce tems pour l'aſſurer de ſa reconnoiſſance. Le Prince eut beau vouloir ſe contraindre, il reçut le compliment de la Princeſſe avec tant de trouble; il étoit dans un ſi grand deſordre, qu'il ne put même lui répondre ce que la bienſéance exigeoit de lui. Enfin cédant à la violence qu'il ſe faiſoit, il s'aprocha de Siffrédi, que le devoir de ſa charge obligeoit de ſe tenir aſſez près de ſa perſonne, & lui dit tout bas: Que faites-vous, Léontio? L'écrit que j'ai mis entre les mains de votre fille n'étoit point deſtiné pour cet uſage. Vous trahiſſez.—Seigneur, interrompit encore Siffrédi d'un ton ferme, ſongez à votre gloire. Si vous refuſez de ſuivre les volontés du Roi votre Oncle, vous perdez la Couronne de Sicile. Il n'eut pas achevé de parler ainſi, qu'il s'éloigna du Roi pour l'empêcher de lui repliquer. Enrique demeura dans un embarras extrême. Il ſe ſentoit agité de mouvemens contraires. Il étoit irrité

irrité contre Siffrédi. Il ne pouvoit ſe réſoudre à quiter Blanche, & partagé entre elle & l'intérêt de ſa gloire, il fut aſſez longtems incertain du parti qu'il avoit à prendre. Il ſe détermina pourtant, & crut avoir trouvé le moyen de conſerver la fille de Siffrédi, ſans renoncer au trône. Il feignit de vouloir ſe ſoumettre aux volontés de Roger, ſe propoſant, tandis qu'on ſolliciteroit à Rome la diſpenſe de ſon mariage avec ſa couſine, de gagner par ſes bienfaits les Grands du Royaume, & d'établir ſi bien ſa puiſſance, qu'on ne pût l'obliger à remplir la condition du Teſtament.

Dès qu'il eut formé ce deſſein, il devint plus tranquile, & ſe tournant vers Conſtance, il lui confirma ce que le Grand-Chancelier avoit lu devant toute l'aſſemblée. Mais au moment même qu'il ſe trahiſſoit juſqu'à lui offrir ſa foi, Blanche arrive dans la ſalle du Conſeil. Elle y venoit par ordre de ſon Père rendre ſes devoirs à la Princeſſe, & ſes oreilles en entrant furent frappées des paroles d'Enrique. Outre cela, Léontio ne voulant pas qu'elle pût douter de ſon malheur, lui dit en la préſentant à Conſtance: Ma fille, rendez vos hommages à votre Reine, ſouhaitez-lui les douceurs d'un règne floriſſant & d'un heureux hymen. Ce coup terrible accabla l'infortunée Blanche. Elle entreprit inutilement de cacher ſa douleur. Son viſage rougit & pâlit ſucceſſivement, & tout ſon corps friſſonna. Cependant la Princeſſe n'en eut aucun ſoupçon. Elle attribua le deſordre de ſon compliment à l'embarras d'une jeune perſonne élevée dans un déſert, & peu accoutumée à la Cour. Il n'en fut pas ainſi du jeune Roi. La vue de Blanche lui fit perdre contenance, & le deſeſpoir qu'il remarquoit dans ſes yeux le mettoit hors de lui-même. Il ne doutoit pas que, jugeant ſur les apparences, elle ne le crût infidèle. Il auroit eu moins d'inquiétude, s'il eût pu lui parler.

Mais comment en trouver les moyens, lorſque toute la Sicile, pour ainſi dire, avoit les yeux ſur lui? D'ailleurs le cruel Siffrédi lui en ôta l'eſpérance. Ce Miniſtre, qui liſoit dans le cœur de ces deux amans, & vouloit prévenir les malheurs que la violence de leur amour pouvoit cauſer dans l'Etat, fit adroitement ſortir ſa fille de l'aſſemblée, & reprit avec elle le chemin de Belmonte, réſolu, pour plus d'une raiſon, de la marier au-plutôt.

Lorſqu'ils y furent arrivés, il lui fit connoître toute l'horreur de ſa deſtinée. Il lui déclara qu'il l'avoit promiſe au Connêtable. Juſte Ciel! s'écria-t-elle emportée par un mouvement de douleur que la préſence de ſon Père ne put reprimer, à quels affreux ſuplices réſerviez-vous la malheureuſe Blanche! Son tranſport fut même ſi violent, que toutes les puiſſances de ſon ame en furent ſuſpendues. Son corps ſe glaça, & devenant froide & pâle, elle tomba évanouïe entre les bras de ſon Père. Il fut touché de l'état où il la voyoit. Néanmoins, quoiqu'il reſſentît vivement ſes peines, ſa prémière réſolution n'en fut point ébranlée. Blanche reprit enfin ſes eſprits, plus par le vif reſſentiment de ſa douleur, que par l'eau que Siffrédi lui jetta ſur le viſage; & lorſqu'en ouvrant ſes yeux languiſſans, elle l'apperçut qui s'empreſſoit à la ſecourir: Seigneur, lui dit-elle d'une voix preſque éteinte, j'ai honte de vous laiſſer voir ma foibleſſe; mais la mort qui ne peut tarder à finir mes tourmens, va bientôt vous délivrer d'une malheureuſe fille qui a pu diſpoſer de ſon cœur ſans votre aveu. Non, ma chère Blanche, répondit Léontio, vous ne mourrez point, & votre vertu reprendra ſur vous ſon empire. La recherche du Connêtable vous fait honneur. C'eſt le parti le plus conſidérable de l'Etat.—J'eſtime ſa perſonne & ſon mérite, interrompit Blanche; mais, Seigneur, le Roi m'avoit fait eſpérer.—Mà fille, interrompit à ſon

ſon tour Siffrédi, je ſai tout ce que vous pouvez dire là deſſus. Je n'ignore pas votre tendreſſe pour ce Prince, & ne la deſaprouverois pas dans d'autres conjonctures. Vous me verriez même ardent à vous aſſurer la main d'Enrique, ſi l'intérêt de ſa gloire & celui de l'Etat ne l'obligeoient pas à la donner à Conſtance. C'eſt à la condition ſeule d'épouſer cette Princeſſe, que le feu Roi l'a déſigné ſon ſucceſſeur. Voulez-vous qu'il vous préfère à la Couronne de Sicile? Croyez que je gémis avec vous du coup mortel qui vous frappe. Cependant, puiſque nous ne pouvons aller contre les deſtinées, faites un effort généreux. Il y va de votre gloire de ne pas laiſſer voir à tout le Royaume, que vous vous êtes flatée d'une eſpérance frivole. Votre ſenſibilité pour le Roi donneroit même lieu à des bruits deſavantageux pour vous; & le ſeul moyen de vous en préſerver, c'eſt d'épouſer le Connêtable. Enfin Blanche, il n'eſt plus tems de délibérer. Le Roi vous cède pour un trône. Il épouſe Conſtance. Le Connêtable a ma parole. Dégagez-la, je vous en prie; & s'il eſt néceſſaire pour vous y réſoudre que je me ſerve de mon autorité, je vous l'ordonne.

En achevant ces paroles, il la quita, pour lui laiſſer faire ſes reflexions ſur ce qu'il venoit de lui dire. Il eſpéroit qu'aprés avoir peſé les raiſons dont il s'étoit ſervi pour ſoutenir ſa vertu contre le panchant de ſon cœur, elle ſe détermineroit d'elle-même à ſe donner au Connêtable. Il ne ſe trompa point. Mais combien en couta-t-il à la triſte Blanche pour prendre cette réſolution! Elle étoit dans l'état du monde le plus digne de pitié. La douleur de voir ſes preſſentimens ſur l'infidélité d'Enrique tournés en certitude, & d'être contrainte en le perdant de ſe livrer à un homme qu'elle ne pouvoit aimer, lui cauſoit des tranſports d'affliction ſi violens, que tous ces momens devenoient pour elle

des ſuplices nouveaux. Si mon malheur eſt certain, s'écrioit-elle, comment y puis-je réſiſter ſans mourir ? Impitoyable Deſtinée, pourquoi me repaiſſois-tu des plus douces eſperances, ſi tu devois me précipiter dans un abîme de maux ? Et toi, perfide amant, tu te donnes à un autre, quand tu me promets une éternelle fidelité ! As tu donc pu mettre ſitôt en oubli la foi que tu m'as jurée ? Pour te punir de m'avoir ſi cruellement trompée, faſſe le Ciel que le lit conjugal que tu vas ſouiller par un parjure, ſoit moins le théatre de tes plaiſirs que de tes remords ! Que les careſſes de Conſtance verſent un poiſon dans ton cœur infidèle ! Puiſſe ton hymen devenir auſſi affreux que le mien ! Oui, traître, je vais épouſer le Connêtable que je n'aime point, pour me venger de moi-même, pour me punir d'avoir ſi mal choiſi l'objet de ma folle paſſion. Puiſque ma Religion me défend d'attenter à ma vie, je veux que les jours qui me reſtent à vivre, ne ſoient qu'un tiſſu malheureux de peines & d'ennuis. Si tu conſerves encore pour moi quelque ſentiment d'amour, ce ſera te mortifier que de me jetter à tes yeux entre les bras d'un autre ; & ſi tu m'as entièrement oubliée, la Sicile du-moins pourra ſe vanter d'avoir produit une femme qui s'eſt punie elle-même d'avoir trop légèrement diſpoſé de ſon cœur.

Ce fut dans une pareille ſituation que cette triſte victime de l'amour & du devoir, paſſa la nuit qui précéda ſon mariage avec le Connêtable. Siffrédi la trouvant le lendemain prête à faire ce qu'il ſouhaitoit, ſe hâta de profiter de cette diſpoſition favorable. Il fit venir le Connêtable à Belmonte le jour même, & le maria ſecrettement avec ſa fille dans la chapelle du château. Quelle journée pour Blanche ! Ce n'étoit point aſſez de renoncer à une couronne, de perdre un amant aimé, & de ſe donner à un objet

jet haï ; il faloit encore qu'elle contraignît ſes ſentimens devant un mari prévenu pour elle de la paſſion la plus ardente, & naturellement jaloux. Cet époux, charmé de la poſſéder, étoit ſans ceſſe à ſes genoux. Il ne lui laiſſoit pas ſeulement la triſte conſolation de pleurer en ſecret ſes malheurs. La nuit arrivée, la fille de Léontio ſentit redoubler ſon affliction. Mais que devint-elle, lorſque ſes femmes, après l'avoir deſhabillée, la laiſſerent ſeule avec le Connêtable ? Il lui demanda reſpectueuſement la cauſe de l'abbattement où elle ſembloit être. Cette queſtion embarraſſa Blanche, qui feignit de ſe trouver mal. Son époux y fut d'abord trompé, mais il ne demeura pas longtems dans cette erreur. Comme il étoit véritablement inquiet de l'état où il la voyoit, & qu'il la preſſoit de ſe mettre au lit, ſes inſtances, qu'elle expliqua mal, préſentérent à ſon eſprit une image ſi cruelle, que ne pouvant plus ſe contraindre, elle donna un libre cours à ſes ſoupirs & à ſes larmes. Quelle vue pour un homme qui s'etoit cru au comble de ces vœux ! Il ne douta plus que l'affliction de ſa femme ne renfermât quelque choſe de ſiniſtre pour ſon amour. Néanmoins, quoique cette connoiſſance le mît dans une ſituation preſque auſſi déplorable que celle de Blanche, il eut aſſez de force ſur lui pour cacher ſes ſoupçons. Il redoubla ſes empreſſemens, & continua de preſſer ſon épouſe de ſe coucher, l'aſſurant qu'il lui laiſſeroit prendre tout le repos dont elle avoit beſoin. Il s'offrit méme d'appeller ſes femmes, ſi elle jugeoit que leur ſecours pût apporter quelque ſoulagement à ſon mal. Blanche s'etant raſſurée ſur cette promeſſe, lui dit que le ſommeil ſeul lui étoit néceſſaire dans la foibleſſe où elle ſe ſentoit. Il feignit de la croire. Ils ſe mirent tous deux au lit, & paſſerent une nuit bien differente de celles

que l'amour & l'hymenée accordent à deux amans charmés l'un de l'autre.

Pendant que la fille de Siffrédi ſe livroit à ſa douleur, le Connêtable cherchoit en lui-même ce qui pouvoit lui rendre ſon mariage ſi rigoreux. Il jugeoit bien qu'il avoit un rival ; mais quand il vouloit le découvrir, il ſe perdoit dans ſes idées. Il ſavoit ſeulement qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes. Il avoit déjà paſſé les deux tiers de la nuit dans ſes agitations, lorſqu'un bruit ſourd frappa ſes oreilles. Il fut ſurpris d'entendre quelqu'un traîner lentement ſes pas dans la chambre. Il crut ſe tromper ; car il ſe ſouvint qu'il avoit fermé la porte lui-même, après que les femmes de Blanche furent ſorties. Il ouvrit le rideau, pour s'éclairer par ſes propres yeux de la cauſe du bruit qu'il entendoit ; mais la lumiére qu'on avoit laiſſée dans la cheminée s'étoit éteinte, & bientôt il ouït une voix foible & languiſſante, qui apella Blanche à pluſieurs repriſes. Alors ſes ſoupçons jaloux le tranſportérent de fureur, & ſon honneur allarmé l'obligeant à ſe lever pour prévenir un affront, ou pour en tirer vengeance, il prit ſon épée, & marcha du côté que la voix lui ſembloit partir. Il ſent une épée nue qui s'oppoſe à la ſienne. Il avance on ſe retire. Il pourſuit, on ſe dérobe à ſa pourſuite. Il cherche celui qui ſemble le fuir par tous les endroits de la chambre autant que l'obſcurité le peut permettre, & ne le trouve plus. Il s'arrête, il écoute, & n'entend plus rien. Quel enchantement ! Il s'approche de la porte, dans la penſée qu'elle avoit favoriſé la fuite de ce ſecret ennemi de ſon honneur ; mais elle étoit fermée au verrouil, comme auparavant. Ne pouvant rien comprendre à cette avanture, il apella ceux de ſes gens qui étoient le plus à portée d'entendre ſa voix ; & comme il ouvrit la porte pour cela, il en ferma le paſſage, & ſe tint

ſur

ſur ſes gardes, craignant de laiſſer échapper ce qu'il cherchoit.

A ſes cris redoublés, quelques domeſtiques accoururent avec des flambeaux. Il prend une bougie, & fait une nouvelle recherche dans la chambre en tenant ſon épée nue. Il n'y trouva cependant perſonne, ni aucune marque apparente qu'on y fût entré. Il n'apperçut point de porte ſecrette, ni d'ouverture par où l'on eût pu paſſer. Il ne pouvoit pourtant s'aveugler lui-même ſur les circonſtances de ſon malheur. Il demeura dans une étrange confuſion de penſées. De recourir à Blanche, elle avoit trop d'intérêt à la verité, pour qu'il en dût attendre le moindre éclairciſſement. Il prit le parti d'aller ouvrir ſon cœur à Léontio, après avoir renvoyé ſes gens, en leur diſant qu'il croyoit avoir entendu quelque bruit dans la chambre, & qu'il s'étoit trompé. Il rencontra ſon Beau-père, qui ſortoit de ſon appartement au bruit qu'il avoit ouï, & lui racontant ce qui venoit de ſe paſſer, il fit ce récit avec toutes les marques d'une extrême agitation & d'une profonde douleur.

Siffrédi fut ſurpris de l'avanture. Quoiqu'elle ne lui parût pas naturelle, il ne laiſſa pas de la croire véritable; & jugeant tout poſſible à l'amour du Roi, cette penſée l'affligea vivement. Mais bien loin de flater les ſoupçons jaloux de ſon gendre, il lui repreſenta d'un air d'aſſurance, que cette voix qu'il s'imaginoit avoir entendue, & cette épée qui s'étoit oppoſée à la ſienne, ne pouvoient être que des phantômes d'une imagination ſéduite par la jalouſie; qu'il étoit impoſſible que quelqu'un fût entré dans la chambre de ſa fille; qu'a l'égard de la triſteſſe qu'il avoit remarqué dans ſon épouſe, quelque indiſpoſition l'avoit peut-être cauſée; que l'honneur ne devoit point être reſponſable des altérations du tempérament; que le

changement

changement d'état d'une fille accoutumée à vivre dans un déſert, & qui ſe voit bruſquement livrée à un homme qu'elle n'a pas eu le tems de connoître & d'aimer, pouvoit bien être la cauſe de ces pleurs, de ces ſoupirs, & de cette vive affliction dont il ſe plaignoit ; que l'amour dans le cœur des filles d'un ſang noble, ne s'allumoit que par le tems & par les ſervices ; qu'il l'exhortoit à calmer ſes inquiétudes, à redoubler ſa tendreſſe & ſes empreſſemens pour diſpoſer Blanche à devenir plus ſenſible ; & qu'il le prioit enfin de retourner vers elle, perſuadé que ſes défiances & ſon trouble offenſoient ſa vertu.

Le Connêtable ne répondit rien aux raiſons de ſon Beau-père, ſoit qu'en effet il commençât à croire qu'il pouvoit s'être trompé dans le deſordre où étoit ſon eſprit, ſoit qu'il jugeat plus à propos de diſſimuler, que d'entreprendre inutilement de convaincre le vieillard d'un évènement ſi dénué de vraiſemblance. Il retourna dans l'appartement de ſa femme, ſe remit auprès d'elle, & tâcha d'obtenir du ſommeil quelque relâche à ſes inquiétudes. Blanche, de ſon côté, n'étoit pas plus tranquile. Elle n'avoit que trop entendu les mêmes choſes que ſon époux, & ne pouvoit prendre pour illuſion une avanture dont elle ſavoit le ſecret & les motifs. Elle étoit ſurpriſe qu'Enrique cherchât a s'introduire dans ſon appartement, après avoir donné ſi ſolemnellement ſa foi a la Princeſſe Conſtance. Au-lieu de s'aplaudir de cette démarche, & d'en ſentir quelque joie, elle la regardoit comme un nouvelle outrage, & ſon cœur en étoit enflammé de colère.

Tandis que la fille de Siffrédi, prévenue contre le jeune Roi, le croyoit le plus coupable des hommes, ce malheureux Prince, plus épris que jamais de Blanche, ſouhaitoit de l'entretenir pour la

la raſſurer contre les apparences qui le condamnoient. Il ſeroit venu plutôt à Belmonte pour cet effet, ſi tous les ſoins dont il avoit été obligé de s'occuper, le lui euſſent permis ; mais il n'avoit pu avant cette nuit ſe dérober à ſa cour. Il connoiſſoit trop bien les détours d'un lieu où il avoit été élevé, pour être en peine de ſe gliſſer dans le château de Siffrédi, & même il conſervoit encore la clé d'une porte ſecrette par où l'on entroit dans les jardins. Ce fut par-là qu'il gagna ſon ancien appartement, & qu'enſuite il paſſa dans la chambre de Blanche. Imaginez-vous quel dut être l'étonnement de ce Prince, d'y trouver un homme, & de ſentir une épée oppoſée à la ſienne. Peu s'en falut qu'il n'éclatat, & ne fît punir à l'heure même l'audacieux qui oſoit lever ſa main ſacrilège ſur ſon propre Roi ; mais le ménagement qu'il devoit à la fille de Léontio ſuſpendit ſon reſſentiment. Il ſe retira de la même manière qu'il étoit venu, & plus troublé qu'auparavant il reprit le chemin de Palerme. Il y arriva quelques momens avant le jour, & s'enferma dans ſon appartement. Il étoit trop agité pour y prendre du repos. Il ne ſongeoit qu'à retourner à Belmonte. Sa ſureté, ſon honneur, & ſur-tout ſon amour, ne lui permettoient pas de différer l'éclairciſſement de toutes les circonſtances d'une ſi cruelle avanture.

Dès qu'il fut jour il commanda ſon équipage de chaſſe, & ſous prétexte de prendre ce divertiſſement, il s'enfonça dans la forêt de Belmonte avec ſes piqueurs, & quelques-uns de ſes courtiſans. Il ſuivit quelque tems la chaſſe pour cacher ſon deſſein, & lorſqu'il vit que chacun couroit avec ardeur à la queue des chiens, il s'écarta de tout le monde, & prit ſeul le chemin du château de Léontio. Il connoiſſoit trop les routes de la forêt pour pouvoir s'y égarer, & ſon impatience ne lui permettant

permettant pas de ménager ſon cheval, il eut en peu de tems parcouru tout l'eſpace qui le ſéparoit de l'objet de ſon amour. Il cherchoit dans ſon eſprit quelque prétexte plauſible pour ſe procurer un entretien ſecret avec la fille de Siffrédi, quand traverſant une petite route qui aboutiſſoit à une des portes du parc, il apperçut auprès de lui deux femmes aſſiſes, qui s'entretenoient au pié d'un arbre. Il ne douta point que ces perſonnes ne fuſſent du château, & cette vue lui cauſa de l'émotion; mais il fut bien plus agité, lorſque ces femmes s'étant tournées de ſon côté au bruit que ſon cheval faiſoit en courant, il reconnut ſa chére Blanche. Elle s'étoit échappée du château avec Niſe, celle de ſes femmes qui avoit le plus de part à ſa confiance, pour pleurer du-moins ſon malheur en liberté.

Il vola, il ſe précipita pour ainſi dire à ſes piés, & voyant dans ſes yeux tous les ſignes de la plus profonde affliction, il en fut attendri. Belle Blanche, lui dit-il, ſuſpendez les mouvemens de votre douleur. Les apparences, je l'avoue, me peignent coupable à vos yeux; mais quand vous ſerez inſtruite du deſſein que j'ai formé pour vous, ce que vous regardez comme un crime, vous paroîtra une preuve de mon innocence & de l'excès de mon amour. Ces paroles qu'Enrique croyoit capables de modérer l'affliction de Blanche, ne ſervirent qu'a la redoubler. Elle voulut répondre, mais les ſanglots étoufferent ſa voix. Le Prince étonné de ſon ſaiſiſſement, lui dit: Quoi, Madame, je ne puis calmer votre trouble? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance, moi qui mets en péril ma couronne & même ma vie pour me conſervir à vous? Alors la fille de Léontio faiſant un effort ſur elle pour s'expliquer, lui dit: Seigneur, vos promeſſes ne ſont plus de ſaiſon, rien deſormais ne peut lier ma deſtinée à la vôtre. Ah Blanche! interrompit bruſquement Enrique, quelles

paroles

paroles cruelles me faites-vous entendre ? Qui peut vous enlever à mon amour ? Qui voudra s'oppoſer à la fureur d'un Roi qui mettroit en feu toute la Sicile, plutôt que de vous laiſſer ravir à ſes eſpérances ? Tout votre pouvoir, Seigneur, reprit languiſſamment la fille de Siffrédi, devient inutile contre les obſtacles qui nous ſéparent. Je ſuis femme du Connêtable.

Femme du Connêtable, s'écria le Prince en reculant de quelques pas ! Il ne put continuer, tant il fut ſaiſi, accablé de ce coup imprévu. Ses forces l'abandonnérent. Il ſe laiſſa tomber au pié d'un arbre qui ſe trouva dérière lui. Il étoit pale, tremblant, défait, & n'avoit de libre que les yeux, qu'il attacha ſur Blanche d'une manière à lui faire comprendre combien il étoit ſenſible au malheur qu'elle lui annonçoit. Elle le regardoit de ſon côté d'un air qui lui faiſoit aſſez connoître que ſes mouvemens étoient peu différens des ſiens ; & ces deux amans infortunés gardoient entre eux un ſilence qui avoit quelque choſe d'affreux. Enfin le Prince revenant un peu de ſon deſordre par un effort de ſon courage, reprit la parole, & dit à Blanche en ſoupirant : Madame, qu'avez vous fait ? Vous m'avez perdu, & vous vous êtes perdue vous-même par votre crédulité.

Blanche fut piquée de ce que le Prince ſembloit lui faire des reproches, lorſqu'elle croyoit avoir les plus fortes raiſons de ſe plaindre de lui ? Quoi, Seigneur, repondit-elle, vous ajoutez la diſſimulation à l'infidelité ? Vouliez-vous que je démentiſſe mes yeux & mes oreilles, & que malgré leur rapport je vous cruſſe innocent ? Non, Seigneur, je vous l'avoue, je ne ſuis point capable de cet effort de raiſon. Cependant, Madame, repliqua le Roi, ces témoins qui vous paroiſſent ſi fidèles, vous en ont impoſé. Ils ont aidé eux-mêmes à

vous

vous trahir. Et il n'eſt pas moins vrai que je ſuis innocent & fidèle, qu'il eſt vrai que vous êtes l'épouſe du Connêtable. Hé quoi, Seigneur, reprit-elle, je ne vous ai point entendu confirmer à Conſtance le don de votre main & de votre cœur? Vous n'avez point aſſuré les Grands de l'Etat que vous rempliriez les volontés du feu Roi, & la Princeſſe n'a pas reçu les hommages de vos nouveaux ſujets en qualité de Reine & d'Epouſe du Prince Enrique? Mes yeux étoient-ils donc faſcines? Dites, dites plutôt, infidèle, vous n'avez pas crue que Blanche dût balancer dans votre cœur l'intérêt d'un trône; & ſans vous abaiſſer à feindre ce que vous ne ſentez plus, & ce que vous n'avez peut-être jamais ſenti, avouez que la couronne de Sicile vous a paru plus aſſurée avec Conſtance, qu'avec la fille de Léontio! Vous avez raiſon, Seigneur, un trône éclatant ne m'étoit pas plus dû, que le cœur d'un Prince tel que vous. J'étois trop vaine d'oſer prétendre à l'un & à l'autre, mais vous ne deviez pas m'entretenir dans cette erreur. Vous ſavez les alarmes que je vous ai temoignées ſur votre perte, qui me ſembloit preſque infaillible pour moi. Pourquoi m'avez-vous raſſurée? Faloit-il diſſiper mes craintes? J'aurois accuſé le ſort plutôt que vous, & du-moins vous auriez conſervé mon cœur, au défaut d'une main qu'un autre n'eût jamais obtenue de moi. Il n'eſt plus tems préſentement de vous juſtifier. Je ſuis l'épouſe du Connêtable, & pour m'épargner la ſuite d'un entretien qui fait rougir ma gloire, ſouffrez, Seigneur, que ſans manquer au reſpect que je vous dois, je quite un Prince qu'il ne m'eſt plus permis d'écouter.

A ces mots, elle s'éloigna d'Enrique avec toute la précipitation dont elle pouvoit être capable dans l'état où elle ſe trouvoit. Arrêtez, Madame, s'écria-t-il. Ne deſeſpérez point un Prince plus diſpoſé

diſpoſé à renverſer un trône que vous lui reprochez de vous avoir préféré, qu'à répondre à l'attente de ſes nouveaux Sujets. Ce ſacrifice eſt préſentement inutile, repartit Blanche. Il faloit me ravir au Connêtable, avant que de faire éclater des tranſports ſi généreux. Puiſque je ne ſuis plus libre, il m'emporte peu que la Sicile ſoit réduite en cendres, & à qui vous donniez votre main. Si j'ai eu la foibleſſe de laiſſer ſurprendre mon cœur, du-moins j'aurai la fermeté d'en étouffer les mouvemens, & de faire voir au nouveau Roi de Sicile que l'épouſe du Connêtable n'eſt plus l'amante du Prince Enrique. En parlant de cette ſorte, comme elle touchoit à la porte du parc, elle y rentra bruſquement avec Niſe, & fermant après elle cette porte, elle laiſſa le Prince accablé de douleur. Il ne pouvoit revenir du coup que Blanche lui avoit porté, par la nouvelle de ſon mariage. Injuſte Blanche, s'écrioit-il, vouz avez perdu la mémoire de notre engagement. Malgré mes ſermens & les vôtres, nous ſommes ſéparés. L'idée que je m'étois faite de poſſéder vos charmes, n'étoit donc qu'une vaine illuſion? Ah, cruelle, que j'achette chèrement l'avantage de vous avoir fait aprouver mon amour!

Alors l'image du bonheur de ſon rival vint s'offrir à ſon eſprit avec toutes les horreurs de la jalouſie; & cette paſſion prit ſur lui tant d'empire pendant quelques momens, qu'il fut ſur le point d'immoler à ſon reſentiment le Connêtable & Siffrédi même. La raiſon toutefois calma peu-à-peu la violence de ces tranſports. Cependant l'impoſſibilité où il ſe voyoit d'ôter à Blanche les impreſſions qu'elle avoit de ſon infidelité, le mettoit au deſeſpoir. Il ſe flatoit de les effacer, s'il pouvoit l'entretenir en liberté. Pour y parvenir il jugea qu'il faloit éloigner le Connêtable, & il ſe réſolut à le faire arrêter comme un homme ſuſpect dans les conjonctures où

où l'Etat ſe trouvoit. Il en donna l'ordre au Capitaine de ſes Gardes, qui ſe rendit à Belmonte, s'aſſura de ſa perſonne à l'entrée de la nuit, & le mena au château de Palerme.

Cet incident répandit la conſternation à Belmonte. Siffrédi partit ſur lé champ pour aller répondre au Roi de l'innocence de ſon gendre, & lui repréſenter les ſuites fâcheuſes d'un pareil impriſonnement. Ce Prince, qui s'étoit bien attendu à cette démarche de ſon Miniſtre, & qui vouloit au-moins ſe ménager une libre entrevue avec Blanche avant que de relâcher le Connêtable, avoit expreſſément défendu que perſonne lui parlât juſqu'au lendemain ; mais Léontio, malgré cette défenſe, fit ſi bien qu'il entra dans la chambre du Roi. Seigneur, dit-il en ſe préſentant devant lui, s'il eſt permis à un Sujet reſpectueux & fidèle de ſe plaindre de ſon Maître, je viens me plaindre, à vous de vous-même. Quel crime a commis mon-gendre ? Votre Majeſté a-t-elle bien refléchi ſur l'opprobre éternel dont elle couvre ma famille, & ſur les ſuites d'un empriſonnement qui peut aliéner de votre ſervice les perſonnes qui rempliſſent les poſtes de l'Etat les plus importans ? J'ai des avis certains, répondit le Roi que le Connêtable a des intelligences criminelles avec l'Infant Don Pèdre. Des intelligences criminelles, interrompit avec ſurpriſe Léontio ! Ah, Seigneur, ne le croyez pas ! On abuſe Votre Majeſté. La trahiſon n'eut jamais d'entré dans la famille de Siffrédi ; & il ſuffit au Connêtable qu'il ſoit mon gendre, pour être à couvert de tout ſoupçon. Le Connêtable eſt innocent, mais des vues ſecrettes vous ont porté à le faire arrêter.

Puiſque vous me parler ſi ouvertement, repartit le Roi, je vai vous parler de la même manière. Vous-vous plaignez de l'mpriſonnement du Connêtable. Hé ? n'ai-je point à me plaindre de votre cruauté

cruauté ? C'eſt vous, barbare Siffrédi, qui m'avez ravi mon repos, & réduit par vos ſoins officieux à envier le ſort de plus vils mortels ; car ne vous flatez pas que j'entre dans vos idées, mon mariage avec Conſtance reſt vainement réſolu ——— Quoi, Seigneur, interompit en frémiſſant Léontio, vous pourriez ne point épouſer la Princeſſe, après l'avoir flatée de cette eſpérance aux yeux de tous vos peuples ? Si je trompe leur attente, repliqua le Roi, ne vous en prenez qu'à vous. Pourquoi m'aves-vous mis dans la néceſſité de leur promettre ce que je ne pouvois leur accorder ? Qui vous obligeoit à remplir du nom de Conſtance, un billet que javois fait à votre fille ? Vous n'ignoriez pas mon intention. Faloit il tirannifer le cœur de Blanche, en lui faiſant épouſer un homme qu'elle n'aimoit pas ? & quel droit avez-vous ſur le mien, pour en diſpoſer en faveur d'une Princeſſe que je hais ? Avez-vous oublié qu'elle eſt fille de cette cruelle Mathilde, qui foulant aux piés les droits du ſang & de l'humanité, fit expirer mon Père dans les rigeurs d'une captivité ? Et je l'épouſerois ! Non, Siffrédi, perdez cette eſpérance ! Avant que devoir allumer le flambeau de cet affreux hymen, vous verrez toute la Sicile en flammes, & ſes ſillons innondés de ſang.

L'ai-je bien entendu, s'écria Léontio ? Ah ! Seigneur, que me faites-vous enviſager ! quelles terribles menaces ! Mais je m'allarme mal-à-propos, continua-t-il en changeant de ton. Vous chériſſez trop vos ſujets pour leur procurer une ſi triſte deſtinée. Vous ne vous laiſſerez point ſurmonter par l'amour. Vous ne ternirez pas vos vertus, en tombant dans les foibleſſes des hommes ordinaires. Si j'ai donné ma fille au Connêtable, je ne l'ai fait, Seigneur, que pour acquérir à Votre Majeſté un ſujet vaillant, qui pût appuyer de ſon bras, & de l'armée dont il diſpoſe, vos intérêts contre ceux du Prince Don Pèdre.

dre. J'ai cru qu'en le liant à ma famille par des nœuds ſi etroits. Hé! ce ſont ces nœuds s'écria le Prince Enrique, ce ſont ces funeſtes nœuds qui m'ont perdu. Cruel ami, pourquoi me porter un coup ſi ſenſible? Vous avois-je chargé de ménager mes intérêts aux dépens de mon cœur? Que ne me laiſſiez-vous ſoutenir mes droits moi-même? Manquai-je de courage pour réduire ceux de mes ſujets qui voudront s'y oppoſer? J'aurois bien ſu punir le Connêtable, s'il m'eût deſobéi. Je ſai que les Rois ne ſont pas des tyrans, que le bonheur de leurs peuples eſt le prémier devoir. Mais doivent ils être les eſclaves de leurs ſujets? & du moment que le Ciel les choiſit pour gouverner, perdent-ils le droit que la nature accorde à tous les hommes de diſpoſer de leurs affections? Ah! s'ils n'en peuvent joüir comme les derniers des mortels, reprenez, Siffrédi, cette ſouveraine puiſſance que vous m'avez voulu aſſurer aux dépens de mon repos.

Vous ne pouvez ignorer, Seigneur, repliqua le Miniſtre, que c'eſt au mariage de la Princeſſe que le feu Roi votre Oncle attache la ſucceſſion de la couronne. Et quel droit, repartit Enrique, avoit-il lui-même d'établir cette diſpoſition? Avoit-il reçu cette indigne loi du Roi Charles ſon frère, lorſqu'il lui ſuccéda? Deviez-vous avoir la foibleſſe de vous ſoumettre à une condition ſi unjuſte? Pour un Grand-Chancelier, vous êtes bien mal inſtruit de nos uſages. En un mot, quand j'ai promis ma main à Conſtance, cet engagement n'a pas été volontaire. Je ne prétends point tenir ma promeſſe. Et ſi Don Pèdre fonde ſur mon refus l'eſpérance de monter ſur le trône, ſans engager les peuples dans un démêlé qui couteroit trop de ſang, l'épée pourra décider entre nous, qui des deux ſera le plus digne de régner. Léontio n'oſa le preſſer davantage, & ſe contenta de lui demander à genoux la liberté de ſon gendre, ce qu'il

qu'il obtint. Allez, lui dit le Roi, retournez à Belmonte, le Connêtable vous y ſuivera bientôt. Le Miniſtre ſortit & regagna Belmonte, perſuadé que ſon gendre marcheroit inceſſamment ſur ſes pas. Il ſe trompoit. Enrique vouloit voir Blanche cette nuit, & pour cet effet il remit au lendemain matin l'élargiſſement de ſon époux.

Pendant ce tems-là, le Connêtable faiſoit de cruelles réflexions. Son empriſonnement lui avoit ouvert les yeux ſur la véritable cauſe de ſon malheur. Il s'abandonna tout entier à ſa jalouſie, & démentant la fidélité qui l'avoit juſqu'alors rendu ſi recommandable, il ne reſpira plus que vengeance. Comme il jugeoit bien que le Roi ne manqueroit pas cette nuit d'aller trouver Blanche pour les ſurprendre enſemble, il pria le Gouverneur du Château de Palerme de le laiſſer ſortir de priſon, l'aſſurant qu'il y rentreroit le lendemain avant le jour. Le Gouverneur, qui lui étoit tout dévoué, y conſentit d'autant plus facilement, qu'il avoit déjà ſu que Siffrédi avoit obtenu ſa liberté, & même il lui fit donner un cheval pour ſe rendre à Belmonte. Le Connêtable y étant arrivé, atacha ſon cheval à un arbre, entra dans le parc par une petite porte dont il avoit la clé, & fut aſſez heureux pour ſe gliſſer dans le château ſans rencontrer perſonne. Il gagna l'appartement de ſa femme, & ſe cacha dans l'antichambre derrière un paravant qu'il y trouva ſous ſa main. Il ſe propoſoit d'obſerver delà tout ce qui ſe paſſeroit, & de paroître ſubitement dans la chambre de Blanche au moindre bruit qu'il y entendroit. Il en vit ſortir Niſe, qui venoit de quiter ſa Maîtreſſe pour ſe retirer dans un cabinet où elle couchoit.

La fille de Siffrédi, qui avoit pénétré ſans peine le motif de l'empriſonnement de ſon mari, jugeoit bien qu'il ne reviendroit pas cette nuit à Belmonte, quoique ſon Père lui eût dit que le Roi l'avoit aſſuré que le Connêtable partiroit bientôt après lui. Elle

ne doutoit pas qu'Enrique ne voulût profiter de la conjoncture pour la voir & l'entretenir en liberté. Dans cette penſée, elle attendoit ce Prince, pour lui reprocher une action qui pouvoit avoir de terribles ſuites pour elle. Effectivement, peu de tems après la retraite de Niſe, la couliſſe s'ouvrit, & le Roi vint ſe jetter aux genoux de Blanche. Madame, lui dit-il, ne me condamnez point ſans m'entendre. Si j'ai fait empriſonner le Connêtable, ſongez que c'étoit le ſeul moyen qui me reſtoit pour me juſtifier. N'imputez donc qu'à vous ſeule cet artifice. Pourquoi refuſiez-vous de m'entendre ce matin ? Hélas ! votre époux ſera libre demain, & je ne pourrai plus vous parler. Ecoutez-moi donc pour la dernière fois. Si votre perte rend mon ſort déplorable, accordez-moi du-moins la triſte conſolation de vous aprendre que je ne me ſuis point attiré ce malheur par mon infidélité. Si j'ai confirmé à Conſtance le don de ma main, c'eſt que je ne pouvois m'en diſpenſer dans la ſituation où votre Père avoit réduit les choſes. Il faloit tromper la Princeſſe pour votre intérêt & pour le mien, pour vous aſſurer la couronne & la main de votre amant. Je me promettois d'y réuſſir. J'avois déjà pris des meſures pour rompre cet engagement, mais vous avez détruit mon ouvrage ; & diſpoſant de vous trop légèrement, vous avez préparé une éternelle douleur à deux cœurs qu'un parfait amour auroit rendu contens.

Il acheva ce diſcours avec des ſignes ſi viſibles d'un véritable deſeſpoir, que Blanche en fut touchée. Elle ne douta plus de ſon innocence. Elle en eut d'abord de la joie. Enſuite le ſentiment de ſon infortune en devint plus vif. Ah ! Seigneur, dit-elle au Prince, après la diſpoſition que le deſtin a fait de nous, vous me cauſez une peine nouvelle, en m'aprenant que vous n'étiez pas coupable. Qu'ai-je fait, malheureuſe ! Mon reſſentiment m'a ſéduite.

Je me ſuis cru abandonnée, & dans mon dépit j'ai reçu la main du Connêtable, que mon Pére m'a préſentée. J'ai fait le crime, & nos malheurs. Hélas! dans le tems que je vous accuſois de me tromper, c'étoit donc moi, trop crédule amante, qui rompois des nœuds que j'avois juré de rendre éternels? Vengez-vous, Seigneur, à votre tour. Haïſſez, l'ingrate Blanche.——Oubliez.——Hé le puis-je, Madame, interrompit triſtement Enrique? Le moyen d'arracher de mon cœur une paſſion que votre injuſtice même ne ſauroit éteindre? Il faut pourtant vous faire cet effort, Seigneur, reprit en ſoupirant la fille de Siffrédi.——Hé? ſerez-vous capable de cet effort, repliqua le Roi? Je ne me promets pas d'y réuſſir, repartit-elle, mais je n'épargnerai rien pour en venir à bout. Ah cruelle, dit le Prince, vous oublierez facilement Enrique, puiſque vous pouvez en former le deſſein! Quelle eſt donc votre penſée, dit Blanche d'un ton plus ferme? Vous flatez-vous que je puiſſe vous permettre de continuer à me rendre des ſoins? Non, Seigneur, renoncez à cette eſpérance. Si je n'étois pas née pour être Reine, le Ciel ne m'a pas non plus formée pour écouter un amour illégitime. Mon époux eſt comme vous, Seigneur, de la noble Maiſon d'Anjou: & quand ce que je lui dois n'oppoſeroit pas un obſtacle inſurmontable à vos galanteries, ma gloire m'empêcheroit de les ſouffrir. Je vous conjure de vous retirer, il ne faut plus nous voir. Quelle barbarie, s'écria le Roi! Ah Blanche, eſt-il poſſible que vous me traitiez avec tant de rigueur! Ce n'eſt donc point aſſez pour m'accabler, que vous ſoyez entre les bras du Connêtable? vous voulez encore m'interdire votre vue, la ſeule conſolation qui me reſte. Fuyez plutôt, répondit la fille de Siffrédi en verſant quelques larmes. La vue de ce qu'on a tendrement aimé n'eſt plus un bien, lorſqu'on

qu'on a perdu l'eſpérance de le poſſéder. Adieu, Seigneur, fuyez-moi. Vous devez cet effort à votre gloire & à ma réputation. Je vous le demande auſſi pour mon repos. Car enfin, quoique ma vertu ne ſoit point alarmée des mouvemens de mon cœur, le ſouvenir de votre tendreſſe me livre des combats ſi cruels, qu'il m'en coute trop pour les ſoutenir.

Elle prononça ces paroles avec tant de vivacité, qu'elle renverſa, ſans y penſer, un flambeau qui étoit ſur une table derrière elle. La bougie s'éteignit en tombant. Blanche la ramaſſe; & pour la rallumer, elle ouvra la porte de l'antichambre & gagne le cabinet de Niſe, qui n'étoit pas encore couchée; puis elle revient avec de la lumière. Le Roi qui attendoit ſon retour, ne la vit pas plutôt, qu'il ſe remit à la preſſer de ſouffrir ſon attachement. A la voix de ce Prince, le Connêtable, l'épée à la main, entra bruſquement dans la chambre preſque en même tems que ſon épouſe, & s'avançant vers Enrique avec tout le reſſentiment que ſa rage lui inſpiroit: C'en eſt trop, tiran, lui cria-t-il, ne crois pas que je ſois aſſez lâche pour endurer l'affront que tu fais à mon honneur! Ah? traître lui répondit le Roi, en ſe mettant en défenſe, ne t'imagine pas toi-même pouvoir exécuter ton deſſein impunément! A ces mots ils commencérent un combat, qui fut trop vif pour durer longtems. Le Connêtable craignant que Siffrédi & ſes domeſtiques n'accouruſſent trop vite aux cris que pouſſoit Blanche, & ne s'oppoſaſſent à ſa vengeance, ne ſe ménagea point. Sa fureur lui ôta le jugement. Il prit ſi mal ſes meſures, qu'il s'enferra lui même dans l'épée de ſon ennemi. Elle lui entra dans le corps juſqu'à la garde. Il tomba, & le Roi s'arrêta dans le moment.

La fille de Léontio, touchée de l'état où elle voyoit ſon époux, & ſurmontant la répugnance naturelle qu'elle

qu'elle avoit pour lui, ſe jetta à terre, & s'empreſſa de le ſecourir. Mais ce malheureux époux étoit trop prévenu contre elle, pour ſe laiſſer attendrir aux temoignages qu'elle lui donnoit de ſa douleur & de ſa compaſſion. La mort dont il ſentoit les approches, ne put étouffer les tranſports de ſa jalouſie. Il n'enviſagea dans ces derniers momens que le bonheur de ſon rival; & cette idée lui parut ſi affreuſe, que rapellant tout ce qui lui reſtoit de force, il leva ſon épée qu'il tenoit encore, & la plongea toute entière dans le ſein de Blanche. Meurs, lui dit-il en la perçant, meurs, infidèle épouſe, puiſque les nœuds de l'hymenée n'ont pu me conſerver une foi que tu m'avois jurée ſur les autels! Et toi, pourſuivit-il, Enrique, ne t'aplaudis point de ta deſtinée, tu ne ſaurois jouïr de mon malheur, je meurs content. En achevant de parler de cette ſorte, il expira, & ſon viſage, tout couvert qu'il étoit des ombres de la mort, avoit encore quelque choſe de fier & de terrible. Celui de Blanche offroit un ſpectacle bien différent. Le coup qui l'avoit frappée étoit mortel. Elle tomba ſur le corps mourant de ſon époux, & le ſang de l'innocente victime ſe confondoit avec celui de ſon meurtrier, qui avoit ſi bruſquement exécuté ſa cruelle réſolution, que le Roi n'en avoit pu prévenir l'effet.

Ce Prince infortuné fit un cri en voyant tomber Blanche, & plus frappé qu'elle du coup qui l'arrachoit à la vie, il ſe mit en devoir de lui rendre les mêmes ſoins qu'elle avoit voulu prendre, & dont elle lui dit d'une voix mourante: Seigneur, votre peine eſt inutile. Je ſuis la victime que le ſort impitoyable demande. Puiſſe-t-il appaiſer ſa colère, & aſſurer le bonheur de votre règne! Comme elle achevoit ces paroles, Léontio, attiré par les cris

qu'elle avoit pouſſés, arriva dans la chambre, & ſaiſi des objets qui ſe préſentoient à ces yeux, il demeura immobile. Blanche, ſans l'appercevoir, continua de parler au Roi. Adieu, Prince, lui dit-elle, conſervez chèrement ma mémoire ; ma tēndreſſe & mes malheurs vous y obligent. N'ayez point de reſſentiment contre mon Père. Ménagez ſes jours & ſa douleur, & rendez juſtice à ſon zèle. Sur-tout faites connoître mon innocence, c'eſt ce que je vous recommande plus que toute autre choſe. Adieu, mon cher Enrique.—je meurs.—recevez mon dernier ſoupir.

A ces mots elle mourut. Le Roi garda quelque tems un morne ſilence, enſuite il dit à Siffrédi, qui paroiſſoit dans un accablement mortel : Voyez Léontio, contemplez votre ouvrage. Conſidérez dans ce tragique évènement le fruit de vos ſoins officieux, & de votre zèle pour moi. Le vieillard ne répondit rien, tant il étoit pénétré de douleur. Mais pourquoi m'arrêter à décrire des choſes qu'aucuns termes ne peuvent exprimer ? Il ſuffit de dire qu'ils firent l'un & l'autre les plaintes du monde les plus touchantes, dés que leur affliction leur permit de faire éclater leurs mouvemens.

Le Roi conſerva toute ſa vie un tendre ſouvenir de ſon amante, il ne put ſe réſoudre à épouſer Conſtance. L'Infant Don Pèdre ſe joignit à cette Princeſſe, & tous deux ils n'épargnerent rien pour faire valoir la diſpoſition du teſtament de Roger ; mais ils furent enfin obligés de céder au Prince Enrique, qui vint à bout de ſes ennemis. Pour Siffrédi, le chagrin qu'il eut d'avoir cauſé tant de malheurs, le détacha du monde, & lui rendit inſupportable le ſéjour de ſa patrie. Il abandonna la Sicile, & paſſant en Eſpagne avec Porcie, la fille qui lui reſtoit, il acheta ce château. Il vécut ici près de quinze années après la mort de

de Blanche, & il eut, avant que demourir, la consolation de marier Porcie. Elle épousa Don Jérôme de Silva, & je suis l'unique fruit de ce marriage. Voilà, poursuivit la veuve de Don Pédro de Pinarès, l'histoire de ma famile, & un fidèle récit des malheurs qui sont représentés dans ce tableau, que Léontio mon Aieul fit faire, pour laisser à sa postérité un monument de cette funeste avanture.

LES AVANTURES DE GIL BLAS, DE SANTILLANE.

LIVRE CINQIEME.

CHAPITRE I.

Hiſtoire de Don Raphaël.

JE ſuis fils d'une Comédienne de Madrid, fameuſe par ſa déclamation, & plus encore par ſes galanteries. Elle ſe nommoit Lucinde. Pour un Père, je ne puis, ſans témérité, m'en donner un. Je nommerois bien l'Homme de qualité qui étoit amoureux de ma Mère, lorſque je ſuis venu au monde ; mais cette époque ne ſeroit pas une preuve convainquante qu'il fût l'auteur de ma naiſſance. Une perſonne de la profeſſion de ma Mère eſt ſi ſujette à caution, que dans le tems même qu'elle paroit le plus attachée à un Seigneur, elle lui donne preſque toujours quelque ſubſtitut pour ſon argent.

Il n'y a rien de tel que de ſe mettre au-deſſus de la médiſance. Lucinde, au-lieu de me faire élever chez

chez elle dans l'obſcurité, me prenoit ſans façon par la main, & me menoit au théatre fort honnêtement, ſans ſe ſoucier des diſcours qu'on tenoit ſur ſon compte, ni des ris malins que ma vue ne manquoit pas d'exciter. Enfin je faiſois ſes délices, & j'étois careſſé de tous les hommes qui venoient au logis. On eût dit que le ſang parloit en eux en ma faveur.

On me laiſſa paſſer les douze prémières années de ma vie dans toutes ſortes d'amuſemens frivoles. A peine me montra-t-on à lire & écrire. On s'attacha moins encore à m'enſeigner les principes de ma religion. J'apris ſeulement à danſer, à chanter, & à jouer de la guitarre. C'eſt tout ce que je ſavois faire lorſque le Marquis de Léganez me demanda pour être auprès de ſon fils unique, qui avoit à peu près mon âge. Lucinde y conſentit volontiers, & ce fut alors que je commençai à m'occupier ſérieuſement. Le jeune Léganez n'étoit pas plus avancé que moi. Ce petit Seigneur ne paroiſſoit pas né pour les Sciences. Il ne connoiſſoit preſque pas une lettre de ſon alphabet, quoiqu'il eût un Précepteur depuis quinze mois. Ses autres Maîtres n'en tiroient pas meilleur parti, il mettoit leur patience à bout. Il eſt vrai qu'il ne leur étoit pas permis d'uſer de rigueur à ſon égard. Ils avoient un ordre exprès de l'inſtruire ſans le tourmenter, & cet ordre joint à la mauvaiſe diſpoſition du ſujet rendoit les leçons aſſez inutiles.

Mais le Précepteur imagina un bel expédient pour intimider le jeune Seigneur, ſans aller contre la défenſe de ſon Père. Il réſolut de me fouëtter quand le petit Léganez mériteroit d'être puni, & il ne manqua pas d'exécuter ſa réſolution. Je ne trouvai l'expédient de mon goût. Je m'echappai, & m'allai plaindre à ma Mère d'un traitement ſi injuſte. Cependant, quelque tendreſſe qu'elle ſe ſentît pour moi, elle eut la force de reſiſter à mes larmes; &

conſidérant que c'étoit un grand avantage pour ſon fils d'être chez le Marquis de Léganez, elle m'y fit remener ſur le champ. Me voilà donc livré au Précepteur. Comme il s'étoit apperçu que ſon invention avoit produit un bon effet, il continua de me fouëtter à la place du petit Seigneur ; & pour faire plus d'impreſſion ſur lui, il m'étrilloit très rudement. J'étois ſur de payer tous les jours pour le jeune Léganez. Je puis dire qu'il n'a pas apris une lettre de ſon alphabet qui ne m'ait couté cent coups de fouët. Jugez à combien me revint ſon rudiment.

Le fouët n'étoit pas le ſeul deſagrément que j'euſſe à eſſuyer dans cette maiſon. Comme tout le monde m'y connoiſſoit, les moindres domeſtiques juſqu'aux marmitons, me reprochoient ma naiſſance. Cela me déplut à un point, que je m'enfuis un jour, après avoir trouvé moyen de me ſaiſir de tout ce que le Précepteur avoit d'argent comptant, ce qui pouvoit bien aller à cent cinquante ducats. Telle fut la vengeance que je tirai des coups de fouët qu'il m'avoit donnés ſi injuſtement. Je fis ce tour de main avec beaucoup de ſubtilité, quoique ce fût mon coup d'eſſai, & j'eus l'adreſſe de me dérober aux perquiſitions qu'on fit de moi pendant deux jours. Je ſortis de Madrid & me rendis à Tolède, ſans voir perſonne à mes trouſſes.

J'entrois alors dans ma quinzième année. Quel plaiſir, à cet âge, d'être indépendant & maître de ſes volontés ! J'eus bientôt fait connoiſſances avec de jeunes gens qui me dégourdirent, & m'aiderent à manger mes ducats. Je m'aſſociai avec des chevaliers d'induſtrie, qui cultivérent ſi bien mes heureuſes diſpoſitions, que je devins en peu de tems un des plus forts de l'ordre. Au bout de cinq années l'envie de voyager me prit. Je quitai mes confréres, & voulant commencer mes voyages par l'Eſtramadure, je gagnai Alcantara ; mais avant que d'y arriver, je

trouvai

trouvai une occaſion d'exercer mes talens, & je ne la laiſſai point échapper. Comme j'étois à pié, & de plus chargé d'un havreſac aſſez peſant, je m'arrêtois de tems en tems pour me repoſer ſous les arbres qui m'offroient leur ombrage à quelques pas du grand-chemin. Je rencontrai deux enfans de famille qui s'entretenoient avec gayeté ſur l'herbe en prenant le frais. Je les ſaluai très civilement, & ce qui me parut ne leur pas déplaire, j'entrai dans leur converſation. Le plus âgé n'avoit pas quinze ans. Ils étoient tous deux bien ſincères. Seigneur Cavalier, me dit le plus jeune, nous ſommes fils de deux riches Bourgeois de Plazencia ; nous avons une extrême envie de voir le Royaume de Portugal ; & pour ſatisfaire notre curioſité, nous avons pris chacun cent piſtoles à nos parens. Comme nous voyageons à pié, nous ne laiſſerons pas d'aller loin avec cet argent. Q'en penſez vous ? Si j'en avois autant, lui répondis je, Dieu ſait où j'irois. Je voudrois parcourir les quatre parties du Monde. Comment diable, deux cens piſtoles ! c'eſt un ſomme immenſe, vous n'en verrez jamais la fin, ſi vous l'avez pour agréable, Meſſieurs, ajoutai-je, j'aurai l'honneur de vous accompagner juſqu'à la ville d'Almerin, où je vai recueiller la ſucceſſion d'un Oncle qui depuis vingt ans ou environ s'étoit établi-la.

Les jeunes Bourgeois me témoignérent que ma compagnie leur feroit plaiſir. Ainſi, lorſque nous nous fumes tous trois un peu délaſſés, nous marchâmes vers Alcantara, où nous arrivâmes long-tems avant la nuit. Nous allâmes loger à une bonne hôtellerie. Nous demandâmes une chambre, & l'on nous en donna une où il y avoit une armoire qui fermoit à la clé. Nous ordonnâmes d'abord le ſouper, & pendant qu'on nous l'apprêtoit, je propoſai à mes compagnons de voyage de nous promener dans la ville. Ils acceptérent la propoſition. Nous ferrâmes

nos havreſacs dans l'armoire, dont un des Bourgeois prit la clé, & nous ſortîmes de l'hôtellerie. Nous allames viſiter les Egliſes, dans le tems que nous étïons dans la principale, je feignis tout-à-coup d'avoir une affaire importante : Meſſieurs, dis je à mes camarades, je viens de me ſouvenir qu'une perſonne de Tolède m'a chargé de dire de ſa part deux mots à un Marchand qui demeure auprès de cette Egliſe, attendez-moi de grace ici, je ſerai de retour dans un moment. A ces mots je m'éloignai d'eux. Je cours à l'hôtellerie, je vole à l'armoire, j'en force la ſerrure, & fouillant dans les havreſacs de mes jeunes Bourgeois, j'y trouve leurs piſtoles. Les pauvres enfans ! je ne leur en laiſſai pas ſeulement une pour payer leur gite, les emportai toutes. Après cela je ſortis promptement de la ville, & pris la route de Mérida, ſans m'embarraſſer de ce qu'ils deviendroient.

Cette avanture me mit en état de voyager avec agrément. Quoique jeune je me ſentois capable de me conduire prudemment. Je puis dire que j'étois bien avancé pour mon âge. Je réſolus d'acheter une mule. Ce que je fis en effet au prémier bourg. Je convertis même mon havreſac en valiſe, & je commençai à faire un peu plus l'homme d'importance. La troiſieme journée, je rencontrai un homme qui chantoit Vêpres à pleine tête ſur le grand-chemin. Je jugeai à ſon air que c'étoit un Chantre, & je lui dis : Courage, Seigneur Bachelier, cela va le mieux du monde : vous avez, à ce que je vois, le cœur au métier. Seigneur, me répondit-il, je ſuis Chantre pour vous rendre mes très humbles ſervices, & je ſuis bien-aiſe de tenir ma voix en haleine.

Nous entrâmes de cette manière en converſation. Je m'apperçus que j'étois avec un perſonnage des plus ſpirituels & des plus agréables. Il avoit vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Comme il étoit à pié, je n'allois que le petit pas pour avoir le plaiſir de l'entretenir

tretenir. Nous parlâmes entre autres choſes de Tolède. Je connois parfaitement cette ville, me dit le Chantre, j'y ai fait un aſſez long ſéjour, j'y ai même quelques amis. Hé dans quel endroit, interrompis-je, demeuriez-vous à Tolède? Dans la *rue neuve*, répondit-il. J'y demeurois avec Don Vincent de Buena Garra, Don Mathias de Cordel, & deux ou trois autres honnêtes cavaliers. Nous logions, nous mangions enſemble, nous paſſions fort bien le tems. Ces paroles me ſurprirent; car il faut obſerver que les Gentilshommes dont il me citoit les noms, étoient les aigrefins avec qui j'avois été faufilé à Tolède. Seigneur Chantre, m'écriai-je, ces Meſſieurs que vous venez de nommer ſont de ma connoiſſance, & j'ai demeuré avec eux dans la *rue neuve*. Je vous entends, reprit-il en ſouriant, c'eſt-à-dire que vous être entré dans la compagnie depuis trois ans que j'en ſuis ſorti. Je viens, luis repartis-je, de quiter ces Seigneurs, parce que je me ſuis mis dans le goût des voyages. Je veux faire le tour de l'Eſpagne, j'en vaudrai mieux quand j'aurai plus d'expérience. Sans-doute, me dit-il, pour ſe perfectionner l'eſprit il faut voyager. C'eſt auſſi pour cette raiſon que j'abandonnai Tolède, quoique j'y vécuſſe fort agréablement. Je rends graces au Ciel, pourſuivit-il, qui m'a fait rencontrer un chevalier de mon ordre, lorſque j'y penſois le moins. Uniſſons-nous, voyageons enſemble, attentons ſur la bourſe du prochain, & profitons de toutes les occaſions qui ſe preſenteront d'exercer notre ſavoir-faire.

Il me fit cette propoſition ſi franchement & de ſi bonne grace, que je l'acceptai. Il gagna tout à coup ma confiance, en me donnant la ſienne. Nous nous ouvrîmes l'un l'autre. Je lui contai mon hiſtoire, & il ne me déguiſa point ſes avantures. Il m'aprit qu'il venoit de Portalègre, d'où une fourberie déconcertée, par un contre-tems l'avoit obligé de ſe ſauver avec précipitation, & ſous l'habille-

ment que je lui voyois. Après qu'il m'eut fait une entière confidence de ces affaires, nous réſolûmes d'aller tous deux à Mérida tenter la fortune, d'y faire quelque bon coup ſi nous pouvions, & d'en décamper auſſi-tôt pour nous rendre ailleurs. Dès ce moment, nos biens devinrent communs entre nous. Il eſt vrai que Moralez, ainſi ſe nommoit mon compagnon, ne ſe trouvoit pas dans une ſituation fort brillante. Tout ce qu'il avoit conſiſtoit en cinq ou ſix ducats, avec quelques hardes qu'il portoit dans un biſſac. Mais ſi j'étois mieux que lui en argent comptant, il étoit en récompenſe plus conſummé que moi dans l'art de tromper les hommes. Nous montions ma mule alternativement, & nous arrivâmes de cette manière à Mérida.

Nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie du Fauxbourg, où mon camarade tira de ſon biſſac un habit dont il ne fut pas ſitôt revêtu, que nous allâmes faire un tour dans la Ville pour reconnoître le terrain, & voir s'il ne s'offriroit point quelque occaſion de travailler. Nous conſidérions fort attentivement tous les objets qui ſe preſentoient à nos regards. Nous reſſemblions, comme auroit dit Homère à deux milans qui cherchent des yeux dans la campagne des oiſeaux dont ils puiſſent faire leur proie. Nous attendions enfin que le hazard nous fournît quelque ſujet d'employer notre induſtrie, lorſque nous apperçûmes dans la rue un Cavalier à cheveux gris, qui avoit l'épée à la main, & qui ſe battoit contre trois hommes qui le pouſſoient vigoureuſement. L'inégalité de ce combat me choqua; & comme je ſuis naturellement ferrailleur, je volai au ſecours du vieillard. Moralez ſuivit mon exemple. Nous chargeâmes les trois ennemis du Cavalier, & nous les obligeâmes à prendre la fuite.

Le vieillard nous fit de grands remercimens. Nous ſommes ravis, lui-dis-je, de nous être trouvés ici

ici ſi à propos pour vous ſecourir ; mais que nous ſachions du-moins à qui nous avons eu le bonheur de rendre ſervice, & dites-nous de grace pourquoi ces trois hommes vouloient vous aſſaſſiner ? Meſſieurs, nous répondit-il, je vous ai trop de obligation pour refuſer de ſatisfaire votre curioſité. Je m'appelle Jérôme de Moyadas, & je vis de mon bien dans cette Ville. L'un de ces aſſaſſins dont vous m'avez delivré, eſt un amant de ma fille. Il me la fit demander en mariage ces jours paſſés, & comme il ne put obtenir mon aveu, il vient de me faire mettre l'épée a la main pour s'en venger. He ? peut-on, repris-je, vous demander encore pour quelle raiſon vous n'avez point accordé votre fille à ce Cavalier ? Je vai vous l'aprendre, me dit-il. J'avois un frère Marchand dans cette Ville, il ſe nommoit Auguſtin. Il y a deux mois qu'il étoit à la Calatrava, logé chez Juan Vélez de Menbrilla ſon correſpondant. Ils étoient tous deux amis intimes, & mon frére pour fortifier encore davantage leur amitié, promit Florentine ma fille unique au fils de ſon correſpondant, ne doutant point qu'il n'eût aſſez de crédit ſur moi pour m'obliger à dégager ſa promeſſe. Effectivement mon frère étant de retour à Mérida, ne m'eut pas plutôt parlé de ce mariage, que j'y conſéntis pour l'amour de lui. Il envoya le portrait de Florentine à Calatrava : mais, hélas ! il n'a pas eu la ſatisfaction d'achever ſon ouvrage, il eſt mort depuis trois ſemaines. En mourant il me conjura de ne diſpoſer de ma fille qu'en faveur du fils de ſon correſpondant. Je le lui promis, & voilà pourquoi j'ai refuſé. Florentine au Cavalier qui vient de m'attaquer quoique ce ſoit un parti fort avantageux. Je ſui eſclave de ma parole, & j'attends à tout moment le fils de Juan Vélez de la Menbrilla pour en faire mon gendre, bien que je ne l'aye jamais vu non plus que ſon père. Je vous demande pardon, con-

tinua

tinua Jérôme de Moyadas, ſi je vous fais toute cette narration, mais vous l'avez exigée de moi.

J'écoutai ce récit avec beaucoup d'attention, & m'arrêtant à une ſupercherie qui me vint tout-à-coup dans l'eſprit, j'affectai un grand étonnement. Je levai même les yeux au Ciel. Enſuit je me tournai vers le vieillard, & lui dis d'un ton pathétique: Ah Seigneur de Moyadas! eſt-il poſſible qu'en arrivant à Mérida, je ſois aſſez heureux pour ſauver la vie à mon beau-père? Ces paroles cauſérent une étrange ſurpriſe au vieux Bourgeois, & n'étonnérent pas moins Moralez, qui me fit connoître par ſa contenance que je lui paroiſſois un grand fripon. Que m'apprennez-vouz, me répondit le vieillard? Quoi! vous ſeriez le fils du correſpondant de mon frère? Oui, Seigneur Jérôme de Moyadas, lui repliquai-je en payant d'audace, & en lui jettant les bras au cou, je ſuis le fortuné mortel à qui l'adorable Florentine eſt deſtinée. Mais avant que je vous témoigne la joie que j'ai d'entrer dans votre famille, permettez que je répande dans votre ſein les larmes que renouvelle ici le ſouvenir de votre frère Auguſtin. Je ſerois le plus ingrat de tous les hommes, ſi je n'étois vivement touché de la mort d'une perſonne à qui je dois le bonheur de ma vie. En achevant ces mots, j'embraſſai encore le bon Jérôme, & je paſſai enſuit la main ſur mes yeux comme pour eſſuyer mes pleurs. Moralez, qui comprit tout d'un coup l'avantage que nous pouvions tirer d'une pareille tromperie, ne manqua pas de me ſeconder. Il voulut paſſer pour mon valet, & il ſe mit à renchérir ſur le regret que je marquois de la mort du Seigneur Auguſtin. Monſieur Jérôme, s'écria-t-il, quelle perte vous avez faite en perdant votre frère! C'étoit un ſi honnête homme, le phœnix du commerce, un Marchand deſintéreſſé, un Marchand de bonne foi, un Marchand comme on n'en voit point.

Nous

Nous avions affaire à un homme ſimple & crédule. Bien loin d'avoir quelque ſoupçon de notre fourberie, il s'y prêta de lui-même. Hé pourquoi, me dit-il, n'êtes-vous pas venu tout droit chez moi ? Il ne falloit point aller loger dans une hôtellerie. Dans les termes où nous en ſommes, on ne doit point faire de façons. Monſieur, lui dit Moralez en prenant la parole pour moi, mon Maître eſt un peu cérémonieux. Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, qu'il ne ſoit excuſable en quelque manière de n'avoir pas voulu paroître devant vous en l'état où il eſt. Nous avons été volés ſur la route. On nous a pris toutes nos hardes. Ce Garçon, interrompis-je, vous dit la vérité, Seigneur de Moyadas. Ce malheur ne m'a point permis d'aller chez vous. Je n'oſois me préſenter ſous cet habit aux yeux d'une Maîtreſſe qui ne m'a point encore vu, & j'attendois pour cela le retour d'un valet que j'ai envoyé à Calatrava. Cet accident, reprit le vieillard, ne devoit point vous empêcher de venir demeurer dans ma maiſon, & je prétens que vous y preniez tout à l'heur un logement.

En parlant de cette ſorte, il m'emmena chez lui ; mais avant que d'y arriver, nous nous entretinmes du prétendu vol qu'on m'avoit fait, & je témoignai que mon plus grand chagrin étoit d'avoir perdu avec mes hardes le portrait de Florence. Le Bourgeois là-deſſus me dit en riant, qu'il falloit me conſoler de cette perte, & que l'original valoit mieux que la copie. En effet, dès-que nous fumes dans ſa maiſon, il appelle ſa fille, qui n'avoit pas plus de ſeize ans, & qui pouvoit paſſer pour une perſonne accomplie. Vous voyez, me dit-il, l'objet que feu mon frère vous a promis. Ah Seigneur, m'écriai-je d'un air paſſionné, il n'eſt pas beſoin de me dire que c'eſt l'aimable Florentine ! Ces traits charmans ſont gravés dans ma mémoire, & encore plus dans mon cœur. Si le portrait

trait que j'ai perdu, & qui n'étoit qu'une foible ébauche de tant d'attraits, a pu m'embraſer de mille feux, jugez quels tranſports doivent m'agiter en ce moment. Ce diſcours eſt trop flateur, me dit Florentine, & je ne ſuis point aſſez vaine pour m'imaginer que je le juſtifie. Continuez vos complimens, interrompit alors le père. En même tems il me laiſſa ſeul avec ſa fille, & prenant Moralez en particulier: Mon ami, lui dit-il, on vous a donc empôrté toutes vos hardes, & ſans-doute votre argent? Oui, Monſieur, répondit mon camerade, une nombreuſe troupe de bandits eſt venue fondre ſur nous auprès de Caſtil Blazo, & ne nous a laiſſé que les habits que nous avons ſur le corps; mais nous recevrons inceſſamment des Lettres de change, & nous allons nous remettre ſur pié.

En attendant vos Letters de change, repliqua le vieillard en tirant de ſa poche une bourſe, voici cent piſtoles dont vous pouvez diſpoſer. O Monſieur, repartit Moralez, mon Maître ne voudra point les accepter! Vous ne le connoiſſez pas. Tudieu! c'eſt un homme fort délicat ſur cette matière. Ce n'eſt point un de ces enfans de famille qui ſont prêts à prendre de toutes mains. Il n'aime pas à s'endetter. Il demanderoit plutôt l'aumône que d'emprunter un maravédi. Tant mieux, dit le bon Bourgeois, je l'en eſtime davantage. Je ne puis ſouffrir que l'on contracte des dettes. Je pardonne cela aux perſonnes de qualité, parce que c'eſt une choſe dont ils ſont en poſſeſſion. Je ne vieux pas, continua-t-il, contraindre ton Maître, & ſi c'eſt lui faire de la peine que de lui offrir de l'argent, il n'en faut plus parler. En diſant ces paroles, il voulut remettre la bourſe dans ſa poche, mais mon compagnon lui retint le bras: Attendez, Seigneur de Moyadas, lui dit-il: quelque averſion que mon Maître ait pour les emprunts, je ne deſeſpère pas

de

de lui faire agréer vos cent piſtoles. Ce n'eſt que des étrangers qu'il n'aime point à emprunter. Il n'eſt pas ſi façonnier, avec ſa famille. Il demande même fort bien à ſon père tout l'argent dont il a beſoin. Ce garçon, comme vous voyez, ſait diſtinguer les perſonnes, & il doit vous regarder Monſieur comme un ſecond père.

Moralez par de ſemblables diſcours s'empara de la bourſe du vieillard, qui vint nous rejoindre, & qui nous trouva ſa fille & moi engagés dans les complimens. Il rompit notre entretien. Il aprit à Florentine l'obligation qu'il m'avoit, & ſur cela il me tint des propos qui me firent connoître combien il en avoit de reſſentiment. Je profitai d'une ſi favorable diſpoſition. Je dis au Bourgeois que la plus touchante marque de reconnoiſſance qu'il pût me donner, étoit de hâter mon mariage avec ſa fille. Il céda de bon grace à mon impatience. Il m'aſſura que dans trois jours au plus tard, je ſerois l'époux de Florentine ; & qu'au-lieu de ſix mille ducats qu'il avoit promis pour ſa dot, il en donneroit dix mille pour me témoigner juſqu'à quel point il étoit penétré du ſervice que je lui avois rendu.

Nous étions donc Moralez & moi chez le bonhomme Jérôme de Moyadas bien traités, dans l'agréable attente de toucher dix mille ducats, avec quoi nous nous propoſions de partir promptement de Mérida. Une crainte pourtant troubloit notre joie : nous appréhendions qu'avant trois jours le véritable fils de Juan Vélez de la Menbrilla ne vînt traverſer notre bonheur. Cette crainte n'étoit pas mal fondée.

Des le lendemain, une eſpèce de Payſan chargé d'une valiſe arriva chez le père de Florentine. Je ne m'y trouvai point alors, mais mon camarade y étoit. Seigneur, dit le Payſan au vieillard, j'appartiens au Cavalier de Calatrava qui doit être votre gendre,

au Seigneur Pedro de la Menbrilla. Nous venons tous deux d'arriver. Il ſera ici dans un inſtant. J'ai pris les devans pour vous en avertir. A peine eut-il achevé ces mots, que ſon Maître parut. Ce qui ſurprit fort le vieillard, & déconcerta un peu Moralez.

Le jeune Pédro étoit un garçon des mieux faits. Il addreſſa la parole au père de Florentine : mais le bon-homme ne lui donna pas le tems de finir ſon diſcours, & ſe tournant vers mon compagnon, il lui demanda ce que cela ſignifioit. Alors Moralez, qui ne cédoit en effronterie à perſonne du monde, prit un air d'aſſurance, & dit au vieillard : Monſieur, ces deux hommes que vous voyez ſont de la troupe des voleurs qui nous ont détrouſſés ſur le grand-chemin. Je les reconnois, & particulièrement celui qui a l'audace de ſe dire fils du Seigneur Juan Vèlez de la Menbrilla. Le vieux Bourgeois crut Moralez, & perſuadé que les nouveaux venus étoient des fripons, il leur dit : Meſſieurs, vous arrivez trop tard. On vouz a prévenus. Pédro de la Menbrilla eſt chez moi depuis hier. Prenez garde à ce que vous dites, lui répondit le jeune homme de la Calatrava. Vous avez dans votre maiſon un impoſteur. Saches que Juan Véles de la Menbrilla n'a point d'autre fils que moi. A d'autres, repliqua le vieillard. Je n'ignore pas qui vous êtes. Ne vous remettez-vous pas ce garçon, & ne vous reſſouvenez-vous plus de ſon Maître que vous avez volé ? Si je n'étois pas chez vous, repartis Pédro, je punirois l'inſolence de ce fourbe qui m'oſe traiter de voleur. Qu'il rende grace à votre préſence qui retient ma colère. Seigneur, pourſuivit-il, on vous trompe. Je ſuis le jeune homme à qui votre frère Auguſtin a promis votre fille. Voulez-vous que je vous montre toutes les lettres qu'il a écrites a mon père au ſujet de ce mariage ? En croiez-vous le portrait de

Florentine,

Florentine, qu'il m'envoya quelque tems avant ſe mort?

Non interrompit le vieux Bourgeois, le portrait ne me perſuadera pas plus que les lettres. Je ſai bien de quelle manière il eſt tombé entre vos mains, & je vous conſeille charitablement de ſortir au plutôt de Mérida. C'en eſt trop, interrompit à ſon tour le jeune Cavalier. Je ne ſouffrirai point qu'on me vole impunément mon nom, ni qu'on me faiſſe paſſer pour un brigand. Je connois quelques perſonnes dans cette Ville. Je vai les chercher, & je reviendrai confondre l'impoſture qui vous prévient contre moi. A ces mots il ſe retira ſuivi de ſon valet, & Moralez demeura triomphant. Cette avanture même fut cauſe que Jérôme de Moyadas réſolut de faire le mariage ce jour-là. Il ſortit, & alla ſur le champ donner les ordres neceſſaires pour cet effet.

Quoique mon comrade fût bien-aiſe de voir le père de Florentine dans des diſpoſitions ſi favorables pour nous, il n'étoit pas ſans inquiétude. Il craignoit la ſuit des démarches qu'il jugeoit bien que Pédro ne manqueroit pas de faire & il m'attendoit avec impatience pour m'informer de ce qui ſe paſſoit. Je le trouvai plongé dans une profonde rêverie. Qu'y a-t-il mon ami, lui dis je? tu me parois bien occupé. Cé n'eſt pas ſans raiſon, me répondit-il. En même tems il me mit au fait. Tu vois, ajouta-t-il enſuite, ſi j'ai tort de rêver. C'eſt toi, témeraire, qui nous jettes dans cet embarras. L'enterpriſe, je l'avoue, étoit brillante, & t'auroit comble de gloire ſi elle eût réuſſi; mais ſelon toutes les apparences elle finira mal, & je ſerois d'avis pour prévenir les éclairciſſemens, qui nous priſſions la fuite avec la plume que nous avons tirée de l'aile du bonhomme.

Monſieur Moralez, répris-je à ce diſcours, vous cédez bien promptement au difficultiés. Vous ne faites

guéres

guéres d'honneur à Don Mathias de Cordel, ni aux autres Cavaliers avec qui vous avez demeuré à Tolède. Quand on a fait ſon aprentiſſage ſous de ſi grands Maîtres, on ne doit pas ſi facilement s'allarmer. Pour moi, qui veux marcher ſur les traces de ces Héros, & prouver que j'en ſuis un digne éléve, je me roidis contre l'obſtacle qui vous épouvante, & je me fais fort de le lever. Si vous en venez à bout, me dit mon compagnon, je vous mettrai au deſſus de tous les Grands-Hommes de Plutarque.

Comme Moralez achevoit de parler, Jérôme de Moyadas entra. Vous ſerez, me dit-il, mon gendre dès ſe ſoir. Votre Valet, ajouta-t-il, doit vous avoir conté ce qui vient d'arriver. Que dites-vous de l'effronterie du fripon qui m'a voulu perſuader qu'il étoit fils du correſpondant de mon frére? Seigneur, lui répondis-je triſtement, & de l'air le plus ingénu qu'il me fut poſſible d'affecter, je ſens que je ne ſuis pas né pour ſoutenir une trahiſon. Il faut vous faire un aveu ſincère. Je ne ſuis point fils de Juan Vélez de la Menbrilla. Qu'entends je, interrompit le vieillard avec autant de précipitation que de ſurpriſe! Hé quoi vous n'êtes pas le jeune-homme à qui mon frère.—De grace, Seigneur, interrompis-je auſſi, daignez m'écouter juſqu'au bout. Il y a huit jours que j'aime votre fille, & que l'amour m'arrête à Mérida. Hièr, après vous avoir ſecouru, je me préparois à vous la demander en mariage; mais vous me fermâtes la bouche, en m'apprenant que vous la deſtiniez à un autre. Vous me dites que votre frère en mourant vous conjura de la donner à Pédro de la Menbrilla, que vous le lui promîtes, & qu'enfin vous étiez eſclave de votre parole. Ce diſcour je l'avoue m'accabla, & mon amour réduit au deſeſpoir, m'inſpira le ſtratagême dont je me ſuis ſervi. Je vous dirai pourtant que je me ſuis ſecrettement reproché la ſurpercherie que

je

je vous ai faite ; mais j'ai cru que vous me la pardonneriez, quand je vous la découvrirois, & quand vous ſauriez que je ſuis un Prince Italien qui voyage *incognitò*. Mon père eſt Souverain de certaines Vallées qui ſont entre les Suiſſes, le Milanois & la Savoye. Je m'imaginois que vous ſeriez agréablement ſurpris lorſque je vous révèlerois ma naiſſance, & je me faiſois un plaiſir d'époux délicat & charmé de la déclarer à Florentine après l'avoir épouſée. Le Ciel, pourſuivis-je en changeant de ton, n'a pas voulu permettre que j'euſſe tant de joie. Pédro de la Menbrilla paroit. Il faut lui reſtituer ſon nom, quelque choſe qu'il m'en coute à le lui rendre. Votre promeſſe vous engage à le choiſir pour votre gendre ; vous devez me le préférer, ſans avoir égard à mon rang, ſans avoir pitié de la ſituation cruelle où vous m'allez réduire. Je ne vous repréſenterai point que votre frère n'etoit que l'oncle de votre fille ; que vous en êtes le père ; & qu'il eſt plus juſte de vous acquiter envers moi de l'obligation que vous m'avez, que de vous piquer de l'honneur de tenir une parole qui ne vous lie que foiblement.

Oui ſans-doute cela eſt bien plus juſte, s'écria Jérôme de Moyadas. Auſſi je ne prétends point balancer entre vous & Pédro de la Menbrilla. Si mon frère Auguſtin vivoit encore, il ne trouveroit pas mauvais que je donnaſſe la préférence à un homme qui m'a ſauvé la vie, & qui plus eſt à un Prince qui ne dédaigne pas de rechercher mon alliance. Il faudroit que je fuſſe ennemi de mon bonheur, & que j'euſſe entiérement perdu l'eſprit, ſi je ne vous donnois ma fille, & ſi je ne preſſois pas même ce marriage. Cependant Seigneur, repris-je, ne faites rien par impétuoſité. Ne conſultez que vos ſeuls intérêts, malgré la nobleſſe de mon ſang.——Vous vous moquez de moi, interrompit-il, dois-je héſiter un moment ? Non mon Prince, &

je

je vous ſuplie de vouloir bien dès ce ſoir honorer de votre main l'heureuſe Florentine. Hé bien, lui dis-je, ſoit. Allez vous-même lui porter cette nouvelle, & l'inſtruire de ſon deſtin glorieux.

Tandis que le bon Bourgeois s'empreſſoit d'aller dire à ſa fille qu'elle avoit fait la conquête d'un Prince, Moralez, qui avoit entendu toute la converſation, ſe mit à genoux devant moi & me dit : Monſieur le Prince Italien, fils du Souverain des Vallées qui ſont entre les Suiſſes, le Milanois & la Savoye, ſouffrez que je me jette aux piés de Votre Alteſſe, pour lui témoigner le raviſſement où je ſuis. Foi de fripon, je vous regarde comme un prodige. Je me croyois le prémier homme du monde, mais franchement je mets pavillon bas devant vous, quoique vous ayez moins d'expérience que moi. Tu n'as plus lui dis-je, d'inquiétude ? Oh pour cela non, répondit-il, je ne crains plus le Seigneur Pédro. Qu'il vienne préſentement ici tant qu'il lui plaîra. Nous voilà, Moralez & moi, fermes ſur nos étriers. Nous commençâmes à règler la route que nous prendrions, avec la dot ſur laquelle nous comptions ſi bien, que ſi nous l'euſſions déjà touchée, nous n'aurions pas cru être plus ſurs de l'avoir. Nous ne la tenions pas toutefois encore, & le dénoûment de l'avanture ne répondit pas à notre confiance.

Nous vîmes bientôt revenir le jeune-homme de Calatrava. Il étoit accompagné de deux Bourgeois & d'un Alguazil, auſſi reſpectable par ſa mouſtache & ſa mine brune, que par ſa charge. Le père de Florentine étoit avec nous. Seigneur de Moyadas, lui dit Pédro, voici trois honnêtes gens que je vous amêne. Ils me connoiſſent, & peuvent vous dire qui je ſuis. Oui certes, s'écria l'Alguazil, je puis le dire. Je le certifie à tous ceux qu'il appartiendra, je vous connois. Vous vous àppellez Pédro, & vous êtes fils unique de Jean Vélez de la Menbrilla.

Menbrilla. Quiconque oſe ſoutenir le contraire, eſt un impoſteur. Je vous crois Monſieur l'Alguazil, dit alors le bonhomme Jérôme de Moyades. Votre témoignage eſt ſacré pour moi, auſſi-bien que celui des Seigneurs Marchands qui ſont avec vous. Je ſuis pleinement convaincu que le jeune Cavalier qui vous a conduit ici, eſt le fils unique du correſpondant de mon frère. Mais que m'importe, je ne ſuis plus dans la réſolution de lui donner ma fille.

Oh ! c'eſt une autre affaire, dit l'Alguazil. Je ne viens dans votre maiſon que pour vous aſſurer que ce jeune homme m'eſt connu. Vous êtes maître de votre fille, & l'on ne ſauroit vous contraindre à la marier malgré vous. Je ne prétends pas non plus, interrompit Pédro, faire violence aux volontés du Seigneur de Moyadas, mais il me permettra de lui demander pourquoi il a changé de ſentiment. A-t-il quelque ſujet de ſe plaindre de moi? Ah! du-moins qu'en perdant la douce eſpérance d'être ſon gendre, j'aprenne que je ne l'ai point perdue par ma faute. Je ne me plains pas de vous, répondit le vieillard; je vous le dirai même, c'eſt à regret que je me vois dans la néceſſité de vous manquer de parole, & je vous conjure de me le pardonner. Je ſuis perſuadé que vous êtes trop généreux pour me ſavoir mauvais gré de vous préférer un rival qui m'a ſauvé la vie. Vous le voyez pourſuivit-il en me montrant, c'eſt ce Seigneur qui m'a tiré d'un grand péril ; & pour m'excuſer encore mieux auprès de vous, je vous aprends que c'eſt un Prince Italien.

A ces derniéres paroles, Pédro demeura muët & confus. Les deux Marchands ouvrirent de grands yeux, & parurent fort ſurpris. Mais l'Alguazil, accoutumé à regarder les choſes du mauvais côté, ſoupçonna cette merveilleuſe avanture d'être une fourberie où il y avoit à gagner pour lui.

Il m'enviſagea fort attentivement ; & comme mes traits qui lui étoient inconnus mettoient en défaut ſa bonne volonté, il examina mon camarade avec la même attention. Malheureuſement pour mon Alteſſe, il reconnut Moralez, & ſe reſſouvenant de l'avoir vu dans les priſons de Ciudad-Real : Ah ! ah ! s'criat-il, voici une de mes pratiques. Je me remets ce Gentilhomme, & je vous le donne pour un dos plus parfaits fripons qui ſoient dans les Royaumes & Principatés d'Eſpagne. Allons bride en main, Monſieur l'Alguazil, dit Jérôme de Moyadas : ce garçon dont vous nous faites un ſi mauvais portrait, eſt un domeſtique du Prince. Fort bien, repartit l'Alguazi, je n'en veux pas davantage pour ſavoir à quoi m'en tenir. Je juge du Maître par le valet. Je ne doute point que ces galans ne ſoient deux fourbes qui s'accordent pour vous tromper. Je me connois en pareil gibier ; & pour vous faire voir que ces drolles ſont des avanturies, je vai les mener en priſon tout-à-l'heure. Je prétends leur ménager un tête-à-tête avec Monſieur le Corrégidor, après quoi ils ſentiront que tous les coups de fouët n'ont pas encore été donnés. Halte-là, Monſieur l'Officier, reprit le vieillard. Ne pouſſons pas l'affaire ſi loin. Vous ne craignez pas, vous autres, de faire de la peine à un honnête homme. Ce valet ne ſauroit-il être un fourbe, ſans que ſon Maître le ſoit ? Eſt-il nouveau de voir des fripons au ſervice des Princes ? Vous moquez-vous avec vos Princes, interrompit l'Alguazil ? Ce jeune-homme eſt un intrigant ſur ma parole, & je l'arrête *de par le Roi*, de-même que ſon camarade. J'ai vingt archers à la porte qui les traîneront à la priſon, s'ils ne s'y laiſſent pas conduire de bonne grace. Allons mon Prince, me dit-il enſuite, marchons.

II

Je fus étourdi de ces paroles ainſi que Moralez, & notre trouble nous rendit ſuſpect à Jérôme de Moyadas, ou plutôt nous perdit dans ſon eſprit. Il jugea bien que nous l'avions voulu tromper. Il prit pourtant dans cette occaſion le parti que devoit prendre un galant-homme. Monſieur l'Officier dit-il à l'Alguazil, vos ſoupçons peuvent être faux, peut-être auſſi ne ſont-ils que trop véritables. Quoi qu'il en ſoit, n'aprofondiſſons point cela. Que ces deux jeunes Cavaliers ſortent, & ſe retirent où bon leur ſemblera. Ne vous oppoſez point, je vous prie, à leur retraite. C'eſt une grace que je vous demande, pour m'acquiter envers eux de l'obligation que je leur ai. Si je faiſois ce que je dois, répondit l'Alguazil, j'empriſonnerois ces Meſſieurs ſans avoir égard à vos prières; mais je veux bien relâcher de mon devoir pour l'amour de vous, à condition que dès ce moment ils ſortiront de cette ville; car ſi je les rencontre demain, vive Dieu! ils verront ce qui leur arrivera.

Lorſque nous entendîmes dire, Moralez & moi, qu'on nous laiſſoit libres, nous nous remîmes un peu. Nous voulûmes parler avec fermeté, & ſoutenir que nous étions des perſonnes d'honneur; mais l'Alguazil nous regarda de travers, & nous impoſa ſilence. Je ne ſai pourquoi ces gens-là ont un aſcendant ſur nous. Il fallut donc abandonner Florentine & la dot à Pédro de la Menbrilla, qui ſans-doute devint gendre de Jérôme de Moyadas. Je me retirai avec mon camarade. Nous prîmes le chemin de Truxillo, avec la conſolation d'avoir dumoins gagné cent piſtoles à cette avanture. Une heure avant la nuit, nous paſſâmes par un petit village, réſolus d'aller coucher plus loin. Nous apperçûmes une Hôtellerie d'aſſez belle apparence pour ce lieu là. L'Hôte & l'Hôteſſe étoient à la porte aſſis ſur de longues pierres. L'Hôte, grand homme

me ſec & déjà ſuranné, racloit une mauvaiſe guitarre pour divertir ſa femme, paroiſſoit l'écouter avec plaiſir. Meſſieurs, nous cria L'Hôte lorſqu'il vit que nous ne nous arrêtions point, je vous conſeille de faire halte en cet endroit. Il y a trois mortelles lieues d'ici au prémier village que vous trouverez, & vous n'y ſerez pas ſi bien que dans celui-ci, je vous en avertis. Croyez-moi, entrez dans ma maiſon, je vous y ferai bonne chère & à juſte prix. Nous nous laiſſâmes perſuader. Nous nous aproachâmes de l'Hôte & de l'Hôteſſe; nous les ſaluâmes; & nous étant aſſis auprès d'eux, nous commençâmes à nous entretenir tous quatre de choſes indifférentes. L'Hôte ſe diſoit Officier de la Sainte Hermandad, & l'Hoteſſe étoit une groſſe réjouie, qui avoit l'air de ſavoir bien vendre ſes denrées.

Notre converſation fut interrompue par l'arrivée de douze à quinze Cavaliers, montés les uns ſur des mules, les autres ſur des chevaux, & ſuivis d'une terntaine de mulets chargés de balots. Ah que de Princes, s'écria l'Hôte à la vue de tant de monde! Où pourrai-je les loger tous? Dans un inſtant le village ſe trouva rempli d'hommes & d'animaux. Il y avoit par bonheur auprès de l'Hôtellerie une vaſte grange, où l'on mit les mulets & les balots. Les mules & les chevaux des Chavaliers furent placés dans d'autres endroits. Pour les hommes, ils ſongérent moins à chercher des lits, qu'à ſe faire aprêter un bon repas. L'Hôte, l'Hôteſſe, & une jeune ſervante qu'ils avoient, ne s'y épargnérent point. Ils firent main-baſſe ſur tout la volaille de leur baſſecour. Cela joint à quelques civés de lapins & de matoux, & à une copieuſe ſoupe aux choux faite avec du mouton, il y en eut pour tout l'équipage.

Nous regardions Moralez & moi ces Cavaliers, qui de tems en tems nous enviſageoient auſſi. Enfin

nous liâmes converſation, & nous leur dîmes que s'ils le vouloient bien, nous ſouperions avec eux. Ils nous témoignérent que cela leur feroit plaiſir. Nous voilà donc tous à table enſemble. Il y en avoit un parmi eux qui ordonnoit, & pour qui les autres, quoique d'ailleurs ils en uſaſſent aſſez familièrement avec lui, ne laiſſoient pas de marquer des déférences. Il eſt vrai que celui-là tenoit le haut bout. Il parloit d'un ton de voix élevé. Il contrarioit même quelquefois d'un air cavalier le ſentiment des autres, qui bien loin de lui rendre la pareille, ſembloient reſpecter ſes opinions. L'entretien tomba par hazard ſur l'Andalouſie, & comme Moralez s'aviſa de louer Séville, l'homme dont je viens de parler, lui dit : Seigneur Cavalier, vous faites l'éloge de la ville où j'ai pris naiſſance, où du-moins je ſuis ne aux environs, puiſque le bourg de Mayréna m'a vu naître. Je vous dirai la même choſe, lui répondit mon compagnon : je ſuis auſſi de Mayréna, & il n'eſt pas poſſible que je ne connoiſſe point vos parens. De qui êtes-vous fils ? D'un honnête Notaire, repartit le Cavalier, de Martin Moralez. Par ma foi, s'écria mon camarade avec emotion, l'avanture eſt fort ſingulière ! vous êtes donc mon frère ainé Manuel Moralez ? Juſtement, dit l'autre, & vous êtes apparemment, vous, mon petit frère Luis, que je laiſſai au berceau quand j'abandonnai la maiſon paternelle ? Vous m'avez nommé, répondit mon camarade. A ces mots ils ſe leverent de table tous deux, & s'embraſſérent à pluſieurs repriſes. Enſuite le Seigneur Manuel dit à la compagnie : Meſſieurs, cet évènement eſt tout-à-fait merveilleux, le hazard veut que je rencontre & reconnoiſſe un frère que je n'ai point vu depuis plus de vingt années. Permettez que je vous le préſente. Alors tous les Cavaliers, qui par bienſéance ſe tenoient debout, ſaluérent le cadit Moralez, &

l'accablérent d'embraſſades. Après cela on ſe remit à table, & l'on y demeura toute la nuit. On ne ſe coucha point. Les deux frères s'aſſirent l'un auprès de l'autre, & s'entretinrent tout bas de leur famille, pendant que les autres convives buvoient & ſe réjouïſſoient.

Luis eut une longue converſation avec Manuel, & me prenant enſuite en particulier, il me dit: Tous ces Cavaliers ſont des domeſtiques du Comte de Montanos, que le Roi a nommé depuis peu à la Viceroyauté de Majorque. Ils conduiſent l'équipage du Viceroi à Alicante, où ils doivent s'embarquer. Mon frère, qui eſt devenu Intendant de ce Seigneur, m'a propoſé de m'emmener avec lui; & ſur la répugnance que je lui ai témoigné que j'avois à vous quiter, il m'a dit que ſi vous voulez être du voyage, il vous fera donner un bon emploi. Cher ami, pourſuivit-il, je te conſeille de ne pas dédaigner ce parti. Allons enſemble à l'Ile de Majorque. Si nous y avons de l'agrément, nous y demeurerons; & ſi nous ne nous y plaiſons point, nous reviendrons en Eſpagne.

J'acceptai volontiers la propoſition. Nous nous joignîmes le jeune Moralez & moi aux Officiers du Comte, & nous partîmes avec eux de l'Hôtellerie avant le lever de l'aurore. Nous nous rendîmes à grandes journées à la ville d'Alicante, où j'achetai une guitarre, & me fis faire un habit fort propre avant l'embarquement. Je ne penſois à rien qu'à l'Ile de Majorque, & Luis Moralez étoit dans la même diſpoſition. Il ſembloit que nous euſſions renoncé aux friponneries. Il faut dire la vérité. Nous voulions paſſer pour honnêtes gens parmi les Cavaliers avec qui nous étions, & cela tenoit nos génies en reſpect. Enfin nous nous embarquâmes gayement, & nous nous flattions d'être bientôt à Majorque; mais à peine fûmes nous hors du Golfe d'Alicante, qu'il ſurvint une bouraſque effroyable.

J'aurois

J'aurois dans cet endroit de mon récit une occaſion de vous faire une belle deſcription de tempête, de peindre l'air tout en feu, de faire gronder la foudre, ſifler les vents, ſoulever les flots, &c. Mais toutes ces fleurs de Rhétorique à part, je vous dirai que l'orage fut violent, & nous obligea de relâcher à la pointe de l'Ile de la Cabréra. C'eſt une Ile déſerte où il y a un petit Fort, qui étoit alors gardé par cinq ou ſix Soldats & un Officier, qui nous reçut fort honnêtement.

Comme il nous faloit paſſer-là pluſieurs jours à racommoder nos voiles & nos cordages, nous cherchâmes diverſes ſortes d'amuſemens pour éviter l'ennui. Chacun ſuivoit ſes inclinations: les uns jouoient à la prîme, les autres s'amuſoient autrement; & moi, j'allois me promener dans l'Ile avec ceux de nos Cavaliers qui aimoient la promenade. Nous ſautions de rocher en rocher, car le terrein eſt inégal plein de pierres par tout, & l'on y voit fort peu de terre. Un jour, tandis que nous conſidérions ces lieux ſecs & arides, & que nous admirions le caprice de la Nature, qui ſe montre féconde & ſtérile quand il lui plaît, notre odorat fut ſaiſi tout-à-coup d'une ſenteur agréable. Nous nous tournâmes auſſitôt du côté de l'Orient d'où venoit cette odeur, & nous apperçumes avec étonnement entre des rochers un grand rond de verdure de chèvrefeuils, plus beaux & plus odorans que ceux mêmes qui croîſſent dans l'Andalouſie. Nous nous aprochâmes volontiers de ces arbriſſeaux charmans qui parfumoient l'air aux environs, & il ſe trouva qu'ils bordoient l'entrée d'une caverne très profonde. Cette caverne étoit large, peu ſombre, & nous deſcendîmes au fond en tournant par des degrés de pierres, dont les extrémités étoient parées de fleurs, & qui formoient naturellement un eſcalier en limaçon. Lorſque nous fûmes en-bas, nous vîmes ſerpenter

ſur un ſable plus jaune que l'or, pluſieurs petits ruiſſeaux qui tiroient leurs ſources des goutes d'eau que les rochers diſtilloient ſans-ceſſe en dedans, & qui ſe perdoient ſous terre. L'eau nous parut ſi belle, que nous en voulûmes boire; & elle étoit ſi fraîche, que nous réſolûmes de revenir le jour ſuivant dans cêt endroit, & d'y apporter quelques bouteilles de vin, perſuadés qu'on ne les boiroit point-là ſans plaiſir.

Nous ne quitâmes qu'à regret un lieu ſi agréable, & lorſque nous fûmes de retour au Fort, nous ne manquâmes pas de vanter à nos camarades une ſi belle découverte; mas le Commandant de la Forteresſe nous dit, qu'il nous avertiſſoit en ami de ne plus aller à la caverne dont nous étions ſi charmés. Hé pourquoi cela, lui dis-je? Y a-til quelque choſe à craindre? Sans-doute, me répondit-il. Les Corſaires d'Alger & de Tripoli deſcendent quelquefois dans cette Ile, & viennent faire proviſion d'eau à cette fontaine. Ils y ſurprirent un jour deux ſoldats de ma garniſon, qu'ils firent eſclaves. L'Officier eut beau parler d'un air très ſérieux, il ne put nous perſuader. Nous crûmes qu'il plaiſantoit, & des le lendemain je retournai à la caverne avec trois Cavaliers de l'equipage. Nous y allâmes même ſans armes à feu, pour faire voir que nous n'apréhendions rien. Le jeune Moralez ne voulut point être de la partie. Il aima mieux, auſſi-bien que ſon frère, demeurer à jouer dans le Fort.

Nous deſcendîmes au fond de l'antre comme le jour précédent, & nous fimes rafraîchir dans les ruiſſeaux quelques bouteilles de vin que nous avions apportées. Pendant que nous les buvions délicieuſement, jouant de la guitarre, & en nous entretenant avec gayeté, nous vîmes paroître au haut de la caverne pluſieurs hommes qui avoient des mouſtaches épaiſſes, des turbans & des habits à la Turque.

Nous nous imaginâmes que c'étoit une partie de l'Equipage & le Commandant du Fort, qui s'étoient ainſi déguiſés pour nous faire peur. Prévenus de cette penſée, nous nous mîmes à rire, & nous en laiſſâmes deſcendre juſqu' à dix ſans ſonger à nous défendre. Nous fûmes bientôt triſtement deſabuſés, & nous connûmes que c'étoit un Corſaire, qui venoit avec ſes gens nous enlever: *Rendez-vouz, chiens*, nous cria-t-il en Langue Caſtillane, *ou bien vous allez tous mourir*. En même tems les hommes qui l'accompagnoient nous couchérent en joue avec des carabines qu'ils portoient, & nous aurions eſſuyé une belle décharge ſi nous euſſions fait la moindre réſiſtance. Nous préférâmes l'eſclavage à la mort Nous donnâmes nos épées au Pirate. Il nous fit charger de chaînes, & conduire à ſon vaiſſeau, qui n'étoit pas loin de-là. Puis mettant à la voile, il cingla vers Alger.

C'eſt de cette manière que nous fûmes punis d'avoir négligé l'avertiſſement de l'Officier de la Garniſon. La prémière choſe que fit le Corſaire, fut de nous fouiller, & de prendre ce que nous avions d'argent. La bonne aubeine pour lui. Les deux cens piſtoles des Bourgeois de Placentia, les cent que Moralez avoit reçues de Jerôme de Moyadas, & dont par malheur j'étois chargé, tout cela me fut raflé ſans miſéricorde. Mes compagnons avoient auſſi la bourſe bien garnie. Enfin c'etoit un excellent coup de filet. Le Pirate en paroiſſoit tout réjouï, & le bourreau ne ſe contenta pas de nous enlever nos eſpèces, il nous inſulta encore par des railleries que nous ſentions beaucoup moins que la néceſſité de les ſouffrir. Après mille plaiſanteries, il ſe fit apporter les bouteilles de vin que nous avions fait rafraîchir à la fontaine, & que ſes gens avoient eu ſoin de prendre. Il ſe mit à les vuider avec eux, & à notre ſanté par dériſion.

Pendant ce tems-là mes camarades avoient une contenance qui rendoit témoignage de ſe qui ſe paſſoit en eux. Ils étoient d'autant plus mortifiés de leur eſclavage, qu'ils s'etoient fait une idée plus douce d'aller dans l'Ile de Majorque, où ils avoient compté qu'ils mèneroient une vie délicieuſe. Pour moi, j'eus la fermeté de prendre mon parti; & moins conſterné que les autres, je liai converſation avec le railleur. J'entrai même de bonne grace dans ſes plaiſanteries, ce qui lui plut. Jeune-homme, me dit-il, j'aime le caractère de ton eſprit. Et dans le fond, au lieu de gémir & de ſupirer, il vaut mieux s'armer de patience & s'accommoder au tems. Joue-nous un petit air, continua-t-il en voyant que je portois une guitarre, voyons ce que tu ſais faire. Je lui obéis dès qu'il m'eut fait délier les bras, & je commençai à racler ma guitarre d'une manière qui m'attira ſes applaudiſſemens. Il eſt vrai que j'avois apris du meilleur Maître de Madrid, & que je jouois aſſez bien de cet inſtrument. Je chantai auſſi, & l'on ne fut pas moins ſatisfoit de ma voix. Tous les Turcs qui étoient dans le vaiſſeau, témoignérent par des geſtes admiratifs le plaiſir qu'ils avoient eu à m'entendre, ce qui me fit juger qu'en matière de muſique, ils n'avoient pas le goût fort delicat. Le Pirate me dit à l'oreille, que je ne ſerois pas un eſclave malheureux, & qu'avec mes talens je pouvois compter ſur un emploi qui rendroit ma captivité très ſupportable.

Je ſentis quelque joie à ces paroles; mais toutes flatteuſes qu'elles étoient, je ne laiſſois pas que d'avoir de l'inquiétude ſur l'occupation dont le Corſaire me faiſoit fête. Quand nous arrivâmes au port d'Alger, nous vîmes un grand nombre de perſonnes aſſemblées pour nous recevoir; & nous n'avions point encore débarqué, qu'ils pouſſérent mille cris de joie. Ajoutez à cela que l'air retentiſſoit du ſon confus des trompettes,

trompettes, des flutes Moriſques, & d'autres inſtrumens dont on ſe ſert en ce pays-là, ce qui formoit une ſymphonie plus bruyante qu'agréable. La cauſe de ces réjouïſſances venoit d'un faux bruit qui s'étoit répandu dans la ville. On y avoit ouï dire que le Renegat Méhémet, ainſi ſe nommoit notre Pirate, avoit péri en attaquant un gros Vaiſſeau Génois; deſorte que tous ſes amis informés de ſon retour, s'empreſſoient de lui en témoigner leur joie.

Nous n'eûmes pas mis pié à terre, qu'on me conduiſit avec tous mes compagnons au Palais du Bacha Soliman, où un Ecrivain Chrétien nous interrogeant chacun en particuliere, nous demanda nos noms, nos âges, notre patrie, notre religion & nos talens. Alors Méhémet me montrant au Bacha, lui vanta ma voix, & lui dit que je jouois de la guitarre à ravir. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Soliman à me choiſir pour ſon ſervice. Je demeurai donc dans ſon Serrail. Les autres captifs furent menés dans une place publique, & vendus ſuivant la coutume. Ce que Méhémet m'avoit prédit dans le vaiſſeau, m'arriva. J'éprouvai un heureux ſort. Je ne fus point livré aux gardes de priſonnes, ni employé aux outrages pénibles. Soliman Bacha me fit mettre dans un lieu particulier avec cinq ou ſix eſclaves de qualité, qui devoient être rachetés inceſſament, & à qui l'on ne donnoit que de légers travaux. On me chargea du ſoin d'arroſer dans les jardins les orangers & les fleurs. Je ne pouvois avoir une plus douce occupation.

Soliman étoit un homme de quarante ans, bien fait de ſa perſonne, fort poli & fort galant pour un Turc. Il avoit pour favorite une Cachémirienne, qui par ſon eſprit & par ſa beauté s'étoit acquis un empire abſolu ſur lui. Il l'aimoit juſqu'a l'idolâtrie. Il la régaloit tous les jours de quelque fête, tantôt d'un concert de voix & d'inſtrumens, & tantôt d'une

comédie à la manière des Turcs. Ce qui ſuppoſe des Poëmes Dramatiques où la pudeur & la bienſéance n'étoient pas plus reſpectées que les régles d'Ariſtote. La favorite, qui s'appelloit Faruknaz, aimoit paſſionément ces ſpectacles. Elle faiſoit même quelquefois repréſenter par ſes femmes des Pièces Arabes devant le Bacha. Elle y jouoit elle-même des rôlles, & charmoit tous les ſpectateurs par la grace & la vivacité qu'il y avoit dans ſon action. Un jour que j'étois parmi les Muſiciens à une de ces repréſentations, Soliman m'ordonna de jouer de la guitarre & de chanter tout ſeul dans un entr'acte. J'eus le bonheur de plaître. On m'applaudit ; & la favorite, à ce qu'il me parut, me regarda d'un œil favorable.

Le Lendemain de ce jour-là, comme j'arroſois des orangers dans les jardins, il paſſa près de moi un Eunuque, qui ſans s'arrêter ni me rien dire jetta un billet à mes piés. Je le ramaſſai avec un trouble mêlé de plaiſir & de crainte. Je me couchai par terre de peur d'être apperçu des fenêtres du Serrail, & me cachant derrière des caiſſes d'orangers j'ouvris ce billet. J'y trouvai un diamant d'un aſſez grand prix, & ces paroles en bon Caſtillan. *Jeune Chrétien, rends graces au Ciel de ta captivité. L'amour & la fortune la rendront heureuſe ; l'amour, ſi tu es ſenſible aux charmes d'une belle perſonne ; & la fortune, ſi tu as le courage de mépriſer toutes ſortes de périls.*

Je ne doutai pas un moment que lettre ne fût de la Sultane favorite, le ſtile & la diamant me le perſuadérent. Outre que je ne ſuis pas naturellement timide, la vanité d'être bien avec la Maîtreſſe d'un Grand Seigneur, & plus que cela l'eſperance de tirer d'elle quatre fois plus d'argent qu'il ne m'en faloit pour ma rançon, me fit former le deſſein d'éprouver cette avanture, quelques dangers qu'il y eut

à

à courir. Je continuai mon travail en rêvant aux moyens d'entrer dans l'appartement de Farrukhnaz, ou plutôt en attendant qu'elle m'en ouvrît les chemins ; car je jugeois bien qu'elle n'en demeureroit point-là, & qu'elle feroit plus de la moitié des frais. Je ne me trompois pas. Le même Eunuque qui avoit paſſé près de moi, repaſſa une heure après, & me dit, Chrétien, as tu fait tes réflexions, & auras-tu la hardieſſe de me ſuivre ? Je répondis qu'oui. Hé bien, reprit-il le Ciel te conſerve, tu me reverras demain dans la matinée. En parlant de cette ſorte, il ſe retira. Le jour ſuivant, je le vis en effet paroître ſur les huit heures du matin. Il me fit ſigne d'aller à lui. Je le joignis, & il me conduiſit dans une ſalle où il y avoit un grand rouleau de toile, qu'un autre Eunuque & lui venoient d'apporter-là & qu'ils devoient porter a la Sultane, pour ſervir à la decoration d'une Pièce Arabe quelle préparoit pour le Bacha.

Les deux Eunuques déroulérent la toile, me firent mettre dedans tout de mon long, puis au hazard de m'étouffer, ils la roulérent de-nouveau & m'enveloppérent dedans. Enſuite là prenant chacun par un bout, il me portérent ainſi impunément juſques dans la chambre où couchoit la belle Cachémirienne. Elle étoit ſeule avec une vieille Eſclave dévouée à ſes volontés. Elle déroulérent toutes deux la toile, & Farukhnaz à ma vue fit éclater des tranſports de joie qui découvroient bien le génie des femmes de ſon pays. Tout hardi que j'étois naturellement, je ne pus me voir tout-à-coup tranſporté dans l'appartement ſecret des femmes, ſans ſentir un peu de frayeur. La Dame s'en apperçut bien, & pour diſſiper ma crainte : Jeune-homme, me dit-elle, n'appréhendez rien, Soliman vient de partir pour ſa maiſon de campagne. Il y ſera toute la journée. Nous pouvons nous entretenir ici librement.

Ces paroles me raſſurérent, & me firent prendre une contenance qui redoubla la joie de la favorite. Vous m'avez plû, pourſuivit-elle, & je prétens adoucir la rigueur de votre eſclavage. Je vous crois digne des ſentimens que j'ai conçus pour vous. Quoique ſous les habits d'un Eſclave, vous avez un air noble & galant, qui fait connoître que vous n'êtes point une perſonne du commun. Parlez-moi confidemment, dites-moi qui vous êtes. Je ſai bien que les captifs qui ont de la naiſſance déguiſent leur condition, pour être rachetés à meilleur marché. Mais vous êtes diſpenſé d'en uſer de la ſorte avec moi, & même ce ſeroit une précaution qui m'offenſeroit, puiſque je vous promets votre liberté. Soyez donc ſincere, & m'avouez que vous êtes un jeune-homme de bonne maiſon. Effectivement, Madame, lui répondis-je, il me ſiéroit mal de payer vos bontés de diſſimulation. Vous voulez abſolument que je vous découvre ma qualité, il faut vous ſatisfaire. Je ſuis fils d'un Grand d'Eſpagne. Je diſois peut être la vérité. Du moins la Sultane le crut, & s'aplaudiſſant d'avoir jetté les yeux ſur un Cavalier d'importance, elle m'aſſura qu'il ne tiendroit pas à elle que nous ne nous viſſions ſouvent en particulier. Nous eûmes enſemble un fort long entretien. Je n'ai jamais vu de femme plus amuſante. Elle ſavoit pluſieurs Langues, & ſur-tout la Caſtillane qu'elle parloit aſſez bien. Lorſqu'elle jugea qu'il étoit tems de nous ſeparer, je me mis par ſon ordre dans une grande corbeille d'ozier couverte d'un ouvrage de ſoie fait de ſa main ; puis les deux Eſclaves qui m'avoient apporté furent appellés, & ils me remportérent comme un préſent que la favorite envoyoit au Bacha. Ce qui eſt ſacré pour tous les hommes commis à la garde des femmes.

Nous trouvâmes Farrukhnaz & moi d'autres moyens encore de nous parler ; cette aimable captive m'inſpira

m'inſpira peu à peu autant d'amour pour elle, qu'elle en avoit pour moi. Notre intelligence fut ſecrette pendant deux mois, quoiqu'il ſoit fort difficile que dans un Serrail les myſtères amoureux échappent longtems aux Argus. Mais un contretems dérangea nos petites affaires, & ma fortune changea de face entièrement. Un jour que dans le corps d'un dragon artificiel qu'on avoit fait pour un ſpectacle, j'avois été introduit chez la Sultane, & que je m'entretenois avec elle, Soliman, que je croyois occupé hors de la ville, ſurvint. Il entra ſi bruſquement dans l'appartement de ſa favorite, que la vieille Eſclave eut à peine le tems de nous avertir de ſon arrivée. J'eus encore moins le loiſir de me cacher, ainſi je fus le prémier objet qui s'offrit à la vue du Bacha.

Il parut fort étonné de me voir, & ſes yeux s'alumérent tout à-coup de fureur. Je me regardai comme un homme qui touchoit à ſon dernier moment, & je m'imaginois déjà être dans les ſuplices. Pour Farrukhnaz, je m'apperçus à-la vérité qu'elle étoit effrayée; mais au lieu d'avouer ſon crime & d'en demander pardon, elle dit à Soliman: Seigneur, avant que vous prononciez mon arrêt, daignez m'écouter. Les apparences me condamnent ſans doute, & je ſemble vous faire une trahiſon digne des plus horribles châtimens. J'ai fait venir ici ce jeune captif, & pour l'introduire dans mon appartement j'ai employé les mêmes artifices dont je me ſerois ſervie ſi j'euſſe eu pour lui un amour violent. Cependant, & j'en atteſte notre grand Prophète, malgré ces démarches je ne vous ſuis point infidèle. J'ai voulu entretenir cet Eſclave Chrétien pour le détacher de ſa ſecte, & l'engager à ſuivre celle des Croyans. J'ai trouvé en lui une réſiſtance à laquelle je m'étois bien attendue. J'ai toutefois vaincu

ſes

ſes préjugés, & il vient de me promettre qu'il embraſſera le Mahométiſme.

Je conviens que je devois démentir la favorite, ſans avoir égard à la conjoncture dangereuſe où je me trouvois ; mais dans l'accablement où j'avois l'eſprit, touché du péril où je voyois une femme que j'aimois, & tremblant pour moi-même, je demeurai interdit & confus. Je ne pus proférer une parole, & le Bacha perſuadé par mon ſilence que ſa Maîtreſſe ne diſoit rien qui ne fût véritable, ſe laiſſa deſarmer. Madame, répondit-il, je veux croire que vous ne m'avez point offenſé, & que l'envie de faire une choſe agréable au Prophète a pu vous engager à hazarder une action ſi délicate. J'excuſe donc votre imprudence, pourvu que ce captif prenne tout-à-l'heure le turban. Auſſitôt il fit venir un Marabou. On me revêtit d'un habit à la Turque. Je fis tout ce qu'on voulut, ſans que j'euſſe la force de m'en défendre. Ou pour mieux dire, je ne ſavois ce que je faiſois dans le déſordre où étoient mes ſens. Que de Chrétiens auroient été auſſi lâches que moi dans cette occaſion !

Après la cérémonie je ſortis du Serrail, pour aller ſous le nom de Sidy Hally exercer un petit emploi que Soliman me donna. Je ne revis plus la Sultane, mais un de ſes Eunuques vint un jour me trouver. Il m'apporta de ſa part des pierreries pour deux mille Sultanins d'or, avec un billet par lequel la Dame m'aſſuroit qu'elle n'oublieroit jamais la généreuſe complaiſance que j'avois eue de me faire Mahométan pour lui ſauver la vie. Véritablement, outre les préſens que j'avois reçus de Farruknaz, j'obtins par ſon canal un emploi plus conſidérable que le prémier, & je devins en moins de ſix à ſept années un des plus riches Renegats de la ville d'Alger.

Vous vous imaginez bien que ſi j'aſſiſtois aux prières que les Muſulmans font dans leurs Moſquées,

& rempliſſois les autres devoirs de la Religion, ce n'étoit que par pure grimace. Je conſervois une volonté déterminée de rentrer dans le ſein de l'Egliſe; & pour cet effet je me propoſois de me retirer un jour en Eſpagne,, ou en Italie, avec les richeſſes que j'aurois amaſſées. En attendant je vivois fort agréablement. J'étois logé dans une belle maiſon. J'avois des jardins ſuperbes, un grand nombre d'eſclaves, & de fort jolies femmes dans mon Serrail. Quoique l'uſage du vin ſoit défendu en ce pays là aux Mahométans, ils ne laiſſent pas pour la plupart d'en boire en ſecret. Pour moi j'en buvois ſans façon, comme font tous les Renegats. Je me ſouviens que j'avois deux compagnons de débauche, avec qui je paſſois ſouvent la nuit à table. L'un étoit Juif, & l'autre Arabe. Je les croyois honnêtes gens; & dans cette opinion je vivois avec eux ſans contrainte. Un ſoir je les invitai à ſouper chez moi. Il m'étoit mort ce jour-là un chien que j'aimois paſſionnément; nous lavâmes ſon corps, & l'enterrâmes avec toute la cérémonie qui s'obſerve aux funerailles des Mahométans. Ce que nous en faiſions, n'étoit pas pour tourner en ridicule la Religion Muſulmane; c'étoit ſeulement pour nous réjouir, & ſatisfaire une folle envie qui nous prit dans la débauche, de rendre les derniers devoirs à mon chien.

Cette action pourtant me penſa perdre. Le lendemain il vint chez moi un homme qui me dit: Seigneur Sidy Hally, une affaire importante m'amène chez vous. Monſieur le Cady veut vous parler. Prenez, s'il vous plaît, la peine de vous rendre chez lui tout à l'heure. Un Marchand Arabe qui ſoupa hièr avec vous, lui a donné avis de certaine impiété par vous commiſe à l'occaſion d'un chien que vous avez enterré. C'eſt pour cela que je vous ſomme de comparoître aujourd'hui devant ce Juge. Faute de quoi, je vous avertis qu'il ſera procéde

cédé criminellement contre vous. Il ſortit en achevant ces paroles, & me laiſſa fort étourdi de ſa ſommation. L'Arabe n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre de moi, & je ne pouvois comprendre pourquoi le traître m'avoit joué ce tour-là. La choſe néanmoins méritoit quelque attention. Je connoiſſois le Cady pour un homme ſévère en apparence, mais au fond peu ſcrupuleux. Je mis deux cens ſultanins d'or dans ma bourſe, & j'allia trouver ce Juge. Il me fit entre dans ſon cabinet, & me dit d'un air rebarbatif : Vous êtes un impie, un ſacrilège, un homme abominable. Vous avez enterré un chien comme un Muſulman, quelle profanation! Eſt-ce donc ainſi que vous reſpectez nos cérémonies les plus ſaintes ? Et ne vous êtes-vous fait Mahométan, que pour vous moquer de nos pratiques de dévotion ? Monſieur le Cady, lui répondis-je, l'Arabe qui vous a fait un ſi mauvais rapport, ce faux ami eſt complice de mon crime, ſi c'en eſt un d'accorder les honneurs de la ſépulture à un fidèle domeſtique, à un animal qui poſſédoit mille bonnes qualités. Il aimoit tant les perſonnes de mérite & de diſtinction, qu'en mourant même il a voulu leur donner des marques de ſon amitié. Il leur laiſſe tous ſes biens par un teſtament qu'il a fait, & dont je ſuis l'exécuteur. Il lègue à l'un vingt écus, trente à l'autre ; & il ne vous a point oublié, Monſeigneur, pourſuivis-je, en tirant ma bourſe. Voilà deux cens ſultanins d'or qu'il m'a chargé de vous remettre. Le Cady, à ce diſcours, perdit ſa gravité. Il ne put s'empêcher de rire, & comme nous étions ſeuls, il prit ſans façon la bourſe, & me dit en me renvoyant : Allez, Seigneur Sidy Hally, vous avez fort bien fait d'inhumer, avec pompe & avec honneur, un chien qui avoit tant de conſidération pour les honnêtes gens.

Je

Je me tirai d'affaire par ce moyen, & ſi cela ne me rendit pas plus ſage, j'en devins du moins plus circonſpect. Je ne fis plus de débauche avec l'Arabe, ni même avec le Juif. Je choiſis pour boire avec moi un jeune Gentilhomme de Livourne, qui étoit mon eſclave. Il s'appelloit Azarini. Je ne reſſemblois point aux autres Renegats, qui font plus ſouffrir de maux aux Eſclaves Chrétiens que les Turcs mêmes. Tous mes captifs attendoient aſſez patiemment qu'on les rachetât. Je les traitois à-la-vérité ſi doucement, que quelquefois ils me diſoient qu'ils appréhendoient plus de changer de Patron, qu'ils ne ſoupiroient après la liberté, quelques charmes qu'elle ait pour les perſonnes qui ſont dans l'eſclavage.

Un jour les vaiſſeaux du Bacha revinrent avec des priſes conſidérables. Ils amenoient plus de cent eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, qu'ils avoient enlevés ſur les côtes d'Eſpagne. Soliman n'en garda qu'un très petit nombre, & tout le reſte fut vendu. J'arrivai dans la place où la vente s'en faiſoit, & j'achetai une fille Eſpagnole de dix à douze ans. Elle pleuroit à chaudes larmes, & ſe deſeſpéroit. J'étois ſurpris de la voir à ſon âge ſi ſenſible à ſa captivité. Je lui dis en Caſtillan de modérer ſon affliction, & je l'aſſurai qu'elle étoit tombée entre les mains d'un Maître qui ne manquoit pas d'humanité, quoiqu'il eût un turban. La petite perſonne, toujours occupée du ſujet de ſa douleur, ne m'écoutoit pas. Elle ne faiſoit que gémir, que ſe plaindre du ſort, & de tems en tems elle s'écrioit d'un air attendri: O ma Mère, pourquoi ſommes-nous ſéparées? Je prendrois patience, ſi nous étions toutes deux enſemble. En prononçant ces mots, elle tournoit la vue vers une femme de quarante-cinq à cinquante ans, que l'on voyoit à quelques pas d'elle, & qui les yeux baiſſés attendoit dans un morne

morne ſilence que quelqu'un l'achetât. Je demandai à la jeune fille ſi la perſonne qu'elle regardoit étoit ſa Mère. Hélas ! oui, Seigneur, me répondit-elle ; au nom de Dieu, faites que je ne la quite point. Hé bien mon enfant, lui dis-je, ſi pour vous conſoler il ne faut que vous réunir l'une & l'autre, vous ſerez bien-tôt ſatisfaite. En mêmes tems je m'aprochai de la Mère pour la marchander, mais je ne l'eus pas ſitôt enviſagée que je reconnus, avec toute l'émotion que vous pouvez penſer, les traits, les propres traits de Lucinde. Juſte Ciel, dis-je en moi même, c'eſt ma Mère ! je n'en ſaurois douter. Pour elle, ſoit qu'un vif reſſentiment de ſes malheurs ne lui fît voir que des ennemis dans les objets qui l'environnoient, ſoit que mon habit me déguiſât, ou bien que je fuiſſe changé depuis douze ans que je ne l'avois vue, elle ne me remit point. Après l'avoir auſſi achetée, je la menai avec ſa fille à ma maiſon.

Là je voulus leur donner le plaiſir d'apprendre qui j'étois. Madame, dis-je à Lucinde, eſt-il poſſible que mon viſage ne vous frappe point ? Ma mouſtache & mon turban vous font-ils méconnoître Raphaël votre fils ? Ma Mère treſſaillit à ces paroles, me conſidéra, me reconnut, & nous nous embraſſames tendrement. J'embraſſai enſuite ſa fille, qui ne ſavoit peut-être pas plus qu'elle êut un frère, que je ſavois que j'avois une ſœur. Avouez, dis-je à ma Mère, que dans toutes vos Pièces de Théatre vous n'avez pas une reconnoiſſance auſſi originale que celle-ci. Mon fils, me répondit-elle en ſoupirant, j'ai d'abord eu de la joie de vous revoir, mais ma joie ſe convertit en douleur. Dans quel état hélas ! vous retrouvai-je ? Mon eſclavage me fait mille fois moins de peine que l'habilement odieux—Ah parbleu, Madame, interrompis-je ? en riant ! j'admire votre délicateſſe. J'aime cela dans une Comedienne. Hé, bon Dieu, ma Mère, vous êtes donc bien changée,

ſi

ſi ma métamorphoſe vous bleſſe ſi fort la vue ! Au lieu de vous révolter contre mon turban, regardez-moi plutôt comme un Acteur qui repréſente ſur la ſcène un rôle Turc. Quoique Renegat, je ne ſuis pas plus Muſulman que je l'étois en Eſpagne, & dans le fond je me ſens tojours attaché à ma Religion. Quand vous ſaurez toutes les avantures qui me ſont arrivées en ce pays-ci, vous m'excuſerez. L'Amour a fait mon crime. Je ſacrifice à ce Dieu. Je tiens un peu de vous, je vous en avertis. Une autre raiſon encore, ajoutai-je, doit modérer en vous le déplaiſir de me voir dans la ſituation où je ſuis. Vous vous attendiez à n'éprover dans Alger qu'une captivité rigoureuſe, & vous trouvez dans votre Patron un fils tendre, reſpecteux, & aſſez riche pour vous faire vivre ici dans l'abondance, juſqu'à ce que nous ſaiſiſſions l'occaſion de retourner ſurement en Eſpagne. Demeurez d'accord de la vérité du proverbe qui dit qu'à quelque choſe malheur eſt bon.

Mon fils, me dit Lucinde, puiſque vous avez deſſein de repaſſer un jour dans votre pays & d'y abjurer le Mahométiſm, je ſuis toute conſolée. Graces au Ciel, continua-t-elle, je pourrai remener ſaine & ſauve en Caſtille votre ſœur Béatrix. Oui, Madame, me, m'écriai-je, vous le pourrez. Nous irons tous trois, le plutôt qu'il nous ſera poſſible, rejoindre le reſte de notre famille ; car vous avez apparemment encore en Eſpagne d'autres marques de votre fécondité. Non dit ma Mère, je n'ai que vous deux d'enfans, & vous ſaurez que Béatrix eſt le fruit d'une mariage des plus légitimes. Hé pourquoi repris-je, avez vous donné à ma petite ſœur cet avantage-la ſur moi ? Comment avez-vous pu vous réſoudre à vous marier ? Je vous ai cent fois entendu dire dans mon enfance, que vous ne pardonniez point à une jolie femme de prendre un mari. D'autres tems, d'autres ſoins, mon fils, repar-

tit-

tit elle. Les hommes les plus fermes dans leurs réſolutions ſont ſujets à changer, & vous voulez qu'une femme ſoit inébranlable dans les ſiennes ? Je vai, pourſuivit-elle, vous conter mon hiſtoire depuis votre ſortie de Madrid. Alors elle me fit le récit ſuivant, que je n'oublierai jamais. Je ne vieux pas vous priver d'une narration ſi curieuſe.

Il y a, dit ma Mere, s'il vous en ſouvient, près de treize ans que vous quitâtes le jeune Léganez. Dans ce tems-là le Duc de Médina Céli me dit qu'il vouloit un ſoir ſoupir en particulier avec moi. Il me marqua le jour, j'attendis ce Seigneur, il vint, & je lui plus. Il me demanda le ſacrifice de tous les rivaux qu'il pouvoit avoir. Je le lui accordai, dans l'eſpérance qu'il me le payeroit bien. Il n'y manqua pas. Dès le lendemain je reçus de lui des préſens qui furent ſuivis de pluſieurs autres qu'il me fit dans la ſuite. Je craignois ne pouvoir retenir long-tems dans mes chaînes un homme d'un ſi haut rang ; & j'apprendois cela d'autant plus, que je n'ignorois pas qu'il étoit échappé à des Beautés fameuſes, dont il avoit auſſitôt rompu que porté les fers. Cependant, loin de prendre de jour en jour moins de goût à mes complaiſances, il ſembloit plutôt y trouver un plaiſir nouveau. Enfin j'avois l'art de l'amuſer, & d'empêcher ſon cœur naturellement volage de ſe laiſſer aller à ſon panchant.

Il y avoit déjà trois mois qu'il m'aimoit, & j'avois lieu de me flater que ſon amour ſeroit de longue durée, lorſqu'une femme de mes amies & moi nous nous rendîmes à une aſſemblée où il étoit avec la Ducheſſe ſon épouſe. Nous y allions pour entendre un concert de voix & d'inſtrumens qu'on y faiſoit. Nous nous plaçâmes par hazard aſſez près de la Ducheſſe, qui s'aviſa de trouver mauvais que j'oſaſſe paroître dans un lieu où elle étoit. Elle m'envoya dire par une de ſes femmes, qu'elle me prioit

de

de ſortir promtement. Je fis une réponſe brutale à la meſſagère. La Ducheſſe irrité s'en plainit à ſon époux, qui vint à moi lui-même, & ſon me dit, Sortez, Lucinde. Quand de grands Seigneurs s'attachent à de petites creatures comme vous, elles ne doivent point pour cela s'oublier. Si nous vous aimons plus que nos femmes, nous honorons nos femmes plus que vous ; & toutes les fois que vous ſerez aſſez inſolentes pour vouloir vous mettre en comparaiſon avec elles, vous aurez toujours la honte d'être traitées avec indignité.

Heureuſement le Duc me tint ce cruel diſcours d'un ton de voix ſi bas, qu'il ne fût point entendu des perſonnes qui étoient autour de nous. Je me retirai toute honteuſe, & je pleurai de dépit d'avoir eſſuyé cet affront. Pour ſurcroît de chagrin, les Comédiens & les Comédiennes aprirent cette avanture dès le ſoir même. On diroit qu'il y a chez ces gens-là un démon qui ſe plaît à rapporter aux uns tout ce qui arrive aux autres. Un Comédien, par exemple, a-t-il fait dans une débauche quelque action extravagante ? une Comédienne vient-elle de paſſer bail avec un riche galant ? la Troupe en eſt auſſitôt informée. Tous mes camarades ſçurent donc ce qui s'étoit paſſé au concert, & Dieu ſait s'ils ſe réjouïrent bien à mes dépens. Il règne parmi eux un eſprit de charité qui ſe manifeſte dans ces ſortes d'occaſions. Je me mis pourtant au-deſſus de leurs caquets, & je me conſolai de la perte du Duc de Médina Céli ; car je ne le revis plus chez moi, & j'aprie même peu de jours après qu'une Chanteuſe en avoit fait la conquête.

Lorſqu'une Dame de Théatre a le bonheur d'être en vogue, les amans ne ſauroient lui manquer ; & l'amour d'un grand Seigneur, ne dura-t-il que trois jours, lui donne un nouveau prix. Je me vis obſédée d'adorateurs, ſitôt qu'il fut notoire à Madrid que le

le Duc avoit ceſſé de me voir. Les rivaux que je lui avois ſacrifiés, plus épris de mes charmes qu'auparavant, revinrent en foule ſur les rangs. Je reçus encore l'homage de mille autres cœurs. Je n'avois jamais été tant à la mode. De tous les hommes qui briguoient mes bonnes graces, un gros Allemand, Gentilhomme du Duc d'Oſſune, me parut un des plus empreſſés. Ce n'étoit pas un figure fort aimable; mais il s'attira mon attention pur un millier de piſtoles quil avoit amaſſées au ſervice de ſon Maître, & qu'il prodigua pour mériter d'être ſur la liſte de mes amans fortunés. Ce bon ſujet ſe nommoit Brutandorf. Tant qu'il fit de la dépenſe, je le reçus favorablement; mais dès qu'il fut ruïné, il trouva ma porte fermée. Mon procédé lui déplut. Il vint me chercher à la Comédie pendant le ſpectacle. J'etois derrière le théatre. Il voulut me faire des reproches. Je lui ris au nez. Il ſe mit en colère, & me donna un ſouflet en franc Allemand. Je pouſſai un grand cri. J'interrompis l'action. Je parus ſur le théatre, & m'addreſſant au Duc d'Oſſune, qui ce jour-là étoit à la Comédies avec la Ducheſſe ſa femme, je lui demandai juſtice des manières Germaniques de ſon Gentilhomme. Le Duc ordonna de continuer la Comédie, & dit qu'il entendroit les parties quand on auroit achevé la Pièce. D'abord qu'elle fut finie, je me préſentai fort emue devant le Duc, & j'expoſai vivement mes griefs. Pour l'Allemand, il n'employa que deux mots pour ſa défenſe. Il dit qu'au-lieu de ſe repentir de ce qu'il avoit fait, il étoit homme à recommencer. Parties ouïs, le Duc d'Oſſune dit au Germain: Brutandorf, je vous chaſſe de chez moi, & vous défens de paroître à mes yeux, non pour avoir donné un ſouflet à une Comédienne, mais pour avoir manqué de reſpect à votre Maître & à votre Maîtreſſe, & avoir oſé troubler le ſpectacle en leur preſence.

Ce

Ce jugement me demeura ſur le cœur. Je conçus un dépit mortel de ce qu'on ne chaſſoit pas l'Allemand pour m'avoir inſultée. Je m'imaginois qu'une pareille offenſe faite à une Comédienne devoit être auſſi ſévèrement puni qu'un crime de Lèze-Majeſté, & j'avois compté que le Gentilhomme ſubiroit une peine affreuſe. Ce deſagréable évenement me détrompa, & me fit connoître que le monde ne confond pas les acteurs avec les rôles qu'ils repréſentent. Cela me dégoûta du Théatre. Je réſolus de l'abandonner, & d'aller vivre loin de Madrid. Je choiſis la ville de Valence pour le lieu de ma retraite, & je m'y rendis *incognito* avec la valeur de vingt mille ducats, que j'avois tant en argent qu'en pierreries. Ce qui me parut que ſuffiſant pour m'entretenir le reſte de mes jours, puiſque j'avois deſſein de mener une vie retirée. Je louai à Valence une petite maiſon, & pris pour tout domeſtique un femme & un page, à qui je n'étois pas moins inconnue qu'à toute la ville. Je me donnai pour veuve d'un Officier de chez de Roi, & je dis que je venois m'établir à Valence, ſur la réputation que ce ſéjour avoit d'être un des plus agréables d'Eſpagne. Je ne voyois que très peu de monde, & je tenois une conduite ſi régulièr, qu'on ne me ſoupçonna point d'avoir été Comédienne. Malgré pourtant le ſoin que je prenois de me cacher, je m'attirai les regards d'un Gentilhomme qui avoit un château près de Paterna. C'étoit un Cavalier aſſez bien fait, de trente-cinq à quarante ans, mais un Noble fort endetté. Ce qui n'eſt pas plus rare dans le Royaume de Valence, que dans beaucoup d'autres pays.

Ce Seigneur *Hidalgo* trouvant ma perſonne à ſon gré, voulut ſavoir ſi d'ailleurs j'etois ſon fait. Il découpla des griſons pour courir aux enquêtes, & il eut plaiſir d'apprendre par leur rapport, qu'avec un minois peu dégoutant j'étois une douairière aſſez opulente.

lente. Il jugea que je lui convenois, & bientôt il vint chez moi une bonne vieille qui me dit de ſa part, que charmeé de ma vertu autant que de ma beauté, il m'offroit ſa foi, & qu'il étoit prêt à me conduire à l'autel, ſi je voulois bien devenir ſa femme. Je demandai trois jours pour me conſulter là-deſſus. Je m'informai du Gentilhomme, & le bien qu'on me dit de lui, quoiqu'on ne me celât point l'état de ſes affaires, me détermina ſans peine à l'épouſer peu de tems après.

Don Manuël de Xercia c'eſt anſi que mon époux s'appelloit, me mena d'abord à ſon château, qui avoit un air antique dont il étoit vain. Il prétendoit qu'un de ces ancêtres l'avoit autrefois fait bâtir, & il concluoit de-là qu'il n'y avoit point de maiſon plus ancienne en Eſpagne que celle de Xercia. Mais un ſi beau titre de nobleſſe alloit être détruit par le tems, le château étayé en pluſieurs endroits menaçoit ruïne. Quel bonheur pour Don Manuël de m'avoir épouſée! Plus de la moietié de mon argent fut employée aux réparations, & le reſte ſervit à nous mettre en état de faire groſſe figure dans le pays. Me voilà donc, pour ainſi dire, dans un nouveau monde, changée en Nymphe de Château, en Dame de Paroiſſe. Quelle métamorphoſe! J'étois trop bonne Actrice pour ne pas bien ſoutenir la ſplendeur que mon rang répandoit ſur moi. Je prenois de grands airs, des airs de théatre, qui faiſoient concevoir dans le village une haute opinion de ma naiſſance. Qu'on ſe ſeroit égayé à mes dépens ſi l'on êut été au fait ſur mon compte! La Nobleſſe des environs m'auroit donné mille brocards, & les Païſans auroient bien rabattu des reſpects qu'ils me rendoient.

Il y avoit déja près de ſix années que je vivois fort heureuſe avec Don Manuël, & lorſqu'il mourut. Il me laiſſa des affaires à débrouiller, & votre ſœur Bèatrix qui avoit quatre ans paſſés. Le château qui

étoit notre unique bien, ſe trouva par malheur engagé à pluſieurs créanciers, dont le principal ſe nommoit Bernard Aſtuto. Qu'il ſoutenoit bien ſon nom ! Il exerçoit à Valence une charge de Procureur, qu'il rempliſſoit en homme conſommé dans la Procédure, & qui même avoit étudié en Droit pour apprendre à mieux faire des injuſtices. Le terrible créancier ! Un château ſous la griffe d'un ſemblable Procureur, eſt comme une colombe dans les ſerres d'un Milan. Auſſi le Seigneur Aſtuto, dès-quil ſut la mort de mon mari, ne manqua pas de former le ſiège du château. Il l'auroit indubitablement fait ſauter par les mines que la Chicane commençoit à faire, ſi mon étoile ne s'en fût mêlée ; mais mon bonheur voulut que l'aſſiégeant devînt mon eſclave. Je le charmai dans une entrevue que j'eus avec lui au ſujet de ſes pourſuites. Je n'épargnai rien, je l'avoue, pour lui donner de l'amour ; & l'envie de ſauver ma terre me fit eſſayer ſur lui tous les airs de viſage qui m'avoient tant de fois ſi bien reuſſi. Avec tout mon ſavoir-faire je craignois de rater le Procureur. Il étoit ſi enforcé dans ſon métier, qu'il ne paroiſſoit pas ſuſceptible d'une amoureuſe impreſſion. Cependant ce fournois, ce grimaud, ce gratte-papier prenoit plus de plaiſir que je ne penſois à me regarder. Madame, me dit-il, je ne ſai point faire l'amour. Je me ſuis toujours tellement apliqué à ma profeſſion, que cela m'a fait négliger d'aprendre les us & coutumes de la galanterie. Je n'ignore pourtant pas l'eſſentiel, & pour venir au fait, je vous dirai que ſi vous voulez m'épouſer, nous brulerons toute la procédure, j'écarterai les créanciers qui ſe ſont joints à moi pour faire vendre votre terre. Vous en aurez le revenu, & votre fille la propriété. L'intérêt de Béatrix & le mien ne me permirent pas de balancer. J'acceptai la propoſition. Le Procureur tint ſa promeſſe. Il tourna ſes armes contre les autres

autres créanciers, & m'aſſura la poſſeſſion de mon château. C'étoit peut-être la première fois de ſa vie qu'il eût bien ſervi la veuve & l'orphelin.

Je devins donc Procureuſe, ſans toutefois ceſſer d'être Dame de Paroiſſe; mais ce nouveau mariage me perdit dans l'eſprit de la Nobleſſe de Valence. Les Femmes de qualité, me regardérent comme une perſonne qui avoit dérogé, & ne voulurent plus me voir. Il fallut m'en tenir au commerce des Bourgeoiſes. Ce qui ne laiſſa pas d'abord de me faire un peu de peine, parce que j'étois accoutumée depuis ſix ans à ne fréquenter que des Dames de diſtinction. Je m'en conſolai pourtant bientôt. Je fis connoiſſance avec une Greffière & deux Procureuſes, dont les caractères étoient fort plaiſans. Il y avoit dans leurs manières un ridicule qui me réjouiſſoit. Ces petites Demoiſelles ſe croyoient des femmes hors du commun. Hélas, diſois-je quelquefois en moi-même, quand-je les voyois s'oublier, voilà le monde. Chacun s'imagine être au-deſſus de ſon voiſin. Je penſois qu'il n'y avoit que les Comédiennes qui ſe méconnuſſent. Les Bourgeoiſes, à ce que je vois, ne ſont pas plus raiſonnables. Je voudrois pour les punir, qu'on les obligât à garder dans leurs maiſons les portraits de leurs ayeux. Mort de ma vie! elles ne les placeroient pas dans l'endroit le plus éclairé!

Après quatre années de mariage, le Seigneur Bernard Aſturo tomba malade, & mourut ſans enfans. Avec le bien dont il m'avoit avantagée en m'épouſant, & celui que je poſſédois déja, je me vis une riche douairière. Auſſi j'en avois la réputation; & ſur ce bruit un Gentilhomme Sicilien, nommé Colifichini, réſolut de s'attacher à moi pour me ruïner ou pour m'épouſer. Il me laiſſa la préférence. Il étoit venu de Palerme pour voir l'Eſpagne; & après avoir ſatisfait ſa curioſité, il attendoit, diſoit il, à Valence l'occaſion

l'ocoaſion de repaſſer en Sicile. Le Cavalier n'avoit pas vingt-cinq ans. Il étoit bien fait quoique petit, & ſa figure enfin me revenoit. Il trouva moyen de me parler en particulier, &, je vous l'avouerai franchement, j'en devins folle dès le prémier entretien que j'eus avec lui. De ſon côté, le petit fripon ſe montra fort épris de mes charmes. Je crois, Dieu me pardonne, que nous nous ſerions mariés ſur le champ, ſi la mort du Procureur encore toute récente m'eût permis de contracter ſitôt un nouvel engagement. Mais depuis que je m'étois miſe dans le goût des hyménées, je gardois des meſures avec le monde.

Nous convinmes donc de différer notre mariage de quelque tems par bienséance. Cependant Colifichini me rendoit des ſoins; & ſon amour, loin de ſe rallentir, ſembloit devenir plus vif de jour en jour. Le pauvre garçon n'étoit pas trop bien en argent comptant. Je m'en apperçus, & il ne manqua plus d'eſpèces. Outre que j'avois preſque deux fois ſon âge, je me ſouvenois d'avoir fait contribuer les hommes dans ma jeuneſſe, & je regardois ce que je donnois comme une façon de reſtitution qui acquitoit ma conſcience. Nous attendîmes, le plus patiemment qu'il nous fut poſſible, le tems que le reſpect humain preſcrit aux veuves pour ſe remarier. Lorſqu'il fut arrivé, nous allâmes à l'autel, où nous nous liâmes l'un a l'autre par des nœuds éternels. Nous nous retirâmes enſuite dans mon château, où je puis dire que nous vécûmes pendans deux années, moins en époux qu'en tendres amans. Mais, hélas! nous n'etions pas unis tous deux pour être longtems ſi heureux: une pleuréſie emporta mon cher Colifichini.

J'interrompis en cet endroit ma Mère. Hé quoi, Madame, lui dis-je, votre troiſième époux mouru encore? Il faut que vous ſoyez une place bien meurtrière. Que voulez-vous, mon fils, me répondit-

elle? Puis-je prolonger des jours que le Ciel a comptés? Si j'ai perdu trois maris, je n'y ſaurois que faire. J'en ai fort regreté deux. Celui que j'ai le moins pleuré, c'eſt le Procureur. Comme je ne l'avois épouſé que par intérêt, je me conſolai facilement de ſa perte. Mais, continua-t-elle, pour revenir à Colifichini, je vous dirai que quelques mois après ſa mort je voulus aller voir par moi-même auprès de Palerme, une maiſon de campagne qu'il m'avoit aſſignée pour douaire dans notre contrat de mariage. Je m'embarquai avec ma fille pour paſſer en Sicile, mais nous avons été priſes ſur la route par les vaiſſeaux du Bacha d'Alger. On nous a conduites dans cette ville. Heureuſement pour nous, vous vous êtes trouvé dans la place où l'on voulut nous vendre. Sans cela nous ſerions tombées entre les mains de quelque Patron barbare qui nous auroit maltraitées, & chez qui peut être nous aurions été toute notre vie en eſclavage, ſans que vous euſſiez entendu parler de nous.

Tel fut le récit que fit ma Mère. Après quoi, Meſſieurs, je lui donnai le plus bel appartement de ma maiſon, avec la liberté de vivre comme il lui plairoit, ce qui ſe trouva fort de ſon goût. Elle avoit une habitude d'aimer formée par tant d'actes réitérés, qu'il lui faloit abſolument un amant ou un mari. Elle jetta d'abord les yeux ſur quelques-uns de mes eſclaves; mais Hally Pegelin, Renegat Grec qui venoit quelquefois au logis, attira bientôt toute ſon attention. Elle conçut pour lui plus d'amour qu'elle n'en avoit jamais eu pour Colifichini, & elle étoit ſi ſtilée à plaire aux hommes, qu'elle trouva le ſecret de charmer encore celui-là. Je ne fis pas ſemblant de m'appercevoir de leur intelligence. Je ne ſongeois alors qu'à m'en retourner en Eſpagne. Le Bacha m'avoit déjà permis d'armer un vaiſſeau pour aller en courſe & faire le pirate. Cet armement m'occupoit, & huit jours avant qu'il fût achevé, je dis à Lucinde: Ma-

dame,

dame, nous partirons d'Alger inceſſament; nous allons perdre de vue ce ſéjour que vous déteſtez.

Ma Mère pâlit à ces paroles, & garda un ſilence glacé. J'en fus étrangement ſurpris. Que vois-je, lui dis-je? D'où vient que vous m'offrez un viſage épouvanté? Il ſemble que je vous afflige, au lieu de vous cauſer de la joie. Je croyois vous annoncer une nouvelle agréable, en vous apprenant que j'ai tout diſpoſé pour notre départ. Eſt ce que vous ne ſouhaitteriez plus de repaſſer en Eſpagne? Non, mon fils, je ne le ſouhaite plus, répondit ma Mère. J'y ai eu tant de chagrin que j'y renonce pour jamais. Qu'entends-je, m'écriai je avec douleur! Ah! dites plutôt que c'eſt l'amour qui vous en détache. Quel changement, ô Ciel! Quand vous arrivâtes dans cette ville, tout ce qui ſe préſentoit à vos regards vous étoit odieux, mais Hally Pegelin vous a miſe dans une autre diſpoſition. Je ne m'en défends pas, repartit Lucinde; j'aime ce Renegat, & j'en veux faire mon quatrième époux. Quel projet, interrompis je avec horreur! Vous, épouſer un Muſulman! Vous oubliez que vous êtes Chrétienne, ou plutôt vous ne l'avez été juſqu'ici que de nom. Ah, ma Mère! que me faites-vous enviſager? Vous avez réſolu votre perte. Vous allez faire volontairement, ce que je n'ai fait que par néceſſité.

Je lui tins bien d'autres diſcours encore pour la détourner de ſon deſſein, mais je la haranguai fort inutilement. Elle avoit pris ſon parti. Elle ne ſe contenta pas même de ſuivre ſon mauvais panchant, & de me quiter pour aller vivre avec ce Renegat, elle voulut emmener avec elle Béatrix. Je m'y oppoſai. Ah malheureuſe Lucinde! lui dis-je, ſi rien n'eſt capable de vous retenir, abandonnez-vous dumoins toute ſeule à la fureur qui vous poſsède. N'entraînez point une jeune innocente dans le précipice où vous comptez vous jetter. Lucinde s'en alla ſans

repliquer. Je crus qu'un reſte de raiſon l'éclairoit, & l'empêchoit de s'obſtiner à demander ſa fille. Que je connoiſſois mal ma Mère! Un de mes eſclaves me dit deux jours après, Seigneur, prenez garde à vous. Un captif de Pegelin vient de me faire une confidence, dont vous ne ſauriez profiter trop-tôt. Votre Mère a changé de religion, & pour vous punir de lui avoir refuſé Béatrix, elle a formé la reſolution d'avertir le Bacha de votre fuite. Je ne doutai pas un moment que Lucinde ne fût femme à faire ce que mon eſclave me diſoit. J'avois eu le tems d'étudier la Dame, & je m'étois apperçu qu'à force de jouer des rôles ſanguinaires dans les Tragédies, elle s'étoit familiariſée avec le crime. Elle m'auroit fort bien fait bruler tout vif, & je ne crois pas qu'elle eût été plus ſenſible à ma mort qu'à la cataſtrophe d'une Pièce de Théatre.

Je ne voulus donc pas négliger l'avis que me donnoit mon eſclave. Je preſſai mon embarquement. Je pris des Turcs, ſelon la coutume des Corſaires d'Alger qui vont en courſe; mais je n'en pris que ce qu'il m'en falloit pour ne me pas rendre ſuſpect, & je ſortis du port le plutôt qu'il me fut poſſible, avec tous mes eſclaves & ma ſœur Béatrix. Vous jugez bien que je n'oubliai pas d'emporter en méme tems ce que j'avois d'argent & de pierreries, ce qui pouvoit monter à la valeur de ſix mille ducats. Lorſque nous fûmes en pleine mer, nous commençâmes par nous aſſurer des Turcs. Nous les enchaînâmes facilement parce que mes eſclaves étoient en plus grand nombre. Nous eûmes un vent ſi favorable, que nous gagnâmes en peu de tems les côtes d'Italie. Nous arrivâmes le plus heureuſement du monde au port de Livourne, où je crois que toute la ville accourut pour nous voir débarquer. Le Père de mon eſclave Azarini ſe trouva par hazard, ou par curioſité, parmi les ſpectateurs. Il conſidéroit attentivement tous mes captifs, à meſure

ſure qu'ils mettoient pié à terre ; mais quoiqu'il cherchât en eux les traites de ſon fils, il ne s'attendoit pas à le revoir. Que de tranſports, que d'embraſſemens ſuivirent leur reconnoiſſance, quand ils vinrent tous deux à ſe reconnoître !

Sitôt qu'Azarini eut apris à ſon Père qui j'étois, & ce qui m'amenoit à Livourne, le Vieillard m'obligea, de-même que Béatrix, à prendre un logement chez lui. Je paſſerai ſous ſilence le détail de mille choſes qu'il me fallut faire pour rentrer dans le ſein de l'Egliſe. Je dirai ſeulement que j'abjurai le Mahométiſme de meilleure foi que je ne l'avois embraſſé. Après m'être entièrement purgé de ma gale d'Alger, je vendis mon vaiſſeau, & donnai la liberté à tous mes eſclaves. Pour les Turcs, on les retint dans les priſons de Livourne, pour les échanger contre des Chrétiens. Je reçus de l'un & de l'autre Azarini toute ſorte de bons traitemens. Le fils même épouſa ma ſœur Béatrix, qui n'étoit pas à-la-vérité un mauvais parti pour lui, quiſqu'elle étoit fille d'un Gentilhomme, & qu'elle avoit le château de Xercia, que ma Mère avoit pris ſoin de donner à bail à un riche laboureur de Paterna, lorſqu'elle voulut paſſer en Sicile.

De Livourne, après y avoir demeuré quelque tems je partis pour Florence que j'avois envie de voir. Je n'y allaï pas ſans Lettres de recommendation. Azarini le Père avoit des amis à la Cour du Grand Duc, & il me recommandoit à eux comme un Gentilhomme Eſpagnol qui étoit ſon allié. J'ajoutai le Don à mon nom, imitant en cela bien des Eſpagnols roturiers, qui prennent ſans façon ce titre d'honneur hors de leur pays. Je me faiſois donc effrontément appeller Don Raphaël ; & comme j'avois apporté d'Alger dequoi ſoutenir dignement ma nobleſſe, je parus à la Cour avec éclat. Les Cavaliers à qui le vieil Azarini avoit écrit en ma faveur, y publiérent que j'étois une perſonne de qualité ; ſi bien que leur te-

moignage, & les airs que je me donnois, me firent paſſer ſans peine pour un homme d'importance. Je me fauſilai bientôt avec les principaux Siegneurs, qui me préſentérent au Grand-Duc. J'eus le bonheur de lui plaîre. Je m'attachai à faire ma cour à ce Prince, & à l'étudier. J'écoutois attentivement ce que ſes plus vieux Courtiſans lui diſoient, & par leurs diſcours je démêlai ſes inclinations. Je remarquai entre autres choſes qu'il aimoit les plaiſanteries, les bons contes, & les bons mots. Je me règlai là-deſſus. J'écrivois tous les matins ſur mes tablettes les hiſtoires que je voulois lui conter dans la journée. J'en ſavois une grande quantité, j'en avois, pour ainſi dire, un ſac tout plein. J'eux beau toutefois les ménager, mon ſac ſe vuida peu à peu; deſorte que j'aurois été obligé de me répéter, ou de faire voir que j'étois au bout de mes apophthegmes, ſi mon génie fertile en fictions ne m'en eût pas abondamment fourni: mais je compoſai des contes galans & comiques, qui divertirent fort le Grand-Duc; & ce qui arrive ſouvent aux beaux eſprits de profeſſion, je mettois le matin ſur mon agenda des bons-mots que je donnois l'après dinée pour des impromtus.

Je m'érigeai même en Poëte, & je conſacrai ma Muſe aux louanges du Prince. Je demeure d'accord de bonne foi que mes vers n'étoient pas bons. Auſſi ne furent-ils pas critiqués; mais quand ils auroient été meilleurs, je doute qu'ils euſſent été mieux reçus du Grand-Duc. Il en paroiſſoit très content. La matière peut-être l'empêchoit de les trouver mauvais. Quoi qu'il en ſoit, ce Prince prit inſenſiblement tant de goût pour moi, que cela donna de l'ombrage aux Courtiſans. Ils voulurent découvrir qui j'étois. Ils n'y réuſſirent point. Ils aprirent ſeulement que j'avois été Renegat. Ils ne manquérent pas de le dire au Prince, dans l'eſpérance de me nuire. Il n'en vinrent pourtant pas à bout. Au contraire, le Grand-

Duc

Duc m'obligea un jour à lui faire une rélation fidèle de mon voyage d'Alger. Je lui obéis, & mes avantures, que je ne lui déguiſai point, le réjouirent infiniment.

Don Raphaël, me dit-il après que j'en eus achevé le récit, j'ai de l'amitié pour vous, & je veux vous en donner une marque qui ne vous permettra pas d'en douter. Je vous fais dépoſitaire de mes ſecrets, & pour commencer à vous mettre dans ma confidence, je vous dirai que j'aime la femme d'un de mes Miniſtres. C'eſt la Dame de ma Cour la plus aimable, mais en même tems la plus vertueuſe. Renfermée dans ſon domeſtique, uniquement attachée à un époux qui l'idolâtre, ellé ſemble ignorer le bruit que ſes charmes font dans Florence. Jugez ſi cette conquête eſt difficile. Cependant cette Beauté toute inacceſſible qu'elle eſt aux amans, a quelquefois entendu mes ſoupirs. J'ai trouvé moyen de lui parler ſans témoins. Elle connoit mes ſentimens. Je ne me flate point de lui avoir inſpiré de l'amour. Elle ne m'a point donné ſujet de former une ſi agréable penſée. Je ne deſeſpère pas toutefois de lui plaîre par ma conſtance, & par la conduite myſtérieuſe que je prens ſoin de tenir.

La paſſion que j'ai pour cette Dame, continua-t-il, n'eſt connue que d'elle ſeule. Au-lieu de ſuivre mon panchant ſans contrainte, & d'agir en Souverain, je dérobe à tout le monde la connoiſſance de mon amour. Je crois devoir ce ménamement à Maſcarini, c'eſt l'époux de la perſonne que j'aime. Le zèle & l'attachement qu'il a pour moi, ſes ſervices & ſa probité m'obligent à me conduire avec beaucoup de ſecret & de circonſpection. Je ne veux pas enfoncer un poignard dans le ſein de ce mari malheureux, en me déclarant amant de ſa femme. Je voudrois qu'il ignorât toujours, s'il eſt poſſible, l'ardeur dont je me ſens bruler ; car je ſuis perſuadé

qu'il mourroit de douleur, s'il ſavoit la confidence que je vous fais en ce moment. Je cache donc mes démarches, & j'ai réſolu de me ſervir de vous pour exprimer à Lucrèce tous les maux que me fait ſouffrir la contrainte que je m'impoſe. Vous ſerez l'interprète de mes ſentimens. Je ne doute point que vous ne vous acquitiez à merveille de cette commiſſion. Liez commerce avec Maſcarini. Attachez-vous à gagner ſon amitié. Introduiſez-vous chez lui, & vous ménagez la liberté de parler à ſa femme. Voilà ce que j'attens de vous, & ce que je ſuis aſſuré que vous ferez avec toute l'adreſſe & la diſcrétion que demande un emploi ſi delicat.

Je promis au Grand-Duc de faire tout mon poſſible pour réprondre à ſa confiance, & contribuer au bonheur de ſes feux. Je lui tins bientôt parole. Je n'épargnai rien pour plaîre à Maſcarini, & j'en vins à bout ſans peine. Charmé de voir ſon amitié recherchée par un homme aimé du Prince, il fit la moitié de chemin. Sa maiſon me fut ouverte. J'eus un libre accès auprès de ſon épouſe, & j'oſe dire que je me compoſai ſi bien, qu'il n'eut pas le moindre ſoupçon de la négociation dont j'étois chargé. Il eſt vrai qu'il étoit peu jaloux pour un Italien, il ſe repoſoit ſur la vertu de Lucrèce, & s'enfermant dans ſon cabinet il me laiſſoit ſouvent ſeul avec elle. Je fis d'abord les choſes rondement. J'entretins la Dame de l'amour du Grand-Duce, & lui dis que je ne venois chez elle que pour lui parler de ce Prince. Elle ne me parut pas épriſe de lui, & je m'appercus néanmoins que la vanité l'empêchoit de rejetter ſes ſoupirs. Elle prenoit plaiſir à les entendre ſans vouloir y répondre. Elle avoit de la ſageſſe, mais elle étoit femme & je remarquois que le vertu cédoit inſenſiblement à l'image ſuperbe de voir un Souverain dans ſes fers. Enfin, le Prince pouvoit juſtement ſe flater que ſans employer la violence de Tarquin,

Tarquin, il verroit Lucrèce rendue à ſon amour. Un incident toutefois auquel il ſe ſeroit le moins attendu, détruiſit ſes eſpérances, comme vous l'allez aprendre.

Je ſuis naturellement hardi avec les femmes. J'ai contracté cette habitude bonne ou mauvaiſe chez les Turcs. Lucrèce étoit belle. J'oubliai que je ne devois faire que le perſonnage d'ambaſſadeur. Je parlai pour mon compte. J'offris mes ſervices à la Dame le plus galamment qu'il me fut poſſible. Au-lieu de paroître choquée de mon audace, & de me répondre avec colère, elle me dit en ſouriant : Avouez, Don Raphaël, que le Grand-Duc a fait choix d'un agent fort fidèle & fort zèlé. Vous le ſervez avec une intégrité qu'on ne peut aſſez louer. Madame, dis-je ſur le même ton, n'examinons point les choſes ſcrupuleuſement. Laiſſons, je vous prie, les réflections ; je ſai bien qu'elles ne me ſont pas favourables, mais je m'abandonne au ſentiment. Je ne crois pas après tout, être le prémier confident de Prince qui ait trahi ſon Maître en matière de gallanterie. Les Grands-Seigneurs ont ſouvent dans leurs Mercures des rivaux dangereux. Cela ſe peut, reprit Lucrèce ; pour moi, je ſuis fière, & tout autre qu'un Prince ne ſauroit me toucher. Reglez-vous là-deſſus, pourſuivit elle en prenant ſon ſérieux, & changeons d'entretien. Je veux bien oublier ce que vous venez de me dire, à condition qu'il ne vous arrivera plus de me tenir de pareils propos, autrement vous pourrez vous en repentir.

Quoique cela fût un avis au lecteur, & que je duſſe en profiter, je ne ceſſai point d'entretenir de ma paſſion la femme de Maſcarini. Je la preſſai même avec plus d'ardeur qu'auparavant de répondre à ma tendreſſe, & je fus aſſez téméraire pour vouloir prendre des libertés. La Dame s'offenſant alors de mes diſcours & de mes manières Muſulmanes,

manes, me rompit en viſière. Elle me menaça de faire ſavoir au Grand-Duc mon inſolence, en m'aſſurant qu'elle le prieroit de me punir comme je le méritois. Je fus piqué de à mon tour de ces menaces. Mon amour ſe changea en haine. Je réſolus de me venger du mépris que Lucrèce m'avoit témoigné. J'allai trouver ſon mari, & après l'avoir obligé de jurer qu'il ne me commettroit point, je l'informai de l'intelligence qua ſa femme avoit avec le Prince, dont je ne manquai pas de la peindre fort amoureuſe pour rendre la ſcène plus intéreſſante. Le Miniſtre, pour prévenir tout accident, renferma, ſans autre forme de procès, ſon épouſe dans un appartement ſecret, où il la fit étroitement garder par des perſonnes affidées. Tandis qu'elle étoit environnée d'Argus qui l'obſervoient, & l'empêchoient de donner de ſes nouvelles au Grand-Duc, j'annonçai d'un air triſte à ce Prince, qu'il ne devoit plus penſer à Lucrèce : je lui dis que Maſcarini avoit ſans-doute découvert tout, puiſqu'il s'aviſoit de veiller ſur ſa femme : que je ne ſavois pas ce qui pouvoit lui avoir donné lieu de me ſoupçonner, attendu que je croyois m'être toujours conduit avec beaucoup d'adreſſe : que la Dame peut être avoit elle-méme avoué toute à ſon époux, & que de concert avec lui elle s'étoit laiſſée renfermer pour ſe dérober à des pourſuites qui alarmoient ſa vertu. Le Prince parut fort affligé de mon raport. Je fus touché de ſa douleur, & je me repentis plus d'une fois de ce que j'avois fait, mais il n'étoit plus tems. D'ailleurs, je le confeſſe, je ſentois une maligne joie, quand je me repréſentois la ſituation où j'avois réduit l'orgueilleuſe qui avoit dédaigné mes vœux.

Je goûtois impunément le plaiſir de la vengeance, qui eſt ſi doux à tout le monde, & principalement aux Eſpagnols, lorſqu'un jour le Grand-Duc, étant avec cinq ou ſix Seigneurs de ſa Cour

&

& moi, nous dit: De quelle manière jugeriez-vous à propos qu'on punît un homme qui auroit abusé de la confidence de son Prince, & voulu lui ravir sa maitresse ? Il faudroit, dit un des Courtisans, le faire tirer à quatre chevaux. Un autre fut d'avis qu'on l'assommat, & le fît mourir sous le bâton. Le moins cruel de ces Italiens, & celui qui opina le plus favourablement pour le coupable, dit qu'il se contenteroit de le faire précipiter du haut d'une tour en bas. Et Don Raphaël, reprit alors le Grand-Duc, de quelle opinion est-il ? Je suis persuadé que les Espagnols ne sont pas moins sévères que les Italiens dans de semblables conjonctures.

Je compris bien, comme vous pouvez penser, que Mascarini n'avoit pas gardé son serment, ou que sa femme avoit trouvé moyen d'instruire le Prince de ce qui s'étoit passé entre elle & moi. On remarquoit sur mon visage le trouble qui m'agitoit. Cependant tout troublé que j'étois, je répondis d'un ton ferme au Grand-Duc. Seigneur, les Espagnols sont plus généreux. Ils pardonneroient en cette occasion au confident, & feroient naître par cette bonté dans son ame, un regret éternal de les avoir trahis. Hé bien, me dit le Prince, je me sens capable de cette générosité. Je pardonne au traître. Aussi-bien je ne dois m'en prendre qu'à moi-méme d'avoir donné ma confiance à un homme que je ne connoissois point, & dont j'avois sujet de me défier après tout ce qu'on m'en avoit dit. Don Raphaël, ajouta-t-il, voici de quelle manière je veux me venger de vous. Sortez incessamment de mes Etats, & ne paroissez plus devant moi. Je me retirai sur le champ, moins affligé de ma disgrace que ravi d'en être quite à si bon marché. Je m'embarquai dès le lendemain dans un vaisseau de Barcelone, qui sortoit du port de Livourne pour s'en retourner.

J'in-

J'interrompis Don Raphaël dans cet endroit de ſon hiſtoire. Pour un homme d'eſprit, lui dis-je, vous fîtes, ce me ſemble, une grande faute de ne pas quiter Florence immédiatement après avoir découvert à Maſcarini l'amour du Prince pour Lucrèce. Vous deviez bien vous imaginer que le Grand-Duc ne tarderoit pas à ſavoir votre trahiſon. J'en demeure d'accord, répondit le fils de Lucinde. Auſſi, malgré l'aſſurance que le Miniſtre me donna de ne me point expoſer au reſſentiment du Prince, je me propoſois de diſparoître auplutôt.

J'arrivai à Barcelone, continua-t-il, avec le reſte des richeſſes que j'avois aportées d'Alger, & dont j'avois diſſipé la meilleure partié à Florence, en faiſant le Gentilhomme Eſpagnol. Je ne demeurai pas longtems en Catalogne. Je mourois d'envie de revoir Madrid, le lieu charmant de ma naiſſance, & je ſatisfis le plutôt qu'il me fut poſſible le deſir qui me preſſoit. En arrivant dans cette ville, j'allai loger par hazard dans un hôtel garni, où demeuroit une Dame qu'on appelloit Camille. Quoiqu'elle fût hors de minorité, c'étoit une creature fort piquante. J'en atteſte le Seigneur Gil Blas, qui l'a vue à Valladolid preſque dans le même tems. Elle avoit encore plus d'eſprit que de beauté, & jamais avanturière n'a eu plus de talent pour amorcer ſes dupes. Mais elle ne reſſembloit point à ces coquettes, qui mettent à profit la reconnoiſſance de leurs amans. Venoit-elle de dépouiller un homme d'affairs? Elle en partageoit les dépouilles avec le prémier chevalier de tripot qu'elle trouvoit à ſon gré.

Nous nous aimâmes l'un l'autre dès que nous nous vîmes, & la conformité de nos inclinations nous lia ſi étroitement, que nous fûmes bientôt en communauté de biens. Nous n'en avions pas à-

la-

la-vérité de conſidérables, & nous les mangeâmens en peu de tems. Nous ne ſongions par malheur tous deux qu'à nous plaire, ſans faire le moindre uſage des diſpoſitions que nous avions à vivre aux dépens d'autrui. La miſère enfin réveilla nos génies, que le plaiſir avoit engourdis. Mon cher Raphaël, me dit Camille, faiſons diverſion, mon ami. Ceſſons de garder une fidélité qui nous ruine. Vous pouvez entêter une riche veuve, je puis charmer quelque vieux Seigneur. Si nous continuons à nous être fidèles, voilà deux fortunes manquées. Belle Camille, lui répondis je, vous me prévenez. J'allois vous faire la même propoſition. J'y conſens, ma Reine. Oui, pour mieux entretenir notre mutuelle ardeur, tentons d'utiles conquêtes. Les infidélités que nous nous ferons, deviendront des triomphes pour nous.

Cette convention faite, nous nous mîmes en campagne. Nous nous donnâmes d'abord de grands mouvemens, ſans pouvoir rencontrer ce que nous cherchions. Camille ne trouvoit que des Petits-Maîtres, ce qui ſuppoſe des amans qui n'avoient pas le ſol ; & moi que des femmes qui aimoit mieux lever des contributions que d'en payer. Comme l'amour ſe refuſoit à nos beſoins, nous eûmes recours aux fourberies. Nous en fîmes tant & tant, que le Corrégidor en entendit parler ; & ce Juge, ſévére en diable, chargea un de ſes Alguazils de nous arrêter ; mais l'Alguazil, auſſi bon que le Corrégidor étoit mauvais, nous laiſſa le loiſir de ſortir de Madrid pour une petite ſomme que nous lui donnâmes. Nous prîmes la route de Valladolid, & nous allâmes nous établir dans cette ville. J'y louai une maiſon où je logeai avec Camille, que je fis paſſer pour ma ſœur, de peur de ſcandale. Nous tinmes d'abord notre induſtrie en bride,

& nous commençâmes d'étudier le terrain avant que de former aucune entrepriſe.

Un jour un homme m'aborda dans la rue, me ſalua très civilement, & me dit : Seigneur Don Raphaël, me reconnoiſſez-vous? Je lui répondis que non. Et moi, reprit-il, je vous remets parfaitement. Je vous ai vu à la Cour de Toſcane, & j'étois alors Garde du Grand-Duc. Il y a quelques mois, ajouta-t-il, que j'ai quité le ſervice de ce Prince. Je ſuis venu en Eſpagne avec un Italien des plus ſubtils. Nous ſommes à Valladolid depuis trois ſemaines. Nous demeurons avec un Caſtillan & un Galicien, qui ſont ſans contredit deux honnêtes garçons. Nous vivons enſemble du travail de nos mains. Nous faiſons bonne chère, & nous nous divertiſſons comme des Princes. Si vous voulez vous joindre à nous, vous ſerez agréablement reçu de mes confrères ; car vous m'avez toujours paru un galant-homme, peu ſcrupuleux de votre naturel, & Profès dans notre ordre.

La franchiſe de ce fripon excita la mienne. Puiſque vous me parlez à cœur ouvert, lui dis-je, vous méritez que je m'explique de-même avec vous. Véritablement je ne ſuis pas novice dans votre profeſſion ; & ſi ma modeſtie me permettoit de conter mes exploits, vous verriez que vous n'avez pas jugé trop avantageuſement de moi. Mais je laiſſe-là les louanges, & je me contenterai de vous dire en acceptant la place que vous m'offrez dans votre compagnie, que je ne négligerai rien pour vous prouver que je n'en ſuis pas indigne. Je n'eus pas ſitôt dit à cet ambidextre que je conſentois d'augmenter le nombre de ſes camarades, qu'il me conduiſit où ils étoient, & là je fis connoiſſance avec eux. C'eſt dans cet endroit que je vis pour la première fois l'illuſtre Ambroiſe de Lamela. Ces Meſſieurs m'interrogérent ſur l'art de s'apropier finement

finement le bien du prochain. Ils voulurent ſavoir ſi j'avois des principes, mais je leur montrai bien des tours qu'ils ignoroient & qu'ils admirérent. Ils furent encore plus étonnés, lorſque mépriſant la ſubtilité de ma main, comme une choſe trop ordinaire, je leur dis que j'excellois dans les fourberies qui demandent de l'eſprit. Pour le leur perſuader, je leur racontai l'avanture de Jérôme de Moyadas ; & ſur le ſimple récit que j'en fis, ils me trouvérent un génie ſi ſupérieur, qu'ils me choiſirent d'une commune voix pour leur chef. Je juſtifiai bien leur choix par une infinité de friponneries que nous fimes, & dont je fus, pour ainſi parler, la cheville ouvrière. Quand nous avions beſoin, d'une Actrice pour nous ſeconder dans le beſoin, nous nous ſervions de Camille, qui jouoit à ravir tous les rôles qu'on lui donnoit.

Dans ce tems-là, notre confrère Ambroiſe fut tenté de revoir ſa patrie. Il partit pour la Galice, en nous aſſurant que nous pouvions compter ſur ſon retour. Il contenta ſon envie. & comme il s'en revenoit, étant allé à Burgos pour y faire quelque coup, un hôtelier de ſa connoiſſance le mit au ſervice du Seigneur Gil Blas, de Santillane, dont il n'oublia pas de lui apprendre les affaires. Seigneur Gil Blas, pourſuivit-il en m'adreſſant la parole, vous ſavez de quelle manière nous vous devaliſâmes dans un hôtel garni de Valladolid ; je ne doute pas que vous n'avez ſoupçonné Ambroiſe d'avoir été le principal inſtrument de ce vol, & vous avez eu raiſon. Il vint nous trouver en arrivant. Il nous expoſa l'état où vous étiez, & Meſſieurs les Entrepreneurs ſe règlérent la-deſſus. Mais vous ignorez les ſuites de cette avanture, je vai vous en inſtruire. Nous enlevâmes Ambroiſe & moi votre valiſe, & tous deux montés ſur vos mules nous prîmes chemin de Madrid, ſans nous embarraſſer de Camille ni de nos carmarades, qui furent ſans-dout

auſſi

auſſi ſurpris que vous de ne nous pas revoir le lendemain.

Nous changeâmes de deſſein la ſeconde journée. Au-lieu d'aller à Madrid, d'où je n'étois pas ſorti ſans raiſon, nous paſſâmes par Zèbéros, & continuâmes notre route juſqu'à Tolède. Notre prémier ſoin dans cette ville fut de nous habiller fort proprement. Puis nous donnant pour deux frères Galiciens qui voyageoient par curioſité, nous connûmes bientôt de fort honnêtes gens. J'étois ſi accoutumé à faire l'homme de qualité, qu'on s'y méprit aiſément; & comme on éblouït d'ordinaire par la dépenſe, nous jettâmes de la poudre aux yeux de tout le monde par les fêtes galantes que nous commençâmes à donner aux Dames. Parmi les femmes que je voyois, il y en eut une qui me toucha. Je la trouvai plus belle que Camille, & beaucoup plus jeune. Je voulus ſavoir qui elle étoit. J'apris qu'elle ſe nommoit Violante, & qu'elle avoit épouſé un Cavalier, qui déjà las de ſes careſſes, couroit après celles d'une courtiſane qu'il aimoit. Je n'eus pas beſoin qu'on m'en dît davantage, pour me déterminer à établir Violante Dame ſouveraine de mes penſées.

Elle ne tarda guères à s'apercevoir de ſa conquête. Je commençai à ſuivre par-tout ſes pas, & à faire cent folies, pour lui perſuader que je ne demandois pas mieux que de la conſoler des infidélités de ſon époux. La Belle fit là-deſſus ſes réflexions, qui furent telles que j'eus enfin le plaiſir de connoître que mes intentions étoient aprouvées. Je reçus d'elle un billet, en réponſe de pluſieurs que je lui avois fait tenir, par une de ces vieilles qui ſont d'une ſi grande commodité en Eſpagne & en Italie. La Dame me mandoit que ſon mari ſoupoit tous les ſoirs chez ſa Maîtreſſe, & ne venoit au logis que fort tard. Je compris bien ce que cela ſignifioit. Dès la même nuit j'allai ſous les fenêtres de Violante, & je liai avec elle

une

une converſation des plus tendres. Avant que de nous ſéparer, nous convinmes que toutes les nuits à pareille heure nous pourrions nous entretenir de la même manière, ſans préjudice de tous les autres actes de galanterie qu'il nous ſeroit permis d'exercer le jour.

Juſques-là Don Baltazar, ainſi ſe nommoit l'époux de ma Princeſſe, en avoit été quite à bon marché ; mais je voulois aimer phyſiquement, & je me rendis un ſoir ſous les fenêtres de la Dame, dans le deſſein de lui dire que je ne pouvois plus vivre, ſi je n'avois un tête à-tête avec elle dans un lieu plus convenable à l'excès de mon amour, ce que je n'avois pu encore obtenir d'elle. Mais comme j'arrivois, je vis venir dans la rue un homme qui ſembloit m'obſerver. En effet c'étoit le mari qui revenoit de chez ſa courtiſane de meilleure heure qu'à l'ordinaire, & qui remarquant un Cavalier près de ſa maiſon, au-lieu d'y entrer ſe promenoit dans la rue. Je demeurai quelque tems incertain de ce que je devois faire. Enfin je pris le parti d'aborder Don Baltazar, que je ne connoiſſois point, & dont je n'étois pas connu. Seigneur Cavalier, lui dis-je, laiſſez-moi, je vous prie, la rue libre pour cette nuit, j'aurai une autre fois la même me complaiſance pour vous. Seigneur, me répondit-il, j'allois vous faire la même prière. Je ſuis amoureux d'une fille que ſon frère fait ſoigneuſement garder, & qui demeure à vingt pas d'ici. Je ſouhaiterois qu'il n'y eût perſonne dans la rue. Il y a, repriſ-je, moyen de nous ſatisfaire tous deux ſans nous incommoder. Car, ajoutai-je en lui montrant ſa propre maiſon, la Dame que je ſers loge là. Il faut même que nous nous ſecourions, ſi l'un ou l'autre vient à être attaqué. J'y conſens, repartit-il, je vai à mon rendez-vous, & nous nous épaulerons s'il en eſt beſoin. A ces mots il me quita, mais c'étoit pour mieux m'obſerver, ce que l'obſcurite de la nuit lui permettoit de faire impunément. Pour

Pour moi je m'aprochai de bonne foi du balcon de Violante. Elle parut bientôt, & nous commençâmes à nous entretenir. Je ne manquai pas de preſſer ma Reine de m'acorder un entretien ſecret dans quelque endroit particulier. Elle réſiſta un peu à mes inſtances, pour augmenter le prix de la grace que je demandois; puis me jettant un billet, qu'elle tira de ſa poche: Tenez, me dit-elle, vous trouverez dans cette lettre la promeſſe d'une choſe dont vous m'importunez tant. Enſuite elle ſe retira, parce que l'heure à laquelle ſon mari revenoit ordinairement aprochoit. Je ſerrai le billet, & je m'avançai vers le lieu où Don Baltazar m'avoit dit qu'il avoit affaire. Mais cet époux, qui s'étoit fort bien apperçu que j'en voulois à ſa femme, vint au-devant de moi, & me dit: Hé bien, Seigneur Cavelier, êtes-vous content de votre bonne fortune? J'ai ſujet de l'être, lui répondis-je. Et vous, qu'avez-vous fait? L'amour vous a-t-il favoriſé? Hélas non, repartit-il, le maudit frère de la Beauté que j'aime eſt de retour d'une maiſon de campagne, d'où nous avions cru qu'il ne reviendroit que demain. Ce contretems m'a ſevré du plaiſir dont je m'étois flaté.

Nous nous fîmes Don Baltazar & moi des proteſtations d'amitié, & pour en ſerrer les nœuds, nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain matin dans la grande place. Ce Cavalier, après que nous nous fûmes ſéparés, entra chez lui, & ne fit nullement connoître à Violante qu'il fût de ſes nouvelles. Il ſe trouva le jour ſuivant dans la grande place. J'y arrivai un moment après lui. Nous nous ſaluâmes avec des démonſtrations d'amitié auſſi perfides d'un côté, que ſincères de l'autre. Enſuite, l'artificieux Don Baltazar me fit une fauſſe confidence de ſon intrigue avec la Dame dont il m'avoit parlé la nuit précédente. Il me raconta là-deſſus une longue fable qu'il avoit compoſée, & tout cela pour m'engager

à

à lui dire à mon tour de quelle facon j'avois fait connoiſſance avec Violante. Je ne manquai pas de donner dans le piège, j'avouai tout avec la plus grande franchiſe de du monde. Je montrai même le billet que j'avois reçu d'elle, & je lus ces paroles qu'il contenoit. *J'irai demain diner chez Donna Inès. Vous ſavez où elle demeure. C'eſt dans la maiſon de cette fidèle amie que je prétens avoir un tête a-tête avec vous. Je ne puis vous refuſer plus longtems cette faveur, que vous me paroiſſez mériter.*

Voilà, dit Don Baltazar, un billet qui vous promet le prix de vos feux. Je vous félicite par avance du bonheur qui vous attend. Il ne laiſſoit pas, en parlant de la ſorte, d'être un peu déconcerté; mais il déroba facilement à mes yeux ſon trouble & ſon embarras. J'étois ſi plein de mes eſpérances, que je ne me mettois guères en peine d'obſerver mon confident, qui fut obligé toutefois de me quiter, de peur que je ne m'apperçuſſe enfin de ſon agitation. Il courut avertir ſon beau-frère de cette avanture. J'ignore ce qui ſe paſſa entre eux; je ſai ſeulement que Don Baltazar vint frapper à la porte de Donna Inès, dans le tems que j'étois chez cette Dame avec Violante. Nous ſûmes que c'étoit lui, & je me ſauvai par une porte de derrière avant qu'il fût entrè. D'abord que j'eus diſparu, les femmes que l'arrivée imprévue de ce mari avoit troublées, ſe raſſurérent, & le reçurent avec tant d'effronterie, qu'il ſe douta bien qu'on m'avoit caché ou fait évader. Je ne vous dirai point ce qu'il dit à Donna Inès, & à ſa femme, c'eſt une choſe qui n'eſt pas venue à ma connoiſſance.

Cependant, ſans ſoupçonner encore que je fuſſe la dupe de Don Baltazar, je ſortis en le maudiſſant, & je retournai à la grande place, où j'avois donné rendez-vous à Lamela. Je ne l'y trouvai point. Il avoit auſſi ſes petites affaires, & le fripon étoit plus heureux que moi. Comme je l'attendois,

je

j'evis arriver mon perfide confident, qui avoit un air gai. Il me joignit, & me demanda en riant des nouvelles de mon tête-à-tête avec ma Nymphe chez Donna Inès. Je ne ſai, lui dis-je, quel démon jaloux de mes plaiſirs ſe plaît à les traverſer. Mais tandis que ſeul avec ma Dame, je la preſſois de faire mon bonheur, ſon mari, que le Ciel confonde, eſt venu frapper à la porte de la maiſon. Il a fallu ſonger à me retirer promtement. Je ſuis ſorti par une porte de derrière, en donnant à tous les diables le fâcheux qui rompoit toutes mes meſures. J'en ai un véritable chagrin, s'écria Don Baltazar, qui ſentoit une ſecrète joie de voir ma peine. Voilà un impertinent mari, je vous conſeille de ne lui point faire de quartier. Oh! je ſuivrai vos conſeils, lui repliquai-je, & je puis vous aſſurer que ſon honneur paſſera le pas cette nuit. Sa femme, quand je l'ai quitée, m'a dit de ne me pas rebuter pour ſi peu de choſe; que je ne manque pas de me rendre ſous ſes fenétres de meilleure heure qu'à l'ordinaire, qu'elle eſt réſolue à me faire entrer chez elle; mais qu'à tout hazard j'aye la précaution de me faire eſcorter par deux ou trois amis, de crainte de ſurpriſe. Que cette Dame eſt prudente, dit-il! Je m'offre à vous accompagner. Ah mon cher ami! m'écriai je tout tranſporté de joie, & jettant mes bras au cou de Don Baltazar, que je vous ai d'obligation! Je ferai plus, reprit-il, je connois un jeune-homme qui eſt un Céſar. Il ſera de la partie, & vous pourrez alors vous repoſer hardiment ſur une pareille eſcorte.

Je ne ſavois que dire à ce nouvel ami pour le remercier, tant j'étois charmé de ſon zèle. Enfin j'acceptai les ſecours qu'il m'offroit, & nous donnant rendez-vous ſous le balcon de Violante à l'entrée de la nuit, nous nous ſéparâmes. Il alla trouver ſon beaufrère, qui étoit le Céſar en queſtion; & moi je me promenai juſqu'au ſoir avec Laméla, qui bien qu'

qu'étonné de l'ardeur avec laquelle Don Baltazar entroit dans mes intérêts, ne s'en défia pas plus que moi. Nous donnions téte baiſſée dans le panneau. Je conviens que cela n'étoit guères pardonnable à des gens comme nous. Quand je jugeai qu'il étoit tems de me préſenter devant les fenêtres de Violante, Ambroiſe & moi nous y parûmes armés de bonnes rapières. Nous y trouvâmes le mari de ma Dame avec un autre homme, ils nous attendoient de pié ferme. Don Baltazar m'aborda, & me montrant ſon beaufrère, il me dit: Seigneur, voici le Cavalier dont je vous ai tantôt vanté la bravoure. Introduiſez-vous chez votre Maîtreſſe, & qu'aucune inquiétude ne vous empêche de jouïr d'une parfaite félicité.

Après quelques complimens de part & d'autre, je frappai à la porte de ma Nymphe. Une eſpèce de Duègne vint ouvrir. J'entrai, & ſans prendre garde à ce qui ſe paſſoit derrière moi, je m'avançai dans une ſalle où étoit Violante. Pendant que je ſaluois cette Dame, les deux traîtres qui m'avoient ſuivi dans la maiſon, & qui en avoient fermé la porte ſi bruſquement après eux qu'Ambroiſe étoit reſté dans la rue, ſe découvrirent. Vous vous imaginez bien qu'il en fallut alors découdre. Ils me chargérent tous deux en même tems, mais je leur fis voir du païs. Je les occupai l'un & l'autre de manière qu'ils ſe repentirent peut-être de n'avoir pas pris une voie plus ſure pour ſe venger. Je perçai l'époux. Son beaufrère le voyant hors de combat, gagna la porte que la Duègne & Violante avoient ouverte pour ſe ſauver, tandis que nous nous battions. Je le pourſuivis juſques dans la rue, où je rejoignis Laméla, qui n'avant pu tirer un ſeul mot des femmes qu'il avoit vu fuir, ne ſavoit préciſément ce qu'il devoit juger du bruit qu'il venoit d'entendre. Nous retournâmes à notre auberge. Nous prîmes ce que nous y avions de meil-

leur

leur, & montant ſur nos mules nous ſortîmes de la ville ſans attendre le jour.

Nous comprîmes bien que cette affaire pourroit avoir des ſuites, & qu'on feroit dans Tolède des perquiſitions que nous n'avions pas tort de prévenir. Nous allâmes coucher à Villarubia. Nous logeâmes dans une hôtellerie, où quelque tems après nous il arriva un Marchand de Tolède qui alloit à Ségorbe. Nous ſoupâmes avec lui. Il nous conta l'avanture tragique du mari de Violante, & il étoit ſi éloigné de nous ſoupçonner d'y avoir part, que nous lui fîmes hardiment toute ſorte de queſtions. Meſſieurs, nous dit-il, comme je partois ce matin, j'ai apris ce triſte évènement. On cherchoit par-tout Violante, & l'on m'a dit que le Corrégidor, qui eſt parent de Don Baltazar, a reſolu de ne rien épargner pour découvrir les auteurs de ce meurtre. Voilà tout ce que je ſai.

Je ne fus guères allarmé des recherches du Corrégidor de Tolède. Cependant je formai la réſolution de ſortir promtement de la Caſtille Nouvelle. Je fis réflexion que Violante retrouvée avoueroit tout, & que ſur le portrait qu'elle feroit de ma perſonne à la Juſtice, on mettroit des gens à mes trouſſes. Cela fut cauſe que dès le jour ſuivant nous évitâmes le grand-chemin par précaution. Heureuſement Laméla connoiſſoit les trois quarts de l'Eſpagne, & ſavoit par quels détours nous pouvions ſurement nous rendre en Arragon. Au-lieu d'aller tout droit à Cuença, nous nous engageâmes dans les montagnes qui ſont devant cette ville; & par des ſentiers qui n'étoient pas inconnus à mon guide, nous arrivâmes devant une grotte qui me parut avoir tout l'air d'un Hermitage. Effectivement c'étoit celui où vous êtoit venu hièr au ſoir me demander un azyle.

Pendant que j'en conſidérois les environs, qui offroient à ma vue un païſage des plus charmans, mon compagnon me dit: Il y a ſix ans que je paſſai par ici.

ici. Dans ce tems-là cette grotte ſervoit de retraite à un vieil Hermite qui me reçut charitablement. Il me fit part de ſes proviſions. Je me ſouviens que c'étoit un ſaint homme, & qu'il me tint des diſcours qui penſérent me détacher du monde. Il vit peut-être encore, je vai m'en éclaircir. En achevant ces mots, le curieux Ambroiſe deſcendit de-deſſus ſa mule, & entra dans l'Hermitage. Il y demeura quelques momens, puis il revint, & m'appellant : Venez, me dit-il, Don Raphaël, venez voir une choſe très touchante. Je mis auſſitôt pié à terre. Nous attachâmes nos mules à des arbres, & je ſuivis Laméla dans la grotte, où j'apperçus ſur un grabat un vieil Anachorète tout étendu, pâle & mourant. Une barbe blanche & fort épaiſſe lui couvroit l'eſtomac, & l'on voyoit dans ſes mains jointes un grand roſaire entrelacé. Au bruit que nous fîmes en nous aprochant de lui, il ouvrit des yeux que la mort commençoit déjà à fermer, & après nous avoir enviſagès un inſtant ; *Qui que vous ſoyez*, nous dit-il, *mes Frères, profitez du ſpectacle qui ſe préſente à vos regards. J'ai paſſé quarante années dans le monde, & ſoixante dans cette ſolitude. Ah ! qu'en ce moment le tems que j'ai donné à mes plaiſirs me paroit long, & qu'au contraire celui que j'ai conſacré à la pénitence me ſemble court ! Helas ! Je crains que les auſtérités de Frère Juan n'ayent pas aſſez expié les péchés du Licentié Don Juan de Solis.*

Il n'eut pas achevé ces mots qu'il expira. Nous fûmes frappés de cette mort. Ces ſortes d'objets ſont toujours quelque impreſſion ſur les plus grands libertins mêmes. Mais nous n'en fûmes pas longtems touchés. Nous oubliâmes bientôt ce qu'il venoit de nous dire, & nous commençâmes à faire un inventaire de tout ce qui étoit dans l'Hermitage. Ce qui ne nous occupa pas infiniment, tous les meubles conſiſtant dans ceux que vous avez pu remarquer dans la

grotte.

grotte. Le Frère Juan n'étoit pas ſeulement mal meublé, il avoit encore une très mauvaiſe cuiſine. Nous ne trouvâmes chez lui pour toutes proviſions, que des noiſettes, & quelques grignons de pain d'orge fort durs, que les gencives du ſaint homme n'avoient apparemment pu broyer. Je dis ſes gencives, car nous remarquâmes que toutes les dents lui étoient tombées. Tout ce que cette demeure ſolitaire contenoit, tout ce que nous conſidérions, nous faiſoit regarder ce bon Anachorète comme un Saint. Une choſe ſeule nous choquoit, nous ouvrîmes un papier plié en forme de lettre, qu'il avoit mis ſur une table, & par lequel il prioit la perſonne qui liroit ce billet, de porter ſon roſaire & ſes ſandales à l'Evêque de Cuença. Nous ne ſavions dans quel eſprit ce nouveau Père du Déſert pouvoit avoir envie de faire un pareil préſent à ſon Evêque. Cela nous ſembloit bleſſer l'humilité, & nous paroiſſoit d'un homme qui vouloit trancher du bienheureux. Peut-être auſſi n'y avoit-il là-dedans que de la ſimplicité. C'eſt ce que je ne déciderai point.

En nous entretenant là-deſſus, il vint une idée aſſez plaiſante à Laméla. Demeurons, me dit-il, dans cet Hermitage. Déguiſons-nous en Hermites. Enterrons le Frère Juan. Vous paſſerez pour lui; & moi, ſous le nom de Frére Antoine, j'irai quêter dans les villes & les bourgs voiſins. Outre que nous ſerons à couvert des perquiſitions du Corrégidor, car je ne penſe pas qu'on s'aviſe de nous venir chercher ici, j'ai à Cuença de bonnes connoiſſances que nous pourrons entretenir. J'aprouvai cette bizarre imagination, moins pour les raiſons qu'Ambroiſe me diſoit, que par fantaiſie, & comme pour jouer un rôle dans une Pièce de Théatre. Nous fîmes une foſſe à trente ou quarante pas de la grotte, & nous y enterrâmes modeſtement le vieil Anachorète, après l'avoir dépou-

depouillé de ſes habits, c'eſt-à-dire d'une ſimple robe que nouoit par le milieu une ceinture de cuir. Nous lui coupâmes auſſi la barbe pour m'en faire une poſtiche, & enfin après ſes funerailles nous primes poſſeſſion de l'Hermitage.

Nous fîmee fort mauvaiſe chère le prémier jour, il nous fallut vivre des proviſions du défunt ; mais le lendemain, avant le lever de l'aurore, Laméla ſe mit en campagne avec les deux mules qu'il alla vendre à Toralva, & le ſoir il revint chargé de vivres, & d'autres choſes qu'il avoit achetées. Il en apporta tout ce qui étoit néceſſaire pour nous traveſtir. Il ſe fit lui-méme une robe de bure, & une petite barbe rouſſe de crins de cheval, qu'il s'attacha ſi artiſtement aux oreilles qu'on eût juré qu'elle étoit naturelle. Il n'y a point de garçon au monde plus adroit que lui. Il treſſa auſſi la barbe du Frère Juan. Il me l'apliqua, & mon bonnet de laine brune achevoit de couvrir l'artifice. On peut dire que rien ne manquoit à notre déguiſement. Nous nous trouvions l'un & l'autre ſi plaiſamment équipés, que nous ne pouvions ſans rire nous regarder ſous ces habits, qui véritablement ne nous convenoient guères. Avec la robe de Frère Juan, j'avois ſon roſaire & ſes ſandales, dont je ne me fis pas un ſcrupule de priver l'Evêque de Cuença.

Il y avoit déjà trois jours que nous étions dans l'Hermitage, ſans y avoir vu paroître perſonne ; mais le quatrième, il entra deux paiſans dans la grotte. Ils apportoient du pain, du fromage & des oignons au défunt, qu'ils croyoient encore vivant. Je me jettai ſur notre grabat dès que je les apperçus, & il ne me fut pas difficile de les tromper. Outre qu'on ne voyoit point aſſez pour pouvoir bien diſtinguer mes traits, j'imitai le mieux que je pus le ſon de la voix du Frère Juan, dont j'avois entendu les dernières paroles. Ils n'eurent aucun ſoupçon de cette ſupercherie. Ils parurent ſeule-

ment étonnés de rencontrer là un autre Hermite : mais Laméla remarquant leur ſurpriſe, leur dit d'un air hyprocrite : Mes frères, ne ſoyez pas ſurpris de me voir dans cette Solitude. J'ai quité un Hermitage que j'avois en Arragon, pour venir ici tenir compagnie au vénérable & diſcret Frère Juan, qui dans l'extrême vieilleſſe où il eſt, a beſoin d'un camarade qui puiſſe pourvoir à ſes beſoins. Les paiſans donnérent à la charité d'Ambroiſe des louanges infinies, & témoignérent qu'ils étoient bien aiſes de pouvoir ſe vanter d'avoir deux ſaints perſonnages dans leur contrée.

Laméla, chargé dune grande beſace qu'il n'avoit pas oublié d'acheter, alla pour la prémière fois quêter dans la ville de Cuença, qui n'eſt éloignée de l'Hermitage que d'une petite lieu. Avec l'extérieur pieux qu'il a reçu de la nature, & l'art de le faire valoir qu'il poſsède au ſuprême degré, il ne manqua pas d'exciter les perſonnes charitables à lui faire l'aumône. Il remplit ſa beſace de leurs libéralités. Monſieur Ambroiſe, lui diſ-je à ſon retour, je vous felicite de l'heureux talent que vous avez pour attendrir le ames chrétiennes. Vive Dieu ! on diroit que vous avez été Frère Quêteur chez les Capucins. J'ai fait bien autre choſe que remplir mon biſſac, me répondit-il. Vous ſaurez que j'ai déterré certaine Nymphe, appellée Barbe, que j'aimois autrefois. Je l'ai trouvée bien changée. Elle s'eſt miſe comme nous dans la devotion. Elle demeure avec deux ou trois autres Béates, qui édifient le monde en public, & mènent une vie ſcandaleuſe en particulier. Elle ne me reconnoiſſoit pas d'abord. Comment donc, lui ai-je dit, Madame Barbe, eſt-il poſſible que vous ne vous remettiez point un de vos anciens amis, votre ſerviteur Ambroiſe ? Par ma foi, Siegneur de Laméla, s'eſt-elle écriée, je ne me ſerois jamais attendue à vous revoir ſous les habits que vous portez. Par quelle avanture

ture êtes-vous devenu Hermite ? C'eſt ce que je ne puis vous raconter préſentement, lui ai-je reparti. Le détail eſt un peu long, mais je viendrai demain au ſoir ſatisfaire votre curioſité. De plus, je vous amènerai le Frère Juan mon compagnon. Le Frère Juan, a-t-elle interrompu, ce bon Hermite qui a un Hermitage auprès de cette ville? Vous n'y penſez pas, on dit qu'il a plus de cent ans. Il eſt vrai, lui ai-je dit, qu'il a eu cet âge-là, mais il a bien rajeuni depuis quelques jours, il n'eſt pas plus vieux que moi. He bien qu'il vienne avec vous, a repliqué Barbe. Je vois bien qu'il y a du myſtère là deſſous.

Nous ne manquâmes pas le lendemain, dès qu'il fut nuit, d'aller chez ces Bigotes, qui pour nous mieux recevoir avoient prépare un grand repas. Nous ôtâmes d'abord nos barbes & nos habits d'Anachorète, & ſans façon nous fîmes connoître à ces Princeſſes qui nous étions. De leur côte, de peur de demeurer en reſte de franchiſe avec nous, elles nous montrérent de quoi ſont capables de fauſſes Dévotes, quand elles banniſſent la grimace. Nous paſſâmes preſque toute la nuit à table, & nous ne nous retirâmes à notre grotte qu'un moment avant le jour. Nous y retournâmes bientôt après, ou pour mieux dire, nous fîmes la même choſe pendant trois mois, & nous mangeâmes avec ces Nymphes plus des deux tiers de nos eſpèces. Mais un jaloux qui a toute découvert en a informé, la Juſtice, qui doit aujourd'hui ſe tranſporter à l'Hermitage pour ſe ſaiſir de nos perſonnes. Hièr Ambroiſe en quêtant à Cuença recontra une de nos Béates qui lui donna un billet & lui dit : Une femme de mes amies m'écrit cette lettre, que j'allois vous envoyer par un homme exprès, Montrez la au Frère Juan, & prenez vos meſures là-deſſus. C'eſt ce billet, Meſſieurs, que Laméla m'a mis entre les mains devant vous, & qui nous a ſi bruſquement fait quiter notre demeure ſolitaire.

LE SIECLE DE *LEWIS* XIV.

Par M. VOLTAIRE.

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

Perte de la Bataille de Blenheim ou d'Hochſtet, & ſes ſuites.

LE Duc de Marlborough étoit revenu vers les Pays-Bas au commencement de 1703, avec la même conduite & la même fortune. Il avoit pris Bonn, reſidence de Electeur de Cologne. De-là il avoit repris la ville d'Hui, Limbourg; & s'étoit rendu maître de tout le Bas-Rhin. Le Maréchal de Villeroi, au ſortir de ſa priſon, commandoit en Flandre & n'étoit pas plus heureux contre Marlborough, qu'il l'avoit été contre le Prince Eugene. En vain le Marechal de Boufflers venoit de remporter avec un detachement de l'armée, un petit avantage au Combat d'Eckeren, contre Obdam Général Hollandois. Un ſuccès qui n'a point de ſuite, n'eſt rien.

Cependant, ſi le Général Anglois ne marchoit pas au ſecours de l'Empereur, la maiſon d'Autriche ſembloit perdue. L'Electeur de Baviére étoit maître de Paſſau. Trente-mille François, ſous les ordres du Marechal de Marſin qui avoit ſuccédé à Villars, inondoient le pays au de-la du Danube. Des partis couroient dans l'Aûtriche. Vienne etoit menacé d'un côté par les Francois & les Bavarois; de l'autre par le Prince Ragotſki, a la tête des Hongrois, combattant pour leur liberté, & ſecourus de l'arget

l'argent de la France & de célui des Turcs. Alors le Prince Eugene accourt d'Italie : il vient prendre le commandement des armées d'Allemagne : il voit a Heilbron le Duc de Marlborough. Ce General Anglois, que rien ne génoit dans ſa conduite ; & que ſa Reine & les Hollandois laiſſoient maitre de ſes deſſeins, marche au ſecours du centre de l'Empire. Il prend d'abord avec lui dix mille Anglois d'infanterie & vingt trois eſcadrons. Il hâte ſa marche : il arrive vers le Danube auprés de Donavert vis-à-vis les lignes de l'Electeur de Baviere, dans leſquelles environ huit-mille Francois, & autant de Bavarois retranches, gardoient les pays conquis par eux. Après deux heures de combat, Marlborough perce à la tete de trois bataillons Anglois, renverſe les Bavarois & les Francois. On dit qu'il tua ſix mille hommes & qu'il en perdit preſque autant. Peu importe à un Général le nombre * des morts, quand il vient à bout de ſon entrepriſe. Il prend Donavert, il paſſe le Danube : il met la Baviere a contribution.

Le Marechal de Villeroi, qui l'avoit voulu ſuivre dans ſes premiéres marches, l'avoit tout d'un coup perdu de vue, & n'apprit où il étoit, qu'en apprenant cette victorie de Donavert.

Le Marechal de Tallard, avec un corps d'environ trente mille hommes vient pour s'oppôser à Marlborough par un autre chemin, & ſe joint à l'Electeur : dans le même tems, le Prince Eugène arrive, & ſe joint a Marlborough.

Enfin les deux armées ſe recontrent aſſez près de ce même Donavert, & a-peu-pres dans les memes campagnes, ou le Marechal de Villars avoit remporté une victoire un an auparavant. Il étoit alors dans les Cevennes. Je ſai qu'ayant reçu une Lettre de l'armée, de Tallard, ecrite la veille de la battaile, par laquelle on lui mandoit la diſpoſition des

* 2. *Juil.* 1704.

deux armées, & la manière dont le Marechal de Tallard vouloit combattre, il écrivit au Preſident de Maiſons ſon beaufrere, que, ſi le Marechal de Tallard donnoit battaille en gardant cette poſition il ſeroit infailliblement defait. On montra la Lettre à Louis XIV.

L'armée de France, en comptant les Bavarois, étoit de 82 Bataillons & de 160 eſcadrons ; ce qui faiſoit à-peu pres ſoixante mille Combattans, parce que les corps n'étoient pas complets, 64 bataillons & 152 eſcadrons compoſoient l'armée enemie, qui n'etoit forte que d'environ cinquante-deux-mille hommes ; car on fait toujours les armées plus nombreuſes qu'elles ne le ſont. Cette journée, ſi ſanglante & ſi déciſive, mérite une attention particuliere. On a reproche bien des fautes aux Généraux Francois, la première étoit, de s'etre mis dans la neceſſite de recevoir la bataille au lieu de laiſſer l'armée ennemie ſe conſumer faute de fourage, & de donner au Marechal de Villeroi le tems de tomber ſur les Pays-Bas dégarnis, ou de s'avancer en Allemagne. Mais il faut conſiderer, pour réponſe à ce reproche, que l'armée Francoiſe, étant un peu plus forte que celle des Alliés pouvoit eſpérer de la défaire, & que la victoire eût, détrôné l'Empereur. Le Marquis de Feuquieres compte douze fautes capitales. Une de plus conſidérables étoit, de n'avoir point mis un grôs corps d'infanterie a leur centre,& d'avoir séparé leurs dux corps d'armée.

Le Marechal de Tallard étoit a l'aile droite ; l'Electeur avec Marſin à la gauche. Le Marechal de Tallard avoit dans le courage toute l'ardeur & la vivacité Francoiſe, un eſprit actif, percant, fécond en expediens & en reſſources. C'etoit lui, qui avoit fait les traités de partage. Il étoit alle à la gloire & a la fortune par toutes les voies d'un homme d'eſprit & de cœur. La bataille de ſpire lui avoit fait

fait un trés grand honneur, malgré les critiques de Feuquieres ; car un Général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de meme que le Général battu a toujours tort, quelque ſage conduit qu'il ait eue.

Mais Tallard avoit un malheur bien dangereux pour un Général : ſa vue étoit ſi foible, qu'il ne diſtinguoit pas les objets a vingt pas de lui. Ceux qui l'ont bien connu, m'ont dit encore que ſon courage ardent, tout contraire à celui de Marlborough, s'enflamant dans la chaleur de l'action, ne laiſſoit pas a ſon eſprit un libérte aſſez entiere, ce defaut lui venoit d'un ſang ſec & allumée. On ſait aſſez que notre temperament fait toutes les qualités de notre âme.

Le Marechal de Marſin n'avoit juſques-la jamais commande en chef ; & avec beaucoup d'eſprit & un ſens droit, il avoit, diſoit-on, l'experience d'un bon officier, plus que d'un Général.

Pour l'Electeur de Baviére, on le regardoit moins comme un grand Capitaine, que comme un Prince vaillant, aimable, chéri de ſes ſujets, ayant dans l'eſprit plus de magnanimite que d'application.

Enfin la battaile commenca entre midi & une heure. Marlborough & ſes Anglois, ayant paſsé un vaiſſeau, chargeoient deja la cavalerie de Tallard. Ce Général, un peu avant ce tems là, venoit de paſſer à la gauche, pour voir comment elle étoit diſpoſée. C'etoit deja un aſſez grand deſavantage, que l'armée de Tallard combattit, ſans que ſon Général fut a la tete. L'armée de l'Electeur & de Marſin n'etoit point encore attaquée par le Prince Eugene. Marlborough entama notre droite, pres d'une heure avant qu'Eugene eut pu arriver vers l'Electeur a notre gauche.

Sitôt que le Marechal de Tallard apprend que Marlborough attaque ſon aile, il y court : il trouve une action furieuſe engagée ; la cavalerie Francoiſe trois fois

ralliée, & trois fois pouſſée. Il va vers le Village de Blenheim, ou il avoit poſté vingt-ſept battaillons & douze eſcadrons. De ce village, ou il donne ſes ordres, il revole a l'éndroit où Marlborough, avec de la Cavalerie & des battaillons entre les eſcadrons, pouſſoit la cavalerie Francoiſe.

Monſieur de Feuquieres ſe trompe aſſurement, quand il dit que le Marechal de Tallard n'y etoit pas, & qu'il fut pris priſonnier en revenant de l'aile de Marſin a la Sienne. Toutes les relations conviennent, & il ne fut que trop vrai pour lui, qu'il etoit preſent. Il y fut bleſsé : ſons fils y recut un coup mortel auprés de lui. Toute ſa cavalerie eſt miſe en deroute, en ſa preſence. Marlborough vainqueur perce d'un côté entre ſex deux Armées Francoiſes; de l'autre, ſes officiers Généraux percent auſſi entre ce village de Blenheim & l'armée de Tallard ſeparée encore de la petite armée qui eſt dans Blenheim.

Le Marechal de Tallard, dans cette cruelle ſituation, court peur rallier quelques eſcradrons. La foibleſſe de ſa vue lui fait prendre un eſcadron ennemi pour un Francois. Il eſt fait priſonnier par les troupes de Heſſe, qui etoient a la ſolde de l'Angleterre. Au moment que le Général etoit pris, le Prince Eugene, trois fois repouſsé, gagnoit enfin l'avantage. La deroute etoit de la totale & la fuite precipitée, dans le corps d'armée du Maréchal de Tallard. La conſternation & l'aveuglement de toute cette droite etoient au point, qu' Officiers & ſoldats ſe jettoient dans le Danube, ſans ſavoir où ils alloient. Aucun Officier Général ne donnoit d'ordre pour la retraite ; aucun ne penſoit ou a ſauver ces vingt-ſept battaillons & ces douze eſcadrons des meilleures troupes de France, enfermés ſi malheureuſement dans Blenheim, ou à les faire combattre. Le Marechal de Marſin fit alors la retraite. Le Compte du

Bourg

Bourg, depuis Marechal de France ſauva une petite partie de l'infanterie, en ſe retirant par les marais d'Hochſtet; mais ni lui, ni Marſin, ni perſonne, ne ſongea a cette armée qui reſtoit encore dans Blenheim, attendant des ordres & n'en recevant point. Elle etoit d'onze mille hommes effectifs; c'etoient les plus anciens corps. Il y a vingt exemples de moindres armées, qui ont battu des armées de cinquante mille hommes, ou qui ont fait des retraites glorieuſes, mais l'endroit, ou on ſe trouve poſté, decide de tout. Ils ne pouvoient ſortir des rues etroites d'un village, pour ſe mettre d'eux-memes en ordre de battaille devant un armée victorieuſe qui les eut a chaque inſtant accablés par un plus grand front, par ſon artillerie, & par les canons meme de l'armée vaincue, qui etoient deja au pouvoir du vainqueur. L'Officier Général qui devoit les commander, le Marquis de Clerambaut fils du Marechal de Clerambant, courut demander les orders au Marechal de Tallard: il apprend qu'il eſt pris: il ne voit que des fuyards: il fuit avec eux, & va ſe noyer dans le Danube.

Siviéres, Brigadier qui etoit poſté dans ce village, tente alors un coup hardi: il crie aux Officiers d'Artois & de Provence, de marcher avec lui: pluſieurs Officiers, meme des autres regimens, y accourent ils fondent ſur l'ennemi, comme on fait une ſortie d'une place aſſiegée; mais apres la ſortie il faut rentrer dans la place. Un de leurs Officiers, nomme des-Nonvilles, revint a cheval un moment apres dans le Village, avec My Lord Orknay d'Hamilton. Eſt-ce un Anglois priſonnier que vous nous amenez? lui dirent les Officiers en l'entourant. Non Meſſieurs, je ſuis priſonnier moi meme, & je viens vous dire, qu'il n'y a d'autre parti pour vous que de vous rendre priſonniers de guerre. Voila le Comte d'Orknay, qui vous offre la capitulation. Toutes ces vieilles bandes fremirent: Navarre dechira & enterra

ſes drapeaux. Mais enfin il fallut plier ſous la neceſſité ; & cette armée ſe rendit ſans combattre. My Lord Orknay m'a dit, que ce corps de troupes ne pouvoit faire autrement dans ſa ſituation génée. L'Europe fut etonée, que les meilleurs troupes Francoiſes euſſent ſubi en corps cette ignominie. On imputoit leur malheur a lacheté : mais quelques années aprés, quatorze mille Swedais, ſe rendant a diſcretion aux Muſcovites en raâſe campagne, ont juſtifié les Francois.

Telle fut la celebre bataille, qui en France a le nom d'Hochſtet, en Allemagne & en Angleterre de Blenheim. Les vainqueurs y eurent pres de cinq-mille morts, & pres de huit-mille bleſſés, & le plus grand nombre du côté du Prince Eugene. L'armée Francoiſe y fut preſque entiérement d'étruite. De ſoixante-mille hommes, ſi longtems victorieux, on n'en raſſembla par plus de vingt-mille effectifs.

Environ douze-mille morts, quatorze mille priſonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'etendarts & de drapeaux, les tentes, les equipages, le General de l'armée, & douze-cens Officiers de marque au pouvoir du vainqueur, ſignalerent cette journée. Les fuyards ſe diſperſerent ; pres de cent lieues de pays furent perdues en moins d'un mois. La Baviere entiére, paſſée ſous le joug de l'Empereur, eprouva tout ce que le Gouvernement Autrichien irrité avoit de rigueur, & ce que le ſoldat vainqueur a de rapacité & de barbarie. L'Electeur, ſe réfugiant à Bruxelles, rencontra ſur le chemin ſon frere l'Electeur de Cologne, chaſſe comme lui de ſes Etats : ils s'embraſſerent en verſant des l'armes. L'etonnement & la conſternation ſaiſirent la Cour de Verſailles, accoutumée a la proſperite. La nouvelle de la defaite vint au milieu des rejouiſſances pour la naiſſance d'un arriere petit fils de Louis XIV :

perſonne n'oſoit apprendre au Roi une verité ſi cruelle. Il fallut que Madame de Maintenon ſe chargeat de lui dire, qu'il n'etoit plus invincible. On a dit & on a écrit, & toutes les hiſtoires ont repeté, que l'Empereur fit eriger dans les plaines de Blenheim un monument de cette defaite, avec une inſcription flétriſſante pour le Roi de France; mais ce monument n'exiſta jamais. Il n'y a eu que l'Angleterre qui en ait erigé un a la gloire du Duc de Marlborough. La Reine & le Parlement lui ont fait batir dans ſa principale tèrre, un palais immenſe, qui porte le nom de Blenheim. Cette battaile y eſt repréſentée dans les tableaux & ſur les tapiſſeries. Les remercimens des Chambres du Parlement, ceux des villes & des bourgades, les acclamations de l'Angleterre furent le premier prix qu'il recut de ſa victoire. Le poëme du celebre Adiſon, monument plus durable que le palais de Blenheim eſt compté, par cette nation guerriere & ſavante, parmi les recompenſes les plus honorables du Duc de Marlborough. L'Empereur le fit Prince de l'Empire, en lui donnant la principauté de Mindelheim, qui fut depuis échangée contre une autre; mais il n'a jamais été connu ſous ce titre, le nom de Marlborough etant devenu le plus beau qu'il pût porter.

L'armée de France diſperſée laiſſe aux Allies une carriére ouverte du Danube au Rhin. Ils paſſent le Rhin: ils entrent en Alſace. Le Prince Louis de Bade, General celebre pour les campemens & pour les marches, inveſtit Landau. Le Roi de Romains Joſeph, fils ainé de l'Empereur Léopold, vient à ce ſiege. On prend Landau: on prend Trarbach.

Cent lieues de pays perdues n'empechoient pas que les frontières de la France ne fuſſent encore reculées. Louis XIV ſoutenoit ſon petit fils en Eſpagne, & etoit victorieux en Italie. Il falloit de grands efforts en Allemagne, pour reſiſter a Marlborough

borough victorieux, & on les fit. On raſſembla les débris de l'armée; on épuiſa les garniſons : on fit marcher des milices. Le Miniſtère emprunta de l'argent de tous côtés. Enfin on eut une armée ; & on rappella, du fond des Cevennes, le Marechal de Villars pour la commander. Il vint, & ſe trouva pres de Treves avec des forces inferieures, vis a-vis le General Anglois. Tous deux vouloient donner une nouvelle bataille. Mais le Prince de Bade n'etant pas venu aſſez tôt joindre ſes troupes aux Anglois. Villars eut au moins l'honneur de faire decamper Marlborough—C'etoit beaucoup alors. Le Duc de Marlborough, qui eſtimoit aſſez le Marechal de Villars pour en être eſtimé, lui écrivit en decampant: " Rendez moi la juſtice de croire, que " ma retraite eſt la faute du Prince de Bade ; & " que je vous eſtime encore plus, que je ne ſuis " fâché contre lui."

Les Francois avoient donc encore des barrieres en Allemagne. La Flandre, ou commandoit le Marechal de Villeroi delivrée de ſa priſon, n'etoit pas entamée. En Eſpagne, le Roi Phillippe cinq & l'Archiduc Charles attendoient tous deux la couronne ; le premier de la puiſſance de ſon grand-pere, & de la bonne volonte de la plupart des Eſpagnols ; le ſecond, de ſecours des Anglois, & des partiſans qu'il avoit en Catalogne & en Arragon. Cet Archiduc, depuis Empereur & alors ſecond fils de l'Empereur Léopold, n'ayant rien que ce titre, alla preſque ſans ſuite a Londres implorer l'appui de la Reine Anne.

Alors parut tout la puiſſance Angloiſe. Cette nâtion, ſi étrangère dans cette querelle, fournit au Prince Autrichien deux-cens vaiſſeaux de tranſport, trente vaiſſeaux de guèrre joints a dix vaiſſeaux Hollandois, neuf mille hommes de troupes, & de l'argent

pour

pour aller conquérir un royaume. Mais cette ſuperiorité, que donnent le pouvoir & les bienfaits, n'empechoit pas que l'Empereur, dans ſa lettre a la Reine Anne, preſentée par l'Archiduc ne refuſat a cette Souveraine ſa bienfaictrice le titre de Majeſté: on ne la traitoit que de Serenité, ſelon le ſtile de la Cour de Vienne que l'uſage ſeul pouvoit juſtifier, & que la raiſon a fait changer depuis, quand la fierté a plié ſous la neceſſité.

CHAPITRE DIXNEUVIEME.

Pertes en Eſpagne : pertes des battailles de Ramillies & de Turin, & leurs ſuites.

UN des premiers exploits de ces troupes Angloiſes, fut de prendre Gibraltar, qui paſſoit avec raiſon pour imprenable. Une longue chaine de rochers eſcarpés en defendent toute approche du coté de terre : l'entrée de la mer eſt inacceſſible aux grands navires. Une baye longue, mal ſure & orageuſe, y laiſſe les vaiſſeaux expoſés aux tempêtes & à l'artillerie de la fortereſſe & du mole : les bourgeois ſeuls de cette ville la defendroient contre mille vaiſſeaux & cent-mille hommes. Mais cette force même fut la cauſe de la priſe. Il n'y avoit que cent hommes de garriſon, c'en etoit aſſez : mais ils negligeoient un ſervice qu'ils croyoient inutile. Le Prince de Heſſe avoit debarqué avec dix-huit-cens ſoldats dans l'iſthme qui eſt au Nord derrière la ville : mais de ce côté-la, un rocher eſcarpé rend la ville inattaquable. La flote tira envain quinze-mille coups de canon. Enfin des matelots, dans une de leurs rejouiſſances s'approcherent dans des barques ſous le mole, dont l'artillerie devoit les foudroyer ; elle ne joua point. Ils montent ſur le mole ; ils s'en rendent maitres : les troupes

y accourent; il falut que cette ville imprenable ſe rendit *. Elle eſt encore aux Anglois dans le tems que j'ecris. L'Eſpagne, redevenue une puiſſance ſous le gouvernement de la Princeſſe de Parme, ſeconde femme de Phillippe cinq, & victorieuſe depuis en Afrique & en Italie, voit encore, avec une douleur impuiſſante, Gibraltar aux mains d'une nation ſeptentrionale, dont les vaiſſeaux frequentoient a peine, il y a deux ſiécles, la mèr Mediterranée.

Immédiatement après la priſe de Gibraltar le Anglois, maitres de cette mer, donnèrent, à la vue de Malaga, une bataille navale au Comte de Toulouſe Amiral de France: bataille indèciſe a la vérité; mais dernière époque de la puiſſance maritime de Louis XIV. Son fils naturel, le Comte de Toulouſe, Amiral du royaume, y commandoit cinquante vaiſſeaux de ligne & quatre vingt galeres. Il ſe retira avec gloire, & ſans perte. Mais depuis, le Roi ayant envoyé treize vaiſſeaux pour attaquer Gibraltar tandis que le Maréchal de Teſſé l'aſſiégeoit par terre, cette double temerité perdit a la fois & l'armée & la flote †. Une partie des vaiſſeaux fut briſée par la tempete: une autre priſe par les Anglois a l'abordage après une reſiſtance admirable; une autre brulée ſur les côtes d'Eſpagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flotes Francoiſes, ni dans l'Ocean, ni dans la Medditerranée. La Marine rentra preſque dans l'etat dont Louis XIV. l'avoit tirée, ainſi que tant d'autres choſes eclatantes, qui ont eu ſous lui leur orient & leur couchant.

Ces mêmes Anglois, qui avoient pris pour eux Gibraltar conquirent en ſix ſemaines le royaume de Valence & dè Catalogne pour l'Archiduc Charles. Ils prirent Barcelone, par un hazard qui fut l'effet de la témérité des aſſiégeans.

Les Anglois etoient ſous les ordres d'un des plus ſinguliers hommes qu'ait jamais portés ce pays ſi fertile en eſprits fiers, courageux & bizares. C'etoit le

* 4 *Août.* 1704. † *Mars* 1705.

le Comte de Peterborough, homme qui reſſembloit en tout a ces héros, dont l'imaginâtion des Eſpagnols a rempli tant de livres. A quinze ans, il étoit parti de Londres pour aller faire la guèrre aux Mores en Afrique. Il avoit, à vingt-ans, commencé la revolution d'Angletèrre, & s'etoit rendu le premier en Hollande auprès du Prince d'Orange : mais de peur qu'on ne ſoupçonnât la raiſon de ſon voyage, il s'étoit embarqué pour l'Amérique ; de-là il etoit allé a la Haie ſur un vaiſſeaux Hollandois. Il donna tout ſon bien plus d'une fois. Il feſoit alors la guerre en Eſpagne preſque à ſes dépens, & nourriſſoit l'Archiduc & tout ſa maiſon. C'etoit lui, qui aſſiégeoit Barcelone avec le Prince de Darmſtadt. Il lui propôſe une attaque ſoudaine aux retranchemens qui couvrent le fort Montjui & la ville. Ces retranchemens, où le Prince de Darmſtadt pèrit, ſont emportès l'epée à la main. Un bombe créve dans le fort ſur le magazin des poudres, & le fait ſauter : le fort eſt pris : la ville capitule. Le Viceroi parle à Peterborough a la port de la ville. Les articles n'étoient pas encore ſignés, quand on entend tout à coup des cris & des hurlemens. " Vous nous trahiſſez (dit le " vice roi à Peterborough :)" nous capitulons avec bonne foi, & voila vos Anglois, qui ſont entrés dans " la ville par les remparts. Ils egorgent : ils pillent, " & ils violent." "Vous vous meprenez, (repondit My " Lord Peterborough;) il faut que ce ſoit des troupes " du Prince de Darmſtadt. Il n'y a qu'un moyen " de ſauver votre ville, c'eſt de me laiſſer entrer ſur " le champ avec mes Anglois : j'appaiſerai tout & " je reviendrai a la porte achever la capitulâtion." Il parloit d'un ton de vérité & de grandeur, qui joint au danger préſent, perſuada le Gouverneur : on le laiſſa entrer. Il court avec ſes Officiers : il trouve des Allemans & des Catalans, qui ſaccageoient les maiſons des principaux citoyens ; il les chaſſe ; il leur fait quitter les butin qu'ils enlevoient : il rencontre

contre la Ducheſſe de Popoli entre les mains des ſoldats prete a etre deſhonerée; il la rend a ſon mari. Enfin, ayant tout appaiſée, il retourne à cette porte, & ſigne la capitulâtion. Les Eſpagnols etoient confondus de voir tant de magnanimité dans des Anglois, que la populace avoit pris pour des barbâres impitoyables, parce qu'ils étoient hérétiques.

A la perte de Barcelone ſe joignit encore l'humiliation de vouloir inutilement la reprendre. Phillippe V. qui avoit pour lui la plus grande partie d'Eſpagne, n'avoit ni Généraux, ni Ingenieurs, ni preſque point de ſoldats. La Frãnce fourniſſoit tout. Le Comte de Toulouſe revient bloquer le port, avec vingt-cinq vaiſſeaux qui reſtoient a la France. Le Marechal de Teſſé forme le ſiége, avec trente & un eſcadrons & trente ſept bataillons. Mais la flote Angloiſe arrive: la Francoiſe ſe retire; le Marechal de Teſſé léve le ſiege avec précipitation. Il laiſſe dans ſon camp des proviſions immenſes, il fuit & abandonne quinze-cens bleſſés à l'humanité du Comte Peterborough *. Toutes ces pertes étoient grandes: on ne ſavoit, s'il en avoient plus couté auparavant a la France pour vaincre l'Eſpagne, qu'il lui en coutoit alors pour la ſecourir. Toutefois le petit-fils de Louis XIV. ſe ſoutenoit, par l'affection de la nâtion Caſtillane, qui met ſon orgueil à être fidelé & qui perſiſtoit dans ſon choix.

Les affaires alloient bien en Italie. Louis XIV. etoit vangé du Duc de Savoie. Le Duc de Vendome avoit d'abord repouſſé avec gloire le Prince Eugéne, a la journée de Caſſano près de l'Adda: journée ſanglante, & l'une de ces batailles indeciſes pour leſquelles on chante de deux côtés des Te Deum; mais qui ne ſervent qu'à la deſtruction des hommes, ſans avancer les affaires d'aucun parti. Apres la bataille de Caſſano, il avoit gagné pleinement celle de Caſſinato, en l'abſence du Prince Eugène; & ce Prince,

* *Mai* 1706. etant

etant arrivé le lendemain de la bataille, avoit vuë encore un detachement de ſes troupes entiérement defait. Enfin les Allies etoient obligés de céder tout le terrain au Duc de Vendôme. Il ne reſtoit plus guères que Turin a prendre. On alloit l'inveſtir: il ne paroiſſoit pas poſſible qu'on le ſecourût. Le Maréchal de Villars, vers l'Allemagne, pouſſoit le Prince de Bade. Villeroi commandoit en Flandre une armée de quatre-vingt mille hommes; & il ſe flattoit de réparer contre Marlborough, le malheur qu'il avoit eſſuyé en combattant le Prince Eugene. Son trop de confiance en ſes propres lumieres, fut plus que jamais funeſte à la France.

Près de la Méhaigne & vers les ſources de la petite Ghette le Maréchal de Villeroi avoit campé ſon armée. Le centre étoit à Ramillies, village devenu auſſi fameux qu'Hochſtet. Il eût pu éviter la bataille. Les Officiers Gènèraux, lui conſeilloient ce parti; mais le déſir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on prètend, la diſpoſition, de maniere qu'il n'y avoit pas un homme d'expérience, qui ne prévit le mauvais ſuccès. Des troupes de recrue, ni diſciplinées, ni complettes, etoient au centre: Il laiſſa le bagages entre les lignes de ſon armée; il poſta ſa gauche derrière un marais, comme s'il eût voulu l'empecher d'aller à l'ennemi.

Marlborough, qui remarquoit toutes ces fautes, arrange ſon armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée Francoiſe ne peut aller attaquer ſa droite: il dègarnit auſſitot cette droite, pour fondre vers Ramillies avec un nombre ſupérieur. Monſieur de Gaſſion Lieutenant Général, qui voit ce mouvement des ennemis, crie au Maréchal: " vous " êtes perdu, ſi vous ne changez votre ordre de ba- " taille. Dégarniſſez votre gauche, pour vous op- " pôſer à l'ennemi à nombre égal. Faites approcher

" vos

" vos lignes davantage, ſi vous tardez un moment, " il n'y a plus de reſſource." Pluſieurs Officiers appuyèrent ce conſeil ſalutaire. Le Maréchal ne les crut pas. Marlborough attaque. Il avoit à faire a des ennemis, rangés en bataille comme il les eut voulu poſter lui-même pour les vaincre. Voila ce que toute la France a dit ; & l'hiſtoire eſt en partie le récit des opinions des hommes : mais ne devoit on pas dire auſſi, que les troupes des Allies étoient mieux diſciplinées ; que leur confiance en leurs chefs & en leurs ſuccès paſſés, leur inſpiroit plus d'audace ? n'y eut-il pas de regimens Francois, qui firent mal leur devoir ? & les bataillons les plus inèbranlables au feu, ne ſont-ils pas la deſtinée des Etats ? l'armée Francoiſe ne réſiſta pas une demi-heure. On s'étoit battu près de huit heurs a Hochſtet & on avoit tué près de huit-mille hommes aux vainqueurs ; mais à la journée de Ramillies, on ne leur en tua pas deux mille-cinq-cens : ce fut une déroute totale : les Francois y perdirent vingt-mille hommes & la glorie de la nâtion & l'eſpérance de reprendre l'avantage. La Bavière, Cologne, avoient été perdues par la bataille d'Hochſtet : toute la Flandre Eſpagnole le fut par celle de Ramillies. Marlborough entra victorieux dans Anvers dans Bruxelles : il prit Oſtende : Menin ſe rendit a lui.

Le Maréchal de Villeroi, au deſeſpoir, n'oſoit ecrire au Roi cette défaite. Il reſta cinq jours ſans envoyer de couriers. Enfin il écrivit la confirmâtion de cette nouvelle, qui conſternoit deja la Cour de France. Et quand il reparut devant le Roi ; ce Monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit : " Monſieur le " Marechal, on n'eſt pas heureux à notre age."

Le Roi tere auſſitot le Duc de Vendome d'Italie, ou il ne le croyoit pas neceſſaire, pour l'envoyer en Flandre réparer s'il eſt poſſible, ce malheur. Il eſpéroit du moins avec apparence de raiſou, que lapriſe

de

de Turin le conſoleroit de tant de pertes. Le Prince Eugène n'étoit pas à portée de paroitre, pour ſecourir cette ville. Il étoit au delà de l'Adige ; & ce Fleuve, bordé en deca d'une longue chaine de retranchemens ſembloit rendre le paſſage impraticable. Cette grande ville étoit aſſiegée par quarante-ſix eſcadrons & cent bataillons.

Le Duc de la Feuillade, qui les commandoit, étoit l'homme le plus brillant & le plus aimable du royaume : & quoique gendre du Miniſtre il avoit pour lui la faveur publique. Il étoit fils de ce Maréchal de la Feuillade qui erigea la ſtatue de Louis XIV. dans la place des Victoires. On voyoit en lui le courage de ſon pere, la même ambition, le même éclat, avec plus d'eſprit. Il attendoit, pour récompenſe de la conquête de Turin, le bâton de Maréchal de France. Chamillard ſon beaupere, qui l'aimoit tendrement, avoit tout prodigué pour lui aſſurer le ſuccès. L'imagination eſt effrayée du detail des préparatifs de ce ſiége. Les lecteurs, qui ne ſont point à portée d'entrer dans ces diſcuſſions, ſeront peut-etre bien aiſes de trouver ici quel fut cet immenſe & inutile appareil.

On avoit fait venir cent quarante piéces de canon ; & il eſt a remarquer, que chaque canon monté revient à environ deux-mille ecus. Il y avoit cent-dix-mille boulets, cent-ſix-mille, cartouches d'une façon & trois cent mille d'une autre, vingt & un mille bombes, vingt-ſept-mille-ſept-cens grenades, quinze-mille ſacs a tèrre, trente-mille inſtrumens pour le pionnage, douze-cens-mille livres de poudre. Ajoutez a ces munitions, le plomb, le fer & le fer blanc, les cordages, tout ce qui ſert aux mineurs, le ſoufre, le ſalpetre, les outils de toute eſpece. Il eſt certain, que les frais de tous ces préparatifs de deſtruction, ſuffiroient pour fonder & pour faire fleurir la plus nombreuſe colonie.

Le

Le Duc de la Feuillade plein d'ardeur & d'activité, plus capable que perſonne des entrepriſes qui ne demandoient que du courage, mais incapable de celles qui demandoient de l'art, de la méditâtion & du tems, preſſoit ce ſiége contre toutes les régles. Le Marechal de Vauban, le ſeul Géneral peut-etre qui aimat mieux l'Etat que ſoi-meme, avoit propoſé au Duc de la Feuillade de venir diriger le ſiege comme un Ingenieur, & de ſervir dans ſon armée comme volontaire ; mais la fierté de la Feuillade prit les offres de Vauban, pour de l'orgueil caché ſous de la Modeſtie. Il fut piqué, que le meilleur Ingenieur de l'Europe lui voulut donner des avis. Il manda, dans une lettre que j'ai vue : "j'eſpere prendre Turin a la Cohorn." Ce Cohorn étoit le Vauban des Alliés, bon Ingenieur, bon General, & qui avoit pris plus d'une fois des places fortifiées par Vauban. Après une telle lettre, il falloit prendre Turin : mais l'ayant attaqué par la citadelle, qui étoit le côté le plus fort & n'ayant pas même entoure toute la ville ; des ſecours, des vivres pouvoient y entrer : le Duc de Savoie pouvoit en ſortir : & plus le Duc de la Feuillade mettoit ſon impetuôſité dans des attaques reiterées & infructueuſes plus le ſiége traînoit en longeur.

Le Duc de Savoie ſortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au Duc de la Feuillade. Celui-ci ſe détache du ſiége pour courir apres le Prince qui, connoiſſant mieux le terrain, échape à ſes pourſuites. La Feuillade manque le Duc de Savoie, & la conduite du ſiége en ſouffre.

Preſque tous les hiſtoriens ont aſſure que le Duc de la Feuillade ne vouloit point prendre Turin : ils prétendent qu'il avoit juré à Madame la Ducheſſe de Bourgogne de reſpecter la capitale de ſon père : ils debitent que cette Princeſſe engagea Madame de Maintenon a faire prendre toutes les meſures qui furent le ſalut de cette ville. Il eſt vrai que preſque

tous

tous les Officiers de cette armée en ont été longtems perſuadés. Mais c'étoit un de ces bruits populaires qui decreditent le jugement des nouvéliſtes, & qui déſhonorent les hiſtoires. Il eût eté d'ailleurs bien contradictoire que le meme General eût voulu manquer Turin & prendre le Duc de Savoie.

Depuis le treize Mai juſqu'au vingt Juin le Duc de Vendome au borde de l'Adige favoriſoit ce ſiege ; & il comptoit, avec ſoixante & dix bataillons & ſoixante eſcadrons, fermer tous les paſſages au Prince Eugène.

Le General des imperiaux manquoit d'hommes & d'argent. Les Merciers de Londres lui prêtèrent environ ſix-millions de nos livres : il fit enfin venir des troupes des Cercles de l'Empire. La lenteur de ces ſecours eut pû perdre l'Italie ; mais la lenteur du ſiége de Turin étoit encore plus grande.

Vendome étoit deja nommé, pour aller reparer les pertes de la Flandre. Mais avant de quitter l'Italie, il ſouffre que le Prince Eugène paſſe l'Adige : il lui laiſſe traverſer le canal blanc, enfin le Pô même fleuve plus large & en quelques endroits plus difficile que le Rhône. Le General François ne quitta les bords du Po qu'apres avoir vu le Prince Eugène en Etat de pénetrer juſqu'auprès de Turin. Ainſi il laiſſa les affaires dans une grande criſe en Italie ; tandis qu'elles paroiſſoient deſeſperées en Flandre, en Allemagne & en Eſpagne.

Le Due de Vendôme va donc raſſembler vers Mons les débris de l'armée de Villeroi ; & le Duc d'Orléans, neveu de Louis XIV. vient commander vers le Pô les troupes du Duc de Vendôme. Ces troupes etoient en deſordre, comme ſi elles avoient été battues. Eugène avoit paſſé le Pô à la vue de Vendôme : il paſſe le Tanaro aux yeux du Duc d'Orleans ; il prend Carpi, Carreggio Reggio ; il derobe une marche aux François ; enfin il joind le

Duc

Duc de Savoie aupres d'Aſti. Tout ce que put faire le Duc d'Orléans, ce fut de venir joindre le Duc de la Feuillade au camp devant Turin. Le Prince Eugène le ſuit en diligence. Il y avoit alors deux partis a prendre: celui d'attendre le Prince Eugène dans les lignes de circonvallation; ou celui de marcher à lui lorſqu'il etoit encore auprès de Veillane. Le Duc d'Orlèans aſſemble un Conſeil de guèrre: ceux qui le compôſoient, etoient le Maréchal de Marſin celui-là même qui avoit perdu la bataille d'Hochſtet, le Duc de la Feuillade, Albergoti, Saint-frémont & d'autres Lieutenans Genéraux. " Meſſieurs, leur " dit le Duc d'Orleans, ſi nous reſtons dans nos " lignes, nous perdons la bataille. Notre circonval- " lation eſt de cinq lieues d'etendue: nous ne pou- " vons border tous ces retranchemens. Vous voyez " ici le règiment de la marine, qui n'eſt que ſur " deux hommes de hauteur: là, vous voyez des en- " droits entièrement dégarnis. La Doire, qui paſſe " dans notre camp, empêchera nos troupes de ſe " porter mutuellement de promts ſecours. Quand " le François attend qu'on l'attaque, il perd le plus " grand de ſes avantages; cette impétuôſité & ces " premiers momens d'ardeur qui décident ſi ſouvent " du gain des batailles. Croyez moi, il faut marcher " a l'ennemi." Tous les Lieutenans-Generaux repondirent, il faut marcher. Alors le Maréchal de Marſin tire de ſa poche un ordre du Roi, par le quel on devoit deferer à ſon avis en cas d'action: & ſon avis fut de reſter dans les lignes,

Le Duc d'Orleans indigné vit qu'on ne l'avoit envoyé à l'armée, que comme un Prince du ſang, & non comme un General & forcé de ſuivre le conſeil du Maréchal de Marſin, il ſe prepara à ce combat ſi deſavantageux.

Les ennemis paroiſſoient vouloir former à la fois pluſieurs attaques. Leurs mouvemens jettoient l'incertitude

certitude dans le camp des François. Monſieur le Duc d'Orleans vouloit une chôſe; Marſin & la Feuillade une autre: on diſputoit; on ne concluoit rien. Enfin on laiſſe les ennemis paſſer la Doire. Ils avancent ſur huit colonnes de vingt-cing hommes de profondeur. Il faut dans l'inſtant leur oppôſer des bataillons d'une épaiſſeur aſſez forte.

Albergoti, placé loin de l'armée ſur la montagne des Capucins, avoit avec lui vingt-mille hommes, & n'avoit en tête que des milices, qui n'oſoient l'attaquer. On lui envoye demander douze mille hommes. Il répond qu'il ne peut ſe dégarnir: il donne des raiſons ſpécieuſes. On les écoute: le tems ſe perd. Le Prince Eugène attaque les retranchemens, & au bout de deux heures il les force*. Le Duc d'Orleans bleſſé s'etoit retiré pour ſe faire panſer. A peine etoit-il entre les mains des Chirurgiens, qu'on lui apprend que tout eſt perdu; que les ennemis ſont maîtres du camp; & que la deroute eſt generale. Auſſitôt il faut fuir: les lignes, les tranchées ſont abandonnées; l'armée diſperſée. Tous les bagages, les proviſions, les munitions, la caiſſe militaire tombent dans les mains: du vainqueur. Le Marechal de Marſin bleſſé à la cuiſſe eſt fait priſonnier. Un chirurgien du Duc de Savoie lui coupa la cuiſſe; & le Marechal mourut quelques momens apres l'operation. Le Chevalier Methuen, Ambaſſadeur d'Angleterre aupres du Duc de Savoie le plus genereux, le plus franc & le plus brave homme de ſon pays, qu'on jamais employe dans les ambaſſades, avoit toujours combattu a côté de ce Souverain. Il avoit vu prendre le Marechal de Marſin & il fut témoin de ſes derniers momens. Il m'a raconté que Marſin lui dit ces propres mots: " croyez au moins, Monſieur, " que ç'a été contre mon avis, que nous vous avons " attendu dans nos lignes." Ces paroles ſembloient contre dire formellement ce qui s'etoit paſsé dans le

* 7. *Sept.* 1706.

Conſeil

Conſeil de guérre, & elles etoient pourtant vraies: c'eſt que le Maréchal de Marſin en prenant congé à Verſailles, avoit repreſentés au Roi qu'il failoit aller aux ennemis, en cas qu'ils paruſſent pour ſecourir Turin: mais Chamillard, intimidé par les defaites precedentes avoit fait decider qu'on devoit attendre & non preſenter la bataille; & cet ordre donné dans Verſailles, fut cauſe que ſoixante mille hommes furent diſperſes. Les François n'avoient pas eu plus de deux-mille hommes tués dans cette bataille. Mais on a deja vu que le carnage fait moins que la conſternation. L'impoſſibilite de ſubſiſter, qui feroit retirer une armée apres la victoire, ramena vers le Dauphiné les troupes après la defaite. Tout etoit ſi en déſordre que le Comte de Medavy-grancey, qui étoit alors dans le Mantouan avec un corps de troupes, & qui battit à Caſtiglione les Impériaux, commandés par le Landgrave de Heſſe, depuis Roi de Suede, ne remporta qu'une victoire inutile quoique complette. On perdit en peu de tems le Milanois, le Mantouan, le Piémont, & enfin le royaume de Naples.

GEORGE

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU.

COMEDIE

Par Mr. *MOLIERE.*

ACTEURS.

GEORGE DANDIN, riche Payſan, mari d'*Angelique.*
ANGELIQUE, femme de *George Dandin*, & fille de M. de *Sotenville.*
Monſieur de SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, pere d'*Angelique.*
Madame de SOTENVILLE.
CLITANDRE, amant d'*Angelique.*
CLAUDINE, ſuivante d'*Angelique.*
LUBIN, payſan, ſervant de *Clitandre.*
COLIN, valet de *George Dandin.*

La Scene eſt devant la Maiſon de *George Dandin*, à la Campagne.

ACTE I. SCENE I.

G. DANDIN.

AH qu'une femme Demoiſelle eſt une étrange affaire, & que mon Mariage eſt une Leçon bien parlante à tous les Payſans qui veulent s'élever au deſſus de leur Condition, & s'allier comme j'ai fait à la maiſon d'un Gentilhomme. La Nobleſſe

de ſoi eſt bonne, c'eſt une choſe conſiderable aſſurément; mais elle eſt accompagnée de tant de mauvaiſes circonſtances qu'il, eſt très bon de ne s'y point frotter. Je ſuis devenu là deſſus ſavant à mes dépens & connois le ſtile des Nobles, lorſqu'ils nous font nous autres entrer dans leur famille. L'Alliance qu'ils font eſt petite avec nos perſonnes ; c'eſt notre Bien ſeul qu'ils épouſent, & j'aurois bien mieux fait, tout riche que je ſuis, de m'allier en bonne & franche Payſanerie, que de prendre une femme qui ſe tient au deſſus de moi, s'offenſe de porter mon nom, & penſe qu'avec tout mon bien, je n'ai pas aſſez acheté la qualité de ſon Mari. *George Dandin, George Dandin,* vous avez faite une ſottiſe la plus grande du monde. Ma maiſon m'eſt effroyable maintenant, & je n'y rentre point ſans y trouver quelque chagrin.

SCENE II. *George Dandin, Lubin.*

G. Dand. (Voyant ſortir *Lubin* de chez lui) Que diantre ce drôle la vient il faire chez moi?

Lubin. Voilà un homme qui me regarde.

G. Dand. Il ne me connoit pas.

Lubin. Il ſe doute de quelque choſe.

G. Dand. Oüais ! il a grande peine à ſaluer.

Lubin. J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vû ſortir de là dedans.

G. Dand. Bon jour.

Lubin. Serviteur.

G. Dand. Vous n'étes pas d'ici que je crois ?

Lubin. Non, je n'y ſuis venu que pour voir la fête de demain.

G. Dandin. Hé dites moi un peu, s'il vous plait, vous venez de là dedans ?

Lubin. Chut.

G. Dand.

G. Dand. Comment ?

Lubin. Paix.

G. Dand. Quoi donc ?

Lubin. Motus, il ne faut pas dire que vous m'ayez vû ſortir de là.

G. Dand. Pourquoi ?

Lubin. Mon Dieu ! parce.

G. Dand. Mais encore ?

Lubin. Doucement j'ai peur qu'on ne nous écoute.

G. Dand. Point point.

Lubin. C'eſt que je viens de parler à la maitreſſe du Logis de la part d'un certain Monſieur qui lui fait les doux yeux, & il ne faut pas qu'on ſache cela. Entendez-vous ?

G. Dand. Oui.

Lubin. Voila la raiſon. On m'a enchargé de prendre garde que perſonne ne me vit ; & je vous prie au moins de ne pas dire que vous m'ayez vû.

G. Dand. Je n'ai garde.

Lubin. Je ſuis bien aiſe de faire les choſes ſecrettement comme on m'a commandé.

G. Dand. C'eſt bien fait.

Lubin. Le Mari, à ce qu'ils diſent, eſt un jaloux qui ne veut pas qu'on faſſe l'amour à ſa Femme, & il feroit le Diable à quatre, ſi cela venoit à ſes oreilles. Vous comprenez bien ?

G. Dand. Fort bien.

Lubin. Il ne faut pas qu'il ſache rien de tout ceci.

G. Dand. Sans doute,

Lubin. On le veut tromper tout-doucement. Vous m'entendez-bien.

G. Dand. Le mieux du monde.

Lubin. Si vous alliez dire que vous m'avez vû ſortir de chez lui, vous gateriez toute l'affaire. Vous comprenez bien ?

G. Dand. Assurément. Hé comment nommez vous celui qui vous a envoyé là dedans ?

Lubin. C'est le Seigneur de notre Pays, Mr. le Vicomte de chose——— Foin, je ne me souviens jamais comment diantre ils baragoïnent ce nom là. Mr. *Ci*——*Clitandre.*

G. Dand. Est-ce ce jeune Courtisan qui demeure ?——

Lubin. Oui, auprès de ces arbres.

G. Dand. (à part) C'est pour cela, que depuis peu ce Damoiseau poli s'est venu loger contre moi. J'avois bon nez sans doute, & son voisinage déjà m'avoit donné quelque soupçon.

Lubin. Testigué ; c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vû. Il m'a donné trois piéces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, & qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien, & ce qu'est au prix de cela une journée de travail, où je ne gagne que dix sols.

G. Dand. He bien, avez vous fait votre message?

Lubin, Oui. J'ai trouvé là dedans une certaine *Claudine* qui tout du premier coup a compris ce que je voulois, & qui m'a fait parler à sa Maitresse.

G. Dand. A Coquine de servante ! (à part)

Lubin. Morguienne cette Claudine là est tout à fait jolie, elle a gagné mon amitié, & il ne tiendra qu'à elle que nous ne soyons mariés ensemble.

G. Dand. Mais quelle réponse a fait la maitresse à ce Mr. le Courtisan ?

Lubin. Elle m'a dit de lui dire———Attendez je ne sais si je me souviendrai bien de tout cela.— Qu'elle lui est tout à fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, & qu'à cause de son Mari qui est fantasque, il garde d'en rien faire paroitre, & qu'il faudra

songer

ſonger à chercher quelque invention pour ſe pouvoir entretenir tous deux.

G. Dand Ah pendarde de Femme ! (à part)

Lubin. Tetiguienne cela ſera drole, car le Mari ne ſe doutera point de la manigance, voilà ce qui eſt bon. Et il aura un pied de nez avec ſa jalouſie. N'eſt-ce pas ?

G. Dand. Cela eſt vrai.

Lubin. Adieu. Bouche couſuë au moins ; gardez bien le ſecret afin que le Mari ne le ſache pas.

G. Dand. Oui, oui.

Lubin. Pour moi je vais faire ſemblant de rien, je ſuis un fin matois, & l'on ne diroit pas que j'y touche.

SCENE III. *George Dandin* ſeul.

He bien *George Dandin*, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voila ce que c'eſt d'avoir voulu épouſer une Demoiſelle. L'on vous accommode de toutes pieces, ſans que vous puiſſiez vous venger, & la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'egalité de condition laiſſe du moins à l'honneur d'un Mari la liberté du reſſentiment, & ſi c'étoit une Payſanne vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la juſtice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la Nobleſſe, & il vous ennuyoit d'être maitre chez vous. Ah j'enrage de tout mon cœur, & je me donnerois volontiers des ſoufflets ! Quoi écouter impudemment l'amour d'un Damoiſeau, & y promettre en même tems de la correſpondance ? Morbleu je ne veux point laiſſer paſſer une occaſion de la ſorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au Pere & à la Mere, & les rendre temoins——— Mais les voici l'un & l'autre fort à propos.

SCENE IV. Mr. & Mad. de *Sotenville* & *George Dandin.*

Mr. S. Qu'eſt ce mon Gendre, vous nous paroiſſez tout troublé?

G. Dand. Auſſi en ai-je du ſujet.——

Mad. S. Mon Dieu, notre Gendre, que vous avez peu de civilité de ne pas ſaluer les gens quand vous les approchez.

G. Dand. Ma foi, ma belle-mere, c'eſt que j'ai d'autres choſes en tête.——

Mad. S. Encore? Eſt-il poſſible mon Gendre que vous ſachiez ſi peu votre monde, & qu'il n'y ait pas moyen de vous inſtruire de la maniere qu'il faut vivre parmi les perſonnes de qualité?

G. Dand. Comment?

Mad. S. Ne vous deferez vous jamais avec moi de la familiarité de ce mot de ma bellemere, & ne fauriez-vous vous accoutumer à me dire Madame?

G. Dand. Parbleu ſi vous m'appellez votre Gendre, il me ſemble que je puis vous appeller ma bellemere.

Mad. S. Il y a fort à dire, & les choſes ne ſont pas égales. Aprenez, s'il vous plait, que ce n'eſt point à vous, à vous ſervir de ce mot là, avec une perſonne de ma condition; que tout notre Gendre que vous ſoyez il y a grande difference de vous à nous, & que vous devez vous connoitre.

Mr. S. C'en eſt aſſez, m'amour, laiſſons cela.

Mad. S. Mon Dieu, Mr. de *Sotenville*, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, & vous ne ſavez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous eſt dû.

Mr. S. Corbleu, pardonnez moi, on ne peut point me faire de leçons là deſſus, & j'ai ſû montrer

en

en ma vie par vingt actions de vigueur, que je ne ſuis point homme à démordre jamais d'un pouce de mes pretentions. Mais il ſuffit de lui avoir donné un petit avertiſſement. Sachons un peu mon Gendre, ce que vous avez dans l'eſprit.

G. Dand. Puiſqu'il faut donc parler cathégoriquement, je vous dirai Mr. de *Sotenville*, que j'ai lieu de——

Mr. S. Doucement mon Gendre, apprenez qu'il n'eſt pas reſpectueux d'appeller les gens par leur nom, & qu'à ceux qui ſont au deſſus de nous, il faut dire, Monſieur, tout court.

G. Dand. Hé bien Monſieur tout court, & non plus Monſieur de *Sotenville*, j'ai à vous dire que ma femme me donne——

Mr. S. Tout beau. Apprenez auſſi que vous ne devez pas dire ma Femme, quand vous parlez de notre Fille.

G. Dand. J'enrage. Comment ma femme n'eſt pas ma femme ?

Mad. S. Oui, notre Gendre, elle eſt votre Femme ; mais il ne vous eſt pas permis de l'appeller ainſi, & c'eſt tout ce que vous pourriez faire, ſi vous aviez épouſé une de vos pareilles.

G. Dand. Ah ! *George Dandin*, où t'es tu fourré ? (à part) Eh, de grace, mettez pour un moment votre Gentilhommerie à coté, & ſouffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. Je vous dis donc que je ſuis mal ſatisfait de mon mariage.

Mr. S. Et la raiſon mon Gendre ?

Mad. S. Quoi, parler ainſi d'une choſe dont vous avez tiré de ſi grands avantages ?

G. Dand. Et quels avantages Madame, puiſque Madame y a ? L'avanture n'a pas été mauvaiſe pour vous ; car ſans moi vos affaires, avec votre permiſſion, étoient fort delabrées, & mon argent a

ſervi à reboucher d'aſſez bons trous ; mais, moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, & au lieu de *George Dandin* d'avoir recû par vous le titre de Monſieur de la *Dandiniére*.

Mr. S. Ne comptez vous pour rien, mon Gendre, l'avantage d'être allié à la maiſon de *Sotenville* ?

Mad. S. Et à celle de la *Prudoterie*, dont j'ai l'honneur d'être iſſuë ? maiſon où le ventre annoblit ; & qui par ce beau privilege rendra vos enfans Gentilhommes.

G. Dand. Oui, voila qui eſt bien, mes enfans ſeront Gentilhommes, mais je ſerai Cocu, moi, ſi l'on n'y met ordre.

Mr. S. Que veut dire cela mon Gendre ?

G. Dand. Cela veux dire que votre fille ne vit pas, comme il faut qu'une femme vive, & qu'elle fait des choſes qui ſont contre l'honneur.

Mad. S. Tout beau, prenez garde à ce que vous dites. Ma fille eſt d'une race trop pleine de vertu pour ſe porter jamais à faire une choſe dont l'honneteté ſoit bleſſée ; & de la maiſon de la *Prudoterie*, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

Mr. S. Corbleu, dans la maiſon de *Sotenville*, on n'a jamais vû de Coquette, & la bravoure n'y eſt pas moins hereditaire aux mâles, que la Chaſteté aux femelles.

Mad. S. Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la Maitreſſe d'un Duc & Pair Gouverneur de notre Province.

Mr. S. Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refuſa vingt mille écus d'un favori du Roi, qui ne demandoit ſeulement que la faveur de lui parler.

G. Dand.

G. Dand. He bien, votre fille n'eſt pas ſi difficile que cela, & elle s'eſt apprivoiſée depuis qu'elle eſt chez moi.

Mr. S. Expliquez vous mon Gendre, nous ne ſommes point gens à la ſupporter dans de mauvaiſes actions, & nous ſerons les premiers ſa mere & moi, à vous en faire la juſtice.

Mad. S. Nous n'entendons point raillerie ſur les matieres de l'honneur, & nous l'avons élevée dans toute la ſeverité poſſible.

G. Dand. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt qu'il y a ici un certain Courtiſan que vous avez vû, qui eſt amoureux d'elle à ma barbe, & qui lui a fait faire des proteſtations d'amour, qu'elle a très humainement écoutées.

Mad. S. Jour de Dieu. Je l'etranglerois de mes propres mains s'il falloit qu'elle forlignat de l'honneteté de ſa mere.

Mr. S. Corbleu, je lui paſſerois mon épée au travers du corps à elle & au Galant, ſi elle avoit forfait à ſon honneur.

G. Dand. Je vous ai dit ce qui ſe paſſe, pour vous faire mes plaintes, & je vous demande raiſon de cette affaire la.

Mr. S. Ne vous tourmentez point; je vous la ferai de tous deux, & je ſuis homme pour ſerrer le bouton à qui que ce puiſſe être. Mais êtes vous bien ſûr auſſi de ce que vous nous dites?

G. Dand. Très ſûr.

Mr. S. Prenez bien garde au moins; car entre Gentilshommes ce ſont de choſes chatouilleuſes, & il n'eſt pas queſtion d'aller faire ici un pas de clerc.

G. Dand. Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne ſoit veritable.

Mr. S. M'amour, allez vous en parler à votre fille, tandis qu'avec mon Gendre j'irai parler à l'homme.

Mad. S. Se pourroit-il mon fils, qu'elle s'oubliat de la ſorte, après le ſage exemple que vous ſavez vous meme que je lui ai donné ?

Mr. S. Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon Gendre, & ne vous mettez pas en peine, vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorſqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

G. Dand. Le voici qui vient vers nous.

SCENE V. *Clitandre*, Mr. de *Sotenville*, *George Dandin*.

Mr. S. Monſieur, ſuis-je connu de vous ?

Cli. Non pas que je ſache Monſieur.

Mr. S. Je m'appelle le Baron de *Sotenville*.

Cli. Je m'en rejouis fort.

Mr. S. Mon nom eſt connu à la Cour, & j'eus l'honneur dans ma jeuneſſe de me ſignaler des premiers à l'arriere ban de Nanci.

Cli. A la bonne-heure.

Mr. S. Monſieur mon pere Jean-Gilles de Sotenville eut la gloire d'aſſiſter en perſonne au grand ſiége de *Montauban*.

Cli. J'en ſuis ravi.

Mr. S. Et j'ai eu un ayeul, Bertrand de Sotenville, qui fut ſi conſideré en ſon tems, que d'avoir permiſſion de vendre tout ſon Bien pour le voyage d'Outre-mer.

Cli. Je le veux croire.

Mr. S. Il m'a été rapporté, Monſieur, que vous aimez & pourſuivez une jeune perſonne, qui eſt ma fille, pour laquelle je m'intereſſe, & pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon Gendre.

Cli. Qui, moi ?

Mr. S. Oui, & je ſuis bien aiſe de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plait, un éclairciſſement de cette affaire.

Cli. Voila une étrange médiſance ! Qui vous a dit cela Monſieur ?

Mr. S. Quelqu'un qui peut bien le ſavoir.

Cli. Ce quelqu'un là en a menti. je ſuis honnete homme. Me croyez vous capable Mr. d'une action auſſi lâche que celle-là? Moi, aimer une jeune & belle perſonne, qui a l'honneur d'être la fille de Monſieur le Baron de Sotenville ! Je vous révère trop pour cela, & ſuis trop votre ſerviteur. Quiconque vous l'a dit eſt un ſot.

Mr. S. Allons mon Gendre.

G. Dand. Quoi ?

Cli. C'eſt un Coquin & un Maraut.

Mr. S. Repondez.

G. Dand. Repondez vous même.

Cli. Si je ſavois qui ce peut être, je lui donnerois en votre preſence de l'épée dans le ventre.

Mr S. Soutenez donc la choſe.

G. Dand. Elle eſt toute ſoutenuë, il eſt vrai.

Cli. Eſt-ce votre Gendre, Monſieur, qui——

Mr. S. Oui, c'eſt lui même qui s'en eſt plaint à moi.

Cli. Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir ; & ſans cela je lui apprenderois à tenir de pareils diſcours d'une perſonne comme moi.

SCENE VI. Mr. & Mad. de *Sotenville*, *Angelique*, *Claudine*, *Clitandre*, *George Dandin*.

Mad. S. Pour ce qui eſt de cela, la jalouſie eſt une étrange choſe ! J'amene ici ma fille pour eclaircir l'affaire en preſence de tout le monde.

Cli.

Cli. Eſt-ce donc vous Madame, qui avez dit à votre Mari que je ſuis amoureux de vous ?

Ang. Moi ! Et comment lui aurois-je dit ? Eſt-ce que cela eſt ? Je voudrois bien le voir, vraiment, que vous fuſſiez amoureux de moi. Jouez vous y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler, c'eſt une choſe que je vous conſeille de faire, vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous ſerez reçu comme il faut.

Cli. He la, la, Madame, tout doucement ; il n'eſt pas neceſſaire de me faire tant de leçons, & de vous tant ſcandaliſer. Qui vous dit que je ſonge à vous aimer ?

Ang. Que ſais-je moi, ce qu'on me vient conter ici ?

Cli. On dira ce que l'on voudra ; mais vous ſavez ſi je vous ai parlé d'amour, lorſque je vous ai rencontrée

Ang. Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

Cli. Je vous aſſure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre ; que je ne ſuis point homme à donner du chagrin aux Belles, & que je vous reſpecte trop, & vous & Meſſieurs vos Parens, pour avoir la penſée d'être amoureux de vous.

Mad. S. Hé bien, vous le voyez. (à G. Dandin)

Mr. S. Vous voila ſatisfait, mon Gendre ; que dites vous à cela ?

G. Dan. Je dis que ce ſont des contes à dormir debout ; que je ſais bien ce que je ſais ; & que tantot, puiſqu'il faut parler net, elle a reçu une ambaſſade de ſa part.

Ang. Moi, j'ai reçu une ambaſſade ?

Cli. J'ai envoyé une ambaſſade ?

Ang. Claudine.

Cli. Eſt-il vrai ? (à Claudine)

Clau. Par ma foi, voila une étrange fauſſeté.

G. Dan.

G. Dan. Taiſez-vous carogne que vous êtes, je ſais de vos nouvelles, & c'eſt vous qui tantot avez introduit le Courier.

Clau. Quoi, moi ?

G. Dan. Oui, vous. Ne faites point tant la ſucrée.

Clau. Helas ! que le monde aujourd'hui eſt rempli de mechanceté, de m'aller ſoupçonner ainſi, moi qui ſuis l'innocence même !

G. Dan. Taiſez-vous bonne pièce, vous faites la fournoiſe, mais je vous connois il y a longtems, & vous êtes une deſallée.

Clau. Madame, eſt-ce que ?—— (à Angelique)

G. Dan. Taiſez-vous, vous dis-je ; vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres. Et vous n'avez point de Pere Gentilhomme.

Ang. C'eſt une impoſture ſi grande, & qui me touche ſi fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y repondre. Cela eſt bien horrible, d'être accuſée par un Mari, lorſqu'on ne lui fait rien qui ne ſoit à faire. Helas ! ſi je ſuis blâmable de quelque choſe, c'eſt d'en uſer trop bien avec lui.

Clau. Aſſurément.

Ang. Tout mon malheur eſt de le trop conſiderer, & pleut au Ciel que je fuſſe capable de ſouffrir, comme il dit, des galanteries de quelqu'un ! Je ne ſerois pas tant à plaindre. Adieu. Je me retire, & je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette ſorte.

SCENE VII. Mr. & Mad. de *Sotenville*, *Clitandre*, *George Dandin*, *Claudine*.

Mad. S. Allez, vous ne meritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée. (à G. Dandin.)

Clau. Par ma foi, il meriteroit qu'elle lui fit dire vrai, & ſi j'étois en ſa place je n'y marchanderois

pas. Oui, Monſieur, vous devez pour le punir, faire l'amour à ma Maitreſſe. Pouſſez, c'eſt moi qui vous le dis, ce ſera bien employé, & je m'offre à vous y ſervir, puiſqu'il m'en a deja taxée.

[*Claudine* ſort.]

Mr. S. Vous meritez, mon Gendre, qu'on vous diſe ces choſes là ; & votre procedé met tout le monde contre vous.

Mad. S. Allez, ſongez à mieux traiter une Demoiſelle bien née, & prenez garde deſormais à ne plus faire de pareilles bévûes.

G. Dan. [*à part*] J'enrage de bon cœur, d'avoir tort lorſque j'ai raiſon.

Cli. Monſieur, vous voyez comme j'ai été fauſſement accuſé. Vous êtes homme qui ſavez les maximes du point d'honneur, & je vous demande raiſon de l'affront qui m'a été fait.

Mr. S. Cela eſt juſte, & c'eſt l'ordre des procédés. Allons mon Gendre, faites ſatisfaction à Monſieur.

G. Dan. Comment, ſatisfaction ?

Mr. S. Oui, cela ſe doit dans les regles pour l'avoir fauſſement accuſé.

G. Dan. C'eſt une choſe, dont moi je ne demeure pas d'accord de l'avoir à tort accuſé ; & je ſais bien ce que j'en penſe.

Mr. S. Il n'importe quelque penſée qui vous puiſſe reſter, il a nié ; c'eſt ſatisfaire les perſonnes, & l'on n'a nul droit de ſe plaindre de tout homme qui ſe dédit.

G. Dan. Si bien donc que ſi je le trouvois couché avec ma femme, il en ſeroit quite pour ſe dédire.

Mr S. Point de raiſonnement ; faites lui les excuſes que je vous dis.

G. Dan. Moi je lui ferai encore des excuſes, après——

Mr. S.

Mr. S. Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer, & vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puiſque c'eſt moi qui vous conduis.

G. Dan. Je ne ſaurois.

Mr. S. Corbleu, mon Gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me mettrois avec lui contre vous. Allons, laiſſez-vous gouverner par moi.

G. Dan. (à part) Ah George Dandin !

Mr. S. Votre bonnet à la main le premier. Mr. eſt Gentilhomme, & vous ne l'êtes pas.

G. Dan. (à part) J'enrage.

Mr. S. Répétez après moi. Monſieur——

G. Dan. Monſieur,

Mr. S. Je vous demande pardon.—— Ha ! [il voit que ſon Gendre fait difficulté de lui obéir.]

G. Dan. Je vous demande pardon.

Mr. S. Des mauvaiſes penſées que j'ai euës de vous.——

G. Dan. Des mauvaiſes penſées que j'ai euës de vous.

Mr. S. C'eſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoitre——

G. Dan. C'eſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoitre.

M. S. Et je vous prie de croire——

G. Dan. Et je vous prie de croire.

Mr. S. Que je ſuis votre Serviteur.

G. Dan. Voulez vous que je ſois ſerviteur d'un homme qui me veut faire cocu ?

M. S. Ha [Il le menace encore]

Cli. Il ſuffit Monſieur.

Mr. S. Non, je veux qu'il acheve, & que tout aille dans les formes. Que je ſuis votre Serviteur.

G. Dan. Que——que——que je ſuis votre Serviteur.

Cli.

Cli. [à G. Dandin] Monſieur je ſuis le votre de tout mon cœur, & je ne ſonge plus à ce qui s'eſt paſſé. [à Mr. de Sotenville] Pour vous Monſieur, je vous donne le bon jour, & ſuis faché du petit chagrin que vous avez eu.

M. S. Je vous baiſe les mains, & quand il vous plaira, je vous donnerai le divertiſſement de courre un liévre.

Cli. C'eſt trop de graces que vous me faites.

[*Clitandre* ſort.

Mr. S. Voilà, mon Gendre, comme il faut pouſſer les choſes. Adieu. Sachez que vous êtes dans une famille qui vous donnera de l'appui, & ne ſouffrira point que l'on vous faſſe aucun affront.

SCENE IX. *George Dandin* ſeul.

Ah ! que je ſuis——Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu——George Dandin, vous l'avez voulu ; cela vous ſied fort bien, & vous voilà ajuſté comme il faut ; vous avez juſtement ce que vous méritez. Allons, il s'agit ſeulement de deſabuſer le Pere & la Mere, & je pourrai trouver peut-être quelque moyen d'y réuſſir.

FIN du Premier ACTE.

ACTE

ACTE II. SCENE I.

CLAUDINE, LUBIN.

Clau. OUI, j'ai bien deviné, qu'il falloit que cela vint de toi, & que tu l'euſſes dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre Maitre.

Lubin. Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en paſſant à un homme, afin qu'il ne dit point qu'il m'avoit vû ſortir ; & il faut que les gens de ce pays-ci ſoient de grands babillards.

Clau. Vraiment ce Mr. le Vicomte a bien choiſi ſon monde que de te prendre pour ſon ambaſſadeur, & il s'eſt allé ſervir là d'un homme bien chanſeux.

Lubin. Va, une autrefois je ſerai plus fin, & je prendrai mieux garde à moi.

Clau. Oui, oui, il ſera tems.

Lubin. Ne parlons plus de cela, écoute.

Clau. Que veux tu que j'écoute ?

Lubin. Tourne un peu ton viſage devers moi.

Clau. He bien, qu'eſt-ce ?

Lubin. Claudine !

Clau. Quoi ?

Lubin. Hé là, ne ſais tu pas ce que je veux dire ?

Clau. Non.

Lubin. Morgué, je t'aime.

Clau. Tout de bon ?

Lubin. Oui, le Diable m'emporte, tu me peux croire puiſque j'en jure.

Clau. A la bonne heure.

Lub. Je me ſens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.

Clau.

Clau. Je m'en rejoüis.

Lubin. Comment eſt-ce que tu fais pour être ſi jolie ?

Clau. Je fais comme font les autres.

Lubin. Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu ſeras ma femme, je ſerai ton mari, & nous ſerons tous deux Mari & Femme.

Clau. Tu ſerois peut-être jaloux comme notre Maitre.

Lubin. Point.

Clau. Pour moi, je hais les maris ſoupçonneux, & j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un ſi plein de confiance, & ſûr de ma chaſteté, qu'il me vit ſans inquiétude au milieu de trente hommes.

Lubin. Hé bien, je ſerai tout comme cela.

Clau. C'eſt la plus ſotte choſe du monde que de ſe defier d'une femme & de la tourmenter. La verité de l'affaire eſt qu'on n'y gagne rien de bon, cela nous fait ſonger à mal ; & ce ſont ſouvent les Maris, qui avec leurs vacarmeries ſe font eux-mêmes ce qu'ils ſont.

Lub. Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

Clau. Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorſqu'un Mari ſe met à notre diſcrètion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, & il en eſt comme de ceux qui nous offrent leur bourſe, & nous diſent prenez. Nous en uſons honnêtement, & nous nous contentons de la raiſon. Mais ceux qui nous chicannent, nous nous efforçons de les tondre, & nous ne les épargnons pas.

Lub. Va, je ſerai de ceux qui ouvrent leur bourſe, & tu n'a qu'à te marier avec moi.

Clau. Hé bien bien, nous verrons.

Lub. Vien donc ici Claudine.

Clau. Que veux tu ?

Lub.

Lub. Vien, te dis-je. [Il la prend par la main.

Clau. Ah doucement ! je n'aime pas les patineurs.

Lub. Eh ! un petit brin d'amitié.

Clau. Laiſſe-moi là te dis-je, je n'entens pas raillerie.

Lub. Claudine !

Clau. Ah ! Je te donnerai ſur le nez.

Lub. Ah que tu es rude à pauvres gens ! Fi, que cela eſt malhonête de refuſer les perſonnes ! N'as-tu point de honte d'être belle & de ne pas vouloir qu'on te careſſe.

Clau. Tu t'émancipes trop.

Lub. Qu'eſt-ce que cela te couteroit de me laiſſer faire ?

Clau. Il faut que tu te donnes patience.

Lub. Un petit baiſer ſeulement en rabattant ſur notre mariage.

Clau. Je ſuis votre ſervante.

Lub. Claudine, je t'en prie ſur le tant moins.

Clau. Eh que nenni, j'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va t'en, & dis à Mr. le Vicomte que j'aurai ſoin de rendre ſon billet.

Lub. Adieu, beauté, rudaniere.

Clau. Le mot eſt amoureux.

Lub. Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, & tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

Clau. Je vais remettre aux mains de ma maitreſſe——Mais la voici avec ſon mari, éloignons nous, & attendons qu'elle ſoit ſeule.

SCENE II. *George Dandin, Angelique.*

G. Dan. Non, non, on ne s'amuſe pas avec tant de facilité, & je ne ſuis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait eſt véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne ne penſe, & votre galimatias ne m'a pas tantôt ébloüi

SCENE

SCENE III. *Clitandre, Angelique, George Dandin.*

[A part, au fond du Theatre.]

Cli. Ah ! la voilà. Mais le Mari eſt avec elle.

G. Dan. [Sans voir Clitandre] Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vû la verité de ce que l'on m'a dit ; & le peu de reſpect que vous avez pour le nœud qui nous joint.

[Clitandre & Angelique ſe ſaluent.] Mon Dieu laiſſez là votre révérence ; ce n'eſt pas de ces ſortes de reſpects dont je vous parle, & vous n'avez que faire de vous moquer.

Ang. Moi, me moquer ? En aucune façon.

G. Dan. Je ſais votre penſée, & connois——

[Clitandre & Angelique ſe reſaluent. Encore ? Ah ne raillons pas davantage ! Je n'ignore pas qu'à cauſe de votre nobleſſe, vous me tenez fort au deſſous de vous, & le reſpect que je veux dire ne regarde point ma perſonne. J'entens parler de celui que vous devez à des nœuds auſſi venerables que le ſont ceux du Marriage.

[Angelique fait ſigne à Clitandre] Il ne faut point lever les épaules, & je ne dis point des ſottiſes.

Ang. Qui ſonge à lever les épaules ?

G. Dan. Mon Dieu, nous voyons clair. Je vous dit encore une fois que le Mariage eſt une chaine, à laquelle on doit porter toute ſorte de reſpect ; & que c'eſt fort mal fait a vous d'en uſer comme vous faites.

[Angelique fait ſigne de la tête à Clitandre. Oui, oui, mal fait à vous, & vous n'avez que faire de hocher la tête, & de me faire la grimace.

Ang. Moi ! je ne ſais ce que vous voulez dire.

G. Dan. Je le ſais fort bien, moi, & vos mépris me ſont connus. Si je ne ſuis pas né noble, au moins ſuis je

ſuis-je d'une race où il n'y a point de reproche ; & la famille des Dandins———

Cli. Un moment d'entretien. { Clitandre derriere Ang. ſans être apperçû de Dandin.

G. Dan. Ah !

Ang. Quoi ? Je ne dis mot.

G. Dan.—— { Tourne autour de ſa femme & Clitandre ſe retire en faiſant une grande reverence à Geor. Dand.

SCENE IV. *G. Dandin, Angelique.*

Le voilà qui vient roder autour de vous.

Ang. Hé bien, eſt-ce ma faute, que voulez-vous que j'y faſſe ?

G. Dan. Je veux que vous faſſiez ce que fait une Femme qui ne veut plaire qu'à ſon Mari. Quoi qu'on en puiſſe dire, les galans n'obſedent jamais que quand on le veut bien ; il y a un certain air de douceur qui les attire, ainſi que le miel fait les mouches ; & les honnêtes femmes ont des manières qui les ſavent chaſſer d'abord.

Ang. Moi les chaſſer, & par quelle raiſon ? Je ne me ſcandaliſe point qu'on me trouve bien faite, & cela me fait du plaiſir.

G. Dan. Oui ; mais quel perſonnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie ?

Ang. Le perſonnage d'un honnête homme, qui eſt bienaiſe de voir ſa femme conſiderée.

G. Dan. Je ſuis votre valet. Ce n'eſt pas là mon compte, & les Dandins ne ſont point accoutumés à cette mode là.

Ang. Oh les Dandins s'y accoutumeront s'ils veulent ; car pour moi je vous déclare que mon deſſein n'eſt pas de renoncer au monde, & de m'enterrer toute vive dans un Mari. Comment ! parcequ'un homme

homme s'aviſe de nous épouſer, il faut d'abord que nous rompions tout commerce avec les vivans ? qu'on ſoit morte à tous les divertiſſemens ? Je me moque de cela, & ne veux pas mourir ſi jeune,

G. Dan. C'eſt ainſi que vous ſatisfaites aux engagemens de la foi que vous m'avez donnée publiquement ?

Ang. Moi ? Je vous l'ai donnée de bon cœur & vous me l'avez arrachée. M'avez vous avant le mariage démandé mon conſentement, & ſi je voulois bien de vous ? Vous n'avez conſulté pour cela que mon Pere & ma Mere, ce ſont eux proprement qui vous ont épouſé. Pour moi qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, & que vous avez priſe ſans conſulter mes ſentimens ; je prétens n'être point obligée à me ſoumettre en Eſclave à vos volontés, & je veux joüir, s'il vous plait, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeuneſſe, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, & gouter le plaiſir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez vous y pour votre punition, & rendez graces au Ciel de ce que je ne ſuis pas capable de faire quelque choſe de pis.

G. Dan. Oui, c'eſt ainſi que vous le prenez ? Je ſuis votre Mari, & je vous dis que je n'entens pas cela.

Ang. Moi, je ſuis votre Femme, & je vous dis que je l'entens.

G. Dan. [A part] Il me prend des tentations d'accommoder tout ſon viſage à la compote, & le mettre en état de ne plaire de ſa vie aux diſeurs de fleurettes. Ah ! allons George Dandin. Je ne pourrois me retenir, & il vaux mieux quitter la place

SCENE

SCENE V. *Claudine, Angelique.*

Clau. J'avois, Madame, impatience qu'il s'en allât, pour vous rendre ce mot de la part que vous ſavez.

Ang. Voyons. [Elle lit bas]

Clau. (à part) A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplait pas trop.

Ang. Ah Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante ! Que dans tous leurs diſcours & dans toutes leurs actions les gens de cour ont un air agréable, & qu'eſt-ce que c'eſt auprès d'eux nos gens de Province ?

Clau. Je crois qu'après les avoir vûs, les Dandins ne vous plaiſent guères.

Ang. Demeurez ici, je m'en vais faire la réponſe.

Clau. Je n'ai pas beſoin, que je penſe, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici——

SCENE VI. *Claudine, Clitandre, Lubin.*

Clau. Vraiment Monſieur, vous avez pris là un habile Meſſager.

Cli. Je n'ai pas oſé envoyer de mes gens ; mais ma pauvre Claudine, il faut que je te recompenſe des bons offices que je ſais que tu m'as rendus.

[Il fouille dans ſa poche.]

Clau. Eh Monſieur, il n'eſt pas néceſſaire. Non Monſieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine là, & je vous rends ſervice, parceque vous le meritez, & je me ſens au cœur de l'inclination pour vous.

Cli. Je te ſuis obligé. [Il lui donne de l'argent.]

Lub. Puiſque nous ſerons mariez, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

Clau. Je te le garde auſſi bien que le baiſer.

Cli.

Cli. Di-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle Maitreſſe ?

Clau. Oui, elle eſt allée y répondre.

Cli. Mais Claudine, n'y a t-il pas moyen que je la puiſſe entretenir ?

Clau. Oui, venez avec moi. Je vous ferai parler à elle.

Cli. Mais le trouvera-t-elle bon, & n'y a-t-il rien à riſquer ?

Clau. Non non, ſon Mari n'eſt pas au logis, & puis ce n'eſt pas lui qu'elle a le plus à menager, c'eſt ſon Pere & ſa Mere, & pourvû qu'ils ſoient prevenus tout le reſte n'eſt point à craindre

Lub. Tetiguienne, que j'aurai là une habile femme ! Elle a de l'eſprit comme quatre.

SCENE VII. *Lubin, George Dandin.*

G. Dan. (bas à part) Voici mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il pût ſe réſoudre à vouloir rendre témoignage au Pere & à la Mere de ce qu'ils ne veulent point croire.

Lub. Ah ! vous voilà, Mr. le Babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler & qui me l'avoit tant promis. Vous êtes donc un Cauſeur, & vous allez redire ce que l'on vous dit en ſecret.

G. Dan. Moi !

Lub. Oui : Vous avez été tout rapporter au Mari, & vous êtes cauſe qu'il a fait du vacarme. Je ſuis bien aiſe de ſavoir que vous avez de la langue, & cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

G. Dan. Ecoute mon ami.

Lub. Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui ſe paſſe à cette heure ; mais pour votre punition, vous ne ſaurez rien du tout.

G. Dan. Comment ? Qu'eſt-ce qui ſe paſſe ?

Lub.

Lub. Rien, rien. Voilà ce que c'eſt d'avoir cauſé ; vous n'en tâterez plus, & je vous laiſſe ſur la bonne bouche.

G. Dan. Arrête un peu.

Lub. Point.

G. Dan. Je ne te veux dire qu'un mot.

Lub. Nenni, nenni ; vous avez envie de me tirer les vers du nez.

G. Dan. Non, ce n'eſt pas cela.

Lub. Eh quelque ſot ! Je vous vois venir.

G. Dand. C'eſt autre choſe, écoute.

Lub. Point d'affaire. Vous voudriez que je vous diſe que Mr. le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, & qu'elle l'a mené chez ſa maitreſſe. Mais je ne ſuis pas ſi bête.

G. Dand. De grace.

Lub. Non.

G. Dand. Je te donnerai.

Lub. Tarare.

SCENE VIII. *G. Dandin*, ſeul.

Je n'ai pu me ſervir avec cet innocent de la penſée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui eſt échapé fera la meme choſe ; & ſi le galant eſt chez moi, ce ſeroit pour avoir raiſon aux yeux du Pere & de la Mere, & les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Mais ne pourrois-je point m'éclaircir doucement s'il y eſt encore ?

[Il va regarder par le trou de la porte] Ah Ciel il n'en faut plus douter, & je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le ſort me donne ici de quoi confondre ma partie ; & pour achever l'avanture, il fait venir à point nommé les juges dont j'avois beſoin.

SCENE IX. *George Dandin*, Mr. & Mad. de *Sotenville*.

G. Dand. Enfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, & votre fille l'a emporté ſur moi. Mais j'ai en main dequoi vous faire voir comme elle m'accommode ; & Dieu merci, mon deſhonneur eſt ſi clair maintenant que vous n'en pourrez plus douter.

Mr. S. Comment mon Gendre, vous en êtes encore là-deſſus ?

G. Dan. Oui j'y ſuis, & jamais je n'eus tant de ſujet d'y être.

Mad. S. Vous nous venez étourdir la tête.

G. Dan. Oui Madame, & l'on fait bien pis à la mienne.

Mr. S. Ne vous laſſez-vous point de vous rendre importun ?

G. Dand. Non, mais je me laſſe fort d'être pris pour dupe.

Mad. S. Ne voulez-vous point vous defaire de vos penſées extravagantes ?

G. Dand. Non Madame, mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me deshonore.

Mad. S. Jour de Dieu ! notre Gendre, aprenez à parler.

Mr. S. Corbleu ! cherchez des termes moins offençans que ceux là.

G. Dand. Marchand qui perd ne peut rire.

Mad. S. Souvenez vous que vous avez épouſé une Demoiſelle.

G. Dand. Je m'en ſouviens aſſez, & ne m'en ſouviendrai que trop.

Mr. S. Si vous vous en ſouvenez, ſongez donc à parler d'elle avec plus de reſpect.

G. Dand. Mais que ne ſonge-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi ! parce qu'elle eſt De-

Demoiſelle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plait, ſans que j'oſe ſouffler.

Mad. S. Qu'avez-vous donc ? & que pouvez-vous dire ? N'avez-vous pas vû, ce matin, qu'elle s'eſt deffenduë de connoitre celui dont vous m'étiez venu parler.

G. Dan. Oui, mais vous, que pourrez-vous dire, ſi je vous fais voir maintenant que le Galant eſt avec elle ?

Mad. S. Avec elle ?

G. Dan. Oui, avec elle, & dans ma maiſon.

Mr. S. Dans votre maiſon ?

G. Dan. Oui, dans ma propre maiſon.

Mad. S. Si cela eſt, nous ſerons pour vous contre elle.

Mr. S. L'honneur de notre famille nous eſt plus cher que toute choſe ; & ſi vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre ſang, & l'abandonnerons à votre colere.

G. Dan. Vous n'avez qu'à me ſuivre.

Mad. S. Gardez de vous tromper.

Mr. S. N'allez pas faire comme tantôt.

G. Dan. Mon Dieu, vous allez voir.

[montrant Clitandre qui ſort avec Angelique]

Tenez, ai-je menti ?

SCENE X. *Angelique, Clitandre, Claudine. Mr. & Mad. de Sotenville & George Dandin* dans le fond du Theatre.

Ang. (à Clitandre) Adieu, j'ai peur qu'on ne nous ſurprenne ici, & j'ai quelques meſures à garder.

Cli. Promettez moi donc Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

Ang. J'y ferai mes efforts.

G. Dand. (à Mr. & à Mad. de Sotenville) Ap-

prochons doucement par derrière & tachons de n'être point vûs.

Clau. Ah Madame tout eſt perdu ! Voilà votre Pere & votre Mere, accompagnés de votre Mari.

Cli. Ah ! Ciel !

Ang. (Bas à Clitandre & à Claudine) Ne faites pas ſemblant de rien, & me laiſſez faire tous deux. (haut à Clitandre) Quoi ! vous prenez la hardieſſe de venir chez moi me rendre viſite, de me dire que vous m'aimez, comme ſi j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à mon Mari, & m'éloigner jamais de la vertu que mes Parents m'ont enſeignée ? Si mon Pere ſavoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entrepriſes. Mais une honnête femme n'aime point les éclats. (Elle fait ſigne à Claudine d'apporter un bâton) Je n'ai garde de lui en rien dire, & je veux vous montrer que toute femme que je ſuis, j'ai aſſez de courage pour me venger moi même des offenſes que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'eſt pas d'un Gentilhomme, & ce n'eſt pas en Gentilhomme auſſi que je veux vous traiter.

[Elle prend le bâton & le leve ſur Clitandre,
[qui ſe range de façon que les coups tom-
[bent ſur G. Dandin.]

Cli. Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! doucement.

SCENE XI. Mr. & Mad. de *Sotenville*, *Angelique*, *George Dandin*, *Claudine*.

Clau. Fort, Madame, frappez comme il faut.

Ang. (Faiſant ſemblant de parler à Clitandre) S'il vous demeure quelque choſe ſur le cœur, je ſuis pour vous repondre.

Clau. Apprenez à qui vous vous joüez.

Ang. (Faiſant l'étonnée) Ah ! mon Pere, vous êtes là ?

Mr. S

Mr. S. Oui ma fille ; je vois qu'en ſageſſe & en courage tu te montre un digne rejetton de la maiſon de Sotenville. Vien ça, approche toi, que je t'embraſſe.

Mad. S. Embraſſe-moi auſſi ma fille. Las ! je pleure de joye & reconnois mon ſang aux choſes que tu viens de faire.

Mr. S. Mon Gendre, que vous devez être ravi, & que cette avanture eſt pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juſte ſujet de vous allarmer ; mais vos ſoupçons ſe trouvent diſſipés le plus avangeuſement du monde.

Mad. S. Sans doute, notre Gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

Clau. Aſſurément. Voilà une femme celle-là, vous êtes trop heureux de l'avoir ; & vous devriez baiſer les pas où elle paſſe.

G. Dan. (à part) Ah Traitreſſe !

Mr. S. Qu'eſt-ce, mon Gendre ? Que ne remerciez-vous un peu votre femme, de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous ?

Ang. Non, non, mon Pere, il n'eſt pas néceſſaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir ; & tout ce que j'en fais, n'eſt que pour l'amour de moi-même. (fait ſemblant de ſe retirer.)

Mr. S. Où allez-vous, ma fille ?

Ang. Je me retire, mon Pere, pour ne me voir point obligée à recevoir ſes complimens.

Clau. (à G. Dandin.) Elle a raiſon d'être en colere. C'eſt une femme qui merite d'être adorée, & vous ne la traittez pas comme vous devriez.

G. Dan. (à part) Scelerate !

SCENE XII. Mr. & Mad. de *Soten.* *G. Dandin.*

Mr. S. C'eſt un petit reſſentiment de l'affaire de tantôt, & cela ſe paſſera avec un peu de careſſe que

vous lui ſerez. Adieu mon Gendre,, vous voilà en état de ne vous plus inquieter. Allez vous en faire la paix enſemble, & tachez de l'appaiſer par des excuſes de votre emportement.

Mad. S. Vous devez conſiderer que c'eſt une fille élevée à la vertu, & qui n'eſt point accoutumée à ſe voir ſoupçonner d'aucune vilaine action. Adieu je ſuis ravie de voir vos déſordres finis, & des tranſports de joye que vous doit donner ſa conduite

SCENE XIII. *George Dandin*, ſeul.

Je ne dis mot ; car je ne gagnerois rien a parler, jamais il ne s'eſt rien vû d'egal à ma diſgrace. Oui, j'admire mon malheur, & la ſubtile adreſſe de ma carogne de femme pour ſe donner toujours raiſon, & me faire avoir tort. Eſt-il poſſible que toujours j'aurai du deſſous avec elle ; que les apparences toujours tourneront contre moi, & que je ne parviendrai jamais à convaincre mon effrontée ? O Ciel ! ſeconde mes deſſeins, & m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me deſhonore.

FIN du Second ACTE.

ACTE

ACTE III. SCENE I.

CLITANDRE, LUBIN.

Cli. LA nuit eſt avancée, j'ai peur qu'il ne ſoit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin.

Lub. Monſieur.

Cli. Eſt-ce par ici?

Lub. Je penſe que oui. Morgué, voilà une ſotte nuit d'être ſi noir que cela.

Cli. Elle a tort aſſurément. Mais ſi d'un coté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne ſoyons vûs.

Lub. Vous avez raiſon. Elle n'a pas tant de tort. Je voudrois bien ſavoir, Monſieur, vous qui êtes ſavant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

Cli. C'eſt une grande queſtion & qui eſt difficile. Tu es curieux Lubin.

Lub. Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été ſonger à des choſes où on n'a jamais ſongé.

Cli. Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'eſprit ſubtil & pénétrant.

Lub. Cela eſt vrai. Tenez; j'explique du latin, quoique je ne l'aye jamais appris; & voyant l'autre jour écrit ſur une grande porte, Collegium, je devinai que cela vouloit dire College.

Cli. Cela eſt admirable! Tu ſais donc lire, Lubin?

Lub. Oui. Je ſais lire la lettre moulée, mais je jamais ſu apprendre à lire l'écriture.

Cli. Nous voici contre la maiſon. C'eſt le ſignal que m'a donné Claudine.

Lub. Par ma foi, c'eſt une fille qui vaut de l'argent, & je l'aime de tout mon cœur.

Cli. Auſſi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.
Lub. Monſieur je vous ſuis——
Cli. Chut. J'entens quelque bruit.

SCENE II. *Clitandre, Lubin, Angelique, Claudine.*

Ang. Claudine ?
Clau. He bien.
Ang. Laiſſe la porte entre-ouverte.
Clau. Voilà qui eſt fait.
[Scene de nuit les acteurs ſe cherchent les uns les autres dans l'obſcurité.]
Cli. Ce ſont elles. St.
Ang. St.
Lub. St.
Clau. St.
Cli. Madame. (à Claudine.)
Ang. Quoi ? (à Lubin.)
Lub. Claudine. (à Angelique.)
Clau. Qu'eſt-ce ?
Cli. Ah Madame, que j'ai de joye ! [ayant rencontré Claudine.
Lub. Claudine, ma pauvre Claudine. (ayant rencontré Angelique.
Clau. Doucement, Monſieur. (à Clitandre.)
Ang. Tout beau Lubin. (à Lubin.)
Cli. Eſt-ce toi Claudine ?
Clau. Oui.
Lub. Eſt-ce vous Madame ?
Ang. Oui.
Clau. Vous avez pris l'une pour l'autre.
Lub. Ma foi la nuit on n'y voit goute. (à Angel.)
Ang. N'eſt-ce pas vous Clitandre ?
Cli. Oui Madame.
Ang. Mon Mari ronfle comme il faut, & j'ai pris ce tems pour nous entretenir ici.
Cli. Cherchons quelque lieu pour nous aſſeoir.

Clau.

Clau. C'eſt fort bien aviſé. [Ils vont s'aſſeoir au fond du theatre ſur un gazon au pied d'un arbre.]

Lub. Claudine, Où eſt-ce que tu es ?

SCENE III. *Lubin, George Dandin.*

G. Dan. J'ai entendu deſcendre ma femme, & je me ſuis vite habillé pour deſcendre après elle. Où peut-elle être allée ? Seroit-elle ſortie ?

Lub. [Il prend George Gandin pour Claudine.] Où es tu donc Claudine? Ah te voilà. Par ma foi ton Maitre eſt plaiſamment attrapé, & je trouve ceci auſſi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait recit. La Maitreſſe dit qu'il ronfle à cette heure comme tous les diantres, & il ne ſait pas que Monſieur le Vicomte & elle ſont enſemble pendant qu'il dort. Tu ne dis mot Claudine. Allons donne moi ta petite menote, que je la baiſe. Ah! que cela eſt doux, il me ſemble que je mange des confitures.

[Comme il baiſe la main de Dandin, Dandin lui pouſſe rudement au viſage.]

Tu-Dieu comme vous y allez! Voilà une petite menote qui eſt un peu bien rude.

G. Dan. Qui va là ?

Lub. Perſonne.

G Dan. Il fuit & me laiſſe informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que ſans tarder j'envoye appeller ſon Pere & ſa Mere, & que cette avanture me ſerve à me faire ſéparer d'elle. Hola, Colin, Colin ?

SCENE IV. *Angelique & Clitandre.* avec *Claudine & Lubin* aſſis au fond du Théatre. *G. Dandin, Colin.*

Colin. (à le fenêtre) Monſieur.

G. Dan. Allons vite ici bas.

Colin. M'y voilà. On ne peut pas plus vite. [En ſautant par la fenêtre.]

G. Dand. Tu es là ?

Colin, Oui, Monſieur [Pendant qu'il va lui parler d'un coté, Colin va de l'autre.]

G. Dan. Doucement. Parle bas. Ecoute. Va t'en chez mon beau pere & ma belle mere, & di que je les prie très inſtamment de venir tout à l'heure ici. Entens-tu ? Eh ? Colin, Colin.

Colin. Monſieur. (de l'autre coté.)

G. Dan. Où Diable es tu ?

Colin. Ici. [comme ils ſe vont tous deux chercher, l'un paſſe d'un coté, & l'autre de l'autre.]

G. Dan. Peſt ſoit du marouffle, qui s'eloigne de moi. Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-pere & ma belle-mere, & leur dire que je les conjure de ſe rendre ici tout à l'heure. M'entens-tu bien. Repons. Colin, Colin ?

Colin. Monſieur. [de l'autre coté.]

G. Dan. Voilà un pendard qui me fera enrager ; vien-t-en à moi. [Ils ſe rencontrent & tombent tous deux.]

Ah le traitre ! il m'a eſtropié. Où eſt-ce que tu es ? Approche, que je te donne mille coups. Je penſe qu'il me fuit.

Colin. Aſſurémement.

G. Dand. Veux-tu venir.

Colin. Nenni ma foi.

G. Dan. Vien te dis-je.

Colin. Point, vous me voulez battre.

G. Dan. He bien, non, je ne te ferai rien.

Colin. Aſſurément.

G. Dan. (à Colin qu'il tient par le bras) Oui. Approche. Bon. Tu es bien heureux de ce que j'ai beſoin de toi. Va t'en vite, de ma part, prier mon beau-pere & ma belle-mere de ſe rendre ici le plutôt qu'ils pourront, & leur di que c'eſt pour une affaire

affaire de la derniere conſéquence. Et s'ils faiſoient quelque difficulté à cauſe de l'heure, ne manque pas de les preſſer, & de leur faire bien entendre qu'il eſt très important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils ſoient. Tu m'entens bien maintenant.

Colin. Oui, Monſieur. (ſe croyant ſeul)

G. Dan. Va vite & revien de même. Et moi je vais rentrer dans ma maiſon, attendant que—Mais j'entens quelqu'un. Ne ſeroit-ce point ma femme? Il faut que j'écoute & me ſerve de l'obſcurité qu'il fait.

SCENE V. *George Dandin, Clitandre, Angelique, Claudine, Lubin.*

Ang. Adieu, il eſt tems de ſe retirer.

Cli. Quoi, ſi tôt?

Ang. Nous nous ſommes aſſez entretenus.

Cli. Ah Madame, puis-je aſſez vous entretenir & trouver en ſi peu de tems toutes les paroles dont j'ai beſoin? Il me faudroit des journées entiéres pour me bien expliquer à vous de tout ce que je ſens, & je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

Ang. Nous en écouterons une autre fois davantage.

Cli. Helas, de quel coup me percez vous l'ame, lorſque vous me parlez de vous retirer, & avec combien de chagrin, m'allez vous laiſſer maintenant?

Ang. Nous trouverons moyen de nous revoir.

Cli. Oui, mais je ſonge qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette penſée m'aſſaſſine, & les privileges qu'ont les maris ſont des choſes cruelles pour un amant qui aime bien.

Ang. Seriez-vous aſſez foible pour avoir cette inquiétude, & penſez-vous qu'on ſoit capable d'aimer de certains maris qu'il y a? On les prend parce qu'on

qu'on ne s'en peut defendre & que l'on depend de parens, qui n'ont des yeux que pour le bien, mais on ſait leur rendre juſtice.

G. Dan. Voilà nos carognes de femmes. (à part)

Cli. Ah qu'il faut avouër que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a receu, & que c'eſt une étrange choſe que l'aſſemblage qu'on a fait d'une perſonne comme vous, avec un homme comme lui.

G. Dan. Pauvres Maris! voilà comme on vous traite. (à part.)

Cli. Vous meritiez ſans doute une toute autre deſtinée, & le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un Payſan.

G. Dan. Plût au Ciel! fut elle la tienne! Tu changerois bien de language. Rentrons c'en eſt aſſez.

[Il entre & ferme la porte.

SCENE VI. *Angelique, Clitandre, Claudine, Lubin.*

Clau. Madame, ſi vous avez à dire du mal de votre Mari dépêchez vîte, car il eſt tard.

Cli. Ah Claudine que tu es cruelle!

Ang. Elle a raiſon. Séparons-nous.

Cli. Il faut donc s'y reſoudre, puiſque vous le voulez. Mais au moins je vous conjure de me plaindre un peu des mechans momens que je vais paſſer.

Ang. Adieu.

Lub. Où es tu, Claudine, que je te donne le bon ſoir.

Clau. Va va, je le reçois de loin, & je t'en renvoye autant.

SCENE VII. *Angelique, Claudine.*

Ang. Rentrons ſans faire de bruit.

Clau. La porte s'eſt fermée.

Ang.

Ang. J'ai le paſſe-par-tout.

Clau. Ouvrez donc doucement.

Ang. On a fermé en dedans, & je ne ſais comment nous ferons.

Clau. Appellez le Garçon qui couche là.

Ang. Colin, Colin, Colin ?

SCENE VIII. *George Dandin, Angelique, Claudine.*

G. Dan. (à la fenêtre) Colin, Colin ? Ah je vous y prens donc Madame ma femme, & vous faites des eſcampatives pendant que je dors. Je ſuis bien aiſe de cela, & de vous voir dehors à l'heure qu'il eſt.

Ang. Hé bien, quel grand mal eſt ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit ?

G. Dan. Oui, oui. L'heure eſt bonne à prendre le frais, c'eſt bien plutôt le chaud, Madame la coquine, & nous ſavons toute l'intrigue du Rendez vous & du Damoiſeau ; nous avons entendu votre galant entretien, & les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un & l'autre. Mais ma conſolation c'eſt que je vais être vengé, & que votre Père & votre Mère ſeront convaincus maintenant de la juſtice de mes plaintes & du déréglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, & ils vont être ici dans un moment.

Ang. Ah Ciel !

Clau. Madame.

G. Dan. Voilà un coup, ſans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'eſt maintenant que je triomphe & j'ai dequoi mettre à bas votre orgueil & détruire vos artifices. Juſques ici vous avez joué mes accuſations, ébloüi vos Parens & plâtré vos malverſations. J'ai eu beau voir & beau dire, votre adreſſe toujours l'a emporté, ſur mon bon droit, & toujours vous avez trouvez moyen d'avoir raiſon ; mais à cette

cette fois, Dieu merci, les choſes vont être éclaircies, & votre effronterie ſera pleinement confonduë.

Ang. Ah, je vous prie, faites moi ouvrir la porte.

G. Dan. Non, non, il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, & je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il eſt. En attendant qu'ils viennent, ſongez, ſi vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau detour pour vous tirer de cette affaire, à inventer quelque moyen de r'habiller votre eſcapade, à trouver quelque belle ruſe pour éluder ici les gens & paroitre innocente, quelque pretexte ſpécieux de pelerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous venez de ſecourir.

Ang. Non, mon intention n'eſt pas de vous rien déguiſer. Je ne prétens point me défendre, ni vous nier les choſes, puiſque vous les ſavez.

G. Dan. C'eſt que vous voyez bien que tous les moyens vous en ſont fermés, & que dans cette affaire vous ne ſauriez inventer d'excuſe, qu'il ne me ſoit facile de convaincre de fauſſeté.

Ang. Oui je confeſſe que j'ai tort & que vous avez ſujet de vous plaindre. Mais je vous demande par grace de ne m'expoſer point maintenant à la mauvaiſe humeur de mes Parens, & de me faire promptement ouvrir.

G. Dan. Je vous baiſe les mains.

Ang. Eh mon pauvre petit Mari! Je vous en conjure.

G. Dan. Eh mon pauvre petit mari! Je ſuis votre petit Mari maintenant, parceque vous vous ſentez priſe. Je ſuis bien aiſe de cela, & vous ne vous étiez jamais aviſée de me dire ces douceurs.

Ang. Tenez. Je vous promets de ne vous plus donner aucun ſujet de déplaiſir.

G. Dand Tout cela n'eſt rien. Je ne veux point perdre cette avanture, & il m'importe qu'on ſoit une fois éclairci à fond de vos déportemens.

Ang.

Ang. De grace, laiſſez moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

G. Dand. He bien quoi ?

Ang. Il eſt vrai que j'ai failli, je vous l'avouë encore une fois ; que votre reſſentiment eſt juſte, que j'ai pris le tems de ſortir pendant que vous dormiez, & que cette ſortie eſt un Rendez-vous que j'avois donné à la perſonne que vous dites. Mais enfin ce ſont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportemens de jeune perſonne qui n'a encore rien vû, & ne fait que d'entrer au monde, des libertés où l'on s'abandonne, ſans y penſer de mal, & qui ſans doute dans le fond n'ont rien de——

G. Dan. Oui, vous le dites, & ce ſont des choſes qui ont beſoin qu'on les croye pieuſement.

Ang. Je ne veux point m'excuſer par là d'être coupable envers vous, & je vous prie ſeulement d'oublier une offence dont je vous demande pardon de tout mon cœur. Si vous m'accordez généreuſement la grace que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir me gagnera entierement, elle ſera cauſe que je renoncerai à toutes les galanteries, & n'aurai de l'attache que pour vous. Oui je vous donne ma parole, que vous m'allez voir déſormais la meilleure femme du monde.

G. Dan. Ah Crocodile ! qui flatte les gens pour les étrangler.

Ang. Accordez moi cette faveur.

G. Dan. Point d'affaires, je ſuis inexorable.

Ang. Montrez-vous généreux.

G. Dan. Non.

Ang. De grace,

G. Dan. Point.

Ang. Je vous en conjure de tout mon cœur.

G. Dan. Non non non, je veux qu'on ſoit detrompé de vous, & que votre confuſion éclate.

Ang. Et bien, ſi vous me réduiſez au déſeſpoir, je vous

vous avertis qu'une femme en cet état eſt capable de tout, & que je ferai quelque choſe ici dont vous vous repentirez.

G. Dan. Et que ferez vous, s'il vous plait ?

Ang. Mon cœur ſe portera j'uſqu'aux extreme réſolutions & de ce couteau que voici, je me tuerai ſur la place.

G. Dand. Ah ah ! à la bonne heure.

Ang. Pas tant à la bonne heure pour vous, que vous vous imaginez. On ſait de tous cotés nos differens ; lorſqu'on me trouvera morte, il n'y aura perſonne qui mette en doute, que ce ne ſoit vous qui m'aurez tuée, & mes parens ne ſont pas gens aſſurément à laiſſer cette mort impunie. C'eſt par là que je trouverai moyen de me venger de vous, & je ne ſuis pas la premiere qui ait ſû recourir à de pareilles vengences.

G. Dan. Je ſuis votre valet. On ne s'aviſe plus de ſe tuer ſoi-même, & la mode en eſt paſſée il y a long-tems.

Ang. C'eſt une choſe dont vous pouvez vous tenir ſûr, & ſi vous perſiſtez dans votre refus, ſi vous ne me faites ouvrir, je vous jure que tout à l'heure, je vais vous faire voir juſques où peut aller la réſolution d'une perſonne qu'on met au deſeſpoir.

G. Dan. Bagatelles bagatelles, c'eſt pour me faire peur.

Ang Hé bien, puiſqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux.

(Après avoir fait ſemblant de ſe tuer) Ah ! C'en eſt fait. Faſſe le Ciel que ma mort ſoit vengée comme je le ſouhaite, & que celui qui en eſt la cauſe recoive un juſte chatiment de la dureté qu'il a euë pour moi.

G. Dan. Oüais, ſeroit elle bien ſi malicieuſe que de s'etre tuée pour me faire pendre ? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

SCENE

SCENE IX. *Angelique, Claudine.*

Ang. (à Claudine) St. Paix. Rangeons nous chacune immediatement contre un de cotés de la porte.

SCENE X. *Angelique* & *Claudine* entrant dans la maiſon au moment que G. Daudin en ſort, & fermant la porte en dedans. *G. Dandin* une chandelle à la main.

G. Dan La mechanceté d'une femme iroit-elle bien juſques là ? (ſeul après avoir regardé par tout) Il n'y a perſonne. Eh je m'en étois bien douté & la pendarde s'eſt retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi, ni par priéres, ni par menaces. Tant mieux cela rendra ſes affaires encore plus mauvaiſes, & le pere & la mere qui vont venir en verront mieux ſon crime (après avoir été à la porte de ſa maiſon pour rentrer) Ah ! ah ! la porte s'eſt fermée. Hola ho, quelqu'un qu'on m'ouvre promptement.

SCENE XI. *Angelique, Claudine* à la fenêtre. *George Dandin*

Ang. Comment c'eſt toi ! d'où viens-tu, bon pendard ? eſt il l'heure de revenir chez ſoi quand le jour eſt près de paroitre ? & cette maniere de vie eſt-elle celle que doit ſuivre, un honnête mari ?

Clau. Cela eſt-il beau d'aller yvrogner toute la nuit, & de laiſſer ainſi toute ſeule une pauvre jeune femme dans la maiſon ?

G. Dan. Comment ! vous avez———

Ang. Va va Traitre, je ſuis laſſe de tes deportemens, & je veux m'en plaindre, ſans plus tarder, à mon Pere & à ma Mere.

G. Dan.

G. Dan. Quoi ! C'eſt ainſi que vous oſez——

SCENE XII. *George Dandin, Angelique, Claudine,* Mr. & Mad. *de Sotenville.*

[Mr. & Mad. de Sotenville ſont en des habits de nuit & conduits par Colin qui porte une lanterne.]

Ang. Approchez, de grace, & venez me faire raiſon de l'inſolence la plus grande du monde, d'un Mari à qui le vin & la jalouſie ont troublé de telle ſorte la cervelle, qu'il ne ſait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, & vous a lui même envoyé querir pour vous faire temoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais oui parler. Le voilà qui revient comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit, & ſi vous voulez l'écouter, il vous dira que durant qu'il dormoit, je me ſuis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, & cent autres contes de meme nature qu'il eſt allé rêver,

G. Dan. Voilà une mêchante carogne.

Clau. Oui, il nous a voulu faire accroire, qu'il étoit dans la maiſon, & que nous étions dehors, & c'eſt une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

Mr. S. Comment ! Qu'eſt-ce à dire cela ?

Mad. S. Voilà une furieuſe impudence, que de nous envoyer querir !

G. Dan. Jamais——

Ang. Non, mon Père, je ne puis plus ſouffrir un Mari de la ſorte, ma patience eſt pouſſée à bout, & il vient de me dire cent paroles injurieuſes.

Mr. S. Corbleu, vous êtes un malhonnête homme.

Clau. C'eſt une conſcience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, & cela crie vengeance au Ciel.

G. Dan. Peut-on——

Mr. S. Allez, vous devriez mourir de honte.

G. Dan.

G. Dan. Laiſſez-moi vous dire deux mots.

Ang. Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles.

G. Dan. Je déſeſpère.

Clau. Il a tant bû que je ne penſe pas qu'on puiſſe durer contre lui ; l'odeur du vin qu'il ſouffle eſt moutée juſqu'à nous.

G. Dan. Monſieur mon beau-père, je vous conjure——

Mr. S. Retirez vous, vous puez le vin à pleine bouche.

G. Dan. Madame, je vous prie——

Mad. S. Fi, ne m'approchez pas, votre haleine eſt empeſtée.

G. Dan. Souffrez que je vous——

Mr. S. Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous ſouffrir.

G. Dan. Permettez moi de grace, que——

Mad. S. Pouas, vous m'engloutiſſez le cœur ; parlez de loin ſi vous voulez.

G. Dan. He bien oui. Je parle de loin. Je vous dis que je n'ai bougé de chez moi, que c'eſt elle qui eſt ſortie.

Ang. Ne voilà-t-il pas ce que je vous as dit?

Clau. Vous voyez quelle apparence il y a.

Mr. S. (à G. Dandin) Allez ,vous vous moquez des gens. Deſcendez ma fille, & venez ici.

SCENE XIII. *Mr. & Mad. de Sotenville, George Dandin, Colin.*

G. Dan. J'atteſte le Ciel, que j'étois dans la maiſon & que——

Mr. S. Taiſez-vous, c'eſt une extravagance qui n'eſt pas ſupportable.

G. Dan. Que la foudre m'écraſe tout à l'heure ſi——

G. Dan.

G. Dan. Ne nous rompez pas davantage la tête, & ſongez à demander pardon à votre femme.

G. Dan. Moi, demander pardon !

Mr. S. Oui pardon, & ſur le champ.

G. Dan. Quoi ? je———

Mr. S. Corbleu. Si vous me repliquez, je vous apprendrai ce que c'eſt de vous jouer à nous.

G. Dan. Oh ! George Dandin.

SCENE XIV. *Mr. & Mad. de Sotenville, Angelique, G. Dandin, Claudine, Colin.*

M. S. Allons, venez ma fille, que votre Mari vous demande pardon.

Ang. Moi lui pardonner tout ce qu'il m'a dit? Non non, mon Père, il m'eſt impoſſible de m'y réſoudre, & je vous prie de me ſeparer d'un Mari avec lequel je ne ſaurois plus vivre.

Clau. Le moyen de reſiſter ?

Mr. S. Ma fille de ſemblables ſéparations ne ſe font point ſans grand ſcandale, & vous devez vous montrer plus ſage que lui, & patienter encore cette fois.

Ang. Comment pat i près de telles indignités ? Non mon Père, c'eſt une choſe où je ne puis conſentir.

Mr. S. Il le faut ma fille, & c'eſt moi qui vous le commande.

Ang. Ce mot me ferme la bouche, & vous avez ſur moi une puiſſance abſoluë.

Clau. Quelle douceur !

Ang. Il eſt facheux d'être contrainte d'oublier de telles injures ; mais quelque violence que je me faſſe c'eſt à moi de vous obeïr.

Clau. Pauvre mouton !

Mr. S. Approchez.

Ang.

Ang. Tout ce que vous me faites faire ne ſervira de rien, & vous verrez que ce ſera dès demain à recommencer.

Mr. S. Nous y donnerons ordre. Allons mettez vous à genoux.

G. Dan. A genoux ?

Mr. S. Oui à genoux, & ſans tarder.

G. Dan. O Ciel ! que faut il dire. ?

[Il ſe met à genoux la chandelle à la main.]

Mr. S. Madame, je vous prie de me pardonner—

G. Dan. Madame, je vous prie de me pardonner.

Mr. S. L'extravagance que j'ai faite——

G. Dan. L'extravagance que j'ai faite—— (à part) de vous épouſer.

Mr. S. Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.——

G. Dan. Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

Mr. S. Prenez-y garde, & ſachez que c'eſt ici la derniere de vos impertinences que nous ſouffrirons.

Mad. S. Jour de Dieu, ſi vous y retournez, on vous apprendra le reſpect que vous devez à votre femme, & à ceux de qui elle ſort.

Mr. S. Voilà le jour qui va paroitre. Adieu. Rentrez chez vous, & ſongez bien à être ſage. Et nous m'amour, allons nous mettre au lit.

SCENE Dernière. *George Dandin*, ſeul.]

Ah ! je le quite maintenant, & je n'y vois plus de remede. Lorſqu'on a, comme moi, épouſé une mêchante femme, le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, c'eſt de s'aller jetter dans l'eau la tête la première.

FIN.

LE CID.

TRAGEDIE,

Par M. *CORNEILLE.*

ACTEURS.

D. FERNAND, premier Roi de Caſtille.
D. URRAQUE, Infante de Caſtille.
D. DIEGUE, Pére de D. *Rodrigue.*
D. GOMES, Comte de Gormas, Pére de *Chiméne.*
D. RODRIGUE, Amant de *Chiméne.*
D. SANCHE, Amoureux de *Chiméne.*
D. ARIAS, } Gentils-hommes Caſtillans.
D. ALONSE, }
CHIMENE, Fille de D. *Gomes.*
LEONOR, Gouvernante de l'Infante.
ELVIRE, Gouvernante de *Chiméne.*
UN PAGE de l'Infante.
La Scéne eſt à Séville.

ACTE I. SCENE I.

CHIMENE, ELVIRE.

Chiméne.

ELvire, m'as-tu fait un rapport bien ſincere?
Ne déguiſes-tu rien de ce qu'a dit mon Pere?

Elv. Tous mes ſens à moi-même en ſont encor charmez,
Il eſtime Rodrigue autant que vous l'aimez,
Et ſi je ne m'abuſe, à lire dans ſon ame,
Il vous commandera de repondre à ſa flame.

Chim.

Chim. Di-moi donc, je te prie, une ſeconde fois
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix,
Apprens-moi de nouveau quel eſpoir j'en dois prendre ;
Un ſi charmant diſcours ne ſe peut trop entendre.
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour
La douce liberté de ſe montrer au jour.
Que t-a-t-il répondu ſur la ſécrete brigue
Que font auprès de toi, D. Sanche & D. Rodrsgue ?
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Fait qu'entre ces Amans je panche d'un côté ?

Elv. Non, j'ai peint votre cœur dans une indifference
Qui n'enfle d'aucun d'eux ni n'abat l'eſperance,
Et ſans les voir d'un œil trop ſevére, ou trop doux,
Attend l'ordre d'un Pére à choiſir un Epoux.
Ce reſpect l'a ravi ; ſa bouche & ſon viſage
M'en ont donné ſur l'heure un digne témoignage,
Et puiſqu'il vous en faut faire un recit
Voici d'eux & de vous ce qu'en hâte il m'a dit.
Elle eſt dans le devoir, tous deux ſont dignes d'elle,
Tous deux formés d'un ſang, noble, vaillant, fidelle,
Jeunes, mais qui ſont lire aiſémeut dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves Ayeux.
D. Rodrigue ſur tout n'a trait en ſon viſage
Qui d'un homme de cœur ne ſoit la haute image,
Et ſort d'une maiſon ſi féconde en Guerriers,
Qu'ils y prennent naiſſance au milieu des lauriers.
La valeur de ſon Pére en ſon temps ſans pareille,
Tant qu'a duré ſa force, a paſſé pour merveille,
Ses rides ſur ſon front ont gravé ſes exploits,
Et nous diſent encor ce qu'il fut autrefois,
Je me promets du Fils ce que j'ai vu du Pére,
Et ma Fille en un mot peut l'aimer, & me plaire.
Il alloit au conſeil, dont l'heure qui preſſoit
A tranché ce diſcours qu'à peine il commençoit ;
Mais à ce peu de mots je croi que ſa penſée
Entre vos deux Amans n'eſt pas fort balancée.

Le

Le Roi doit à ſon Fils élire un Gouverneur,
Et c'eſt lui qui regarde un telle degré d'honneur.
Ce choix n'eſt pas douteux, & ſa rare vaillance
Ne peut ſouffrir qu'on craigne aucune concurrence.
Comme ſes hauts exploits le rendent ſans égal,
Dans un eſpoir ſi juſte il ſera ſans Rival,
Et puiſque D. Rodrigue a reſolu ſon Pére,
Au ſortir du Conſeil, à propoſer l'affaire,
Je vous laiſſe à juger s'il prendra bien ſon temps,
Et ſi tous vos deſirs ſeront bientôt contents.

Chim. Il ſemble toutefois que mon ame troublée
Reſuſe cette joye, & s'en trouve accablée,
Un moment donne au ſort des viſages divers.
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

Elv. Vous verrez cette crainte heureuſement déçue.

Chim. Allons, quoi qu'il en ſoit, en attendre l'iſſue.

SCENE II. *L'Infante, Leonor,* Page.

L'Inf. Page, allez avertir Chiméne de ma part
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,
Et que mon amitié ſe plaint de ſa pareſſe.

Le Page rentre.

Leo. Madame, chaque jour meme deſir vous preſſe,
Et dans ſon entretien je vous vois chaque jour
Demander en quel point ſe trouve ſon amour.

L'Inf. Ce n'eſt pas ſans ſujet, je l'ai preſque forcée
A recevoir les traits dont ſon ame eſt bleſſée ;
Elle aime D. Rodrigue, & le tient de ma main,
Et par moi D. Rodrigue a vaincu ſon dedain.
Ainſi de ces Amans ayant formé les chaines,
Je dois prendre interêt à voir finir leurs peines.

Leon. Madame, toutefois parmi leurs bons ſuccès
Vous montrez un chagrin qui va juſqu'à l'eccès.
Cet amour qui tous deux les comble d'allegreſſe,
Fait-il de ce grand cœur la profonde triſteſſe,
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux,

Vous rend-il malheureuſe, alors qu'ils ſont heureux ?
Mais je vais trop avant, & deviens indiſerette.
L'Inf. Ma triſteſſe redouble à la tenir ſecrette.
Ecoute, écoute enfin comme j'ai combatu,
Ecoute quels aſſauts brave encor ma vertu.
L'Amour eſt un tyran qui n'épargne perſonne.
Ce jeune Cavalier, cet Amant que je donne,
Je l'aime.
Leon. Vous l'aimez ?
L'Inf. Mets la main ſur mon cœur,
Et vois comme il ſe trouble au nom de ſon vainqueur,
Comme il le reconnoit.
Leon. Pardonnez-moi, Madame,
Si je ſors du reſpect pour blâmer cette flame.
Une grande Princeſſe à ce point s'oublier,
Que d'admettre en ſon cœur un ſimple Cavalier !
Et que diroit le Roi ? que diroit la Caſtille ?
Vous ſouvient-il encor de qui vous êtes Fille ?
L'Inf. Il m'en ſouvient ſi bien que j'epandrai mon ſang
Avant que je m'abaiſſe à dementir mon rang.
Je te repondrois bien que dans les belles ames,
Le ſeul merite a droit de produire des flames,
Et ſi ma paſſion cherchoit à s'excuſer,
Mille exemples fameux pourroient l'autoriſer ;
Mais je n'en veux point ſuivre où ma gloire s'engage,
La ſurpriſe des ſens n'abat point mon courage,
Et je me dis toûjours qu'étant fille de Roi,
Tout autre qu'un Monarque eſt indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne ſe pouvoit défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'oſois prendre.
Je mis au lieu de moi Chiméne en ſes liens,
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus ſi mon ame gênée
Avec impatience attend leur hyménée.
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui,
Si l'amour vit d'eſpoir il périt avec lui.
C'eſt un feu qui s'éteint faute de nourriture,

Et malgré la rigueur de ma triſte avanture,
Si Chiméne a jamais Rodrigue pour mari,
Mon eſpérance eſt mort, & mon eſprit guéri.
Je ſouffre cependant un tourment incroyable ;
Juſques à cet hymen Rodrigue m'eſt aimable,
Je travaille à le perdre, & le perds à regret,
Et de là prend ton cours mon déplaiſir ſecret,
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne
A pouſſer des ſoûpirs pour ce que je dédaigne,
Je ſens en deux partis mon eſprit diviſé ;
Si mon courage eſt haut, mon cœur eſt embraſé.
Cet hymen m'eſt fatal, je le crains & ſouhaite,
Je n'oſe en eſpérer qu'une joye imparfaite,
Ma gloire & mon amour ont pour moi tant d'appas,
Que je meurs s'il s'achéve, ou ne s'achéve pas

Leon. Madame, après cela, je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je ſoûpire ;
Je vous blâmois tantôt, je vous plains à preſent.
Mais puiſque dans un mal ſi doux & ſi cuiſant,
Votre vertu combat & ſon charme & ſa force,
En repouſſe l'aſſaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos eſprits flotans.
Eſpérez donc tout d'elle, & du ſecours du temps,
Eſperez tout du Ciel ; il a trop de juſtice
Pour laiſſer la vertu dans un ſi long ſupplice.

L'Inf. Ma plus douce eſpérance, eſt de perdre l'eſpoir.

Le Page. Par vos commandemens Chiméne vous vient voir.

L'Inf. (à Léonor.) Allez l'entretenir en cette galerie.

Leon. Voulez-vous demeurer dans la réverie ?

L'Inf. Non, je veux ſeulement, malgré mon déplaiſir,
Remettre mon viſage un peu plus à loiſir.
Je vous ſuis. Juſte Ciel, d'où j'attens mon remede,
Mets enfin quelque borne au mal qui me poſſede,

Aſſure

Assure mon repos, assure mon honneur.
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur,
Cet himénée à trois également importe.
Rens son effet plus prompt, ou mon ame plus forte ;
D'un lien conjugal joindre ces deux Amans,
C'est briser tous mes fers, & finir mes tourmens.
Mais je tarde un peu trop ; allons trouver Chiméne,
Et par son entretien soulager notre peine.

SCENE III. *Le Comte, D. Diegue.*

Le Com. Enfin vous l'emportez, & la faveur du Roi
Vous éleve en un rang qui n'étoit dû qu'à moi,
Il vous fait gouverneur du Prince de Castille.
D. Dieg. Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, & fait connoître assez,
Qu'il sait recompenser les services passez.
Le Com. Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous sommes ;
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes,
Et ce choix sert de preuve à tous les Courtisans,
Qu'ils savent mal payer les services presens.
D. Dieg. Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite ;
La faveur l'a pû faire autant que le mérite ;
Mais je dois ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien, quand le Roi l'a voulu,
A l'honneur qu'il m'a fait ajoûtez-en un autre,
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre,
Rodrigue aime Chiméne, & ce digne sujet
De ses affections est le plus cher Objet.
Consentez-y, Monsieur, & l'acceptez pour Gendre,
Le Com. A des partis plus hauts Rodrigue doit prétendre,

Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité,
Exercez-la, Monſieur, & gouvernez le Prince,
Montrez-lui comme il faut regir une Province,
Faire trembler par tout les Peuples ſous ſa loi,
Remplir les bons d'amour, & les méchans d'effroi:
Joignez à ces vertus celles d'un Capitaine;
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars ſe rendre ſans égal,
Paſſer les jours entiers & les nuits à cheval,
Repoſer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à ſoi le gain d'une bataille.
Inſtruiſez-le d'exemple, & rendez-le parfait,
Expliquant à ſes yeux vos leçons par l'effet. [l'envie,
D. Dieg. Pour s'inſtruire d'exemple en dépit de
Il lira ſeulement l'hiſtoire de ma vie.
Là, dans un long tiſſu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter les Nations,
Attaquer une Place, ordonner une armée,
Et ſur de grands exploits bâtir ſa renommée. [voir,
Le Com. Les exemples vivans ſont d'un autre pou-
Un Prince dans un livre apprend mal ſon devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puiſſe égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le ſuis aujourd'hui,
Et ce bras du Royaume eſt le plus ferme appui.
Grenade, & l'Arragon tremblent quand ce fer brille,
Mon nom ſert de rempart à toute la Caſtille,
Sans moi vous paſſeriez bien-tôt ſous d'autres loix,
Et vous auriez bien-tôt vos Ennemis pour Rois.
Chaque jour, chaque inſtant, pour rehauſſer ma gloire,
Met lauriers ſur lauriers, victoire ſur victoire.
Le Prince à mes côtez feroit dans les combats
L'eſſai de ſon courage à l'ombre de mon bras.
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire,

Et pour répondre en hâte à ſon grand caractére,
Il verroit——

D. Dieg. Je le ſai, vous ſervez bien le Roi.
Je vous ai vû combattre & commander ſous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler ſa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place ;
Enfin pour épargner les diſcours ſuperflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un Monarque entre nous met quelque difference.

Le Com. Ce que je meritois vous l'avez emporté.

D. Dieg. Qui l'a gagné ſur vous l'avoit mieux mérité.

Le Com. Qui peut mieux l'exercer en eſt bien le plus digne.

D. Dieg. En être refuſé n'en eſt pas un bon ſigne

Le Com. Vous l'avez eu par brigue, étant vieux Courtiſan.

D. Dieg. L'éclat de mes hauts faits fut mon ſeul partiſan.

Le Com. Parlons-en mieux, le Roi fait honneur à votre âge.

D. Dieg. Le Roi, quand il en fait, le meſure au courage.

Le Com. Et par là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras

D. Dieg. Qui n'a pû l'obtenir ne le méritoit pas.

Le Com. Ne le meritoit pas ! moi ?

D. Dieg. Vous.

Le Com. Ton impudence,
Teméraire Veillard, aura ſa récompenſe.

Il lui donne un ſoufflet.

D. Dieg. mettant l'épée à la main.
Achéve & prens ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vû rougir ſon front.

Le Com. Et que penſes-tu faire avec tant de foibleſſe ?

D. Dieg. O Dieu ! ma force uſée en ce beſoin me laiſſe !

Le Com. Ton épée eſt à moi, mais tu ſerois trop vain,
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.
Adieu, fai lire au Prince, en dépit de l'Envie,
Pour ſon inſtruction l'hiſtoire de ta vie.
D'un inſolent diſcours ce juſte châtiment
Ne lui ſervira pas d'un petit ornement.

SCENE IV. *D. Diegue.*

O Rage ! ô deſeſpoir ! ô veilleſſe ennemie !
N'ai-je donc tant vecu que pour cette infamie,
Et ne ſuis-je blanchi dans les travaux guerriers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras qu'avec reſpect toute l'Eſpagne admire,
Mon bras qui tant de fois a ſauvé cet Empire,
Tant de fois affermi le trône de ſon Roi,
Trahit donc ma querelle, & ne fait rien pour moi !
O cruel ſouvenir de ma gloire paſſée !
Oeuvre de tant de jours en un jour effacée !
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !
Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte,
Et mourir ſans vengeance, ou vivre dans la honte ?
Comte, ſois de mon Prince à preſent Gouverneur,
Ce haut rang n'admet point un homme ſans honneur,
Et ton jaloux orgueil par cet affront inſigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a ſû rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux inſtrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer jadis tant à craindre, & qui dans cette offenſe
M'as ſervi de parade, & non pas de défenſe,
Va, quite deſormais le dernier des humains,
Paſſe pour me vanger en de meilleures mains.

SCENE

SCENE V. *D. Diegue, D. Rodrigue.*

D. Dieg. Rodrigue, as-tu du cœur ?
D. Rod. Tout autre que mon Pére
L'éprouveroit ſur l'heure.
D. Dieg. Agréable colére !
Digne reſſentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnois mon ſang à ce noble courroux,
Ma jeuneſſe revit en cette ardeur ſi prompte. [honte,
Viens mon Fils, viens mon ſang, viens reparer ma
Viens me vanger.
D. Rod. De quoi ?
D. Dieg. D'un affront ſi cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
D'un ſouflet. L'inſolent en eût perdu la vie,
Mais mon âge a trompé ma genéreuſe envie,
Et ce fer que mon bras ne peut plus ſoûtenir,
Je le remets au tien pour vanger & punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage,
Ce n'eſt que dans le ſang qu'on lave un tel outrage.
Meurs, ou tuë. Au ſurplus, pour ne te point flater,
Je te donne à combattre un homme à redouter.
Je l'ai vû tout couvert de ſang & de pouſſiére
Porter partout l'effroi dans une armée entiere.
J'ai vû par ſa valeur cent eſcadrons rompus ;
Et pour t'en dire encore quelque choſe de plus,
Plus que brave Soldat, plus que grand Capitaine,
C'eſt—
D. Rod. De grace, achévez.
D. Dieg. Le Pere de Chiméne.
D. Rod. Le ?
D. Dieg. Ne replique point, je connois ton amour,
Mais qui peut vivre infame eſt indigne du jour.
Plus l'offenſeur eſt cher, & plus grande eſt l'offenſe,
Enfin tu ſais l'affront, & tu tiens la vangeance,
Je ne te dis plus rien. Vange-moi, vange-toi,
Montre toi digne Fils d'un Pére tel que moi,

Accablé des malheurs où le deſtin me range,
Je vais les déplorer ; va, cours, vole, & nous vange.

SCEENE VI. *D. Rodrigue.*

Percé juſques au fond du cœur,
D'une atteinte imprevuë auſſi-bien que mortelle,
Miſerable vangeur d'une juſte querelle,
Et malheureux objet d'une injuſte rigueur,
Je demeure immobile, & mon ame abatuë
Céde au coup qui me tuë.
Si près de voir mon feu recompenſé.
O Dieu ! l'étrange peine ?
En cet affront mon Pére eſt l'offenſé.
Et l'Offenſeur le Pére de Chimene !
Que je ſens de rudes combats !
Contre mon propre honneur mon amour s'intereſſe,
Il faut venger un Pére, & perdre un Maitreſſe,
L'un m'anime le cœur l'autre retient mon bras.
Réduit au triſte choix, ou de trahir ma flame,
Ou de vivre en infame,
Des deux côtez mon mal eſt infini.
O Dieu ! l'étrange peine !
Faut-il laiſſer un affront impuni ?
Faut-il punir le Pére de Chiméne !

Pére, Maitreſſe, honneur, amour,
Noble & dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaiſirs ſont morts, ou ma gloire ternie ;
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher & cruel eſpoir d'une ame genéreuſe,
Mais enſemble amoureuſe,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer qui cauſe ma peine !
M'és-tu donné pour venger mon honneur ;
M'és-tu donné pour perdre ma Chiméne ;

Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma Maîtreſſe auſſi-bien qu'à mon Pére ;
J'attire en me vangeant ſa haine & ſa colére,
J'attire ſes mépris en ne me vangeant pas.
A mon plus doux eſpoir l'un me rend infidelle,
Et l'autre, indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guerir,
Tout redouble ma peine.
Allons mon ame, & puiſqu'il faut mourir,
Mourons du moins ſans offenſer Chiméne.

Mourir ſans tirer ma raiſon !
Rechercher un trépas ſi mortel à ma gloire !
Endurer que l'Eſpagne impute à ma memoire
D'avoir mal ſoûtenu l'honneur de ma maiſon !
Reſpecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte aſſurée !
N'écoutons plus ce penſer ſuborneur
Qui ne ſert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, ſauvons du moins l'honneur,
Puiſqu'après tout il faut perdre Chiméne.

Oui, mon eſprit s'étoit déçû,
Je dois tout à mon Pére avant qu'à ma Maitreſſe.
Que je meure au combat, ou meure de triſteſſe,
Je rendrai mon ſang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuſe déja de trop de negligence,
Courons à la vangeance,
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne ſoyons plus en peine,
(Puis qu'aujourd'hui mon Pére eſt l'offenſé)
Si l'Offenſeur eſt Pére de Chiméne.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE

ACTE II. SCENE I.

D. ARIAS, LE COMTE.

Le Comte.

JE l'avouë entre nous, mon ſang un peu trop chaud
S'eſt trop ému d'un mot, & l'a porté trop haut ;
Mais puiſque c'en eſt fait, le coup eſt ſans reméde,
D. Ar. Qu'aux volontez du Roi ce grand courage céde,
Il y prend grande part ; & ſon cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité,
Auſſi vous n'avez point de valable défenſe ;
Le rang de l'Offenſé, la grandeur de l'offenſe,
Demandent des devoirs & des ſoûmiſſions,
Qui paſſent le commun des ſatisfactions.
Le Com. Le Roi peut à ſon gré diſpoſer de ma vie.
D. Ar. De trop d'emportement votre faute eſt ſuivie.
Le Roi vous aime encor, appaiſez ſon courroux,
Il a dit, *je le veux.* Deſobéirez-vous ?
Le Com. Monſieur, pour conſerver tout ce que jai d'eſtime,
Deſobeir un peu n'eſt pas un ſi grand crime,
Et quelque grand qu'il ſoit, mes ſervices preſens
Pour le faire abolir ſont plus que ſuffiſans.
D. Ar. Quoi qu'on faſſe d'illuſtre & de conſiderable,
Jamais à ſon Sujet un Roi n'eſt redevable,
Vous vous flatez beaucoup, & vous devez ſavoir
Que qui ſert bien ſon Roi ne fait que ſon devoir.
Vous vous perdrez, Monſieur, ſur cette confiance.

Le

Le Com. Je ne vous en croirai qu'après l'éxpérience.
D. Ar. Vous devez redouter la puiſſance d'un Roi. [que moi.
Le Com. Un jour ſeul ne perd pas un homme tel
Que toute ſa grandeur s'arme pour mon ſupplice,
Tout l'Etat périra, s'il faut que je periſſe.
D. Ar. Quoi ! vous craignez ſi peu le pouvoir ſouverain— [ſa main.
Le Com. D'un ſceptre qui ſans moi tomberoit de
Il a trop d'intérêt lui-même en ma perſonne.
Et ma tête en tombant feroit choir ſa couronne,
D. Ar. Souffrez que la Raiſon remette vos eſprits.
Prenez un bon conſeil,
Le Com. Le conſeil en eſt pris. [compte.
D. Ar. Que lui dirai je enfin ? je lui dois rendre
Le Com. Que je ne puis du tout conſentir à ma honte. [ſolus.
D. Ar. Mais ſongez que les Rois veulent être ab-
Le Com. Le ſort en eſt jetté, Monſieur, n'en parlons plus. [vous réſoudre,
D. Ar. Adieu donc ; puiſqu'en vain je tâche à
Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.
Le Com. Je l'attendrai ſans peur.
D. Ar. Mais non pas ſans effet. [ſatisfait.
Le Com. Nous verrons donc par là Don Diégue
Il eſt ſeul [naces,
Qui ne craint point la mort ne craint point les me-
J'ai le cœur au deſſus des plus fiéres disgraces,
Et l'on peut me reduire à vivre ſans bonheur,
Mais non pas me réſoudre à vivre ſans honneur.

SCENE II. *Le Comte, D. Rodrigue.*

D. Rod. A moi, Comte, deux mots.
Le Com. Parle.
D. Ar. Ote-moi d'un doute.

Con-

Connois-tu bien Don Diégue ?
Le Com. Oui.
D. Rod. Parlons bas, écoute,
Sais-tu que ce Vieillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de ſon temps ? le ſais-tu ?
Le Com. Peut-être.
D. Rod. Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'eſt ſon ſang ? le ſais-tu ?
Le Com. Que m'importe ?
D. Rod. A quatre pas d'ici je te le fais ſavoir.
Le Com. Jeune préſompteux.
D. Rod. Parle ſans t'emouvoir:
Je ſuis jeune, il eſt vrai, mais aux ames bien nées,
La valeur n'attend point le nombre des années.
Le Com. Te méſurer à moi ? qui t'a rendu ſi vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?
D. Rod. Mes pareils à deux fois ne ſe font point connoitre,
Et pour leurs coups d'eſſai veulent des coups de maître.
Le Com. Sais-tu bien qui je ſuis ?
D. Rod. Oui, tout autre que moi
Au ſeul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête ſi couverte
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte ;
J'attaque en témeraire un bras toûjours vainqueur,
Mais j'aurai trop de force ayant aſſez de cœur.
A qui vange ſon Pére il n'eſt rien d'inpoſſible,
Ton bras eſt invaincu, mais non pas invincible.
Le Com. Ce grand cœur qui paroit aux diſcours que tu tiens
Par tes yeux chaque jour ſe découvroit aux miens,
Et croyant voir en toi l'honneur de la Caſtille,
Mon ame avec plaiſir te deſtinoit ma Fille.
Je ſai ta paſſion, & ſuis ravi de voir
Que tous ſes mouvemens cédent à ton dévoir,
Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime,
J'admire

Que ta haute vertu répond à mon eſtime,
Et que voulant pour Gendre un Cavalier parfait
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait,
Mais je ſens que pour toi ma pitié s'intéreſſe,
J'admire ton courage, & je plains ta jeuneſſe.
Ne cherche point à faire un coup d'aſſai fatal,
Diſpenſe ma valeur d'un combat inégal.
Trop peu d'honneur pour moi ſuivrois cette victoire,
A vaincre ſans péril on triomphe ſans gloire,
On te croirois toûjours abatu ſans effort,
Et j'aurois ſeulement le regret de ta mort.

D. Rod. D'une indigne pitié ton audace eſt ſuivie.
Qui m'oſe ôter l'honneur craint de m'ôter la vie ?

Le Com. Retire-toi d'ici.

D. Rod marchons ſans diſcourir.

Le Com. Es-tu ſi las de vivre ?

D. Rod. As-tu peur de mourir ?

Le Com. Viens, tu fais ton devoir ; & le Fils dégénére
Qui ſuivit un moment à l'honneur de ſon Pére.

SCENE III. *L'Infante, Chiméne, Leonor.*

L'Inf. Appaiſe, ma Chiméne, appaiſe ta douleur,
Fais agir ta conſtance en ce coup de malheur,
Tu reverras le calme après ce foible orage,
Ton bonheur n'eſt couvert que d'un peu de nuage,
Et tu n'as rien perdu pour le voir differer.

Chim. Mon cœur outré d'ennuis n'oſe rien eſpérer
Un orage ſi prompt qui trouble une bonace
D'un naufrage certain nous porte la menace,
Je n'en ſaurois douter, je peris dans le Port.
J'aimois, j'étoit aimée, & nos Péres d'accord,
Et je vous en contois la charmante nouvelle
Au malheureux moment que naiſſoit leur querelle,
Dont le récit fatal, ſi-tôt qu'on vous l'a fait,
D'une ſi douce attente a ruïné l'effet.

Elle

Maudite ambition, déteſtable manie,
Dont les plus généreux ſouffrent la tyrannie,
Honneur impitoyable à mes plus chers deſirs,
Que tu me vas coûter de pleurs & de ſoupirs!

L'Inf. Tu n'as dans leur querelle aucun ſujet de craindre,
Un moment l'a fait naitre, un moment va l'éteindre.
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
Puiſque déja le Roi les veut accommoder,
Et tu ſais que mon ame à tes ennuis ſenſible,
Pour en tarir la ſource, y fera l'impoſſible.

Chim. Les accommodement ne font rien en ce point,
De ſi mortels affronts ne ſe réparent point.
En vain on fait agir la force ou la prudence,
Si l'on guérit le mal, ce n'eſt qu'en apparence,
La haine que les cœurs conſervent au dedans
Nourrit des feux cachez, mois d'autant plus ardens.

L'Inf. Le ſaint nœud qui joindra D. Rodrigue & Chiméne,
Des Péres ennemis diſſipera la haine,
Et nous verrons bien-tôt votre amour le plus fort
Par un heureux hymen étouffer ce diſcord.

Chim. Je le ſouhaite ainſi plus que je ne l'eſpére,
Je ſens couler des pleurs que je veux retenir,
Le paſſé me tourmente, & je crains l'avenir.

L'Inf. Que crains-tu ? d'un Vieillard l'impuiſſante foibleſſe ?

Chim. Rodrigue a du courage.

L'Inf. Il a trop de jeuneſſe.

Chim. Les hommes valeureux le ſont du prémier coup

L'Inf. Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup.
Il eſt trop amoureux pour te vouloir deplaire,
Et deux mots de ta bouche arrêtent ſa colére.

Chim. S'il ne m'obéït point, quel comble à mon ennui !
Et s'il peut m'obéïr, que dira-t-on de lui ?

Etant

Etant né ce qu'il eſt, ſouffrir un tel outrage ?
Soit qu'il céde, ou reſiſte au feu qui me l'engage,
Mon eſprit ne peut qu'être, ou honteux ou confus,
De ſon trop de reſpect, ou d'un juſte refus.
L'inf Chiméne a l'ame haute, & quoi qu'intereſſée,
Elle ne peut ſouffrir une baſſe penſée.
Mais ſi jusques au jour de l'accommodement
Je fais mon priſonnier de ce parfait Amant,
Et que j'empêche ainſi l'effet de ſon courage,
Ton eſprit amoureux n'aura t-il point d'ombrage ?
Chim. Ah, Madame ! en ce cas je n'ai plus de ſouci.

SCENE IV. *L'Infante, Chiméne, Leonor, Le Page.*

L'inf. Page, cherchez Rodrigue & l'amenez ici.
Le Page, Le Comte de Gomas & lui——
Chim. Bon Dieu ! je tremble.
L'Inf. Parlez.
Le Page. De ce Palais ils ſont ſortis enſemble.
Chim. Seuls ? [reller.
Le Page. Seuls, & qui ſembloient tout bas ſe que-
Chim. Sans doute ils ſont aux mains, il n'en faut plus parler.
Madame, pardonnez à cette promptitude.

Elle ſort.

SCENE V. *L'Infante, Leonor.*

L'Inf. Helas ! que dans l'eſprit je ſens d'inquiétude !
Je pleure ſes malheurs, ſon Amant me ravit.
Mon repos m'abandonne, & ma flame revit.
Ce qui va ſéparer Rodrigue de Chiméne
Fait renaitre à la fois mon eſpoir & ma peine.

Et

Et leur diviſion que je vois à regret
Dans mon eſprit charmé jette un plaiſir ſecret.
Leon. Cette haute vertu qui regne dans votre ame,
Se rend-elle ſi-tôt à cette lâche flame ?
L'Inf. Ne la nomme point lache, à preſent que chez moi
Pompeuſe & triomphante elle me fait la loi.
Porté-lui du reſpect puiſqu'elle m'eſt ſi chere ;
Ma vertu la combat, mais malgré moi j'eſpere,
Et d'un ſi fol eſpoir mon cœur mal defendu
Vole après un Amant que Chiméne a perdu.
Leon. Vous laiſſez choir ainſi ce glorieux courage,
Et la Raiſon chez vous perd ainſi ſon uſage !
L'Inf. Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la Raiſon,
Quand le cœur eſt atteint d'un ſi charmant poiſon !
Et lors que le malade aime ſa maladie !
Qu'il a peine à ſouffrir que l'on y remédie !
Leon. Votre eſpoir vous ſeduit, votre mal vous eſt doux,
Mais enfin ce Rodrigue eſt indigne de vous.
L'Inf. Je ne le ſai que trop, mais ſi ma vertu céde,
Apprens comme l'amour flate un cœur qu'il poſſede.
Si Rodrigue une fois ſort vainqueur du combat,
Si deſſous ſa valeur ce grand Guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer ſans honte.
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le Comte ?
J'oſe m'imaginer qu'à ſes moindres exploits
Les Royaumes entiers tomberont ſous ſes loix,
Et mon amour flateur déja me perſuade
Que je le vois aſſis au trône de Grenade,
Les Mores ſubjuguez trembler en l'adorant,
L'Arragon recevoir ce nouveau Conquerant.
Le Portugal ſe rendre, & ſes nobles journées
Porter de là les Mers ſes hautes Destinées,
Du ſang des Africains arroſer ſes lauriers.

Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux Guerriers,
Je l'attens de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de ſon amour un ſujet de ma gloire.

Leon. Mais, Madame, voyez où vous portez ſon bras
Enſuite d'un combat qui peut-être n'eſt pas.

L'Inf. Rodrigue eſt offenſé, le Comte a fait l'outrage,
Ils ſont ſortis enſemble, en faut-il davantage ?

Leon. Eh bien, ils ſe battront, puisqne vous le voulez.
Mais Rodrigue ira-t-il ſi loin que vous allez ?

L'Inf. Que veux-tu ? je ſuis folle, & mon esprit s'égare,
Tu vois par là quels maux cet amour me prépare.
Viens dans mon cabinet conſoler mes ennuis,
Et ne me quitte point dans le trouble où je ſuis.

SCENE VI. *D. Fernand, D. Arias, D. Sanche, D. Alonſe.*

D. Fer. Le Comte eſt donc ſi vain & ſi peu raiſonnable !
Oſe-t-il croire encor ſon crime pardonnable ?

D. Ar. Je l'ai de votre part long temps entretenu.
J'ai fait mon pouvoir, Sire, & n'ai rien obtenu.

D. Fer. Juste Cieux ! Ainſi donc un Sujet téméraire
A ſi peu de reſpect & de ſoin de me plaire !
Il offenſe D. Diégue, & mépriſe ſon Roi !
Au milieu de ma Cour il me donne la loi !
Qu'il ſoit brave Guerrier, qu'il ſoit grand Capitaine,
Je ſaurai bien rabattre une humeur ſi hautaine.
Fût-il la valeur même, & le Dieu des combats
Il verra ce que c'eſt que de n'obeïr pas
Quoi qu'ait pû mériter une telle inſolence,
Je l'ai voulu d'abord traiter ſans violence ;

Mais

Mais puisqu'il en abuſe, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il reſiste, au non, vous aſſurer de lui,
D. Alonſe rentre.

D. San. Peut-être un peu de temps le rendroit moins rebelle,
On l'a pris tout bouillant encor de ſa querelle.
Sire, dans la chaleur d'un prémier mouvement
Un cœur ſi génereux ſe rend mal-aiſement :
Il voit bien qu'il a tort, mais une ame ſi haute
N'eſt pas ſi-tôt réduite à confeſſer ſa faute.

D. Fer. D. Sanche, taiſez-vous, & ſoyez averti
Qu'on ſe rend criminel à prendre ſon parti.

D. San. J'obéïs, & me tais; mais de grace encor, Sire,
Deux mots en ſa défenſe.

D. Fer. Et que pourrez-vous dire ?

D. San. Qu'une ame accoutumée aux grand actions
Ne ſe peut abbaiſſer à des ſoûmiſſions.
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent ſans honte,
Et c'eſt à ce mot ſeul qu'a réſisté le Comte.
Il trouve en ſon devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéïroit s'il avoit moins de cœur.
Commandez que ſon bras nourri dans les alarmes
Répare cette injure à la pointe des armes,
Il ſatisfera, Sire, & vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait ſu, voici qui répendra.

D. Fer. Vous perdez le reſpect, mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuſe l'ardeur en un jeune courage.
Un Roi dont la prudence a de meilleurs objets
Eſt meilleur ménager du ſang de ſes Sujets ;
Je veille pour les miens, mes ſoucis les conſervent,
Comme le chef a ſoin de membres qui le ſervent.
Ainſi votre raiſon n'eſt pas raiſon pour moi,
Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi,
Et quoi qu'on veuille dire, & quoi qu'il oſe croire,

Le

Le Comte à m'obéïr ne peut perdre ſa gloire.
D'ailleurs, l'affront me touche, il a perdu d'honneur
Celui que de mon Fils jai fais le Gouverneur.
S'attaquer à mon choix, c'eſt ſe prendre à moi-même,
Et faire un attentat ſur le pouvoir ſuprême.
N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaiſſeaux
De nos vieux Ennemis arborer les drapeaux,
Vers la bouche du Fleuve ils ont oſé paroitre.

D. Ar. Les Mores ont appris par force à vous connoitre,
Et tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur
De ſe plus hazarder contre un ſi grand Vainqueur.

D. Fer. Ils ne verront jamais ſans quelque jalouſie,
Mon Sceptre en depit d'eux régir l'Andalouſie,
Et ce pays ſi beau qu'ils ont trop poſſedé,
Avec un œil d'envie eſt toûjours regardé.
C'eſt l'unique raiſon qui m'a fait dans Seville
Placer depuis dix ans le trône de Castille,
Pour les voir de plus près, & d'un ordre plus promt
Renverſer auſſi-tôt ce qu'ils entreprendront.

D. Ar. Ils ſavent aux dépens de leurs plus dignes têtes,
Combien votre preſence aſſure vos conquêtes ;
Vous n'avez rien à craindre.

D. Fer. Et rien à négliger,
Le trop de confiance attire le danger,
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'ici les améne.
Toutefois j'aurois tort de jetter dans les cœurs,
L'avis étant mal ſûr, de paniques terreurs.
L'effroi que produiroit cette alarme inutile,
Dans la nuit qui ſurvient troubleroit trop la ville.
Faites doubler la Garde aux murs & ſur le Port,
C'eſt aſſez pour ce ſoir.

Sire

SCENE VII. *D. Fernand, D. Sanche, D. Arias, D. Alonſe.*

D. Al. Sire, le Comte eſt mort,
D. Diégue par ſon Fils a vangé ſon offence.
D. Fer. Dès que j'ai ſu l'affront, jai prevu la vangeance,
Et jai voulu dès lors préven ir ce malheur
D. Al. Chiméne à vos genoux apporte ſa douleur,
Elle vient toute en pleurs vous demander juſtice.
D. Fer. Bien qu'à ſes déplaiſirs mon ame compatiſſe,
Ce que le Comte a fait ſemble avoir merité
Ce digne châtiment de ſa têmerité.
Quelque juſte pourtant que puiſſe être ſa peine,
Je ne puis ſans régret perdre un tel Capitaine.
Après un long ſervice à mon Etat rendu,
Après ſon ſang pour moi mille fois répandu,
A qu elque ſentiment que ſon orgueil m'oblige,
Sa perte m'affoiblit, & ſon trepas m'afflige.

SCENE VIII. *D. Fernand, D. Diegue, D. Sanche, D. Arias, D. Alonſe.*

Chim. Sire, Sire, juſtice.
D. Dieg. Ah ! Sire écoutez nous.
Chim. Je me jette à vos pieds.
D. Dieg. J'embraſſe vos genoux,
Chim. Je demande juſtice.
D. Dieg. Entendez ma défenſe.
Chim. D'un jeune audacieux puniſſez l'inſolence.
Il a de votre Sceptre abatu le ſoûtien,
Il a tué mon Pére.
D. Dieg. Il a vangé le ſien.
Chim. Au ſang de ſes Sujets un Roi doit la juſtice.

D.

D. Dieg. Pour la juſte vangeance il n'eſt point de ſupplice.

D. Fer. Levez-vous l'un & l'autre, & parlez à loiſir.
Chiméne, je prens part à votre déplaiſir,
D'une égale douleur je ſens mon ame atteinte.

à D. Diégue.

Vous parlerez après, ne troublez pas ſa plainte.

Chim. Sire, mon Pére eſt mort ; mes yeux ont vû ſon ſang
Couler à gros bouillons de ſon génereux flanc,
Ce ſang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce ſang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce ſang qui tout ſorti fume encor de courroux
De ſe voir répandu pour d'autre que pour vous,
Qu'au millieu des hazards n'oſoit verſer la guerre,
Rodrigue en votre Cour vient d'en couvrir la terre.
Jai couru ſur le lieu ſans force & ſans couleur,
Je l'ai trouvé ſans vie. Excuſez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeſte,
Mes pleurs & mes ſoûpirs vous diront mieux le reſte

D. Fer. Prens courage, ma Fille, & ſache qu'aujourd'hui
Ton Roi te veut ſervir de Pére au lieu de lui.

Chim. Sire, de trop d'honneur ma miſére eſt ſuivie.
Je vous l'ai déja dit, je l'ai trouvé ſans vie,
Son flanc, étoit ouvert, & pour mieux m'émouvoir,
Son ſang ſur la pouſſiére écrivoit mon devoir
Ou plûtôt ſa valeur en cet état réduite
Me parloit par ſa playe, & hâtoit ma pourſuite,
Et pour ſe faire entendre au plus juſte des Rois,
Par cette triſte bouche elle empruntoit ma voix.
Sire, ne ſouffrez pas que ſous votre puiſſance
Régne devant vos yeux une telle licence,
Que les plus valeureux avec impunité
Soient expoſez aux coups de la temerité

Qu'un

Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur ſang & brave leur mémoire.
Un ſi vaillant Guerrier qu'on vient de vous ravir
Eteint, s'il n'eſt vangé, l'ardeur de vous ſervir.
Enfin mon Pére eſt mort, j'en demande vangeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon allegeance,
Vous parlez en la mort d'un homme de ſon rang.
Vangez la par une autre, & le ſang par le ſang.
Immolez, non à moi, mais à votre Couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre perſonne,
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'Etat,
Tout ce qu'enorgueillit un ſi haut attentat.

D. Fer. Don Diégue répondez.

D. Dieg. Qu'on eſt digne d'envie
Lors qu'en perdant la force on perd auſſi la vie,
Et qu'un long âge aprête aux hommes généreux
Au bout de leur carriére un deſtin malheureux!
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis par tout a ſuivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, & demeurer vaincu.
Ce que n'a pû jamais combat, ſiége, embuſcade,
Ce que n'a pû jamais Arragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le Comte en votre Cour l'a fait preſque à vos yeux,
Jaloux de votre choix, & fier de l'avantage
Que lui donnoit ſur moi l'impuiſſance de l'âge.
Sire, ainſi ces cheveux blanchis ſous le harnois,
Ce ſang pour vous ſervir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une Armée ennemie,
Deſcendoient au tombeau tout chargez d'infamie.
Si je n'euſſe produit un Fils digne de moi,
Digne de ſon pays, & digne de ſon Roi.
Il m'a prêté ſa main, il a tué le Comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte,
Si montrer du courage & du reſſentiment,
Si vanger un ſouflet mérite un châtiment,

Sur

Sur moi ſeul doit tomber l'éclat de la tempête,
Quand le bras a failli l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos debats,
Sire, j'en ſuis la tête, il n'en eſt que le bras.
Si Chiméne ſe plaint qu'il a tué ſon Pére,
Il ne l'eût jamais fait, ſi je l'euſſe pû faire.
Immolez donc ce Chef que les ans vont ravir,
Et conſervez pour vous le bras qui peut ſervir.
Aux dépens de mon ſang ſatisfait Chiméne,
Je n'y reſiſte point, je conſens à ma peine,
Et loin de murmurer d'un rigoureux decret,
Mourant ſans deshonneur, je mourrai ſans regret

D. Fer. L'affaire eſt d'importance, & bien conſi-
Mérite en plein Conſeil d'être déliberée. [derée
Don Sanche, remettez Chiméne en ſa maiſon,
Don Diégue aura ma Cour, & ſa foi pour priſon.
Qu'on me cherche ſon Fils, je vous ferai juſtice.

Chim. Il eſt juſte, grand Roi, qu'un Meurtrier périſſe.

D. Fer. Prens du repos, ma Fille, & calme tes douleurs.

Chim M'ordonner du repos c'eſt croitre mes malheurs.

FIN du Second ACTE.

ACTE

ACTE III. SCENE I.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

Elvire.

RODRIGUE, qu'as tu fait ? où viens-tu, miſerable ? [ſort déplorable.
D. Rod. Suivre le triſte cours de mon
Elv. Où prens-tu cette audace & ce nouvel orgueil,
De paroitre en des lieux que tu remplis de deuil ?
Quoi ? viens-tu juſqu'ici braver l'Ombre du Comte ?
Ne l'as-tu pas tué ?
D. Rod. Sa vie étoit ma honte,
Mon honneur de ma main a voulu cet effort
El. Mais chercher ton azile en la maiſon du Mort!
Jamais un Meurtrier en fit il ſon refuge?
D. Rod. Et je n'y viens auſſi que m'offrir à mon Juge.
Ne me régarde plus d'un viſage étonné,
Je cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon Juge eſt mon amour, mon Juge eſt ma Chiméne,
Je mérite la mort de mériter ſa haine,
Et j'en viens recevoir, comme un bien ſouverain,
Et l'arrêt de ſa bouche, & le coup de ſa main.
Elv. Fui plutôt de ſes yeux, fui de ſa violence,
A ſes prémiers tranſports dérobe ta préſence ;
Va, ne t'expoſe point aux prémiers mouvemens
Que pouſſera l'ardeur de ſes reſſentimens.
D. Rod. Non, non, ce cher objet à qui j'ai pû déplaire,
Ne peut pour mon ſupplice avoir trop de colere,
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,
Si pour mourir plutôt je puis la redoubler.

Elv.

Elv. Chiméne eſt au Palais de pleurs toute baignée'
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fui de grace, ôte-moi de ſouci.
Que ne dira-t-on point ſi l'on te voit ici ?
Veux-tu qu'un mediſant, pour comble à ſa miſére,
L'accuſe d'y ſouffrir l'Aſſaſſin de ſon Pére ?
Elle va revenir, elle vient, je la voi ;
Du moins pour ſon honneur, Rodrigue, cache-toi.

SCENE II. *D. Sanche, Chimêne, Elvire.*

D. San. Oui, Madame, il vous faut de ſanglantes victimes.
Votre colere eſt juſte, & vos pleurs légitimes,
Et je n'entreprens pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous conſoler ;
Mais ſi de vous ſervir je puis être capable,
Employer mon épée à punir le coupable,
Employer mon amour à vanger cette mort,
Sous vos commandemens mon bras ſera trop fort.
Chim. Malheureuſe !
D. San. De grace acceptez mon ſervice.
Chim. J'offenſerois le Roi qui m'a promis juſtice.
D. San. Vous ſavez qu'elle marche avec tant de langueur,
Qu'aſſez ſouvent le crime échape à ſa longueur ;
Son cours lent & douteux fait trop perdre de larmes.
Souffrez qu'un Cavalier vous vange par les armes,
La voye en eſt plus ſûre, & plus prompte à punir.
Chim. C'eſt le dernier reméde, & s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous ſerez libre alors de vanger mon injure.
D. San. C'eſt l'unique bonheur où mon ame prétend,
Et pouvant l'eſpérer, je m'en vais trop content.

SCENE III. *Chiméne, Elvire.*

Chim Enfin je me vois libre, & je puis ſans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte,
Je puis donner paſſage à mes triſtes ſoûpirs,
Je puis t'ouvrir mon ame, & tous mes déplaiſirs.
Mon Pére eſt mort, Elvire, & la prémiere épée
Dont s'eſt armé Rodrigue a ſa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à vanger après ce coup funeſte,
Celle que je n'ai plus ſur celle qui me reſte.

Elv. Repoſez-vous, Madame.

Chim. Ah! que mal à propos
Dans un malheur ſi grand tu parles de repos!
Par où ſera jamais ma douleur appaiſée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a cauſée,
Et que dois-je eſperer qu'un tourment éternel,
Si je pourſuis un crime, aimant le Criminel?

Elv. Il vous prive d'un Pére, & vous l'aimez encore!

Chim. C'eſt peu de dire aimer, Elvire, je l'adore,
Ma paſſion s'oppoſe à mon reſſentiment,
Dedans mon ennemi je trouve mon Amant,
Et je ſens qu'en dépit de toute ma colere,
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon Pére.
Il l'attaque, il le preſſe, il céde, il ſe défend,
Tantôt fort, tantôt foible, & tantôt triomphant;
Mais en ce dur combat de colere & de flame,
Il déchire mon cœur ſans partager mon ame,
Et quoi que mon amour ait ſur moi de pouvoir,
Je ne conſulte point pour ſuivre mon devoir.
Je cours ſans balancer où mon honneur m'oblige;
Rodrigue m'eſt bien cher, ſon interêt m'afflige,

Je

Mon cœur prend ſon parti ; mais malgré ſon effort,
Je ſai ce que je ſuis, & que mon Pére eſt mort.
Elv. Penſez-vous le pourſuivre ?
Chim. Ah ! cruelle penſée,
Et cruelle pourſuite où je me vois forcée !
Je demande ſa tête, & crains de l'obtenir,
Ma mort ſuivra la ſienne, & je le veux punir.
Elv. Quittez, quittez madame, un deſſein ſi tragique,
Ne vous impoſez point de loi ſi tyrannique.
Chim. Quoi, mon Pére étant mort, & presque entre me bras,
Son ſang crîra vangeance, & je ne l'aurai pas !
Mon cœur honteuſement ſurpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuiſſantes larmes,
Et je pourrai ſouffrir qu'un amour ſuborneur
Sous un lâche ſilence étouffe mon honneur !
Elv. Madame, croyez-moi, vous ſerez excuſable
D'avoir moins de chaleur contre un Objet aimable,
Contre un Amant ſi cher ; vous avez aſſez fait,
Vous avez vu le Roi, n'en preſſez point l'effet,
Ne vous obſtinez point en cette humeur étrange.
Chim. Il y va de ma gloire, il faut que je me vange,
Et de quoi que nous flate un deſir amoureux,
Toute excuſe eſt honteuſe aux eſprits généreux.
Elv. Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut deplaire ?
Chim. Je l'avouë,
Elv. Après tout que penſez vous donc faire ?
Chim. Pour conſerver ma gloire & finir mon ennui,
Le pourſuivre, le perdre, & mourir après lui.

SCENE IV. *D. Rodrigue, Chiméne, Elvire.*

D. Rod. Et bien, ſans vous donner la peine de pourſuivre,
Aſſurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.
Chim. Elvire, où ſommes-nous ? & qu'eſt ce que je voi ?
Rodrigue en ma maiſon ! Rodrigue devant moi !
D. Rod. N'épargnez point mon ſang, goutez ſans reſiſtance
Le douceur de ma perte, & de votre vangeance.
Chim. Hélas !
D. Rod. Ecoute-moi.
Chim. Je me meurs.
D. Rod. Un moment.
Chim. Va, laiſſez-moi mourir.
D. Rod. Quatre mots ſeulement,
Après, ne me répons qu'avecque cette épée.
Chim. Quoi ! du ſang de mon Pére encor toute trempée !
D. Rod. Ma Chiméne.
Chim. Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.
D. Rod. Regarde-le plutot pour exciter ta haine,
Pour croitre ta colere, & pour hâter ma peine.
Chim. Il eſt teint de mon ſang.
D. Rod. Plonge-le dans le mien,
Et fai-lui perdre ainſi la teinture du tien.
Chim. Ah, quelle cruauté, qui tout en un jour tuë
Le Pére par le fer, la Fille par la vuë !
Ote-moi cet objet, je ne le puis fouffrir ;
Tu veux que je t'écoute, & tu me fais mourir!
D. Rod. Je fais ce que tu veux, mais ſans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie ;

Car

Car enfin n'attens pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
L'irreparable effet d'une chaleur trop prompte
Deshonoroit mon Pére, & me couvroit de honte,
Tu ſais comme un ſoufflet touche un homme de cœur ;
J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur,
Je l'ai vû, j'ai vangé mon honneur & mon Pére,
Je le ferois encor, ſi j'avois à le faire.
Ce n'eſt pas qu'en effet contre mon Pére & moi
Ma flame aſſez long temps n'ait combatu pour toi ;
Juge de ſon pouvoir. Dans une telle offenſe
J'ai pû delibérer ſi j'en prendrois vangeance.
Réduit à te déplaire, ou ſouffrir un affront,
J'ai penſé qu'à ſon tour mon bras étoit trop prompt,
Je me ſuis accuſé de trop de violence,
Et ta beauté ſans doute emportoit la balance,
Si je n'euſſe oppoſé contre tous tes appas
Qu'un homme ſans honneur ne te meritoit pas,
Qu'après m'avoir cheri quand je vivois ſans blâme,
Qui m'aima généreux me haïroit infame,
Qu'écouter ton amour, obéïr à ſa voix,
C'étoit m'en rendre indigne, & diffamer ton choix.
Je te le dis encor, & quoi que j'en ſoûpire,
Juſqu'au dernier ſoûpir je veux bien le redire,
Je t'ai fait une offenſe, & j'ai dû m'y porter,
Pour effacer ma honte, & pour te meriter.
Mais quitte envers l'honneur, & quitte envers mon Pére,
C'eſt maintenant à toi que je viens ſatisfaire,
C'eſt pour t'offrir mon ſang qu'en ce lieu tu me vois,
Jai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois,
Je ſai qu'un Pére mort t'arme contre mon crime,
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime
Immole avec courage au ſang qu'il a perdu
Celui qui met ſa gloire à l'avoir repandu.

Chim. Ah, Rodrigue ! il eſt vrai, quoi que ton Ennemie,
Je ne puis te blamer d'avoir fui l'infamie,
Et de quelque façons qu'eclatent mes douleurs,
Je ne t'accuſe point, je pleure mes malheurs.
Je ſai ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandoit à l'ardeur d'un genereux courage,
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien,
Mais auſſi le faiſant tu m'a appris le mien.
Ta funeſte valeur m'inſtruit par ta victoire,
Elle a vangé ton Pére & ſoûtenu ta gloire,
Même ſoin me regarde, & jai pour m'affliger,
Ma gloire à ſoûtenir, & mon Pére à vanger.
Hélas ! ton intérêt ici me deſeſpére;
Si quelqu'autre malheur m'avoit ravi mon Pére,
Mon ame auroit trouvé, dans le bien de te voir
L'unique allégement qu'elle eût pû recevoir,
Et contre ma douleur j'aurois ſenti des charmes,
Quand une main ſi chére eût eſſuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu,
Cet effort ſur ma flame à honneur eſt dû
Et cet affreux devoir dont l'ordre m'aſſaſſine,
Me force à travailler moi-même à ta ruïne.
Car enfin n'attens pas de mon affection
De lâches ſentimens pour ta punition.
Dequoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma géneroſité doit répondre à la tienne;
Tu t'ès en m'offenſant montré digne de moi,
Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. Rod. Ne differe donc plus ce que l'honneur t'ordonne,
Il demande ma tête, & je te l'abandonne.
Fais-en un ſacrifice à ce noble interêt,
Le coup m'en ſera doux auſſi-bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente juſtice,
C'eſt reculer ta gloire autant que mon ſupplice.
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup ſi beau.

Chim

Chim. Va, je ſuis ta Partie, & non pas ton Bourreau.
Si tu m'offres ta tête, eſt ce à moi de la prendre ?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre ;
C'eſt d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
Et je dois te pourſuivre; & non pas te punir.

D. Rod. Dequoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta généroſité doit répondre à la mienne,
Et pour vanger un Pére emprunter d'autres bras,
Ma Chiméne, croi-moi, c'eſt n'y répondre pas
Ma main ſeule du tien a ſu vanger l'offenſe,
Ta main ſeule du tien doit prendre la vangeance.

Chim. Cruel, à quel propos ſur ce point t'obſtiner?
Tu t'ès vangé ſans aide, & tu m'en veux donner !
Je ſuivrai ton exemple, & j'ai trop de courage
Pour ſouffrir qu'avec toi ma gloire ſe partage.
Mon Pére, & mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour, ni de ton deſeſpoir.

D. Rod. Rigoureux point d'honneur ! helas quoi que je faſſe,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grace ?
Au nom d'un Pére mort, ou de notre amitié,
Puni-moi par vangeance, ou du moins par pitié;
Ton malheureux Amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

Chim. Va, je ne te hais point.

D. Rod. Tu le dois.

Chim. Je ne puis.

D. Rod. Crains-tu ſi peu le blâme, & ſi peu les faux bruits ?
Quand on ſaura mon crime & que ta flame dure,
Que ne publiront point l'envie & l'impoſture !
Force-les au ſilence, & ſans plus diſcourir,
Sauve ta renommée en me faiſant mourir.

Chim. Elle éclate bien mieux en te laiſſant la vie.
Et je veux que la voix de la plus noire Envie
Elève au Ciel ma gloire, & plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore, & que je te pourſuis.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime.
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.
Si l'on te voit ſortir mon honneur court hazard.
La ſeule occaſion qu'aura la médiſance,
C'eſt de ſavoir qu'ici j'ai ſouffert ta préſence ;
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. Rod. Que je meure.

Chim. Va-t'en,

D. Rod. A quoi te réſous-tu ?

Chim. Malgré des feux ſi beaux qui troublent ma colére,
Je ferai mon poſſible à bien vanger mon Pére ;
Mais malgré la rigueur d'un ſi cruel devoir,
Mon unique ſouhait eſt de ne rien pouvoir.

D. Rod. O miracle d'amour !

Chim. O comble de miſeres !

D. Rod. Que de maux & de pleurs nous couteront nos Péres !

Chim. Rodrigue, qui l'eût crû !

D. Rod Chimene, qui l'eût dit ! [dit !

Chim. Que notre heur fût ſi proche & ſi tôt ſe per-

D. Rod. Et que ſi près du port, contre toute apparance,
Un orage ſi prompt briſât notre eſperance ?

Chim. Ah ! mortelles douleurs !

D. Rod. Ah, regrets ſuperflus !

Chim. Va-t-en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. Rod. Adieu, je vai trainer une mourante vie,
Tant que par ta pourſuite elle me ſoit ravie.

De

Chim. Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne reſpirer pas un moment après toi.
Adieu, ſors, & ſur tout garde bien qu'on te voye.
Elv. Madame, quelques maux que le Ciel nous envoye—
Chim. Ne m'importune plus, laiſſez-moi ſoûpirer ;
Je cherche le ſilence & la nuit pour pleurer.

SCENE V.

D. Dieg. Jamais nous ne goûtons de parfaite allegreſſe,
Nos plus heureux ſuccès ſont mêlez de triſteſſe,
Toujours quelques ſoucis en ces évenemens
Troublent la pureté de nos contentemns.
Au milieu du bonheur mon ame en ſent l'atteinte,
Je nage dans la joye, & je tremble de crainte.
J'ai vû mort l'Ennemi qui m'avoit outragé.
Et je ne ſaurois voir la main qui m'a vangé.
En vain je m'y travaille, & d'un ſoin inutile,
Tout caſſé que je ſuis, je cours toute la Ville.
Ce peu que mes vieux ans m'ont laiſſé de vigueur
Se conſume ſans fruit à chercher ce Vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit ſi ſombre
Je penſe l'embraſſer, & n'embraſſe qu'une ombre,
Et mon amour décû par cet objet trompeur,
Se forme des ſoupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de ſa fuite,
Je crains du Comte mort les Amis & la ſuite,
Leur nombre m'épouvante, & confond ma Raiſon ;
Rodrigue ne vit plus, ou reſpire en priſon.
Juſtes Cieux ! me trompai-je encore à l'apparence,
Ou ſi je vois enfin mon unique eſpérance,
C'eſt lui, n'en doutons plus, mes vœux ſont exaucez,
Ma crainte eſt diſſipée, & mes ennuis ceſſez.

SCENE VI. *D. Diegue, D. Rodrigue.*

D. Dieg. Rodrigue, enfin le Ciel permet que je te voye !

D. Rod. Hélas!

D. Dieg. Ne mêle point de ſoupir à ma joye !
Laiſſez-moi prendre haleine afin de te loüer,
Ma valeur n'a point lieu de te deſavouër.
Tu l'as bien imitée, & ton illuſtre audace
Fait bien revivre en toi les Héros de ma race.
C'eſt d'eux que tu deſcens, c'eſt de moi que tu viens.
Ton prémier coup d'épée égale tous les miens,
Et d'une belle ardeur ta jeuneſſe animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Appui de ma vieilleſſe, & comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rens l'honneur,
Viens baiſer cette jouë, & reconnoi la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. Rod. L'honneur vous en eſt dû, je ne pouvois pas moins.
Etant ſorti de vous & nourri par vos ſoins ;
Je m'en tiens trop heureux, & mon ame eſt ravie
Que mon coup d'eſſai plaiſe à qui je dois la vie ;
Mais parmi vos plaiſirs ne ſoyez point jaloux
Si je m'oſe à mon tour ſatisfaire après vous.
Sonffrez qu'en liberté mon deſeſpoir éclate ;
Aſſez & trop long-temps votre diſcours le flate,
Je ne me repens point de vous avoir ſervi ;
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras pour vous vanger armé contre ma flame
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame ;
Ne me dites plus rien, pour vous j'ai tout perdu,
Ce que je vous devois, je vous l'ai bien rendu.

D. Dieg. Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.

Je t'ai donné la vie, & tu me rens ma gloire,
Et d'autant que l'honneur m'eſt plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foibleſſes,
Nous n'avons qu'un honneur, il eſt tant de Maitreſſes,
L'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honneur eſt un devoir.

D. Rod. Ah ! que me dites-vous ?

D. Dieg. Ce que tu dois ſavoir.

D. Rod. Mon honneur offenſé ſur moi-même ſe vange,
Et vous m'oſez pouſſer à la honte du change !
L'infamie eſt pareille, & ſuit également
Le guerrier ſans courage, & le perfide Amant.
A ma fidelité ne faites point d'injure,
Souffrez-moi généreux ſans me rendre parjure ;
Me liens ſont trop forts pour être ainſi rompus,
Ma foi m'engage encor ſi je n'eſpere plus,
Et ne pouvant quitter ni poſſeder Chiméne,
Le trépas que je cherche eſt ma plus douce peine.

D. Dieg. Il n'eſt pas temps encor de chercher le trépas,
Ton Prince & ton païs ont beſoin de ton bras.
La Flote qu'on craignoit dans ce grand Fleuve entrée
Croit ſurprendre la Ville & piller la Contrée,
Les Mores vont deſcendre, & le flux & la nuit
Dans une heure à nos murs les amênent ſans bruit.
La Cour eſt en deſordre ; & le Peuple en alarmes.
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes,
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
Que j'ai trouvé chez moi cinq cens de mes Amis,
Qui ſachant mon affront, pouſſez d'un même zéle,
Se venoient tous offrir à vanger ma querelle.
Tu les as prevenus, mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au ſang des Africains.

Va marcher à leur tête où l'honneur te demande,
C'eſt toi que veut pour Chef leur généreuſe bande.
De ces vieux Ennemis va ſoûtenir l'abord,
Là, ſi tu veux mourir, trouve une belle mort,
Prens-en l'occaſion puiſqu'elle t'eſt offerte,
Fai devoir à ton Roi ſon ſalut à ta perte.
Mais reviens-en plûtot les Palmes ſur le front,
Ne borne pas ta gloire à vanger un affront,
Porte-la plus avant, force par ta vaillance
Ce Monarque au pardon, & Chiméne au ſilence,
Si tu l'aimes, apprens que revenir vainqueur,
C'eſt l'unique moyen de regagner ſon cœur.
Mais le temps eſt trop cher pour le perdre en paroles,
Je t'arrête en discours, & je veux que tu vole.
Viens, ſui moi, va combattre, & montrer à ton Roi
Que ce qu'il perd au Comte il le recouvre en toi.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE

ACTE IV. SCENE I.

CHIMENE, ELVIRE.

Chim.

N'Eſt-ce point un faux bruit ? le ſais-tu bien, Elvire ?

Elv. Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte jusqu'au Ciel d'une commune voix
De ce jeune heros les glorieux exploits.
Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte,
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte.
Trois heures de combat laiſſent à nos Guerriers
Une victoire entiere, & deux Rois priſonniers ;
La valeur de leur Chef ne trouvoit point d'obſtacles.

Chim. Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles !

Elv. De ſes nobles efforts ces deux Rois ſont le prix
Sa main les a vaincus, & ſa main les a pris.

Chim. De qui peux-tu ſavoir ces Nouvelles étranges ?

Elv. Du Peuple qui par tout fait ſonner ſes loûanges,
Le nomme de ſa joye, & l'objet, & l'auteur,
Son ange tutelaire, & ſon Libérateur.

Chim. Et le Roi, de quel œil voit-il tant de vaillance ?

Elv. Rodrigue n'oſe encor paroitre en ſa preſence;
Mais Don Diégue ravi lui preſente enchainez,
Au nom de ce Vainqueur, ces Captifs couronnez,
Et demande grace à ce généreux Prince,
Qu'il daigne voir la main qui ſauve la Province.

Chim.

Chim. Mais n'eſt-il point bleſſé ?
Elv. Je n'en ai rien appris.
Vous changez de couleur ! reprenez vos eſprits.
Chim. Reprenons donc auſſi ma colere affoiblie.
Pour avoir ſoin de lui, faut-il que je m'oublie ?
On le vante, on le louë, & mon cœur y conſent!
Mon honneur eſt muet mon devoir impuiſſant.
Silence, mon amour, laiſſe agir ma colére.
S'il a vaincu deux Rois, il a tué mon Pére ;
Ces triſtes vétemens où je lis mon malheur,
Sont les prémiers effets qu'ait produits la valeur,
Et quoi qu'on diſe ailleurs d'un cœur ſi magnanime,
Ici tous les objets me parlent de ſon crime.
Vous qui rendez la force à mes reſſentimens,
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornemens,
Pompe, que me preſcrit ſa prémiere victoire,
Contre ma paſſion ſoûtenez bien ma gloire ;
Et lors que mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon eſprit de mon triſte devoir ;
Attaquez ſans rien craindre une main triomphante.
Elv. Moderez ces tranſports, voici venir l'Infante.

SCENE II. *L'Infante, Chiméne, Leonor, Elvire.*

L'Inf. Je ne viens pas ici conſoler tes douleurs ;
Je viens plûtot mêler mes ſoûpirs à tes pleurs.
Chim. Prenez bien plûtôt part à la commune joye,
Et goutez le bonheur que le Ciel vous envoye.
Madame, autre que moi n'a droit de ſoûpirer ;
Le peril dont Rodrigue a ſu vous retirer,
Et le ſalut public que nous rendent ſes armes,
A moi ſeule aujourd'hui ſouffrent encor les larmes.

Il

Il a ſauvé la Ville, il a ſervi ſon Roi,
Et ſon bras valeureux n'éſt funeſte qu'à moi.

L'Inf. Ma Chiméne, il eſt vrai qu'il a fait des merveilles.

Chim. Déja ce bruit fâcheux a frapé mes oreilles.
Et je l'entens par tout publier hautement
Auſſi brave Guerrier que malheureux Amant.

L'Inf. Qu'a de facheux pour toi ce diſcours populaire ?
Ce jeune Mars qu'il loue a ſu jadis te plaire,
Il poſſedoit ton ame, il vivoit ſous tes loix,
Et vanter ſa valeur c'eſt honorer ton choix.

Chim. Chacun peut la vanter avec quelque juſtice;
Mais pour moi ſa loüange eſt un nouveau ſupplice.
On aigrit ma douleur en l'élevant ſi haut,
Je voi ce que je perds quand je voi ce qu'il vaut.
Ah, cruels déplaiſirs à l'esprit d'une Amante !
Plus j'apprens ſon merite, & plus mon feu s'augmente.
Cependant mon devoir eſt toûjours le plus fort,
Et malgré mon amour va pourſuivre ſa mort.

L'Inf. Hier ce devoir te mit en une haute estime.
L'effort que tu te fis parut magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la Cour
Admiroit ton courage, & plaignoit ton amour.
Mais croirois-tu l'avis d'une amitié fidelle ?

Chim. Ne vous obeïr pas me rendroit criminelle.

L'Inf. Ce qui fut juste alors ne l'eſt plus aujourd'hui,
Rodrigue maintenant eſt notre unique appui,
L'esperance & l'amour d'un Peuple qui l'adore,
Le ſoûtien de Caſtile, & la terreur du More ;
Le Roi même eſt d'accord de cette verité
Que ton Pére en lui ſeul ſe voit reſſuſcité,
Et ſi tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu pourſuis en ſa mort la ruine publique.

Quoi ! pour vanger un Pére eſt-il jamais permis
De livrer ſa patrie aux mains des ennemis ?
Contre nous ta pourſuite eſt-elle legitime,
Et pour être punis avons-nous part au crime ?
Ce n'eſt pas qu'après tout tu doive épouſer,
Celui qu'un Pére mort t'obligeoit d'accuſer,
Je te voudrois moi-même en arracher l'envie,
Ote-lui ton amour, mais laiſſe-nous ſa vie.

Chim. Ah, ce n'eſt pas à moi d'avoir tant de bonté,
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
Quoique pour ce Vainqueur mon amour s'intéreſſe,
Quoiqu'un Peuple l'adore, & qu'un Roi le careſſe,
Qu'il ſoit environné des plus vaillans Guerriers,
J'irai ſous mes cyprès accabler ſes lauriers.

L'Inf. C'eſt généroſité, quand pour vanger un Pére
Notre devoir attaque une tête ſi chére ;
Mais c'en eſt une encor d'un plus illuſtre rang,
Quand on donne au Public les interêts du ſang.
Non, croi-moi, c'eſt aſſez que d'éteindre ta flame,
Il ſera trop puni, s'il n'eſt plus dans ton ame.
Que le bien du pays t'impoſe cette loi ;
Auſſi-bien que crois-tu que t'accorde le Roi ?

Chim. Il peut me refuſer, mais je ne puis me taire.

L'Inf. Penſe bien, ma Chiméne, à ce que tu veux faire.
Adieu, tu pourras ſeule y penſer à loiſir.

Chim. Après mon Pére mort je n'ai point à choiſir.

SCENE III. *D. Fernand, D. Diegue, D. Arias, D. Rodrigue, D. Sanche.*

D. Fer. Généreux héritier d'une illuſtre famille
Qui fut toujours la gloire & l'appui de Caſtille,
Race de tant d'Ayeux en valeur ſignalez,
Que l'eſſai de la tienne a ſi-tôt égalez,

Pour

Pour te récompenſer ma force eſt trop petite,
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays delivré d'un ſi rude ennemi,
Mon Sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Mores defaits, avant qu'en ces alarmes
J'euſſe pû donner ordre à repouſſer leurs armes,
Ne ſont point des exploits qui laiſſent à ton Roi
Le moyen, ni l'eſpoir de s'acquiter vers toi.
Mais deux Rois tes Captifs feront ta recompenſe,
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma preſence ;
Puiſque Cid en leur langue eſt autant que Seigneur,
Je ne t'envirai pas ce beau tître d'honneur.
Sois deſormais le Cid, qu'à ce grand nom tout céde,
Qu'il comble d'épouvante, & Grenade & Toléde,
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent ſous mes loix,
Et ce que tu me vaux, & ce que je te dois.

D. Rod. Que votre Majeſté, Sire, épargne ma honte,
D'un ſi foible ſervice elle fait trop de compte,
Et me force a rougir devant un ſi grand Roi,
De mériter ſi peu l'honneur que j'en reçoi.
Je ſai trop que je dois au bien de votre Empire,
Et le ſang qui m'anime, & l'air que je reſpire,
Et quand je le perdrai pour un ſi digne objet,
Je ferai ſeulement le devoir d'un Sujet.

D. Fer. Tous ceux que ce devoir à mon ſervice engage
Ne s'en acquittent pas avec même courage,
Et lors que la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de ſi rares ſuccès.
Souffre donc qu'on te louë, & de cette victoire,
Apprens-moi plus au long la veritable hiſtoire.

D. Rod. Sire, vous avez ſu qu'en ce danger preſſant
Qui jetta dans la Ville un effroi ſi puiſſant
Une Troupe d'amis chez mon Pere aſſemblée
Sollicita mon ame encor toute troublée—

Mais

Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'osai l'employer sans votre autorité;
Le péril approchoit, leur brigade étoit prête,
Me montrant à la Cour je hazardois ma tête,
Et s'il falloit la perdre, il m'étoit bien plus doux
De sortir de la vie en combatant pour vous.
D. Fer. J'excuse ta chaleur à vangé ton offense,
Et l'Etat defendu me parle en ta defense.
Croi que dorênavant Chiméne a beau parler,
Je ne l'écoute plus, que pour la consoler.
Mais poursui.
D. Rod. Sous moi donc cette Troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partîmes cinq cens, mais par un prompt renfort
Nous nous vîme trois mille en arrivant au port,
Tant à nous voir marcher avec un tel visage
Les plus épouvantez reprenoient de courage.
J'en cache les deux tiers aussi-tôt qu'arrivez
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvez;
Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure,
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, & sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la Garde en fait de même,
Et se tenant cachée aide mon stratagème,
Et je feins hardiment d'avoir reçû de vous
L'ordre qu'on me voit suivre, & que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des Etoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente Voiles;
L'onde s'enfle dessous, & d'un commun effort
Les Mores & la Mer montent jusqu'au Port.
On les laisse passer, tout leur paroit tranquille,
Point de Soldats au Port, point aux murs de la Ville;
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris,

Ils

Ils arborent ſans peur, ils anchrent, ils deſcendent,
Et courent ſe livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, & tous en même temps
Pouſſons jusques au Ciel mille cris éclatans.
Les nôtres à ces cris de nos vaiſſeaux repondent,
Ils paroiſſent armez, les Mores ſe confondent,
L'épouvante les prend à demi deſcendus,
Avant que de combattre ils s'eſtiment perdus.
Ils couroient au pillage, & rencontrent la guerre;
Nous les preſſons ſur l'eau, nous les preſſons ſur terre.
Et nous faiſons courir des ruiſſeaux de leur ſang,
Avant qu'aucun reſiſte, ou reprenne ſon rang.
Mais bien-tôt malgré nous leur Princes les rallient,
Leur courage renaît, & leurs terreurs s'oublient,
La honte de mourir ſans avoir combatu
Arrête leur deſordre, & leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs Alfanges,
De notre ſang au leur font d'horribles mêlanges,
Et la Terre & le Fleuve, & leur Flotte, & le Port
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits celebres
Sont demeurez ſans gloire au milieu des ténébres,
Où chacun, ſeul témoin des grands coups qu'il don-
Ne pouvoit diſcerner où le Sort inclinoit! [noit,
J'allois de tous côtez encourager les nôtres
Faire avancer les uns, & ſoûtenir les autres,
Ranger ceux qui venoient, les pouſſer à leur tour,
Et ne l'ai pû ſavoir jusques au point du jour;
Mais enfin ſa clarté montre notre avantage,
Le More voit ſa perte, & perd ſoudain courage,
Et voyant un renfort qui nous vient ſecourir,
L'ardeur de vaincre céde à la peur de mourir.
Ils gagnent leur vaiſſeaux, ils en coupent les cables;
Pouſſent jusques aux Cieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, & ſans conſiderer
Si leurs Rois avec eux peuvent ſe retirer.

Pour

Pour ſouffrir ce devoir leur frayeur eſt trop forte,
Le flux les apporta, le reflux les remporte,
Cependant que leurs Rois engagez parmi nous,
Et quelque peu des leurs tout percez de nos coups,
Disputent vaillamment & vendent bien leur vie :
A ſe rendre moi-même en vain je les convie,
Le cimetérre au poing ils ne m'ecoutent pas :
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs Soldats,
Et que ſeuls deſormais en vain ils ſe défendent,
Je vous les envoyai tous deux en même temps,
Ils demandent le Chef, je me nomme, ils ſe rendent.
Et le combat ceſſa faute de combatans.
C'eſt de cette façon que pour votre ſervice—

SCENE IV. *D. Fernand, D. Diegne D. Rodrigue D. Arias, D. Alonſe, D. Sanche.*

D. Al. Sire, Chiméne vient vous demander juſtice. [voir!

D. Fer. La fâcheuſe Nouvelle, & l'importun de-
Va, je ne la veux pas obliger à te voir ;
Pour tous remercimens il faut que je te chaſſe,
Mais avant que ſortir, viens que ton Roi t'embraſſe.

Don Rodrigue rentre.

D. Dieg. Chiméne le pourſuit, & voudroit le ſauver

D. Fer. On m'a dit qu'elle l'aime, & je vais l'éprouver.
Montrez un œil plus triſte.

SCENE V. *D. Fernand, D. Diegue, D. Darias, D. Sanche, D. Alonſe, Chiméne, Elvire.*

D. Fer. Enfin ſoyez contente,
Chiméne, le ſuccès repond a votre attente.

Si

Si de nos Ennemis Rodrigue a le deſſus,
Il eſt mort à nos yeux des coups qu'il a reçus,
Rendez graces au Ciel qui vous en a vangée.

à Don Diégue.

Voyez comme déja ſa couleur eſt changée.

D. Dieg. Mais voyez qu'elle pâme, & d'un amour parfait
Dans cette pamoiſon, Sire, admirez l'effet.
Sa douleur a trahi les ſecrets de ſon ame,
Et ne vous permet plus de douter de ſa flame:

Chim. Quoi! Rodrigue eſt donc mort?

D. Fer. Non, non, il voit le jour,
Et te conſerve encor un immuable amour.
Calme cette douleur qui pour lui s'intereſſe.

Chim. Sire, on pâme de joye ainſi que de triſteſſe,
Un excès de plaiſirs nous rend tout languiſſans,
Et quand il ſurprend l'ame, il accable les ſens.

D. Fer. Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impoſſible,
Chimene, ta douleur a paru trop viſible.

Chim. Et bien, Sire ajoutez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pamoiſon l'effet de ma douleur,
Un juſte déplaiſir à ce point m'a réduite;
Son trépas deroboit ſa tête à me pourſuite.
S'il me ur des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance eſt perdue, & mes deſſeins trahis,
Une ſi belle fin m'eſt trop injurieuſe,
Je demande ſa mort, mais non pas glorieuſe,
Non-pas dans un éclat qui l'éleve ſi haut,
Non-pas au lit d'honneur, mais ſur un échaffaut.
Qu'il meure pour mon Pére, & non pour la Patrie,
Que ſon nom ſoit taché, ſa mémoire, flétrie.
Mourir pour le pays n'eſt pas un triſte ſort,
C'eſt s'immortaliſer par une belle mort.

J'aime

J'aime donc ſa victoire, & je le puis ſans crime,
Elle aſſure l'Etat, & me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuſe entre tous les Guerriers,
Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers,
Et pour dire en un mot ce que j'en conſidére,
Digne d'étre immolée aux Manes de mon Pére.
Helas ! à quel eſpoir me laiſſai-je emporter !
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.
Que pourroient contre lui des larmes qu'on mepriſe ?
Pour lui tout votre Empire eſt un lieu de franchiſe.
Là ſous votre pouvoir tout lui devient permis,
Il triomphe de moi comme des Ennemis ;
Dans leur ſang répandu la juſtice étouffée
Aux crimes du Vainqueur ſert d'un nouveau trophée,
Nous en croiſſons la pompe, & le mépris des loix
Nous fait ſuivre ſon char au milieu de deux Rois.

D. Fer. Ma Fille, ces tranſports ont trop de violence,
Quand on rend la juſtice on met tout en balance.
On a tué ton Pére, il étoit l'aggreſſeur,
Et la même équité m'ordonne la douceur.
Avant que d'accuſer ce que j'en fais paroitre,
Conſulte bien ton cœur, Rodrigue en eſt le maitre,
Et ta flame en ſecret rend graces à ton Roi,
Dont la faveur conſerve un tel Amant pour toi.

Chim. Pour moi mon Ennemi ! l'objetde ma colére,
L'auteur de mes malheurs, l'Aſſaſſin de mon Pére !
De ma juſte pourſuite on fait ſi peu de cas,
Qu'on me croit obliger, en ne m'écoutant pas !
Puisque vous refuſez la juſtice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes ;
C'eſt par là ſeulement qu'il a ſû m'outrager,
Et c'eſt auſſi par là que je me dois vanger.
A tous vos Cavaliers je demande ſa tête,
Oui, qu'un d'eux me l'apporte, & je ſuis ſa conquête.

Qu'ils

Qu'ils le combattent, Sire, & le combat fini,
J'épouſe le Vainqueur, ſi Rodrigue eſt puni,
Sous votre autorité ſouffrez qu'on le publie.

D. Fer. Cette vieille coûtume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuſte attentat,
Des meilleurs Combatans affoiblit un Etat.
Souvent de cet abus le ſuccès déplorable,
Opprime l'innocent, & ſoûtient le coupable.
J'en diſpenſe Rodrigue, il m'eſt trop précieux
Pour l'expoſer aux coups d'un ſort capricieux,
Et quoiqu'ait pû commettre un cœur ſi magnanime,
Les Mores en fuiant ont emporté ſon crime.

D. Dieg. Quoi, Sire, pour lui ſeul vous renverſez des loix
Qu'a vû toute la Cour obſerver tant de fois ?
Que croira votre Peuple, & que dira l'envie,
Si ſous votre défenſe il ménage ſa vie.
Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas.
De pareilles faveurs terniroient trop ſa gloire,
Qu'il goûte ſans rougir les fruits de ſa victoire ;
Le Comte eut de l'audace, il l'en a ſû punir,
Il l'a fait en brave homme & le doit maintenir.

D. Fer. Puiſque vous le voulez, j'accorde qu'il le faſſe,
Mais d'un Guerrier vaincu mille prendroient la place,
Et le prix que Chiméne au vainqueur a promis
De tous mes Cavaliers feroit ſes ennemis ;
L'oppoſer ſeul à tous ſeroit trop d'injuſtice,
Il ſuffit qu'une fois il entre dans la lice.
Choiſi qui tu voudras, Chimene, & choiſi bien,
Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. Dieg. N'excuſez point par là ceux que ſon bras étonne,
Laiſſez un champ ouvert où n'entrera perſonne.

Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage assez vain s'oseroit prendre à lui ?
Qui se hazarderoit contre un tel Adversaire ?
Qui seroit ce vaillant, ou bien ce téméraire ?

D. San. Faites ouvrir le champ, vous voyez l'assaillant,
Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.
Accordez cette grace à l'ardeur qui me presse,
Madame, vous savez quelle est votre promesse.

D. Fer Chiméne, remets-tu ta querelle en sa main ?

Chim. Sire, je l'ai promis.

D. Fer. Soyez prêt à demain.

D. Dieg. Non, Sire, il ne faut pas différer davantage,
On est toûjour trop prêt quand on a du courage.

D. Fer. Sortir d'une bataille, & combatre à l'instant ?

D. Dieg. Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. Fer. Du moins, une heure ou deux je veux qu'il se délasse ;
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un sanglant procédé qui ne me plût jamais,
De moi ni de ma Cour il n'aura la presence.

Il parle à Don Arias.

Vous seul des combatans jugerez la vaillance.
Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur,
Et le combat fini m'amenez le Vainqueur.
Qui qu'il soit, même prix est acquis à sa peine,
Je le veux de ma main presenter à Chiméne,
Et que pour recompense il reçoive sa foi.

Chim. Quoi, Sire ! m'imposer une si dure loi ?

D. Fer. Tu t'en plains, mais ton feu, loin d'avouër ta plainte,
Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte,

Cesse

Ceſſe de murmurer contre un Arrêt ſi doux,
Qui que ce ſoit des deux, j'en ferai ton Epoux.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V. SCENE I.

D. RODRIGUE, CHIMENE.

Chim.

QUoi, Rodrigue, en plein jour ! d'où te vient cette audace ? [grace.
Va, tu me perds d'honneur, retire-toi, de

D. Rod. Je vai mourir, Madame, & vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu,
Cet immuable amour qui ſous vos loix m'engage
N'oſe accepter ma mort ſans vous en faire hommage.

Chim. Tu vas mourir !

D. Rod. Je cours à ces heureux momens,
Qui vont livrer ma vie à vos reſſentimens.

Chim. Tu vas mourir ! Don Sanche eſt-il ſi redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomtable ?
Qui t'a rendu ſi foible, & qui le rend ſi fort ?
Rodrigue va combattre, & ſe croit déja mort ?
Celui qui n'a pas craint les Mores ni mon Pére,
Va combatre Don Sanche, & déja deſeſpere ?
Ainſi donc au beſoin ton courage s'abat ?

D. Rod. Je cours à mon ſupplice, & non-pas au combat,

Et ma fidelle ardeur ſait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de defendre ma vie.
J'ai toûjours même cœur, mais je n'ai point de bras,
Quand il faut conſerver ce qui ne vous plait pas.
Et déja cette nuit m'auroit eté mortelle,
Si j'euſſe combatu pour ma ſeule querelle:
Mais defendant mon Roi, ſon Peuple, & mon Païs,
A me defendre mal, je les aurois trahis.
Mon eſprit généreux ne hait pas tant la vie
Qu'il en veuille ſortir par une perfidie.
Maintenant qu'il s'agit de mon ſeul intérêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt;
Votre reſſentiment choiſit la main d'un autre,
Je ne meritois pas de mourir de la vôtre.
On ne me verra point en repouſſer les coups;
Je dois plus de reſpect à qui combat pour vous,
Et ravi de penſer que c'eſt de vous qu'ils viennent
Puisque c'eſt votre honneur que ſes ames ſoûtiennent,
Je vais lui preſenter mon eſtomac ouvert,
Adorant en ſa main la votre qui me perd.

Chim. Si d'un triſte devoir la juſte voilence,
Qui me fait malgré moi pourſuivre ta vaillance,
Prescrit à ton amour une ſi forte loi,
Qui te rend ſans défenſe à qui combat pour moi,
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire
Qu'ainſi que de ta vie il y va de ta gloire,
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le ſaura mort, on le croira vaincu.
Ton honneur t'eſt plus cher que je ne te ſuis chere
Puisqu'il trempe tes mains dans le ſang de mon Pére,
Et te fait renoncer, malgré ta paſſion,
A l'eſpoir le plus doux de ma poſſeſſion.

Je

Je t'en vois cependant faire ſi peu de compte,
Que ſans rendre combat tu veux qu'on te ſurmonte!
Quelle inégalité ravale ta vertu ?
Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avois-tu ?
Quoi ! n'es-tu génereux que pour me faire outrage ?
S'il ne faut m'offenſer, n'as-tu point de courage,
Et traites-tu mon Pére avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu ſouffres un Vainqueur ?
Va, ſans vouloir mourir, laiſſe-moi te pourſuivre,
Et defens ton honneur, ſi tu ne veux plus vivre.

D. Rod. Aprés la mort du Comte, & les Mores défaits,
Faudroit-il à ma gloire encor d'autres effets ?
Elle peut dédaigner le ſoin de me défendre.
On ſait que mon courage oſe tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout, & que deſſous les Cieux
Auprès de mon honneur rien ne m'eſt precieux.
Non, non, en ce combat, quoi que vous vouliez croire,
Rodrigue peut mourir ſans hazarder ſa gloire,
Sans qu'on l'oſe accuſer d'avoir manqué de cœur,
Sans paſſer pour vaincu, ſans ſouffrir un vainqueur.
On dira ſeulement ; *Il adoroit Chimene.*
Il n'a pas voulu vivre & mériter ſa haine ;
Il a cedé lui-même à la rigueur du Sort
Qui forcoit ſa Maitreſſe à pourſuivre ſa mort ;
Elle vouloit ſa tête, & ſon cœur magnanime,
S'il l'en eut refuſée, eut penſé faire un crime,
Pour vanger ſon honneur il perdit ſon amour,
Pour vanger ſa maitreſſe il a quitté le jour,
Préferant (quelque eſpoir qu'eut ſon ame aſſervie)
Son honneur à Chiméne, & Chiméne à ſa vie.
Ainſi donc vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obſcurcir ma gloire, en rehauſſer l'éclat,
Et cet honneur ſuivra mon trépas volontaire,
Que tout autre que moi n'eût pû vous ſatisfaire.

Chim. Puisque pour t'empécher de courir au trépas
Ta vie & ton honneur ſont de foibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
Défens-toi maintenant pour m'oter à Don Sanche.
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me donne à l'objet de mon averſion.
Te dirai-je encor plus ? va, ſonge à ta defenſe,
Pour forcer mon devoir, pour m'impoſer ſilence,
Et ſi tu ſens pour moi ton cœur encor épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chiméne eſt le prix
Adieu, ce mot lâché me fait rougir de honte.

D. Rodrigue Seul.

Eſt-il quelque Ennemi qu'à preſent je ne dompte ?
Paroiſſez Navarrois, Mores, & Caſtillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans,
Uniſſez-vous enſemble, & faites une Armée
Pour combatre une main de la ſorte animée,
Joignez tous vos efforts contre un espoir ſi doux,
Pour en venir à bout c'eſt trop peu que de vous,

SCENE II.

L'Inf. T'ecouterai-je encor, reſpect de ma naiſſance
Qui fais un crime de mes feux !
T'ecouterai-je Amour, dont la douce puiſſance
Contre ce fier tyran fait revolter mes vœux ?
Pauvre Princeſſe, auquel des deux
Dois-tu prêter obeïſſance ?
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi,
Mais pour être vaillant tu n'es pas fils de Roi.

Impitoyable Sort, dont la rigueur ſépare
Ma gloire d'avec mes deſirs ?

Eſt-il

Eſt-il dit que le choix d'une vertu ſi rare
Coute à ma paſſion de ſi grands déplaiſirs ?
O Ciel ! à combien de ſoupirs
Faut-il que mon cœur ſe prépare,
Si jamais il n'obtient ſur un ſi long tourment,
Ni d'eteindre l'amour, ni d'accepter l'Amant ?

Mais c'eſt trop de ſcrupule, & ma Raiſon s'étonne
Du mépris d'un ſi digne choix.
Bien qu'aux Monarques ſeuls ma naiſſance me donne
Rodrigue, avec honneur je vivrai ſous tes loix.
Après avoir vaincu deux Rois
Pourrois-tu manquer de Couronne ?
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner,
Ne fait-il pas trop voir ſur qui tu dois régner ?

Il eſt digne de moi, mais il eſt à Chiméne,
Le don que j'en ai fait me nuit ;
Entre-eux la mort d'un Pére a ſi peu mis de haine,
Que le devoir du ſang à regret le pourſuit.
Ainſi n'eſperons aucun fruit
De ſon crime ni de ma peine,
Puiſque pour me punir le Deſtin a permis
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCENE III.

L'Infante, Leonor.

L'Inf. Ou viens-tu Leonor ?
Leon. Vous applaudir Madame,
Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre ame.
L'Inf D'où viendroit ce repos dans un comble d'ennui ?
Leon. Si l'amour vit d'eſpoir, & s'il meurt avec lui,

Rodrigue ne peut plus charmer votre courage ;
Vous ſavez le combat où Chiméne l'engage.
Puiſqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il ſoit ſon mari,
Votre eſpérance eſt morte, & votre eſprit guéri.
L'Inf. Ah, qu'il s'en faut encor !
Leon. Que pouvez-vous prétendre ?
L'Inf. Mais plutôt quel eſpoir me pourrois-tu defendre ?
S. Rodrigue combat ſous ces conditions.
Pour en rompre l'effet j'ai trop di'nventions.
L'amour, ce doux auteur de mes cruels ſupplices,
Aux eſprits des Amans apprend trop d'artifices.
Leon. Pourrez-vous quelque choſe après qu'un Pére mort
N'a pû dans leurs eſprit allumer le diſcord ?
Car Chiméne aiſément montre par ſa conduite
Que la haine aujourd'hui ne fait pas ſa pourſuite.
Elle obtient un combat, & pour ſon Combatant
C'eſt le prémier offert qu'elle accepte à l'inſtant.
Elle n'a point recours à ces mains généreuſes
Que tant d'exploits fameux rendent ſi glorieuſes.
Don Sanche lui ſuffit, & mérite ſon choix,
Parce qu'il va s'armer pour la prémiere fois.
Elle aime en ce duel ſon peu d'experience ;
Comme il eſt ſans renom, elle eſt ſans défiance.
Et ſa facilité vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force ſon devoir,
Qui livre à ſon Rodrigue une victoire aiſée,
Et l'autoriſe enfin à paroitre appaiſée.
L'Inf. Je le remarque aſſez, & toutefois mon cœur
A l'envi de Chimene adore ce Vainqueur.
A quoi me reſoudrai-je Amante infortunée ?
Leon. A vous mieux ſouvenir de qui vous étes née.

Le

Le Ciel vous doit un Roi, vous aimez un Sujet.
L'Inf. Mon inclination a bien changé d'objet.
Je n'aime plus Rodrigue, un ſimple Gentilhomme,
Non, ce n'eſt plus ainſi que mon amour le nomme,
Si j'aime, c'eſt l'auteur de tant de beaux exploits,
C'eſt le valeureux Cid, le Maitre de deux Rois.
Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme
Mais pour ne troubler pas une ſi belle flame,
Et quand pour m'obliger on l'auroit couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puiſqu'en un tel combat ſa victoire eſt certaine,
Allons encor un coup le donner à Chiméne ;
Et toi, qui vois les traits dont mon cœur eſt percé,
Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCENE IV.

Chimene, Elvire.

Chim. Elvire, que je ſouffre, & que je ſuis à plaindre !
Je ne ſai qu'eſperer & je vois tout à craindre.
Aucun vœu ne m'échape où j'oſe conſentir,
Je ne ſouhaite rien ſans un prompt repentir ;
A deux Rivaux pour moi je fais prendre le armes,
Le plus heureux ſuccés me coûtera des larmes,
Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le Sort,
Mon Pére eſt ſans vangeance, ou mon Amant eſt mort.
Elv. D'un & d'autre coté je vous vois ſoulagée,
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vangée,
Et quoi que le Deſtin puiſſe ordonne de vous,
Il ſoûtient votre gloire, & vous donner un Epoux.
Chim. Quoi ! l'objet de ma haine, ou de tant de colére,
L'Aſſaſſin de Rodrigue ou celui de mon Pére ?

De tous le deux cotez on me donne un Mari,
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.
Allez, vangeance, amour qui troublez mes eſprits,
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.
Et toi, puiſſant moteur du Deſtin qui m'outrage,
Termine ce combat ſans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni vaincu, ni vainqueur.
Elv. Ce ſeroit vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre ame eſt un nouveau ſupplice,
S'il vous laiſſe obligée à demander juſtice :
A témoigner toûjours ce haut reſſentiment,
Et pourſuivre toûjours la mort de votre Amant.
Madame, il vaut bien mieux que ſa rare vaillance,
Lui couronnant le front, vous impoſe ſilence,
Que la loi du combat étouffe vos ſoûpirs,
Et que le Roi vous force à ſuivre vos deſirs.
Chim. Quand il ſera vainqueur, crois-tu que je me rende ?
Mon devoir eſt trop fort, & ma perte trop grande,
Et ce n'eſt pas aſſez, pour leur faire la loi,
Que celle du combat, & le vouloir du Roi.
Il peut vaincre D. Sanche avec fort peu de peine,
Mais non pas avec lui la gloire de Chiméne,
Et quoi qu'à ſa victoire un Monaque ait promis,
Mon honneur lui fera mille autres Ennemis.
Elvire. Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le Ciel à la fin ne ſouffre qu'on vous vange.
Quoi ! vous voulez encor refuſer le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur !
Que prétend ce devoir, & qu'eſt-ce qu'il eſpére ?
La mort de votre Amant vous rendra-t-elle un Pére?
Eſt-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur ?
Faut-il perte ſur perte, & douleur ſur douleur ?

Allez

Allez dans le caprice où votre humeur s'obſtine,
Vous ne meritez pas l'Amant qu'on vous deſtine,
Et nous verrons du Ciel l'équitable courroux
Vous laiſſer par ſa mort D. Sanche pour époux.
Chim. Elvire, c'eſt aſſez des peines que j'endure,
Ne les redouble point par ce funeſte augure,
Je veux, ſi je le puis, les éviter tous deux,
Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux.
Non qu'une folle ardeur de ſon coté me panche,
Mais s'il êtoit vaincu je ſerois a D. Sanche,
Cette apprehenſion fait naître mon ſouhait.
Que vois-je, malheureuſe ? Elvire, c'en eſt fait.

SCENE V. *D. Sanche, Chimêne, Elvire.*

D. San. Obligé d'apporter à vos pieds cette épée—
Chim. Quoi ! du ſang de Rodrigue encor toute trempée ?
Perfide, oſes-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimois le mieux ?
Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,
Mon Pére eſt ſatisfait, ceſſe de te contraindre,
Un même coup a mis ma gloire en ſureté,
Mon ame au déſeſpoir, ma flame en liberté.
D. San. D'un eſprit plus raſſis—
Chim. Tu me parles encore,
Exêcrable Aſſaſſin d'un Heros que j'adore ?
Va, tu l'as pris en traitre ; un Guerrier ſi vaillant
N'eût jamais ſuccombé ſous un tel aſſaillant.
N'eſpére rien de moi, tu ne m'as point ſervie,
En croyant me vanger tu m'as ôté la vie.
D. San. Etrange impreſſion, qui loin de m'écouter
Chim. Veux-tu que de ſa mort je t'écoute vanter ?
Que j'entende à loiſir avec quelle inſolence
Tu peindras ſon malheur, mon crime, & ta vaillance ?

SCENE VI. *D. Fernand, D. Diegue, D. Arias, D. Sanche, D. Alonſe, Chiméne, Elvire.*

Chim. Sire, il n'eſt plus beſoin de vous diſſimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pû celer.
J'aimois, vous l'avez ſû, mais pour vanger mon Pére
J'ai bien voulu proſcrire une tête ſi chére.
Votre Majeſté, Sire, elle-même a pû voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue eſt mort, & ſon amour m'a changée,
D'implacable Ennemie, en Amante affligée ;
J'ai dû cette vengeance à qui m'a miſe au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perduë en prenant ma defenſe,
Et du bras qui me perd je ſuis la recompenſe !
Sire, ſi la pitié peut émouvoir un Roi,
De grace, revoquez une ſi dure loi.
Pour prix d'une victoire où je perd ce que j'aime,
Je lui laiſſe mon bien, qu'il me laiſſe à moi-même,
Qu'en un Cloitre ſacré je pleure inceſſamment
Jusqu'au dernier ſoupir mon Pére & mon Amant.—

D. Dieg. Enfin, elle aime Sire, & ne croit plus un crime
D'avouer par ſa houche un amour légitime.

D. Fern. Chiméne ſors d'erreur, ton Amant n'eſt pas mort,
Et D. Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. San. Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçuë
Je venois du combat lui raconter l'iſſue.
Ce génereux Guerrier dont ſon cœur eſt charmé,,
Ne crains rien (m'a-t-il dit quand il m'a deſarmé)
Je laiſſerois plûtôt ma victoire incertaine
Que de repandre un ſang hazardé pour Chimene ;
Mais puisque mon devoir m'apelle auprès du Roi,
Va de notre combat l'entretenir pour moi.

De la part du vainqueur lui porter ton épée.
Sire, j'y ſuis venu, cet objet l'a trompée,
Elle m'a crû vainqueur me voyant de retour,
Et ſoudain ſa colére a trahi ſon amour,
Avec tant de transport & tant d'impatience,
Que je n'ai pû gagner un moment d'audience.
Pour moi, bien que vaincu, je me repute heureux,
Et malgré l'interêt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
Qui fait le beau ſuccés d'une amour ſi parfaite.

D. Fer. Ma Fille, il ne faut point rougir d'un ſi beau feu,
Ni chercher les moyens d'en faire un deſaveu ;
Une loüable honte en vain t'en ſollicite,
Ta gloire eſt dégagée, & ton devoir eſt quitte,
Ton Pére eſt ſatisfait, & c'etoit le vanger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le Ciel autrement en diſpoſe ;
Ayant tant fait pour lui fai pour toi quelque choſe,
Et ne ſois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un Epoux aimé ſi cherement.

SCENE VII. *D. Fernand, D. Diegue, D. Arias, D. Rodrigue, D. Alonſe, D. Sanche, L'Infante, Chiméne, Leonor, Elvire.*

L'Inf. Seche tes pleurs, Chiméne, & reçoi ſans triſteſſe
Ce généreux Vainqueur des mains de ta Princeſſe.

Rod. Ne vous offenſez point, Sire, ſi devant vous
Un reſpect amoureux me jette à ſes génoux.
Je ne viens point ici demander ma conquete,
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,
Madame mon amour n'emploira point pour moi,
Ni la loi du combat, ni le vouloir du Roi.

Si

Si tout ce qui s'eſt fait eſt trop peu pour un Pére,
Dites par quels moyens il vous faut ſatisfaire.
Faut-il combattre encor mille & mille Rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi ſeul un camp, mettre en fuite une Armée,
Des Héros fabuleux paſſer la renommée ?
Si mon crime par là ſe peut enfin laver,
J'oſe tout entreprendre, & puis tout achever.
Mais ſi ce fier honneur, toujours inéxorable,
Ne ſe peut appaiſer ſans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des Humains;
Ma tête eſt à vos pieds, vangez-vous par vos mains.
Vos mains ſeules ont droit de vaincre un invincible,
Prenez une vangeance à tout autre impoſſible ;
Mais du moins que ma mort ſuffiſe a me punir,
Ne me banniſſez point de votre ſouvenir ;
Et puisque mon trépas conſerve votre gloire,
Pour vous en revancher conſervez ma mémoire,
Et dites quelquefois, en déplorant mon ſort,
S'il ne m'avoit aimée il ne ſeroit pas mort.

Chim. Releve-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, Sire,
Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire,
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,
Et quand un Roi commande, on lui doit obéïr.
Mais à quoi que déja vous m'ayez condamnée,
Pourrez-vous à vos yeux ſouffrir cet hyménée,
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
Toute votre juſtice en eſt-elle d'accord ?
Si Rodrigue à l'Etat devient ſi neceſſaire,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le ſalaire,
Et me livrer moi-même au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le ſang paternel.

D. Fer. Le temps aſſez ſouvent a rendu légitime
Ce qui ſembloit d'abord ne ſe pouvoir ſans crime.
Rodrigue t'a gagnée, & tu dois être à lui ;
Mais quoique ſa valeur t'ait conquiſe aujourd'hui,

Il faudroit que je fuſſe ennemi de ta gloire
Pour lui donner ſi-tot le prix de ſa victoire.
Cet hymen differé ne rompt point une loi,
Qui ſans marquer de temps lui destine ta foi.
Prens un an, ſi tu veux, pour eſſuyer tes larmes..
Rodrigue, cependant il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les Mores ſur nos bords,
Renverſé leurs deſſeins, repouſſé leurs efforts,
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander mon armée, & ravager leur terre.
A ce nom ſeul de Cid ils trembleront d'effroi,
Ils t'ont nommé Seigneur, & te voudront pour Roi.
Mais parmi tes hauts faits ſois-lui toujours fidelle,
Reviens-en, s'il ſe peut, encore plus digne d'elle,
Et par tes grands exploits fai-toi ſi bien priſer,
Qu'il lui ſoit glorieux alors de t'épouſer.

D. Rod. Pour poſſéder Chiméne, & pour votre ſervice,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accompliſſe;
Quoi qu'abſent de ſes yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'eſt trop d'heur de pouvoir eſpérer.

D. Fern. Espere en ton courage, eſpére en ma promeſſe,
Et poſſédant déja le cœur de ta Maitreſſe,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laiſſe faire le temps, ta vaillance, & ton Roi.

FIN du Cinquieme et Dernier ACTE.

MAXIMES

MAXIMES
ET
PENSEES DIVERSES.

1. PArlez peu & bien, ſi vous voulez qu'on vous regarde comme un homme de merite.
2. Celui qui ne s'accoûtume pas à parler avec retenuë dans les choſes de peu de conſequence, ne manquera pas de s'échapper dans les affaires importantes.
3. Rien n'eſt ſi ennuyeux dans la converſation que les longs diſcours dénuez d'agrément.
4. Le moyen de plaire & de réüſſir dans la converſation, c'eſt de s'appliquer bien davantage à faire paroitre l'eſprit des autres que le ſien.
5. Les eſprits de contradiction changent les converſations les plus douces, en des diſputes contentieuſes : Il eſt preſque impoſſible, ou de ne les pas choquer, ou de n'en être pas choquez.
6. La Converſation doit être aiſée & pleine de retenuë : il faut écouter, répondre à propos, & ne point contredire.
7. Il faut éviter les exaggerations : Cette maniere de parler bleſſe toûjours ou la verité ou la prudence ; & découvre la petiteſſe d'eſprit, & le mauvais goût de celui qui parle.
8. Il y a bien de gens, qui à force d'être vertueux, ou au moins de le paroître, deviennent inſupportables, parcequ'il ſemble que tout leur doit être permis.

9. Celui

9. Celui qui vous careſſe plus qu'à l'ordinaire, veut vous tromper, ou il a beſoin de vous.

10. Celui qui ſe défait de ſon bien avant que de mourir, ſe prepare à bien ſouffrir.

11. La verité, la juſtice & la raiſon perdent toute leur force, & tout leur luſtre, lorſqu'elles ne ſont pas accompagnées de manieres agreables.

12. Rien n'eſt ſi contagieux que l'exemple ; & nous ne faiſons jamais de grands biens, ni de grands maux, qui n'en produiſent de ſemblables.

13. Le vray moyen d'être trompé, c'eſt de ſe croire plus fin que les autres.

14. Les gens heureux ne ſe corrigent gueres : Ils croyent toûjours avoir raiſon quand la fortune ſoûtient leur mauvaiſe conduite.

15. Il n'y a que ceux qui ſont effectivement mépriſables, qui craignent d'être mépriſez.

16. Ce qu'on nomme Liberalité, n'eſt ſouvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons.

17. On ne trouve gueres d'ingrats, tant qu'on eſt en état de faire du bien.

18. Nous pardonnons ſouvent à ceux qui nous ennuyent, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

19. L'orgüeil ne veut pas devoir, & l'amour propre ne veut pas payer.

20. La connoiſſance de ſoi-même eſt le fondement de toutes les vertus, comme l'ignorance de ſoi-même eſt la ſource de tous les vices.

21 Les Diſgraces ne nous ſurprennent que parceque nous ne faiſons pas aſſez reflexion ſur la condition de nôtre nature, & ſur les miſeres qui en ſont inſeparables,

22. Ce qui fait qu'on n'eſt pas content de ſa condition, c'eſt l'idée chimerique que l'on ſe forme du bonheur d'autrui.

23. On

23. On fait ſouvent tort à la verité par la maniere dont on ſe ſert pour la défendre.

24. La veritable fineſſe n'eſt autre choſe qu'une prudence bien reglée : Elle fait que l'homme eſt ſincere ſans être ſimple, & pénétrant ſans être trompeur.

25. L'uſage frequent des fineſſes eſt toûjours l'effet d'une grande incapacité, & la marque d'un petit eſprit.

26. On ne ſçauroit conſerver l'amitié, ſi l'on ne ſe pardonne réciproquement pluſieurs défauts.

27. Il eſt auſſi difficile de trouver un veritable ami, qu'il l'eſt de trouver des perſonnes qui ſoient capables de nous donner de bons conſeils, qui excuſent nos défauts, & qui nous ſecourent dans le beſoin.

28. Le défaut de reſpect & d'eſtime rend l'amitié inconſtante, & détruit la plus forte & la plus ſolide.

29. Ce n'eſt pas la perſonne que l'on aime ordinairement ; c'eſt ſa fortune, ſes richeſſes, ſon emploi. Cela ſe connoit évidemment dans les diſgraces.

30. Nous devons préferer des ennemis qui ſont trop ſeveres à des amis qui ſont trop doux ; parceque les premiers diſent ſouvent la verité, & que les autres ne la diſent jamais.

31. Si nous ſçavions cacher nos foibleſſes, nous ôterions à nos ennemis l'occaſion de nous nuire ; parceque nous ſommes toûjours attaquez, & vaincus par cet endroit.

32. On punit plus ſeverement un ennemi par le mépris & par l'oubli, que par les châtimens les plus rigoureux : C'eſt pour ainſi dire, le reduire au neant, que de le mépriſer, & de le laiſſer dans l'oubli.

33. Quand

33. Quand une fois on a été choqué par quelqu'un, on croit toûjours avoir droit de s'en défier : C'eſt ce qui fait qu'il eſt très difficile de trouver de veritables reconciliations.

34. Les inimitiez des Grands ſont preſque irreconciliables ; parcequ'elles ſont entretenuës par les ſoupçons & par les rapports ; & qu'il s'en rencontre toûjours quelqu'un qui ne peut, ou qui ne veut ſe fier à l'autre.

35. Le changement d'êtat & de condition ne change pas toûjours l'humeur des hommes : Il ne ſert ſouvent qu'à leur donner occaſion de découvrir celle qu'ils avoient diſſimulée, pour parvenir à leurs fins.

36. Les manieres ſimples & naturelles ſont les plus agreables : Les manieres gênées & affectées ſont auſſi inſupportables aux autres, que penibles à ceux qui les pratiquent.

37. On ſe trompe lorſqu'on croit tromper les autres ; & il arrive ordinairement qu'en voulant couvrir quelque petit dêfaut, on en découvre en même temps de très-grands.

38. Une conduite pleine de dêguiſemens eſt nuiſible à l'homme : Elle fait ſoupçonner de pluſieurs crimes que ſouvent il ne commet pas.

39. Chaque état a ſes manieres & ſes bienſeances, & mêmes certaines vertus qui lui ſont particulieres : On doit les connoître, & s'appliquer à les garder & à les pratiquer ; ſans cela on ſe rend ridicule.

40. L'air ſerieux & compoſé eſt fort trompeur ; On s'en ſert utilement pour couvrir ſes défauts.

41. Quoi que l'air ſerieux laſſe les autres, & leur ſoit à charge, cependant il fait qu'on en eſt ſouvent reſpecté & rarement mépriſé.

42. Ceux qui n'ont ni eſprit ni ſçavoir employent ordinairement la gravité, pour perſuader aux autres

autres qu'ils ont un grand ſens, de la pénétration & de la capacité.

43. Les Grands hommes ſont toujours malheureux d'être preſque toûjours expoſez à l'envie & aux ſoupçons dans les bons ſuccez, & au blâme & au mépris dans les mauvais.

44 Les Grands hommes deviennent ordinairement mépriſables dans le lieu de leur naiſſance: L'envie fait qu'on ne conſidere en eux que les imperfections qu'ils avoient avant leur élevation.

45 Les Princes & les grands Seigneurs ne devroient ſe diſtinguer du reſte des hommes, que par le pouvoir qu'ils ont de faire plus de bien qu'eux.

46 La Science d'un Prince doit être celle de ſçavoir gouverner: cette ſcience s'apprend mieux par l'experience que par la lecture.

47. Toute puiſſance & toute ſuperiorité excite l'envie de la plûpart des hommes, & leur eſt odieuſe. C'eſt ce qui fait qu'ils décrivent avec tant de liberté la conduite de ceux qui ſont élevez au deſſus d'eux, & dont ils ne peuconteſter l'autorité.

48. Il n'y a pas de gens plus dangereux que ceux qui poſſedent l'affection des Princes ſans la meriter.

49. Les magiſtrats ne doivent point ſe regler ſur ce que dit le peuple, qui ne parle & n'agit que par paſſion.

50. Nous ne devons proprement craindre & aimer que Dieu; puiſqu'il n'y a que lui ſeul qui nous puiſſe rendre heureux ou malheureux.

51. Chacun fait conſiſter ſon bonheur dans la poſſeſſion de ce qu'il aime, & non pas de ce qui eſt aimable, & qui lui ſeroit même plus avantageux.

52. Ce n'eſt pas aſſez que d'avoir de ſaintes intentions pour faire le bien ; il faut encore choiſir les momens propres pour y reüſſir, & appporter une extreme prudence à l'execution de ſes deſſeins.

53. Il n'y a proprement que la vertu qui faſſe eſtimer & honnorer les hommes : Les plus débauchez mêmes ne ſçauroient s'empêcher de la loüer, & de reſpecter ceux qui la pratiquent.

54. La vertu n'eſt jamais ſans recompenſe ; puiſqu'une bonne action eſt bien recompenſée par le plaiſir qu'il y a de l'avoir faite.

55. Ce n'eſt pas aſſez pour être homme de bien que de pratiquer certaines vertus, & d'éviter certains vices.

56. Il y a plus de gloire & plus d'honneur à faire des choſes communes & ordinaires, lorſqu'elles ſont utiles au public, que d'en faire d'éclatantes & d'extraordinaires, lorſqu'elles ne lui ſervent de rien, ou qu'elles lui ſont à charge.

57. Le veritable honneur conſiſte toûjours à faire ce que notre devoir exige de nous, quelque bas & quelque penible qu'il paroiſſe.

58. La vie de la plûpart des hommes ſe paſſe ſans deſſein, & ſans but : Leur eſprit rêve ſans ceſſe, ſans ſçavoir où il va, ni où il veut être.

59. On paſſeroit la vie avec plaiſir, ſi l'on ne ſe mettoit pas tant en peine des affaires d'autrui : C'eſt une grande folie d'être ſi ſenſible à ce qui ne nous touche point, & de l'être ſi peu à ce qui nous touche.

60. Le mauvais uſage que nous faiſons de la vie la déregle, & la rend malheureuſe : C'eſt ce qui fait que la felicité de la vie nous paroît toûjours trop courte, quoique la vie ſoit aſſez longue.

61. La plus grande partie des incommoditez de la vieilleſſe

vieilleſſe ne vient ordinairement que du mauvais uſage qu'on a fait de la jeuneſſe

62. Les hommes ne deviennent pas toûjours ſages en vieilliſſant ; parce que le défauts de l'eſprit croiſſent comme ceux du corps.

63. Si l'on ſcavoit borner ſes déſirs, l'on éviteroit bien de maux, & l'on ſe procureroit beaucoup de biens.

64. On aime la verité de telle maniere, qu'on veut que tout ce qu'on aime ſoit verité.

65. Les hommes auroient moins de peine à corriger leurs imperfections, qu'à les déguiſer, comme ils font, avec tant d'artifices.

66. Le déreglement de la conſcience eſt la ſource de toutes les imperfections de l'homme.

67. Le mauvais uſage que nous faiſons de nôtre bonheur, eſt ſouvent la cauſe de nos diſgraces.

68. La bonne fortune & la mauvaiſe ſont neceſſaires à l'homme pour le rendre habile.

69. La mauvaiſe Fortune eſt plus avantageuſe à l'homme que la bonne : L'une ſert à l'humilier, & à le convaincre de l'inconſtance des choſes du monde ; l'autre ne ſert qu'à l'enorgüeillir.

70. La douleur du corps eſt le ſeul mal de la vie, que la raiſon ne peut guerir, ni affoiblir.

71 Pour paroître digne d'un emploi, il en faut ſupporter les fatigues avec patience, & ſans en temoigner au dehors.

72. Il eſt bien difficile qu'un Magiſtrat addonné au luxe & à la débauche, ſoit deſintereſſé & incorruptible.

73. Les occaſions de s'avancer ne manquent pas : Ce qui fait les malheureux, c'eſt de ne les pas connoître, ou de n'en ſçavoir pas profiter.

74. C'eſt manquer de jugement que de ne pas connoître le péril : C'eſt être ſtupide ou temeraire de

de ne le pas craindre, & de s'y expoſer d'une maniere inconſiderée.

75. Les mariages qui ſe font par interêt ſont une ſource de diviſions & de querelles, au lieu d'être un lien d'amitié.

75. Comme les hommes ſont naturellement vains, la flaterie acheve de les corrompre ; parce qu'elle les empêche de reflêchir ſur leurs défauts, & de s'en corriger.

76. Si nous voulons nous procurer la paix, il faut nous accoûtumer à ſouffrir les ſottiſes d'autrui, comme on s'accoûtume à voir de viſages difformes, ſans en être épouvantez.

77. Le chagrin & l'inquiétude ne remedient à rien : ils nous rendent encore plus malheureux dans la mauvaiſe fortune.

78. Les petits eſprits font ordinairement myſtere de tout, même des moindre bagatelles : Tout leur paroit extraordinaire.

79. Les eſprits bizarres ſe plaignent toûjours de tout le monde, parce qu'ils craignent qu'on ne faſſe d'eux avec juſtice les mêmes plaintes qu'ils font injuſtement des autres.

80. On juge maintenant ſi ſuperficiellement des choſes, que l'agrément des actions & des paroles communes, dites & faites d'un bon air, avec quelque connoiſſance des choſes qui ſe paſſent dans le monde, reüſſiſſent ſouvent mieux que la plus grande habileté.

81. Etre trop mécontent de ſoi, eſt une foibleſſe : Etre trop content de ſoi eſt une ſottiſe.

82. Il y a autant d'eſprit à ſouffrir les défauts des autres, qu'à connoître leurs bonnes qualitez.

83. La veritable éloquence eſt celle du bon ſens, ſimple & naturelle : Celle qui a beſoin de figures & d'ornemens, n'eſt fondée que ſur ce

que

que la plûpart des hommes ont de lumieres fort courtes, & ne ſont quentrevoir les choſes.

84. La vie molle & oiſive de la plûpart des hommes, & leur diſſipation continuelleà l'égard des objets exterieurs, ſont qu'ils ſe contentent de paroître gens de bien, ſans travailler à le devenir.

85. Ceux qui ſont veritablement gens de bien, ne ſe démentent jamais : Ils ſoutiennent par tout le caractére d'honnête homme. Ils ont une grande indulgence pour tout le monde, & jugent toûjours charitablement de leur prochain.

86. Ceux qui ne ſont gens de bien qu'en apparence, ſont obligez de ſe contraindre beaucoup, & de garder de grandes meſures, afin de paſſer pour ce qu'ils ne ſont pas : Tôt ou tard ils ſe démentent, parce qu'ils agiſſent par des principes qui ſe contrediſent.

87. La trop grande bonté d'un homme vertueux l'expoſe à être trompé : Comme il juge toûjours bien de ſon prochain, il ne ſe precautionne pas contre les artifices des méchans.

88. Les richeſſes n'aprennent pas à ne ſe point paſſionner pour les richeſſes. La poſſeſſion de beaucoup de biens ne donne pas le repos qu'il y a de n'en point deſirer.

89. Il eſt très rare que la raiſon gueriſſe les paſſions : Une paſſion ſe guerit par une autre : La raiſon ſe met ſouvent du côté du plus fort : Il n'y a point de violente paſſion qui n'ait ſa raiſon pour s'autoriſer.

90. C'eſt une force d'eſprit d'avoüer ſincerement nos défauts & nos perfections ; & c'eſt une foibleſſe de ne pas demeurer d'accord du bien ou du mal qui eſt en nous.

91. Bien écouter & bien répondre, eſt une plus grande perfection, que de parler bien & beaucoup

coup, ſans écouter, & ſans répondre aux choſes qu'on nous dit.

92. La petiteſſe d'eſprit, l'ignorance, & la préſomption font l'opiniâtreté ; parce que les opiniâtres ne veulent croire que ce qu'ils conçoivent, & qu'ils ne conçoivent que bien peu de choſes.

93. C'eſt un défaut bien commun de n'être jamais content de ſa fortune, ni mécontent de ſon eſprit.

94. La vie eſt bonne en ſoi, & le plus grand bien du monde ; mais le plus mal ménagé : c'eſt de nos déréglemens & non pas d'elle, dont nous devons nons plaindre.

95. Le ſecret de plaire dans les converſations, eſt de ne pas trop expliquer les choſes, les dire a demi, & les laiſſer un peu deviner : C'eſt une marque de la bonne opinion qu'on a des autres, & rien ne flate tant leur amour propre.

96. La raillerie eſt ſouvent une marque de la ſterilité de l'eſprit : Elle vient au ſecours, quand on manque de bonnes raiſons.

97. La veritable amitié conſiſte à parler avec ſincerité, & à dire ſes ſentimens ſans flatterie.

98. L'ambition eſt la reine des paſſions, l'amour même, & les loix lui ſont ſoûmiſes. Il n'y a point d'unions qu'elle ne faſſe, & qu'elle ne rompe.

99. Tout eſt fortuit dans la vie, même dans la naiſſance : Il n'y a que la mort qui ſoit certaine : & cependant nous agiſſons comme ſi c'étoit la ſeule choſe incertaine.

100. Mettez-vous toujours en la place de celui à qui vous voulez faire une injure, vous ne l'offenſerez pas.

101. Traitez toujours civilement avec tout le monde, & n'inſultez jamais à la miſere de

vos

vos voiſins, ſi vous voulez que tout le monde vous aime.

102. Le vrai merite ne dépend point du temps, ni de la mode.

103. Rien n'eſt plus foible, & moins raiſonnable, que de ſoumettre ſon jugement à celui d'autrui, ſans nul application du ſien.

104. Dans les évenemens facheux, ne vous piquez pas d'un eſprit fort. Il y a autant de foibleſſe, comme à répandre des pleurs exceſſives, qui ſont plûtôt des marques de vouloir être eſtimez affligez, que des preuves d'une veritable douleur.

105. Fuyez les procez ſur toutes choſes. La Conſcience s'y intereſſe, la ſanté s'y altere, les biens s'y diſſipent.

106. L'amour propre eſt le plus grand de tous les Flateurs : Il eſt plus habile que le plus habile du monde.

107. Nous avons tous aſſez de force pour ſupporter les maux d'autrui.

108. La durée de nos paſſions ne dépend non plus de nous, que la durée de nôtre vie.

109. Il faut de plus grandes vertus pour ſoutenir la bonne fortune, que la mauvaiſe.

110. La paſſion fait ſouvent un fou du plus habile homme, & rend ſouvent les plus ſots habiles.

111. Si nous n'avions point d'orgüeil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

112. Le ſoleil ni la mort ne ſe peuvent regarder fixément.

113. Quelque difference qu'il paroiſſe entre les fortunes, il y a neanmoins une compenſation de biens & de maux qui les rend égales.

114. Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut pour y paroître établi.

115. La

115. La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favoriſe.

116. Il ſemble que nos actions ayent des étoiles heureuſes ou malheureuſes, à qui elles doivent une grande partie de la loüange & du blâme qu'on leur donne.

117. Il n'y a point de déguiſement qui puiſſe long-temps cacher l'amour où il eſt, ni le feindre où il n'eſt pas.

118. L'homme eſt le feu, & la femme l'étoupe : le diable ſurvient qui ſouffle.

119. Le ſilence eſt le parti le plus ſeur de celui qui ſe défie de ſoi-même.

120. Il eſt plus honteux de ſe défier de ſes amis, que d'en être trompé.

121. La marque d'un merite extraordinaire, c'eſt de voir que ceux qui l'envient le plus, ſont contraints de le loüer.

122. La courtoiſie de paroles vaut beaucoup, & ne coûte gueres.

123. Pour éprouver vôtre amis, dites-lui une bagatelle ; s'il vous garde le ſecret, dites-lui les choſes les plus importantes.

124. Qui n'a point de ſens à trente ans, n'en aura jamais.

125. Ne remettez point à demain ce que vous devez faire aujourd'hui.

126. Ne nous repoſons point ſur la vertu de nos péres & de nos ayeuls ; ſoyons nous mêmes gens de bien.

127. Paix & patience, & la mort avec penitence.

128. On ne donne rien ſi librement, & avec plus de facilité, que les conſeils.

129. La politeſſe de l'eſprit conſiſte à penſer des choſes honnêtes & delicates.

130. Nous ſommes ſi accoûtumés à nous déguiſer aux autres, qu'enfin nous nous déguiſons à nous mêmes.

131. Si nous ne nous flattions pas nous-mêmes, la flaterie des autres ne nous pourroit nuire.

132. L'eſperance toute trompeuſe qu'elle eſt, ſert au moins à nous mener à la fin de la vie, par un chemin agréable.

133. Le monde recompenſe plus ſouvent les apparences du merite, que le merite même.

134. Quand les vices nous quittent, nous nous flatons de la créance que c'eſt nous qui les quittons.

135. La vertu n'iroit pas loin, ſi la vanité ne lui tenoit pas compagnie.

136. Nous oublions aiſément nos fautes, lorſqu'elles ne ſont ſcûës que de nous.

137. La plûpart des gens ne jugent des hommes, que par la vogue qu'ils ont, ou par leur fortune.

138. L'hypocriſie eſt une eſpece d'hommage que le vice rend à la vertu.

139. Nous nous conſolons aiſément des diſgraces de nos amis, lorſqu'elles ſervent à ſignaler notre tendreſſe pour eux.

140. La jeuneſſe eſt une querelle continuelle ; c'eſt la fievre de la raiſon.

141. La ſimplicité affectée eſt une impoſture délicate: Le merite des hommes a ſa ſaiſon auſſi bien que les fruits.

142. Nous aimons toûjours ceux qui nous admirent ; & nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

143. La reconnoiſſance de la plûpart des hommes n'eſt qu'une ſecrete envie de recevoir de plus grands bienfaits.

144. Preſ-

144. Preſque tout le monde prend plaiſir à s'acquiter des petites obligations ; beaucoup de gens ont de la reconnoiſſance pour les mediocres ; mais il n'y a quaſi perſonne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes.

145. Nous ne trouvons gueres de gens de bon ſens, que ceux qui ſont de notre avis.

146. On eſt quelquefois un ſot avec de l'eſprit ; mais on ne l'eſt jamais avec du jugement.

147. La vieilleſſe eſt un tyran, qui défend ſous peine de la vie tous les plaiſirs de la jeuneſſe.

148. Il eſt plus aiſé d'être ſage pour les autres, que de l'être pour ſoi-même.

149. On n'eſt jamais ſi ridicule par les qualitez qu'on a, que par celles qu'on affecte d'avoir.

150. Perſonne n'aime à loüer les autres ; & quand on les loüe, c'eſt toûjours par quelque interêt. La loüange eſt une flatterie cachée & delicate, qui ſatisfait celui qui la donne, & celui qui la reçoit.

151. Le refus des loüanges, eſt ſouvent un deſir d'être loüé deux fois.

152. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir de grandes qualitez ; il en faut avoir l'œconomie.

153. Il y a des gens dégoutans avec du merite, & d'autres qui plaiſent avec des défauts.

154. Les vices entrent dans la compoſition des vertus, comme les poiſons entrent dans la compoſition des remedes.

155. Notre repentir n'eſt pas tant un regret du mal que nous avons fait, qu'une crainte de celui qui nous en peut arriver.

156. Il vaut mieux employer notre eſprit à ſupporter les infortunes qui nous arrivent qu'à prévoir celles qui nous peuvent arriver.

157. On ne mépriſe pas tous ceux qui ont des vices ;

mais on mépriſe tous ceux qui n'ont aucune vertu.

158. La Santé de l'ame n'eſt pas plus aſſeurée que celle du corps ; & quoique l'on paroiſſe éloigné des paſſions, on n'eſt pas moins en danger de s'y laiſſer emporter, que de tomber malade, quand on ſe porte bien.

159. La parfaite valeur eſt de faire, ſans temoins, ce qu'on ſeroit capable de faire devant tout le monde.

160. Il eſt difficile de juger ſi un procedé net, ſincere & honnête, eſt un effet de probité, ou d'habileté.

161. On ne peut ſe conſoler d'être trompé par ſes ennemis, & trahi par ſes amis ; & l'on eſt ſouvent content de l'être par ſoi-même.

162. La plus ſubtile de toutes les fineſſes eſt de ſçavoir bien feindre de tomber dans les pieges qu'on nous tend : & l'on n'eſt jamais ſi aiſément trompé, que quand on ſonge à tromper les autres.

163. Chacun dit du bien de ſon cœur, & perſonne n'en oſe dire de ſon eſprit.

164. Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des fineſſes, c'eſt qu'ils croyent être plus habiles que nous.

165. Le plus grand effort de l'amitié n'eſt pas de montrer nos défauts à un ami, c'eſt de lui faire voir les ſiens.

166. Nous ne deſirerions gueres des choſes avec ardeur, ſi nous connoiſſions parfaitement ce que nous deſirons.

167. La plûpart des hommes accommodent la religion à leurs interêts, au lieu d'accommoder leurs interêts à la religion.

168. La vertu de la plupart des hommes consiste le plus souvent en des pratiques exterieures, auſquelles le cœur n'a point de part.

169. Rien n'est plus dangereux que les fausses apparences de pieté & de devotion. L'hypocrisie a toujours été le voile, dont on s'est servi pour couvrir les entrepriſes les plus pernicieuſes.

170. Défiez-vous, & vous ne serez pas trompé.

171. Tous le monde se plaint de sa memoire, & perſonne ne se plaint de son jugement.

172. Il y a des perſonnes à qui les défauts sient bien & d'autres qui sont disgraciés avec leurs bonnes qualitez.

173. Le bonheur de l'homme en cette vie ne conſiste pas à étre sans paſſions ; il conſiste à en devenir le maître.

174. La plupart des hommes se contentent de connoitre ou de croire les choſes que preſcrit la religion, sans se soucier de les obſerver.

175. Le merite & la grandeur d'un homme ne se doivent meſurer que sur sa vertu, & non pas sur sa fortune.

176. Le veritable merite ne conſiste pas dans les grands avantages de l'eſprit, ou du corps, ou de la fortune, mais dans le bon uſage que nous faiſons de ces choſes.

187. La coutume, l'interet & la paſſion conduiſent la plupart des hommes, & non pas la raiſon.

178. Le veritable merite est toujours accompagné d'honneteté & de modeſtie, comme le faux l'est de vanité & de fierté.

179. Un grand Merite est souvent plus difficile à ſupporter que les grands defauts.

180. Il n'y a rien de si vain, ni en meme-temps de si faux, que ces temoignages d'eſtime & d'affection que les hommes se donnent les uns aux autres, parce qu'il n'y a rien de moins ſincere.

181. Les belles paroles & les grandes promeſſes ne font impreſſion que dans l'eſprit des foux & des ſottes gens,

182. C'eſt une grande foibleſſe que de croire facilement, rien n'etant plus ordinaire le menſonge.

183. Si nous voulons ſcavoir ce qu'on dit de nous en notre abſence, il n'y a qu'à faire reflexion ſur ce qu'on dit des autres devant nous : on n'aura pas plus d'égard pour nous que pour les autres.

184. Le moyen le plus ſeur de diſſiper les rapports qu'on fait de nous, & les bruits qui nous incommodent, c'eſt de les mepriſer, & de les laiſſer paſſer.

185. La Patience eſt le remede le plus ſeur contre les calomnies : Le tems tot ou tard decouvre la verité.

186. Rien n'eſt plus capable de confondre nos ennemis que la patience dans les injures. Celui qui s'offenſe facilement, leur découvre ordinairement ſon foible, & leur donne occaſion d'en profiter.

187. Il y a plus de gloire à pardonner qu'il n'y a de plaiſir à ſe vanger.

188. Les plaintes & les reproches ne gueriſſent de rien, & ne ſervent ordinairement qu'à faire mepriſer ceux qui les font.

189. On reſſemble ordinairement aux perſonnes que l'on frequente. C'eſt ce qui nous doit obliger de n'avoir commerce qu'avec des gens ſages & honnêtes.

190. On doit tacher de guerir les ſoupcons d'autrui par une maniere d'agir ſincere & honnête : Les excuſes & les éclairciſſemens ne ſervent ſouvent qu'à nous rendre coupables.

191. Ceux qui veulent de éclairciſſemens ſur tout, n'ont jamais de repos. Le moyen de vivre content, c'eſt de détourner les yeux des ſujets de chagrin que l'on nous donne, & de les diſſimuler adroitement.

192. Le merite n'eſt pas toujours recompenſé : C'eſt ſouvent le hazard qui s'en mêle, plutôt que la reflexion ; Les bienfaits ſont preſque toujours au pouvoir de la fortune, & rarement au pouvoir de la raiſon, ſi ce n'eſt qu'ils ſoient diſtribuez par ces ſortes d'hommes qui connoiſſent le prix de la vertu par leur propre experience.

193. Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de paſſion ; en ſorte que la ruïne de l'une eſt preſque toujours l'établiſſement d'une autre.

194. La Philoſophie triomphe aiſément des maux paſſez & des maux à venir ; mais les maux preſens triomphent d'elle.

195. Nous avons plus de force que de volonté ; & c'eſt ſouvent pour nous excuſer à nous même, que nous nous imaginons que les choſes ſont impoſſibles

196. La verité ne fait pas tant de bien dans le monde, que ſes apparences y font de mal.

197. La bonne grace eſt au corps, ce que le bon ſens eſt à l'eſprit.

198. L'amour de la juſtice n'eſt en la plupart des hommes que la crainte de ſouffrir l'injuſtice.

199. Dans l'adverſité de nos meilleurs amis, nous trouvons toujours quelque choſe, qui ne nous dèplait pas.

200. Nous plaiſons plus ſouvent dans le commerce de la vie par nos défauts, que par nos bonnes qualitez.

201. Pendant que la pareſſe & la timidité nous retiennent dans nôtre devoir, nôtre vertu en a ſouvent tout l'honneur.

202. Nous avoüons nos défauts pour reparer par notre ſincerité le tort qu'ils nous font dans l'eſprit des autres.

203. Nous n'avoüons jamais nos défauts que par vanité.

204. Le trop grand empreſſement qu'on a de s'acquiter d'une obligation eſt une eſpece d'ingratitude.

205. Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux & dans l'air de la perſonne, que dans le choix des paroles

206. On n'a guere de défauts, qui ne ſoient plus pardonnables, que les moyens dont on ſe ſert pour les cacher.

207. Rien ne doit tant diminuer la ſatisfaction que nous avons de nous-mêmes, que de voir que nous deſapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre.

208. Quelque ſoin que l'on prenne de couvrir ſes paſſions par des apparences de pieté & d'honneur, elle paroiſſent toujours au travers de ces voiles.

209 Les hommes ne ſont pas ſeulement ſujets à perdre le ſouvenir des bien-faits & des injures; ils haïſſent même ceux qui les ont obligez, & ceſſent des haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à recompenſer bien, & à ſe vanger du mal, leur paroit une ſervitude à laquelle ils ont peine de ſe ſoumettre,

210. Nous promettons ſelon nos eſperances; & nous tenons ſelon nos craintes.

211. L'interet parle toutes ſortes de langues, & jouë toutes ſortes de perſonnages, meme celui de deſintereſſé

212. Ceux

212. Ceux qui s'appliquent trop aux petites choſes, deviennent ordinairement incapables des grandes.

213. Si on juge de l'amour par la plûpart de ſes effets il reſſemble plus à la haine qu'à l'amitié.

214. Il n'y a que d'une ſorte d'amour ; mais il y en a mille differentes copies.

215. Il eſt du veritable amour comme de l'apparition des eſprits ; tout le monde on parle, mais peu de gens en ont vu.

216. L'amour prête ſon nom à un nombre infini de commerces qu'on lui attribuë ; & où il n'a non plus de part que le Doge à ce qui ſe fait à Veniſe.

217. Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous ; & nous ne faiſons que ſuivre nôtre gout & nôtre plaiſir, quand nous preferons nos amis à nous-même : C'eſt neanmoins par cette preference ſeule, que l'amitié peut être vraye & parfaite.

218. L'aveuglement des hommes eſt le plus dangereux effet de leur orgüeil : Il ſert à le nourir & à l'augmenter ; & nous ôte la connoiſſance des remedes qui pourroient ſoulager nos miſeres, & nous guerir de nos dereglemens.

219. L'amour propre nous augmente ou diminuë les bonnes qualitez de nos amis, à proportion de la ſatisfaction que nous avons d'eux : Et nous jugeons de leur merite par la maniere dont ils vivent avec nous.

220. Dans l'amitié, comme dans l'amour, on eſt ſouvent plus heureux par les choſes qu'on ignore, que par celles qu'on ſait.

221. Il y a des gens qui n'auroient jamais été amoureux, s'ils n'avoient jamais entendu parler de l'amour.

222. On n'auroit gueres de plaiſir, ſi on ne ſe flatoit point.

223. On n'eſt jamais ſi heureux, ni ſi malheureux qu'on s'imagine.

224. C'eſt une eſpece de bonheur, de connoitre juſques à quel point on doit être malheureux.

225. Quand on ne trouve pas ſon repos en ſoi-meme, il eſt inutile de le chercher ailleurs.

226. La felicité eſt dans le gout, & non pas dans les choſes: & c'eſt par avoir ce qu'on aime qu'on eſt heureux, & non par avoir ce que les autres trouvent aimable.

227. Quelque honte que nous ayons meritée, il eſt preſque toujours en notre pouvoir de rétablir notre reputation.

228. On ne plaît pas long-tems, quand on n'a qu'une ſorte d'eſprit.

229. L'eſprit nous ſert quelquefois hardiment à faire des ſottiſes.

230. En amour, celui qui eſt gueri le premier eſt toujours le mieux gueri.

231. Les jeunes femmes qui ne veulent point paroître coquettes,& les hommes d'un âge avancé, qui ne véulent pas être ridicules, ne doivent jamais parler de l'amour comme d'une choſe où ils puiſſent avoir part.

232. Toutes les paſſions nous font faire des fautes; mais l'amour nous en fait faire de plus ridicules.

233. La fortune & l'humeur gouvernent le monde.

234. La pénétration a un air de deviner, qui flate plus nôtre vanité, que toutes les autres qualitez de l'eſprit.

235. Il eſt plus aiſé de connoitre l'homme en général, que de connoitre un homme en particulier.

236. La plus veritable marque d'être né avec de grandes qualitez, c'eſt d'être né ſans envie.

237. On ne doit pas juger du merite d'un homme par ſes grandes qualitez, mais par l'uſage qu'il en ſait faire.

238. Nôtre orgüeil s'augmente ſouvent de ce que nous retranchons de nos autres défauts.

239. Il n'y a point de ſots ſi incommodes que ceux qui ont de l'eſprit.

240. Nous gagnerions plus de nous laiſſer voir tels que nous ſommes, que d'eſſayer de paroitre ce que nous ne ſommes pas.

241. Nos ennemis approchent plus de la verité dans les jugement qu'ils ſont de nous que nous n'en approchons nous-même.

242. Il y a ſouvent plus d'orgüeil que de bonté à plaindre les malheurs de nos ennemis : C'eſt pour leur faire ſentir que nous ſommes au deſſus d'eux, que nous leur donnons des marques de compaſſion.

243. Nous n'avons pas le courage de dire en général, que nous n'avons point de défauts, & que nos ennemis n'ont point de bonnes qualitez ; mais en détail, nous ne ſommes pas éloignez de le croire.

244. Quatre choſes neceſſaires au bonheur de la vie; ſanté, tranquillité de l'eſprit, biens de la fortune, amis ſinceres.

245. Les flateries ſont mal au cœur aux perſonnes indifferentes, irritent les envieux, & deplaiſent même à ceux qui les reçoivent.

246. Quelque ſoin que l'homme prenne de ſe déguiſer, les paſſions le font tôt ou tard paroitre tel qu'il eſt,

247. Ce qui ſe fait dans la paſſion, ſe fait toujours contre la raiſon ; & donne dans la ſuite des grands ſujets de repentir. Un moment de co-

colére, ou de plaiſir, une parole dite dans la chaleur, coute quelque fois des regrets qui durent toute la vie.

248. Le mepris des richeſſes étoit dans les Philoſophes un deſir caché de vanger leur merite de l'injuſtice de la fortune, par le mépris des meme biens, dont elle les privoit : C'etoit un ſecret pour ſe garantir de l'aviliſſement de la pauvreté : C'étoit un chemin detourné, pour aller à la conſideration qu'ils ne pouvoient avoir par les richeſſes.

249. La ſincerité eſt une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens : & celle que l'on voit d'ordinaire n'eſt qu'une fine diſſimulation pour attirer la confiance des autres.

250. Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaiſir à en remarquer dans les autres.

251. La moderation dans la bonne fortune, n'eſt que l'apprehenſion de la honte qui ſuit l'emportement, ou la peur de perdre ce que l'on a.

252. On n'oublie jamais mieux les choſes, que quand on s'eſt laſſé d'en parler.

253. La moderation des perſonnes heureuſes vient du calme que la bonne fortune donne a leur humeur.

254. La moderation eſt une crainte de tomber dans l'envie & dans le mépris que meritent ceux qui s'enyvrent de leur bonheur. C'eſt une vaine oſtentation de la force de nôtre eſprit. Enfin la moderation des hommes dans leur plus haute élevation, eſt un deſir de paroître plus grands que leur fortune.

255. La moderation eſt comme la ſobrieté : On voudroit bien manger davantage, mais on craint de ſe faire mal.

256. La clemence des Princes n'eſt ſouvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples.

257. Cette clemence, dont on fait vertu, ſe pratique tantôt par vanité, quelquefois par pareſſe, ſouvent par crainte, & preſque toujours par tous les trois enſemble.

258. Le caprice de nôtre humeur eſt encore plus bizarre que celui de la fortune.

259. Ceux qui croyent avoir du merite, ſe font un honneur d'être malheureux, pour perſuader aux autres & à eux-mêmes, qu'ils ſont dignes d'étre en bute à la fortune.

260. Il faudroit pouvoir répondre de ſa fortune pour pouvoir répondre de ce que l'on fera.

261. Comment peut on répondre de ce qu'on voudra à l'avenir, puiſque l'on ne ſçait pas préciſement ce que l'on veut faire dans le temps preſent.

262. Il y a des hommes qui ſe ſervent de leurs amis, comme de leurs habits, qu'ils quittent après les avoir uſez juſqu'à la corde.

263. Celui qui ſçait peu de choſes, a bientôt dit ce qu'il ſçait : mais il eſt ordinaire à ceux qui ne ſçavent rien, de vouloir parler de ce qu'ils ignorent. Cette intemperance de langue eſt l'une des plus grandes incommoditez de la vie.

264. La patience & la tranquilité de l'eſprit contribüent plus que tous les remedes à guerir les maladies du corps. Les bétes qui n'ont pas de peines d'eſprit, ne ſont pas ſi long-tems ni ſi dangereuſement malades que les hommes, & ſe gueriſſent ſans aucun remede, par le ſeul repos.

DIRECTIONS

DIRECTIONS

Pour

Le Commerce.

Les Lettres des Marchands devroient être conciſes & claires ſans aucunes Phraſes periodiques qui cauſent ſouvent des Equivoques.

Les Reponſes à votre correſpondant devroient être exactes dans chaque particulier dont il vous écrit.

Dans toutes vos Lettres vous devriez écrire auſſi familiairement que ſi vous parliez à votre correſpondant dans ſa Boutique, dans ſon Magazin, ou à la Bourſe Royale.

FORMES DE QUITTANCES.

Reçeu à conte pour mon Maitre Mr Honnorett, ce 20me. Avril mil ſept cens cinquante huitieme de Mr. Deschamp la Somme de cinq cens Livres Tournois à raiſon de dix ſols pour Livre Monnoye d'Angleterre, faiſant vingt Livres Sterling ſeize Chelings & huit ſols.

£. Tournois 500.

Louis Debonnaire.

£. Sterling 20-16-8.

Receu

Reçeu à conte pour mon Maitre Mr. de St. Conteſt ce 17me Janvier mil ſept cens cinquante huitieme de ſon Excellence le Duc de Mirpoix, la ſomme de cinq mille Livres Sterl. dix Chelings & ſix ſols, faiſant cent vingt mille & douze Livres Tournois & douze Sols.

£. Sterl. 5000-10-6:

Le Baron de Givry.

£. Tourn. 120012-12.

Reçeu 16me de Fevrier mil ſept cens & trente ſix de Mr. Arbuthnot Banquier à Paris la ſomme de ſix mille Livres Tournois à raiſon de onze ſols Sterl. pour Livre, faiſant deux cens ſoixante & quinze Liv. Sterl.

£. Tourn. 6000.

Ramſay.

£. Sterl. 275.

Reçeu à conte pour Mr. Turner Cazernier du Chateau d'Upnoy ce 18 de Mars mil ſept cens cinquante huitieme, la Somme de trois mille Livres Sterling.

£. Sterl. 3000.

Robert Perry.

Reçeu à conte pour les Galeres ce 26me de Mars mil ſept cent cinquante huitieme du Seigneur Capello Conſul à Ville Franche trois mille cinq cens quatre vingt & dix petits Ecus Tournois à raiſon de vingt huit ſols Sterl. chaqu'un, faiſant quatre cens & dix huit Livres Sterling, ſeize Chelings & huit ſols.

£. Tourn. 3590.

Le Chevalier d'Orleans.

£. Sterl. 418-16-8.

Reçeu ce premier Avril mil ſept cens cinquante huitieme de la Comteſſe de Maillebois la ſomme de quarante huit Livres Tourn. douze Sols & huit Deniers, à raiſon de dix ſols *per* Livre, faiſant deux Livres Sterling ſix ſols & un liard, pour fin de toutes Parties.

	liv.	ſols.	den.
Tourn. £.	48	12	8.
£. Sterl.	2	—	6¼.

St. Laurent.

Reçeu ce 4me Mai mil ſept cens cinquante huit'eme de Monſieur Terraſſon la ſomme de dix-neuf Livres Sterl. pour un billet donné ſous ma main à mon Maître Jacques Olivier, deu à Noël paſſé, lequel billet je promets lui delivrer demain en me remettant cette quittance.

£. Sterl. 19.

J. Andrews.

Reçeu ce premier Mars mil ſept cens cinquante huitieme de Louis Debonnaire Epicier à Malaga pour quinze quintaux de Raiſins de Corinthe à raiſon de trois ſols Sterl. *per* Livre. Le total faiſant vingt & une Livre Sterl.

Caſtel.

Quintal repond a ce que nous appellons *Weight* en Anglois.

La

La Facon dont ſe ſervent les Marchands en France, en Flandres, ou ailleurs, lorſqu'ils vous donnent un detail des Marchandiſes qu'ils vous vendent.

A Monſieur N. N. Libraire à Londres.

Acheté de Jacques Godard, Libraire dans la Rue St. Jacques à Paris

Les Livres ſuivants.

		L.	d.
1758, 20 Dec.			
Le Spectateur Anglois lettré & doré ſur tranche, 8 Tom. in 12mo, à raiſon de	3-6 *p.* tom.	26-	8
Les Oeuvres de Boileau dorés ſur tranche, 5 Tom. in 2mo. à	4-10 par tom.	22-	10
Les Fables de La Fontaine 2 Tom. 12mo, à	2-3 par tom.	4-	6
L'Hiſtoire des Empereurs par Mr. l'Abbé de Tillemont, 4 Tom. in 4to à	5-10 *p* tom.	22-	0
L'Hiſtoire du Parlement d'Angleterre par Monſieur l'Abbé Reignier, 2 Tom. in Folio à	14-15 par tom.	29-	10
Douze Copies du Diable Boiteux par Mr. le Sage, in 18vo à	1-15,	21-	0
L'Hiſtoire de la Bible par Royaumond, 2 Tom. in 4to à	8-10 par tom.	17-	0
L'Hiſtoire des Egyptiens, Medes, Babiloniens &c. par Mr. Rollin, 12 Tom. in 12mo, à	3-5 par tom.	45-	0
L'Arithmetique par Mr. Gobain,		3-	5
	£. Tournois	190-	19
Le tout monte en Livres Sterling à		7-19-	1½

Il faut remarquer que nous contons la Livre Tournois à raiſon de dix ſols d'Angleterre.

A Monſeigneur le Duc de N.

Acheté de Jacques Janneton Marchand de Toille.

		Liv.ſols,den.		Liv. Sols.
22	Pieces de Batiſte - - à	42 - 2 - 6	*per* p.	926 15
2	Pieces de Mouſſeline à	23 - 4	par p.	46- 8
85	Aunes de Linge ouvré * à - - -	15	par au.	63-15
19	Aunes de Linge de Hollande à	3 —	par au.	57- 0
16	Aunes de Toile d'Irelande à	1 - 2	par au.	17-12
18	Aunes de Linge d'Ecoſſe à	1-12	par au.	28-16
	Faiſant { Livres Tourn.			1140- 6
	Liv. Sterl			47-10-3

Reçeus & diſchargé la dite Somme,

Jacques Janneton.

* Le Mot *Toille* eſt plutot uſité que *Linge* pour LINNEN.

A Mon-

A Monſieur N. Marchand de Vin à Londres.

Acheté de Jean Hallyburton Negocian à Dunkerque.

			Liv. ſols.
4 Tonneaux de Vin rouge de Champagne	à	400-10 *p.* ton.	1602- 0
7 Tierſons de Vin rouge de Bourdeaux	à	100-15 *p.* tier.	705- 5
5 Barriques de Vin rouge de Bourgogne	à	130-18 *p.* Bar.	654-10
3 Tierſons de Vin de Malaga - -	à	119-15 *p.* tier.	359- 5
2 Tonneaux de Vin de Languedoc ——	à	128- 3 *p.* ton.	256- 6
12 Barriques de Vin d'Orleans ——	à	77-15 *p.* Bar.	933- 0
7 Quintaux de Raiſins de Smyrne —	à	83 — *p. qu.*	581- 0
8 Barriques de Vin de de Reims ———	à	89-17 *p.* Bar.	1617- 6
2 Barriques d'eau de Vie de Nantes —	à	87 — *p.* Bar.	261 —

Faiſant { Livres Tournois 6969-12
Livres. Sterling 290- 8

A Son

A Son Alteſſe Royale le Duc de *N.*

1758.

			Liv. ſol. d.
Avr. 19.	Un Lit de Damas Cramoiſi, garni & complet	}	15 00
Mai. 5	Des Rideaux à Fenches & des Pentes de Lit	}	16 11 8
7.	Un beau Tapis, Contrepointe, & un Matelas de duvet à Loutrés	}	12 10 0
Juin 6.	Un Fauteuille de Velour cramoiſi & deux Tabourets	}	13 7 6
13.	Un Lit de Baſin & garniture complette ——	}	28 18 4
Aout 10.	Un Lit de Duvet, Traverſier & Oreillers avec des Matelats	}	15 00
	10 Chaiſes & deux Fauteuilles de Noyer. ——	}	34 12 6
Nov. 20.	Un Paravant à Feu, une petite Table, & un Miroir à toilette	}	8 14 6
	Le Portrait de Madame Henriette bien cadré & doré	}	21 00
Faiſant	Livres Sterl.		225 14 6
	Livr. Tourn.		5417 80

Reçus la dite ſomme

Jean Perronet, Tapiſſier.

A Mon-

A Monſeigneur le Duc de *N.*

Acheté de Mlle. de Collinet ce 28 Aout 1749

		L.	ſ.	d.
15	Verges de Ruban d'Argent à 2 *s.* 3 *d. p.* Verge	1	13	9
3	Paires de Gans Cabron à 2 *s. p.* p.	0	6	0
6	Douzaines de Gans d'Agneau d'Irelande à 1 *s. p.* p.	3	12	0
6	Coiffes de Taffetas à 4 *s* 6 *d.* chaque	1	7	0
15	Eventails à la Chinoiſe à 4 *s.* —	3	0	0
3	differentes ſortes de Nœuds à ruban à 2 *s. p.* Nœud.	0	6	●
20	Pieces de Cordes de Soye à 10 *d. p.* piece	0	10	0
16	Verges de Dentelle de Malines à 10 *s. per* Verge	8	0	●
		£. 18	14	9

LETTRES

LETTRES DES MARCHANDS.

A Monſieur Jean Williams.

Londres, ce 9 Juin.

MOnſieur,

L'Incluſe eſt la Facture & Connoiſſement de trente Tonnes de Tabac embarquées à Bord du Richard & Thomas, commandé par Samuel Normanneaux. De plus vingt Tonnes de Tabac embarqués à Bord de l'Elizabeth, commandée par Robert Marge : J'eſpere que ces Marchandiſes arriveront à bon Port. J'ai tiré ſur vous ſelon la votre du ſecond Courent pour deux cens Livres Sterling payable à Uſance à Marmaduke Waterman ou ordre, change à 37 Livres ſix ſols Tournois. Je vous prie d'honorer la dite Somme, & vous obligerez infiniment celui qui a l'honnenr d'être

Votre trés humble Serviteur

Simon Ferrers.

A Mon-

A Monsieur Samuel Newman.

MOnsieur,

Mon Maître receut la vôtre du 16me courant avec la Lettre de change. Je fis embarquer à bord du Dauphin d'Exon, commandé par Jacques *N.* les Marchandises que vous aviez ordonnées markées & nombrées comme à la Marge. Le Connoissement est en icelle incluse aussi bien que le Detail. Mon Maitre & son Associé sont tous les deux à la Campagne, c'est pourquoi tout le soin possible de vous contenter. Mandez-moi, s'il vous plait, s'il vous faut d'autres Marchandises, & vous ferez un grand honneur à

S. N.

Nº. 1 à 10.

Monsieur

Votre très obeissant Serviteur

Londres ce 27 Juin.

J. Brin.

Hambourg ce 6 Janv. 1750,

MOnsieur,

Selon la votre du 13me d'Octobre j'ai embarqué à bord des deux Amiables Sœurs les Marchandises suivantes, elles sont plus cheres que les dernieres que je vous envoyai, mais je reponds qu'elles sont bonnes. Il y a très peu de negoce presentement.

J'ai tiré sur vous pour 560 £. Sterling payable à double usance à Mr. Brooks Courtier dans votre ville.

ville. J'eſpere que vous honorerez la dite ſomme comme à l'ordinaire & vous obligerez infiniment celui qui a l'honneur d'être

Monſieur

A Monſieur Osborne
Marchand de Toiles
à Londres.

Votre tres humble Serv.

Pierre Glatz.

DIVERSES SORTES

De Lettres & Billets de Change pour ſervir de modéles aux jeunes Negocians.

Sur Paris, pour valeur recue comptant.

MOnſieur, à quinze jours de vuë, il vous plaira payer par cette ſeule lettre de change à Monſieur Blancan, ou ordre, la ſomme de trois mille Livres en belles eſpeces & non billets de monnoye, valeur recuë de lui comptant, que vous paſſerez à compte ſuivant l'avis de

Votre tres humble ſerviteur

A Monſieur, Monſieur
Scourjon Marchand à Paris.

Gobain.

Sur

Sur la Rochelle, valeur en une Lettre de change

Pour 1500 Livres.

Monſieur, au dixieme Octobre prochain il vous plaira payer par cette ſeule de change à Monſieur Drouillard Banquier & Jurat perpetuel de cette Ville ou à ſon ordre, la ſomme de quinze cens Livres en belles eſpeces & non en billets de monnoye, valeur recûë de lui en une Lettre de change de pareille ſomme qu'il avoit ſur moi & qu'il m'a remise, laquelle ſomme vous paſſerez à mon compte, & ſuivant l'avis de

Votre tres humble Serviteur.

A Monſieur Monſieur Mercy
Banquier à la Rochelle *Gobain.*

Modéle d'une Lettre de Change ſur Londres.

L. ſ. d.
Pour 312 6 2 Sterling

Monſieur,

A deux uſances il vous plaira payer par cette premiere de change, ne payant par ma ſeconde à Monſieur Shaumetton Banquier & Jurat perpetuel de cette Ville ou à ſon ordre, la Somme de trois cens douze Livres ſix Sols deux deniers Sterlins, valeur reçûë de lui comptant en 1326 écus 12 ſols 6 Deniers d'or ſol, que vous paſſerez à mon compte & ſuivant l'avis de

Votre tres humble Serviteur,

A Monſieur, Monſieur Krock
Banquier a Londres. Jackſon

Modéle d'une Lettre d'Avis.

MOnſieur,

Celle-ci eſt pour vous donner avis que j'ai ce jourd'hui tiré ſur vous, par mes Lettres premiere & ſeconde, la ſomme de 312*l.* 6*s.* 2*d.* Sterlins payables à deux uſances, à l'ordre de Monſieur Shaumetton, Banquier & Jurat perpetuel de nôtre Ville, qui m'en a compté la valeur en 1326 écus 12 ſols 6 Den. d'or ſol. à 56 ½ den. Ster. pour un écu de 60 ſols. Je vous prie de faire honneur à ma Lettre & de la payer en ſon tems laquelle vous paſſerez à mon compte, comme auſſi de m'apprendre par une des votres quel en ſera le ſuccez ; c'eſt la grace que je vous demande étant avec tout l'atachement poſſible,

Monſieur,

Votre très-hnmble Servîteur

Jackſon.

Sur Tours, *Valeur en Marchandiſe*

Pour 1200 Livres.

Monſieur, à vingt jours de vûë il vous plaira payer par cette ſeule de change à Mr. Duluc jeune, Marchad de cette Ville ou ordre, la ſomme de douze cens Livres, valeur reçuë de lui en marchandiſes, que vous paſſerez à compte, & ſuivant l'avis de

Votre très-humble Serviteur

A Monſieur, Monſieur
Abraham, à Tours.

J. Andrews.

Sur

Sur Lion, *Valeur pour ſolde de Compte.*

Pour 3000 Livres.

Monſieur, aux prochains paymens de Pacques, il vous plaira payer cette premiere de change, ne payant par ma ſeconde, à Monſieur la Garde, Marchand ou à ſon ordre, la ſomme de trois mille livres, valeur pour ſolde de compte ledit Sieur & moi, que vous paſſerez à compte, & ſuivant l'avis de

Votre rres-humble Serviteur

A Monſieur Monſieur
Duclos, Banquier à Lion. *Le Tellier.*

Sur Saint Sebaſtien, *Valeur en Compte.*

Pour 19357 Reaux de 7 ſols 3 deniers chaque Real.

Monſieur, à uſance & demie il vous plaira payer par cette ſeule de change à Monſieur Poncet ou ordre, la ſomme de dix-neuf mille trois cens cinquante ſept Reaux de ſept ſols trois deniers chaque Real, valeur en compte dudit Sieur, de ſept mille dix-huit Livres 16 ſols 8 den. que je lui dois, que vous paſſerez à mon compte, ſuivant l'avis de

Votre tres humble Serviteur

A Monſieur, Monſieur Danios
Marchand à Saint Sebaſtien. *Quinquenon*

Modéle de la ſeconde ou troiſieme.

Pour 3000 Livres.

Monſieur aux prochains paymens de Pâques il vous plaira payer ma ſeconde d'exchange, n'ayant payé ma premiere, à Mr. la Garde, &c.

Il faut le reſte mot à mot comme en la premiere, & le même en la troiſiéme ſi on en delivre.

Sur Londres, *pour valeur recûë un tiers comptant, & l'autre tiers en une lettre de Change.*

Pour 2000 Ecus à 54 *d.* Sterlins

Monſieur, à deux uſances il vous plaira payer par cette premiere de change, ne payant par ma ſeconde, à l'ordre de Mr. Pontoiſe la ſomme de deux mille écus à cinquante-quatre den. Sterl. pour un écu de 60 ſols, valeur recûe, ſcavoir quatre mille livres comptant, & deux mille liv. en une lettre de change ſur le ſieur Roquette de cette Ville, qu'il a endoſſé à mon ordre, laquelle ſomme vous paſſerez à mon compte ſuivant l'avis de

Votre très-humble Serviteur

A Monſieur, Monſieur
Berangier, Banquier à Londres. *Brabant.*

Sur Hambourg, *pour valeur recûe d'une tierce perſonne.*

Monſieur, à deux uſances & demie il vous plaira payer par cette premiere de change, ne payant par ma ſeconde, à Mr. Roſier, ou ordre la ſomme de mille quatre cens ſoixante écus à 46 ¾ ſols lubs pour un écu de 60 ſols, valeur recue comptant du Sieur Dumas Marchand de cette Ville, que vous paſſerez à compte ſuivant l'avis de

Votre trés-humble Serviteur,

A Monſieur, Monſieur Nurick,
Banquier à Hambourg. *Gobain.*

Sur

Sur Amſterdam, *valeur en une lettre ſur* Toulouſe.

Pour 1000 écus à $85\frac{1}{2}$ den. de gros pour un écu de 60 ſols.

Monſieur, à uſance & demie il vous plaira payer par cette premiere de change, ne payant par ma ſeconde, à Monſieur Leonnard Banquier ou à ſon ordre, la ſomme de mille écus à $85\frac{1}{2}$ *d.* de gros pour un écu de 60 ſols, valeur en une lettre de change de pareille ſomme, que ledit Sieur m'a fournie ce jourd'hui ſur le Sieur Falguiere de Toulouſe, que vous paſſerez à mon compte ſuivant l'avis de

Votre tres-humble Serviteur,

A Monſieur, Monſieur Bot,
Banquier à Amſterdam. *Gobain.*

Sur Cadis *en Eſpagne, pour valeur reçue comptant.*

Pour 1755 Duc. 15 Marav. à 280 maravadis pour un écu de 60 ſols.

Monſieur, à double uſance il vous plaira payer par cette ſeule de change à Mr. Aquard ou ordre, la ſomme de mille ſept cens cinquante-cinq ducats quinze maravadis, à 280 maravadis pour un écu de 60 ſols, valeur reçûe comptant dudit ſieur en 2350 écus $\frac{1}{2}$ de 60 ſols, que vous paſſerez à mon compte, ſuivant l'avis de

A Monſieur, Monſieur
Balbaros, à Cadis. *Drouillard.*

Sur Lisbonne, *pour valeur en moi-même.*

Pour 4200 écus à 660 raix pour un écu de 60 ſols.

Monſieur, à double uſance il vous plaira payer par cette ſeule de change à Monſieur Cavaldos de votre Ville ou à ſon ordre, la ſomme de ſix mille neuf cens trente creuſades non marquées, à 660 raix pour un écu de 60 ſols, valeur en moi-même, que vous paſſerez à mon compte ſuivant l'avis de

Votre très-humble Serviteur

A Monſieur, Monſieur Albernas,
Bauquier à Lisbonne. *Danios.*

Modéles de diverſes ſortes de Billets à Ordre.

Billet *à ordre pour valeur en une lettre de change.*

Dans trois mois prochains je payerai à Mr. Duluc jeune, Marchand de cette Ville ou à ſon ordre, la ſomme de douze cens livres valeur en une Lettre de change de pareille ſomme qu'il m'a ce jourd'hui fournie ſur le Sieur Desjans de St. Malo. A Bourdeaux.

Gobain.

Pour la ſomme de 1200 Livres.

Billet à ordre valeur recûë comptant.

Je payerai au vingtieme Decembre prochain à M. Correge Marchand aux Chartrons ou ordre, la ſomme de quinze cens livres belles eſpeces & non en billets de monnoye, valeur recûë de lui comptant.

Desjeans.

Pour la ſomme de 1500 Livres,

Billet à ordre valeur en une Lettre de change dont on m'a paſſée l'ordre.

Je payerai dans quatre jours prochain à Meſſieurs Roſier Freres, ou ordre, la ſomme de dix-huit cens Livres, valeur recûe desdits Sieurs en une Lettre de change du Sieur Arnaud, tirée ſur le Sieur Mercy de la Rochelle, à leur ordre, laquelle ils ont endoſſée à mon profit & ordre.

Duluc

Pour la ſomme de 1800 Livres.

Billet à ordre payable au porteur.

Dans deux mois prochains je payerai au porteur ſans autre Recû, la ſomme de huit cens quarante livres, pour valeur recûë comptant de Monſieur Ribail Citoyen de cette Ville. A Bordeaux ce 2 Decembre 1710.

Pour la ſomme de 840 Livres Arnaud

Billet

Billet à ordre pour ſomme payée en mon acquit.

Je payerai par tout le mois prochain à Monſieur Drouillard Banquier & Jurat perpetuel de cette Ville ou à ſon ordre, la ſomme de quatorze cens livres en belles eſpeces & non en billets de monnoye, valeur recûë dudit Sieur pour pareille ſomme qu'il a ci devant payée en mon acquit au Sieur St. Marc ſuivant la quittance qu'il m'en a preſentement remiſe. A Bordeaux,

Pour la ſomme de 1400 Livres. Roſier.

Billet à ordre pour Lettre de change à fournir.

Recû comptant du Sieur Larcheveque, Marchand de cette Ville, la ſomme de neuf cens quarante cinq Livres, pour laquelle ſomme je promets lui fournir ſur Lyon par tout le mois courant lettre de change de pareille ſomme payable à ſon ordre aux prochains payemens des Rois.

A Bordeaux ce 25 Nov:

Des Roche.

Pour la ſomme de 945 Livres,

Billet à ordre en blanc.

Je payerai par tout le mois de Decembre prochain à Monſieur *N.* ou ordre la ſomme de douze cens cinquante Livres, valeur recûë comptant dudit Sieur

A Brest, ce 28 Novembre Larcheveque.

Pour la ſomme de 1750 Livres.

†

Billet

Billet à ordre valeur en Marchandiſes.

Je payerai par tout le mois courant à Monſieur Saige Citoyen de cette Ville ou à ſon ordre, la ſomme de ſix cens quarante-huit Livres, valeur reçûë dudit Sieur en marchandiſes, qu'il m'a ci devant vendu & livrées. A Calais ce 4 Dec. 1753

Pour la ſomme de 648 Livres. Ribail.

Reſcription ou Mandement qu'un Superieur donne à ſon Commis ou Comptable, de payer pour lui une certaine ſomme.

Monſieur, payez, ou je vous prie de payer au porteur, du preſent ordre, la ſomme de deux milles livres dont je vous tiendrai compte ſur la recette que vous faites pour moi à la Rochelle, en rapportant le preſent mandement & quittance dudit Sieur. A Paris ce 8 Dec. 1750,

Chaumiton.

Pour la ſomme de 2000 Livres.

FIN.

8 JA 67

